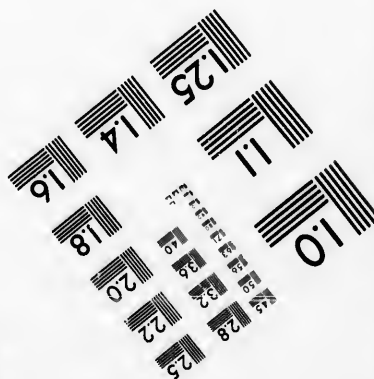
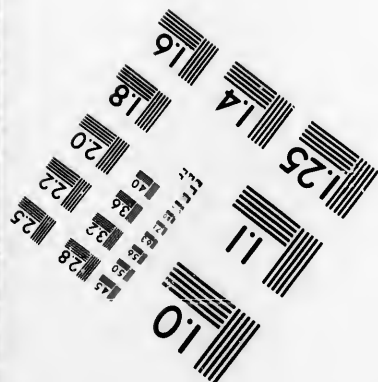
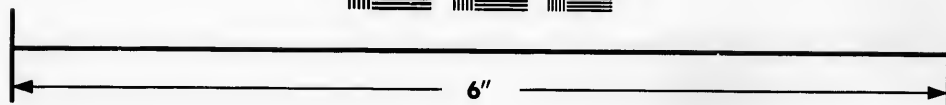
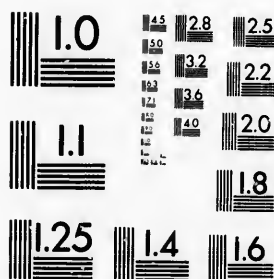


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1992

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☒ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

☐ Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☒ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☒ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☒ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☒ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Continuous pagination/
Pagination continue
- ☐ Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- ☐ Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- ☐ Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- ☐ Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

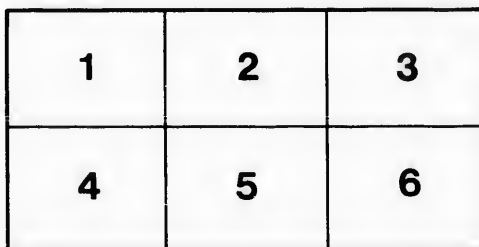
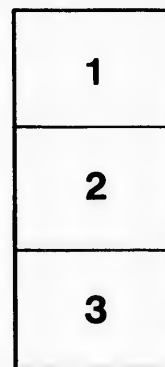
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

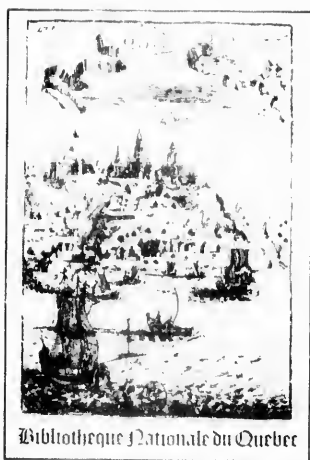
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





Bibliothèque Nationale du Québec

AM



AMOUR ET CRIME

FEUILLETON PUBLIÉ PAR

LA PRESSE

JOURNAL INDEPENDANT DE MONTREAL.



Montréal :

POIRIER, BESSETTE & CIE., ÉDITEURS
1540 RUE NOTRE-DAME.

3

ut
is
le
it
e
z

3
5
1

AMOUR ET CRIME

PREMIÈRE PARTIE.

UNE FEMME JALOUSE.

LA FAMILLE DE CARMEILLE.

Il y a trente ans, M. Armand de Carmeille était un des plus grands et des plus riches industriels du département de l'Aube. Ses filatures de laine et coton établies l'une à Troyes, où il demeurait, et l'autre à quelques kilomètres de Bar-sur-Seine, occupaient plus de quinze cents ouvriers des deux sexes.

Le baron de Carmeille mourut. Son fils lui succéda. Ayant pris part de bonne heure aux travaux de son père, connaissant à fond le travail de la maison, dont il devenait le chef, le jeune homme n'avait qu'à suivre la voie tracée. Sous sa habile direction, la prospérité des deux filatures augmenta encore. Il compléta et perfectionna son outillage et put donner du travail à plusieurs centaines d'ouvriers nouveaux. Il était marié quelques années avant la mort de son père et il avait, lui aussi, un fils unique, pour prendre à son tour la direction des filatures. Ce fils, Armand de Carmeille, avait vingt ans lorsque son père, par suite de la mort prématurée d'un de ses amis, devint le tuteur et l'unique protecteur de Mlle Hélène Dubreuil, charmante fille de quatorze ans. C'était une riche héritière. Sa fortune, évaluée à deux millions, avait été, comme la nouvelle fortune de Carmeille, acquise par le travail de son père et de son grand-père, qui avaient été, pendant plus de soixante ans, maîtres de forges dans la Haute-Saône. Ayant eu le malheur de perdre sa femme et se trouvant assez riche, le père d'Hélène s'était retiré des affaires à l'âge de cinquante ans. En même temps qu'il vendait son usine, il avait acheté un magnifique domaine aux environs de Port-sur-Saône. Il vivait depuis six ans dans son château des Corniers, ne songeant qu'à l'avenir et au bonheur de sa fille, qu'il adorait, lorsque la mort était venue le surprendre. Le domaine des Corniers, comprenant outre le château et son parc, deux belles fermes et environ deux mille hectares de bois, fut confié, à un régisseur d'une fidélité éprouvée, et la jeune orpheline vint demeurer à Troyes chez son tuteur avec son institutrice.

Hélène était jolie, gracieuse, aimante, d'une douceur acquise et douée d'une rare intelligence. Très impressionnable, était une sensitive. Il y avait dans sa nature et son caractère quelque chose d'impétueux et d'absolu. Bien qu'elle ne fût encore qu'une enfant, tout en elle était plein de promesse. Parlant d'elle, les personnes reçues chez M. de Carmeille disaient :

— Encore trois ou quatre ans, et cette petite fille sera une jeune personne accomplie. Heureux celui qu'elle aimera et qui aura le bonheur de l'avoir pour femme.

La douleur de l'orpheline fut adoucie par l'acte qu'il lui fut fait dans la maison de M. de Carmeille. Son jeune oncle avait besoin d'affection, trouvant dans son tuteur un second père, elle l'aima tendrement et ne tarda pas de considérer Armand de Carmeille comme un frère. Parfois, on se hasardait à dire à M. de Carmeille :

— Vous n'aurez pas à chercher bien loin une femme pour M. Armand ; elle est déjà dans votre maison ; Mlle Hélène et lui se conviendront sous tous les rapports. Le fils tuteur souriait.

— Heu, heu ; nous verrons, répondait-il machinalement.

Mais, depuis longtemps déjà, cette union était dans sa pensée. Il n'en parlait à personne, pas même à son fils ; mais il souhaitait ardemment que les deux jeunes gens s'aimassent. Il laissait grandir tranquillement sa pupille, ne disant que l'amour viendrait à son heure, si son rêve devait se réaliser.

Elle avait dix-huit ans.

C'était un bel âge pour se marier.

Un jour M. Carmeille appela son fils et lui dit : Armand tu as vingt-quatre ans ; il est temps que tu songes à te marier.

Armand devint rêveur.

— Qu'est-ce que tu n'aimes pas Hélène ?

Armand ne répondit pas.

— Est-ce que tu n'aimes pas Hélène ?

— Mon père, dit Armand, avant de répondre à cette question je dois vous déclarer une chose que je vous ai toujours cachée. Vous savez que j'allais souvent à Paris. J'y ai connu et aimé une petite pucierre, qui était très belle. Plus que cela, je l'ai épousée secrètement.

— Qu'est-ce que tu as fait là, dit M. de Carmeille ? Tu as déshonoré la famille des Carmeilles !

— Non, dit Armand. Mon mariage n'a été connu de personne ; tout est resté secret.

— Moi, qui rêvais de te marier avec une bonne Hélène, reprit le père, tu es un lâche !

— Tout n'est pas perdu, dit le fils.

— Comment cela ?

Ma femme mourut après un an de mariage nous laissant un fils qui a été baptisé sous le nom d'Armand. Je lui confie une nourrice qui ignore mon nom. Personne n'a eu connaissance de mon mariage et je suis veuf ; on me croit garçon. De plus, je dois vous dire, mon père, que j'aime Hélène et que je serais le plus

heureux des hommes si vous vous me la donniez pour femme.

— Mais ne parle jamais de ton fils, reprit le père.

— Je cacherais son existence comme si c'était une faute, car Hélène ne consentirait pas à épouser, si elle me savait veuf et je serais obligé de lui sacrifier pour l'avoir pour femme.

— Mon cher Armand, répondit gravement M. de Carmeille, tu aimes ma pupille et tu veux l'épouser, c'est très bien ! Je t'approuve car je pense, comme toi, que tu trouverais difficilement une femme plus charmante, plus parfaite et qui te conviendrait mieux ; mais il faut savoir si Mlle Dubreuil désire se marier et si elle te aime le mari de son choix. Lui as-tu dit que tu l'aimais ?

— Non, mon père ; mais je craignais de lui avoir fait comprendre.

— C'est bien ; je parlerai à Hélène et te ferai connaître sa réponse.

Le jour même, M. de Carmeille fit part à sa pupille des intentions de son fils. La jeune fille devint rouge comme une pivoine, puis jeta ses bras au cou de son tuteur, l'embrassa et lui murmura à l'oreille : — J'aime Armand !

Elle avait tout dit. Deux mois après, Hélène et Armand étaient unis. Pendant huit années, le bonheur des jeunes époux ne fut troublé que par la mort de M. de Carmeille. Comme son aïeul et son père, il avait rempli sa tâche ; il était mort tranquillement, sachant qu'il avait dans son fils un homme capable de le remplacer dans la direction des deux filatures. Ce pendant il s'en était allé avec le regret de ne pas avoir eu un petit-fils à embrasser et à faire sauter sur ses genoux.

Hélène n'avait pas d'enfant. Oh ! si elle avait eu un enfant, elle aurait été la plus heureuse des femmes ! Son unique chagrin était de ne pas être mère. Tantil est vrai que le bonheur en ce monde ne peut jamais être complet. Armand, lui aussi, était déçu de ne pas avoir un enfant d'Hélène. Parfois, même il s'en plaignait avec une certaine amertume, ce qui faisait soupçonner et venir dans les yeux de la jeune femme. Mais ils s'aimaient, et si Armand souhaitait aussi vivement d'être père qu'Hélène d'être mère, cette joie, qui leur était refusée, n'était qu'une ombre dans le ciel radieux de leur bonheur. D'ailleurs, ils avaient l'espoir. Ils attendaient. Pourquoi ne leur viendrait-il pas cet enfant si ardemment désiré et qu'ils demandaient sans cesse ? Souvent, dans leurs causeries intimes, faisant de beaux projets ils parlaient du bébé qui tar-

daient tant à venir. Comme s'il ne devait pas être choyé, adoré ! En vérité, ce n'était pas juste ! Les pauvres gens en ont bien des enfants, et même de trop, souvent.

—Va, reprénait Hélène en regardant son mari avec amour, Dieu nous le donnera cet enfant qui manque à notre bonheur. Oui, oui, nous aurons cette joie suprême. Ah ! comme nous l'aimons ! Excepté un enfant, nous avons tout ce qu'on peut désirer au monde, n'est-ce pas, Armand ?

—C'est vrai.

Après plusieurs ans de mariage, l'enfant attendu n'était pas venu. L'espoir s'était affaibli d'année en année, et maintenant on n'espérait plus. Armand en avait pris son parti, car il ne disait plus comme autrefois : Je serais si heureux d'avoir un enfant ! Du reste, depuis quelques années, et Hélène l'avait constaté avec douleur, Armand n'était plus du tout le même. Sans doute, il aimait toujours sa femme, mais pas comme autrefois. Ce n'était plus la même tendresse. A l'amour avait succédé une sorte de froid. Il n'avait plus avec Hélène de ces causeries intimes où ils se livraient aux doux épanchements du cœur. Quand il était près d'elle, il avait l'air préoccupé, soucieux, et semblait avoir hâte de lui quitter. Quand il l'embrassait, c'était comme par devoir. Souvent, il était comme gêné ; on aurait dit, que, entre lui et sa femme, il y avait un obstacle, quelque chose qui le repoussait. Pour quoi était-il ainsi ?

La jeune femme, songeant à son bonheur des premières années, ne savait quoi s'imaginer, et elle cherchait vainement la cause d'un changement dont elle souffrait cruellement. Avant, Armand ne la quittait presque jamais ; il n'était content que près d'elle, ne se trouvait bien qu'avec elle. Il le lui disait et cela la ravissait. Quand ses affaires l'appelaient à Paris, il l'emménait avec lui et ils passaient quinze jours, quelquefois un mois, dans le coquet appartement, un vrai nid d'amoureux, qu'il avait loué rue de Grammont, tout près du boulevard. Le soir, on allait au théâtre, on assistait à des soirées, à des fêtes ; car, si le filateur avait de nombreuses connaissances dans le haut commerce parisien, M. de Carmelle était également bien reçu dans les salons du grand monde.

Tous les ans, dès que la belle saison arrivait, on se rendait au château des Cormiers. On y passait trois mois, gaiement. On y revenait en septembre, pour la chasse. Il y avait beaucoup de gibier dans les bois du domaine. Armand invitait des amis à venir partager avec lui le plaisir de la chasse, et pendant trois semaines, c'était une fête continuelle au château. Là, Hélène était absolument chez elle, elle faisait avec une grâce adorable les honneurs de sa maison aux amis de son mari. Alors c'était le bon temps ; on était gai, on était heureux. Maintenant, on n'allait plus aux Cormiers ; le château, une résidence charmante, cependant, restait désert. Hélène ne voyait plus ses chers lilas en fleur, ni tomber les feuilles d'automne. Armand ne chassait plus.

—Je n'aime plus la chasse, disait-il ; c'est bien de se donner ce plaisir quand on est jeune.

Comme si l'on était vieux à votre âge ! Mais M. de Carmelle allait plus souvent

à Paris pour ses affaires, et elles devaient être devenues bien difficiles, les affaires, car l'absence du filateur durait quelquefois trois mois. Et il n'emménait plus sa femme ; il la laissait seule dans la grande et froide maison de Troyes. Assurément Hélène s'ennuyait ; son existence devenait bien triste, en effet, et Dieu sait à quelles réflexions elle se livrait pendant les longs jours de son douloureux isolement. Mais les premiers temps, quand elle commençait à souffrir de ce changement inexplicable dans la manière d'être de son mari, elle lui fit timidement, avec douceur, quelques observations.

—Mais je t'aime toujours, répondait-il.

—Oh ! pas comme autrefois ; je le sens bien, va !

—Il y a des ardeurs qui se calment avec les années ; quand on touche à la quarantaine, on n'a plus comme à vingt-cinq ans, les emportements de la passion.

La jeune femme hochait la tête.

—Moi, répondait-elle, je ne suis pas ainsi ; mon amour pour toi est toujours le même. Tiens, faut-il te le dire, je crois que je t'aime maintenant plus que je ne t'ai jamais aimé !

—Tu n'a pas comme moi le souci des affaires.

—Mais quitte-les, les affaires ; nous avons à nous deux près de cinq millions de fortune ; n'est-ce pas assez ? Si ce sont les affaires qui te prennent tout entier, quitte-les.

—Je ne peux pas : à son lit de mort, j'ai promis, j'ai juré à mon père de continuer son œuvre. Mais, ma chère Hélène, tes reproches ne sont pas fondés, reconnais-le. Voyons, t'ai-je jamais contrariée en rien ? Pour-tu dire que je t'ai refusé quelque chose ? N'ai-je pas pour toi les mêmes attentions, les mêmes prévenances ? Va, garde ton bonheur et ne trouble pas ta tranquillité par de folles idées.

—Depuis quelque temps tu vas à Paris souvent et tu y restes longtemps ; si seulement tu m'emménais avec toi ?

—Pourquoi faire ? Pour te mêler à mes ennuis, à mes tracasseries de toutes sortes. Si tu savais. Je ne m'y amuse guère, à Paris ; je n'ai pas une minute à moi, et, quand je rentre le soir, après avoir couru toute la journée, je suis d'une humeur.

—Pourtant autrefois.

—Autrefois les affaires se faisaient toutes seules ; les temps sont bien changés.

—Où soupirait Hélène.

—J'ai à lutter contre une concurrence acharnée et souvent déloyale.

N'obtenant point ce qu'elle aurait voulu, la jeune femme avait pris le parti de se taire. Après tout, son mari était toujours très bon pour elle. Avant-elle réellement le droit de se plaindre ? Elle se taisait ; mais, comme nous l'avons dit, elle souffrait. Evidemment Armand avait quelque chose. Mais quoi ? elle avait en lui la plus entière confiance ; elle ne pouvait supposer qu'il aimât une autre femme. A force de tourner autour du même point d'interrogation, elle en vint à penser que sa stérilité était l'unique cause du refroidissement de M. de Carmelle. Ce fut pour elle une nouvelle et profonde douleur. Alors elle versa bien des larmes et plus amèrement que jamais, elle regretta de ne pas être mère.

II

UNE VIEILLE FILLE.

Le jour où commence notre drame, plusieurs années après le mariage d'Hélène Dubroull, la jeune femme était seule dans son salon. Hélène ! cela lui arrivait souvent. Assise devant une haute et large fenêtre ouverte, elle travaillait à une tapisserie.

Quand elle levait lentement la tête, ses yeux allaient distrairement d'un point à un autre. Elle regardait sans voir. La nature était en fête et elle avait l'âme triste. Avons-nous besoin de dire qu'elle pensait à son mari absent ? Il était à Paris depuis près de deux mois et il ne lui avait encore écrit que deux fois. Depuis huit jours elle attendait une lettre et la lettre n'arrivait point. Ainsi il en était venu à cesser de lui écrire ! Cela prouvait qu'il ne pensait plus qu'à elle. S'il l'oubliait, c'est qu'il ne l'aimait plus.

—Lui, ne plus m'aimer ! se disait-elle ; mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible, quand il est tout pour moi, quand je donnerais avec joie ma vie pour lui ?

Elle soupira et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

—Où, hélas ! reprit-elle, je le sens, je lui deviens indifférente ! Il m'échappe. Mais comment le retenir, ou plutôt le reprendre ? Comment le ramener à moi ? Oh ! mon bonheur, mon bonheur, qu'est-ce devenu ? Pour quel n'ai-je pas eu un enfant ? Un enfant, c'est l'union de la famille, c'est le lien qui rattache le père à la mère. Oui s'il s'éloigne de moi, c'est que je ne lui ai pas donné cet enfant qu'il désirait. Il ne me l'a pas dit ; mais il a su me le faire comprendre. Mais est-ce ma faute, si je n'ai pas eu cette joie suprême d'être mère, est-ce ma faute ?

Une idée qui lui était venue souvent déjà, et qu'elle avait toujours repoussée comme impossible et avec une sorte de fureur contre elle-même, s'empara de nouveau de son esprit.

—Oh ! si cela était, si cela était, murmurait-elle.

Son corps eut un frémissement et un sombre éclair sillonna son regard.

—Non ; rien ne m'arrêterait, rien, continuait-elle d'une voix sourde ; si Armand en aimait une autre, je la tuerais, cette misérable qui m'aurait pris mon mari, qui m'aurait volé son amour, et je le tuerais aussi, lui !

Honteuse, épouvantée des paroles terribles qu'elle venait de prononcer, elle resta un moment comme évanouie.

—Vryona, se demanda-t-elle, pourquoi cette fureur qui s'empara de moi et cette douleur atroce que je ressens au cœur en pensant que mon mari peut aimer une autre femme ?

Elle se dressa debout les yeux enflammés.

—Ah ! t'adorait-elle, je suis jalouse !

A ce moment, un domestique ouvrit la porte du salon et annonça :

—Mademoiselle de Naegria.

Mme de Carmelle jeta un rapide coup d'œil dans une glace et, par un effort de volonté, rendit à son visage sa placidité habituelle.

—C'est ainsi, pensa-t-elle, devant le monde il faut dissimuler, tenir un masque sur sa figure.

La personne annoncée entra droite, raide, compassée, avança de quelques pas,

fit une révérence cérémonieuse, puis tendit à Mme de Carmelle sa main gantée, longue et sèche. La jeune femme toucha le bout des doigts de la main qui lui était tendue, et, s'inclinant légèrement, indiqua un siège à la visiteuse.

L'accueil était poli mais froid, ce qui indiquait que Mme de Carmelle n'avait pas une bien grande sympathie pour Mlle de Nangis. Celle-ci était une vieille fille de trente-cinq ans, une vieille fille provinciale, guindée, gourmée, pincée, revêche, suffisante, enfin une précieuse ridicule. Elle était entichée de sa particule et pétrie de préjugés. Elle avait de l'esprit, mais ne s'en servait guère que pour égratigner les autres à coups d'épigrammes.

Elle était laide, ce à quoi, probablement, elle devait son état de célibataire ; en effet, aucun de ceux dont elle aurait voulu pour mari n'avait été irrésistiblement attiré par le mirage de ses quatre-vingt mille livres de rente.

Comme toutes les vieilles filles, elle suragait de se voir condamnée à coiffer éternellement sainte Catherine. Si elle était antipathique à Mme de Carmelle, de son côté elle n'aimait pas la jeune femme, nous pouvons même dire qu'elle la détestait, et cela pour plusieurs raisons. D'abord Hélène était une belle femme et puis elle était mariée. Son mariage, voilà ce que Mlle Arthémise de Nangis ne pouvait lui pardonner, car elle avait eu des prétentions sur Armand de Carmelle. Oui, et bien qu'Armand n'eût jamais été près d'elle que galant et courtis, comme il convient, elle avait eu la faiblesse de s'imaginer qu'il s'était épris de ses charmes et qu'il l'épouserait. Ce fut un rude coup qu'elle reçut le jour où elle dut dire adieu à ses illusions. Après avoir nagé dans le rose et dans le bleu, emportée par son rêve, elle tombait brusquement dans le noir.

Elle quitta Troyes pour ne pas avoir sous les yeux le spectacle du bonheur de sa rivale et alla habiter à Paris. Elle revint au bout de quelques années, pensant peut-être encore à Armand, mais ayant calmé sa douleur.

Un jour elle vint faire une visite à Mme de Carmelle ; elle fut bien reçue. C'était l'encourager à revenir. Elle n'y manqua point. Disons-le, la curiosité l'attirait. Elle désirait voir par elle-même ce qui se passait dans cet intérieur alors si paisible et où le bonheur régnait en maître. Mais les choses changèrent. Mlle Arthémise s'aperçut bientôt que M. de Carmelle délaissait sa femme et n'eût pas de peine à deviner que la jeune femme souffrait. Elle se frotta les mains de satisfaction. Elle était vengée. Son odieuse rivale ne l'écrasait plus de son bonheur insolent ! N'étant pas aveuglée comme Hélène, qui avait pleine confiance en son mari, et aussi parce qu'elle connaissait mieux les hommes, elle vit immédiatement clair dans la situation et se dit :

— M. de Carmelle n'aime plus sa femme, il en aime une autre. C'est bien !

Comme on le voit, Mlle Arthémise de Nangis n'avait pas cessé pour cela de voir Mme de Carmelle, au contraire, ses visites étaient devenues plus fréquentes. La visiteuse s'était assise et Mme de Carmelle, par convenance,

avait jeté sa tapisserie sur un guéridon.

— Chère madame, dit Mlle Arthémise, je serais désolée que vous interrompiez votre ouvrage à cause de moi ; je vous en prie, reprenez-le. Est-ce que vous n'avez pas avec moi toute liberté ? D'ailleurs, cela me fera grand plaisir de vous voir travailler.

La jeune femme ébaucha un sourire et reprit sa tapisserie. La vieille fille continuait.

— Voyons donc un peu. Qu'est-ce que vous faites là ? Ah ! des rideaux de fenêtre. Ce dessin est d'un goût délicieux et c'est travaillé. Oui, c'est beau ! Vous êtes une véritable artiste, chère madame.

— Je ne m'attendais pas à votre visite ; je vous croyais à Paris.

— Je suis de retour depuis hier soir ; vous avez ma première visite.

— Je vous en remercie, mademoiselle ; vous avez fait un long séjour à Paris ?

— Oh ! j'y suis restée un mois seulement, cette fois. J'aime beaucoup Paris, cela se comprend ; j'y ai demeuré pendant des années, et puis j'y ai beaucoup d'amis dans le meilleur monde.

Tout en parlant, elle regardait en dessous, sournoisement, la jeune femme, qui avait la tête inclinée sur son ouvrage.

— Hé, mais, reprit-elle, vous êtes toutes pâlotte, vous avez les yeux fatigués et je vous trouve un peu maigre. Avez-vous été indisposée ces jours derniers ?

— Non, mademoiselle.

— Vrai, vous ne souffrez pas ?

— Nullément ; je me porte parfaitement, au contraire.

— Alors, je vois ce que c'est : ce charmant ouvrage que vous faites vous fatigue. Vous travailler avec trop d'assiduité. Mais, voilà, il faut bien faire quelques choses pour se distraire. Nous autres femmes nous serions vite prises par l'ennui si nous ne nous occupions pas. En travaillant, n'importe à quel, on ne trouve pas les heures aussi longues. Ah ! nous n'avons pas les mêmes avantages que les hommes, nous ; ils vont où ils veulent, eux ; ils font ce qui leur plaît, eux ; ils se donnent de l'agrement selon leur fantaisie. Nous, il nous faut rester au logis, seules, souvent. Ainsi le veulent les exigences du monde ; c'est le devoir. Ah ! ce n'est pas toujours gai ! C'est égal, elle a drôlement arrangé les choses, la civilisation. Il y a des jours où comme moi, vous devez vous ennuyer à mourir.

Je ne m'ennuie jamais, répliqua la jeune femme d'un ton sec.

— Hé, heu ! vous dites cela, mais c'est bien difficile à croire, car enfin vous ne sortez jamais. Sans doute, on a des heures où on aime l'isolement ; mais êtes-vous toujours enfermée entre quatre murs, cela finit par ne plus être réjouissant. Quel dommage que vous n'ayez pas eu un enfant ! Il serait la joie de votre maison. Un enfant, oui, voilà ce qui vous manque. M. de Carmelle aurait été si heureux, si fier ; car, il y a quelques années ce n'était un secret pour personne, il mourait d'envie d'avoir un enfant.

Hélène eut un tressaillement intérieur et étouffa un soupir.

— Malheureusement, poursuivit la vieille fille, sachant qu'elle touchait la jeune

femme à l'endroit sensible, on ne peut jamais avoir tout ce qu'on désire. Mais rien ne dit que le bon Dieu ne vous le donne pas, ce cher petit être qui serait si bien reçu. Après tout, vous êtes encore toute jeune. Allons, allons, vous avez encore le droit d'espérer.

Tenez, j'ai connu à Paris une dame mariée depuis vingt-deux ans, qui n'avait jamais pu avoir d'enfant. Elle était arrivée à l'âge de quarante-quatre ans et croyait bien que c'était fini. Point du tout. Elle mit au monde un petit garçon superbe, qui a une douzaine d'années maintenant et est élève du lycée Louis-le-Grand. Comme vous le voyez, chère madame, on ne peut quelquefois rien pour avoir longtemps attendu. Au fait, pourquoi ne consulteriez-vous pas quelqu'un afin de savoir si, oui ou non, vous aures un enfant.

— Dieu seul peut le dire, mademoiselle. — Grâce à la science, on pénètre aujourd'hui les secrets de la nature. Croyez-moi, vous feriez bien d'avoir une petite consultation. La chose vous serait facile, quand même vous devriez aller à Paris exprès pour cela. Vous pourriez voir une célèbre cartomancienne, que je connais.

— Une cartomancienne ! exclama Mme de Carmelle en regardant la vieille fille avec ahurissement.

— Oui, chère madame, c'est-à-dire une personne qui prédit l'avenir en interrogeant les cartes.

La jeune femme eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Je ne crois pas aux sciences occultes, dit-elle, et pas plus à l'art de tirer les cartes qu'aux sorcières du temps passé.

— Vous avez tort. Faut-il vous le dire ? Eh bien, j'ai consulté plusieurs fois la personne dont je vous parle. C'est merveilleux, inimaginable : elle a lu dans ma vie comme dans un livre ouvert, et tout ce qu'elle m'a prédit m'est arrivé.

— Il faut reconnaître, en effet, que cette personne est admirablement douée et qu'elle a un pouvoir merveilleux, répondit Mme de Carmelle d'un ton légèrement railleur. Mais je suis très incrédule, mademoiselle ; on ne me fera jamais croire qu'une devineresse que vous me citez qu'elle soit, peut me dire si j'aurai ou non un enfant.

— Enfin vous n'avez pas confiance ?

— C'est vrai.

— Eh bien, vous vous trompez au sujet de la dame en question.

— C'est possible.

— Vous vous trompez, parce que cette dame n'est pas seulement une cartomancienne que l'on vient consulter de tous les pays de l'Europe, mais aussi une sage femme d'un grand savoir. Et Mme Cadore, elle se nomme ainsi, est une personne des plus recommandables. Elle a quarante-cinq ans ; c'est vous dire qu'elle a une grande expérience et qu'elle connaît le fort et le faible. Inutile d'ajouter qu'elle est d'une discrétion absolue, c'est un devoir de sa profession. On peut lui confier un secret sans crainte, elle sait le garder. C'est à cela, d'ailleurs, qu'elle doit la grande confiance dont elle jouit auprès de ses clientes. Je vous engage beaucoup à la voir et je vais vous donner son adresse.

— C'est inutile, mademoiselle, je n'ai point le désir d'aller consulter cette dame. — Oui, en ce moment ; mais on ne peut

pas savoir ; un de ces jours l'anvie peut vous en venir.

La vieille fille avait tiré de sa poche un petit carnet. Sur un feuillet qu'elle détacha, elle écrivit au crayon le nom et l'adresse de la fameuse cartomancienne, puis posa le carré de papier sur le guéridon. La jeune femme laissa faire. Connaissant depuis longtemps les idées bizarres de Mlle de Nangis, elle se contenta de froncer les sourcils. Il y eut un moment de silence.

— A propos, reprit la vieille fille, j'ai vu M. de Carmeille à Paris.

— Ah ! fit Héline, levant brusquement la tête ; vous lui avez parlé ? Que vous a-t-il dit ?

— Je ne lui ai point parlé et je crois bien qu'il ne m'a pas vue, lui. C'était au théâtre.

— Ah ! C'était au théâtre ?

— Oui, au Vaudeville ; on jouait les *Lionnes pauvres*. Avez-vous vu cette pièce ?

— Non, mademoiselle.

— Il y a là un mari qui trompe sa femme et dépense des sommes folles pour une de ces affreuses créatures, qui, que... Vous comprenez. Oh ! ces mari !

Héline fut prise d'un étouffement subit. Elle avait le cœur serré comme dans un étou.

— M. de Carmeille était dans une loge, une baignoire, poursuivait l'impitoyable Arthémias ; il avait près de lui une femme charmante, toute jeune, à peine vingt-six ans ; toilette très simple, mais d'un goût parfait.

Héline répondit avec calme :

— Ce soir-là, M. de Carmeille avait accompagné des amis au théâtre ; la jeune dame dont vous me parlez était sans doute la femme de la fille d'un ami de mon mari.

— Oh ! je ne crois pas ?

— Vous ne croyez pas ?

— D'abord M. de Carmeille et la dame étaient seuls dans la baignoire. Ils échangeaient des mots, des regards, des sourires. Elle le regardait avec une tendresse. Enfin ils avaient tout à fait l'air de deux amoureux.

— Ainsi vous supposez ?

— Je ne suppose rien. Seulement, je me disais : Mme de Carmeille ne va pas assez sur son mari, et il pourrait arriver qu'un jour...

— M. de Carmeille m'aime, mademoiselle, et j'ai confiance en lui.

— Sans doute, il faut avoir confiance.

— D'ailleurs, est-ce M. de Carmeille que vous avez vu ? Une certaine ressemblance a pu vous tromper.

La vieille fille secoua la tête.

— On ne peut pas prendre la figure d'un autre pour celle de M. de Carmeille, dit-elle.

Le regard de la jeune femme fut un jet de flamme.

— Mais dites donc toute votre pensée ; mademoiselle, dites-la donc ! exclama-t-elle ; mais je la devine : vous cherchez à me faire croire que mon mari en aime une autre.

— Allons, ne vous emportez pas ; mon Dieu, comme vous êtes vive et comme vous prenez vite la mouche ! Je ne vous dis pas que M. de Carmeille l'aime ; je vous parle d'une rencontre que j'ai faite, voilà tout. La conduite de votre mari ne me regarde en rien et je n'ai pas à supposer le mal. J'ai vu M. de Carmeille au

théâtre de Vaudeville en compagnie d'une dame ; et ce que je vous en dis, moi, c'est dans votre intérêt.

Héline avait de la peine à se contenir et pour ne point laisser trop voir son atroce souffrance, elle tenait sa tête baissée et travaillait févreusement.

— Je vous comprends, mademoiselle, je vous comprends, répliqua-t-elle d'une voix frémissante et avec ironie ; vous avez vu M. de Carmeille au théâtre, en compagnie d'une femme, et cette rencontre imprévue vous a scandalisé. A peine revenue à Troyes, stimulée par cet intérêt que vous me portez, vous vous étiez empressée de venir me faire une visite pour me raconter votre aventure.

Eh bien, mademoiselle, je ne vous remercie pas ; non, je ne vous remercie pas ! Il eût été plus généreux de vous le dire. Si grande que soit l'amitié qu'on a pour une femme et malgré tout l'intérêt qu'elle peut inspirer, il y a des choses qu'il est bien de lui cacher. Mais on rencontre des personnes pour qui c'est une joie de tourmenter les autres. Les distractions sont rares dans les villes de province ; pour tuer le temps, on se plaît à penser et à dire du mal d'autrui ; c'est drôle, cela amuse. Qu'importent les coups que la calomnie ou la médisance porte au cœur ! Tant pis pour ceux-là qu'on déchire !

Cependant, je vous le dis, mademoiselle, vous ne parlerez pas à ébranler la confiance que j'ai en mon mari.

— Ah ! bien, vous voilà fâchée vraiment !

— Pas le moins du monde, mademoiselle.

— Si, Si. Tenez, vous êtes toute tremblante, et puis vous me parlez avec une aigreur.

— Je ne suis pas une femme à double face, je ne parle jamais sottement que je ne pense.

— Quant à cela, vous avez bien raison ; mais laissez-moi vous le dire, chère madame, vous vous êtes méprise sur mes intentions. Ah ! j'étais loin de penser que je pourrais vous faire de la peine. Si j'avais su, il me semblait que mon affection pour vous et M. de Carmeille m'autorisait à vous donner un petit conseil ; je croyais bien faire et je n'ai été que maladroit.

Voilà comment on peut se tromper avec les meilleures intentions du monde. Eh bien, admettons que je n'ai rien dit ou que j'ai parlé un peu légèrement, sans être bien sûr. En effet, et comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, j'ai pu me tromper et avoir pris une autre personne pour M. de Carmeille. Il y a des ressemblances si singulières ! Et puis, dans les théâtres, les baignoires sont généralement assez mal éclairées.

Maintenant, si vous voulez acquiescer la certitude que j'ai mal vu, ne serait-ce que pour avoir la satisfaction de me le dire, et, du même coup, vous tranquilliser au sujet de M. de Carmeille, rien ne vous serait plus facile. Vous n'auriez qu'à faire prendre des renseignements. Il y a pour cela, à Paris, des agences spéciales. Elles vous feraient savoir exactement comment et à quoi M. de Carmeille emploie son temps, et cela, chaque jour, heure par heure.

La jeune femme regarda fixement Mlle de Nangis.

— Ah ! ça voyons, répliqua-t-elle d'une voix oppressée, pourquoi me dites-vous tout cela ?

— Pour vous indiquer un moyen de me confondre, si j'ai porté sur M. de Carmeille un jugement téméraire.

— J'ai confiance en mon mari, vous le savez.

— Raison de plus pour que vous n'ayez pas à craindre de découvrir des choses désagréables.

— Mais vous me croyez donc capable d'espionner ou de faire espionner M. de Carmeille ?

Héline se révoltait, frémissait d'indignation ; mais le poison perfidement versé par la vieille fille pénétrait dans son cœur.

— Je ne vois pas quel tort vous auriez en voulant savoir ce que M. de Carmeille fait à Paris, répondit tranquillement Mlle Arthémias.

A l'attitude de la jeune femme, à son agitation, à son effarement, elle devinait qu'elle n'était que trop disposée à suivre son conseil. Elle continua.

— Je comprends qu'il vous répugnerait de vous adresser à une de ces agences dont je viens de vous parler ; mais Mme Cadore dont la discrétion est absolue, je vous le répète, se chargerait volontiers de vous donner tous les renseignements que vous pourriez désirer. Par exemple, je ne vous conseille rien ; c'est à vous de voir, de décider. Mais allez, la confiance qu'une femme a en son mari est encore le meilleur de tout.

Sur ces mots, elle se leva.

— A revoir, chère madame, à revoir ! dit-elle.

Mme de Carmeille se dressa sur ses jambes.

— Non, non, je vous en prie, reprit la vieille fille, restez, ne vous dérangez pas. Elle fit sa révérence étudiée et se retira. La jeune femme poussa un sourd gémissement et retomba lourdement sur son siège.

III

UNE MALHEUREUSE.

Pendant un instant, Mme de Carmeille resta comme hébétée. Sa poitrine se soulevait avec violence et son corps tout entier était secoué par un tremblement nerveux. Tout à coup, sa douleur éclata. Ce fut une explosion terrible. Des gémissements rauques se mêlaient aux sanglots. Ses larmes coulaient en abondance et, prise de convulsion, elle se tordait les bras de désespoir. Elle prenait sa tête dans ses mains crispées et la serrait avec une sorte de fureur, comme si elle eût voulu l'écraser. L'horrible crise ne dura pas moins d'une heure. Enfin Héline se calma, peu à peu et cessa de pleurer et de sangloter.

Alors, accablée, la tête dans ses mains et les yeux fermés, elle essaya d'envisager froidement sa situation ; mais elle ne parvint pas à mettre ordre dans ses idées ; toutes sortes de pensées se heurtaient tumultueusement dans son cerveau malade où tout se confondait.

Le raisonnement lui échappait, et elle eut peur, un instant, de devenir folle. Elle se sentait brisée, anéantie. Il lui semblait qu'un gouffre s'était creusé sous ses pieds, qu'une main invisible, puissante, la saisissait, l'entraînait dans un tourbillonnement vertigineux, avant de la précipiter dans l'effroyable abîme. C'était une espèce de délire. Elle poussa un cri, se secoua avec violence, puis bondit sur ses

jambes.
Elle r
sonne
à rou
Elle s
La su
tempe
me m
vous
héisai
qu'elle
heure.
sorte
avait l
inégal
vement
de réta
payer
Elle r
restait
l'obscu
rennais
— Oh
elle, la
cœur, C
moi.
Elle m
hochant
longs sou
épuisée,
tristement
lèrent d
— Ces
ga-t-elle
trouppé
nia, Et
ma confi
nie trou
indigné
dans pard
oser le s
sions.
A quoi
longtemp
ne m'aim
aime ! Oh
pensées,
ai-je été
en lui. S
rais lutté,
rais pu le
enfin, je
belle ! Au
Dep
de cesser
" Il est
je suis ici,
les larmes
tant aimé,
toi !
" O mon
étiez enco
à Annand,
venir, vou
votre fils
tompriez !
vous m'avez
d'une des
d'un étr
lais mourir
vivre ! et
l'aimais plu
mer ! Mais
toujours l
heur à l'he
chargé d'écl
droit ; je
née, si je
tête et de
Si je n'ai
honneur à

jambes, voulant éloigner le cauchemar. Elle regarda autour d'elle comme une personne brusquement réveillée, qui cherche à reconnaître le lieu où elle se trouve. Elle avait l'air effaré, les yeux hagards. La sueur ruisselait sur son front et ses tempes. Elle était haletante et pâle comme la cire d'une bougie. En jetant les yeux sur une glace, machinalement, elle hésita à se reconnaître. Il lui sembla qu'elle avait vieilli de dix ans en une heure. Elle détournait les yeux avec une sorte d'effroi et se mit à marcher. Elle avait les jambes lourdes, son pas était inégal, impatient, fébrile ; mais le mouvement qu'elle se donnait eut pour effet de rétablir la circulation du sang et de délayer les poumons de leur oppression. Elle respira plus facilement, mais le cœur restait affreusement serré. Cependant l'obscurité du cerveau se dissipait, elle put ressaisir sa pensée et on eût dit maîtresse.

— Oh ! comme je souffre ! murmura-t-elle, les deux mains appuyées sur son cœur. C'est comme si tout s'était brisé en moi.

Elle marcha pendant un instant encore, bochant la tête, laissant s'échapper de longs soupirs ; puis, comme si elle eût été épuisée, à bout de forces, elle s'affaissa tristement sur un canapé. Ses larmes coulerent de nouveau.

— C'est affreux, c'est horrible ! prononça-t-elle d'une voix sourde. Trompée, trompée ! Il me trompe et cela depuis six ans. Et je ne voulais pas ; endormie dans ma confiance, je ne voulais rien voir. Il me trompe ! Quand cette idée me venait indignée contre moi, à genoux, je demandais pardon d'être assez malheureuse pour oser le soupçonner. J'ai créé mes illusions.

A quoi cela m'a-t-il servi de garder si longtemps un bandeau sur mes yeux ? Il ne m'aimes plus, c'est une autre qu'il aime ! Oh ! comme il a su me cacher ses pensées, me rendre tranquille ! Pourquoi ai-je été si confiante ? Hélas ! je le croyais en lui. Si j'avais su cela plus tôt, j'aurais lutté, défendu mon bonheur ; j'aurais pu le retenir, le ramener à moi ; car, enfin, je suis jeune encore et toujours belle ! Aujourd'hui, il est trop tard ! Six ans ! Depuis six années, il a eu le temps de cesser de m'aimer.

— Il est à Paris, près de l'autre, et moi je suis ici, seule, dans la douleur et dans les larmes ! Oh ! Armand, après t'avoir tant aimé, je n'attendais pas cela de toi !

— O mon tuteur que diriez-vous si vous étiez encore de ce monde ? En m'unissant à Armand, vous croyiez assurer mon avenir, vous croyiez faire le bonheur de votre fille et le mien. Comme vous vous trompiez ! Mais je resterais à la place que vous m'avez donnée ici ; je défendrais la demeure des Carmille contre l'invasion d'une étrangère ; c'est mon devoir. Je voulais mourir ! Non, non, je veux vivre ; je vivrai et je me vengerais ! Ah ! si je ne l'aimais plus, si je pouvais cesser de l'aimer ! Mais, hélas ! Malgré tout, je l'aime toujours ! Malheur à cette femme, malheur à elle ! continua-t-elle, le regard chargé de larmes ; je la tuerai, c'est mon droit : je suis la femme légitime ! Sacrifiée, si je me contentais de courber la tête et de pleurer, ce serait de la lâcheté ! Si je n'ai pas, comme un homme, mon honneur à venger, j'ai à demander compte

de mon bonheur détruit. Je la tuerai, cette misérable ; oui, je la tuerai après lui avoir jeté à la face mon honneur et mon dégoût. Alors, ah ! alors, Armand saura de quoi est capable une femme qui aime et qu'on a mortellement blessée au cœur. On me mettra en prison ; cela m'est égal, je me serai vengée !

Elle avait pris une attitude terrible. La résolution, la menace étaient dans ses yeux et l'expression farouche de sa physiognomie. Tout à coup son regard tomba sur le carré de papier que Mlle de Nangis avait posé sur le guéridon. Elle le saisit avec un mouvement de colère et l'intention de le mettre en pièces ; mais elle se retint et elle lut ces mots que la vieille fille avait tracés au crayon :

MADAME CADORE

32, rue de Rambuteau

Après être restée un instant pensive ; — Pourquoi pas ? murmura-t-elle.

Elle plia le papier en deux et le glissa dans la poche de sa robe.

— Enfin, reprit-elle, la voilà satisfaite, cette affreuse Mlle de Nangis ; il y avait trop longtemps que mon bonheur l'irritait et la faisait désécher de jalousie. Cette fois sa méchanceté a beau jeu. Était-elle assez heureuse de me jeter ma honte au visage et de me brayer le cœur ! Elle ne m'a pas tout dit, je l'ai vu dans ses yeux. Pourquoi s'était-elle arrêtée ? Elle était en si bon chemin ! Oh ! ce n'est point par pitié pour moi. Elle s'est effrayée elle-même de sa mauvaissence. Cela a dû lui coûter beaucoup de ne pas me tenir une heure de plus sur le gril de la torture ! Je comprends pourquoi, avant de me frapper au cœur, elle m'a si longuement parlé de cette Mme Cadore. Eh bien, soit, je la verrai cette tireuse de cartes. Soyez contente, noble demoiselle de Nangis, soyez contente, vivez-vous à la joie : aujourd'hui vous avez sous les yeux la douleur d'une femme !

Mlle Arthémise de Nangis avait quitté Mme de Carmille, enchantée de l'effet que des paroles venimeuses avaient produit. Cette fois, elle ne s'était pas contentée de frapper à coups d'épingle, elle avait mordu, mordu jusqu'au sang, et elle savait que la blessure était profonde, incurable. La femme jalouse et le mari infidèle allaient être aux prises ; c'est ce qu'elle voulait. Ces deux époux qui s'étaient adorés, deviendraient ennemis irréconciliables ; c'est ce qu'elle espérait. Tout en se dirigeant vers sa demeure, elle se disait :

— Ou je me trompe fort ou, avant la fin de la semaine, Mme de Carmille sera à Paris. Garde à vous, M. de Carmille, la tigresse est lancée.

Et un sourire méchant crispait ses lèvres. Aussitôt rentrée, elle sonna sa femme de chambre.

— Ernestine, lui dit-elle, je suis allée faire une visite à Mme de Carmille ; j'ai vais hâte de la voir, cette chère amie. Je l'ai trouvée souffrante, avec un peu de fièvre ; je ne lui ai point dit, et même par discrétion, je n'ai pas cru devoir l'interroger sur l'état de sa santé. Mais je suis inquiète. Dites-moi, Ernestine, vous êtes bien avec Louise, la femme de chambre de Mme de Carmille ?

— Oui, mademoiselle, Louise et moi nous sommes deux amies.

— Eh bien, je voudrais que vous sachiez ce soir comment va Mme de Carmille.

— Rien ne sera plus facile, mademoiselle, je n'ai qu'à voir Louise.

— Seulement, je désire que Louise ne sache point que c'est moi qui fais demander des nouvelles de sa maîtresse. Il faudra donc la questionner adroitement.

— Oui, mademoiselle.

— Comme cela, Ernestine, et par vous je saurai ce qui se passe chez Mme de Carmille. Elle m'a parlé du désir qu'elle avait d'aller passer quelques jours à Paris ; vous saurez par Louise si elle est réellement décidée à aller retrouver M. de Carmille que ses affaires retiennent encore à Paris pour un mois peut-être.

— C'est bien, mademoiselle, je saurai cela.

Le soir, à huit heures, Ernestine sortit pour aller voir son amie Louise. Elle revint au bout d'une demi-heure. Mlle de Nangis l'attendait avec impatience.

— Eh bien, demanda-t-elle vivement, que se passe-t-il ?

— Je n'ai pu causer qu'un instant avec Louise.

— Et vous ne savez rien !

— Pardon, mademoiselle, je sais, je crois, à peu près tout ce que vous désirez savoir.

Alors dites, dites !

— Vous ne vous étiez pas trompée, mademoiselle. Mme de Carmille n'est pas dans son état ordinaire ; elle est en proie à une grande agitation nerveuse et Louise m'a dit qu'elle avait pleuré. Elle n'a rien mangé ce soir ; elle n'a même pas voulu se mettre à table. Bien sûr elle a quelque chose. Malgré cela, elle n'a pas renoncé à son idée d'aller à Paris.

— Vrai, elle veut partir !

— Oui, mademoiselle.

— Cette nuit ?

— Non, mais demain. Sa valise de voyage est déjà prête ! Elle l'a préparée elle-même sans appeler Louise pour l'aider.

— Est-ce que Louise l'accompagne ?

— Non, mademoiselle, elle part seule.

— Savez-vous à quelle heure ?

— Elle a l'intention de prendre l'express de trois heures et demie, ne voulant pas partir avant la distribution des lettres du matin.

— C'est bien, Ernestine, je vous remercie ; je vais écrire une lettre ; dès que ce sera fait, je vous appellerai et vous porterez ma lettre au bureau de la gare afin qu'elle parte par le courrier de nuit.

La femme de chambre se retira.

— Allons, tout va bien, grommela la vieille fille ; comme je m'y attendais, j'ai complètement réussi.

Elle s'assit à une table-bureau chargée de papiers, prit une plume et, rapidement, sans s'arrêter, sans rature, écrivit six pages d'une écriture fine et serrée. Cette longue épitre terminée, elle la lut avec attention.

— C'est bien cela, murmura-t-elle ; je n'ai rien oublié, j'ai dit tout ce qu'il fallait.

Elle plia sa lettre et la mit dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit :

MADAME CADORE

32, rue de Rambuteau, PARIS.

Un quart d'heure après, la lettre était jetée dans la boîte aux lettres du bureau de poste de la gare. Le lendemain Mme de Carmille prenait le train pour Paris, à trois heures trente minutes.

IV

LA TIREUSE DE CARTES

Dans l'antiquité, on croyait aux oracles et des prêtres de tous les dieux, déesses et demi-dieux d'alors avaient soin d'entretenir toujours très vive la foi des peuples en toutes les croyances superstieuses. C'était leur intérêt. Mais les peuples, plus instruits, cessèrent de croire aux sorciers et à leurs sortilèges, aux enchanteurs et à leurs enchantements, à la puissance magique de la baguette d'une fée, aux génies bons ou méchants, il semble, cependant, qu'on veut toujours et quand même du merveilleux et du surnaturel. De nos jours, il y a encore des gens qui croient aux tables tournantes, aux meubles qui parlent au spiritisme et aux spirites qu'à fait naitre l'état maladif qu'on nomme somnambulisme. Il y a encore des gens qui croient aux révélations d'une somnambule, d'un diseur ou d'une diseuse d'aventure, d'une tireuse de cartes.

Mme Cadore, l'une d'elles qui, sans cesser d'exercer sa profession de sage-femme, avait pris le métier de cartomancienne, probablement plus lucratif, n'était point parvenue encore à s'enrichir. Elle logeait au quatrième étage au-dessus de l'entresol, un peu haut. Demeurant rue de Hambourg depuis une vingtaine d'années, elle était bien connue et avait la réputation d'être une femme très savante, habile à tirer les cartes, voyant aussi clair dans l'avenir que dans le passé. Elle ne manquait pas de clientes, elle en avait même beaucoup ; mais elle aurait préféré la quinzaine à la quantité.

Un matin, à huit heures, Mme Cadore était déjà dans son cabinet où tout était rangé en ordre. Les vieux meubles avaient été ébousés, frottés et le tapis secoué et brossé. La cartomancienne était assise devant une table, dans un fauteuil ; en face d'elle était placé un autre fauteuil, celui des clientes. Sur la table, recouverte d'un tapis presque neuf, il y avait deux jeux de cartes, le grand jeu et le petit. Mme Cadore attendait et, en attendant, elle relisait une lettre qu'elle avait reçue la veille, elle la relisait pour la cinquième ou sixième fois, elle devait maintenant la savoir par cœur. Elle attendait et personne ne venait ; aussi était-elle visiblement contrariée. A chaque instant, elle murmurait les yeux fixés sur la pendule :

— Elle ne viendra pas !

Dix heures sonnèrent. Mme Cadore était à bout de patience. Elle se leva pour aller chercher querelle à sa domestique, ayant absolument besoin de faire tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un. Mais, comme elle allait sortir de son cabinet, un coup de sonnette se fit entendre. Aussitôt sa figure s'épanouit. Elle regagna vite son fauteuil et s'empressa de faire disparaître la lettre et qu'elle avait impudemment laissée ouverte sur le marbre de la cheminée. La porte du cabinet s'ouvrit, la domestique montra sa tête et dit :

— C'est une dame !

— Dites à cette dame que je suis en séance ; mais que je n'en ai plus pour longtemps. Vous la ferez attendre cinq minutes dans le salon, puis vous l'introduirez.

La domestique disparut.

— Ce doit être elle, se disait Mme Cadore ; enfin, je vais donc tenir une bonne cliente.

Les cinq minutes écoulées, la porte du cabinet se rouvrit et Mme Cadore vit paraître devant elle une jeune femme très émue, de tournure élégante et distinguée vêtue d'un costume caennais noir coiffée d'un chapeau également noir avec un voile qui, baissé, devait cacher entièrement le visage. Mme Cadore s'était levée, et, tout en rendant son salut à la visiteuse, elle l'examinait curieusement.

— Elle est charmante, cette jeune femme, pensait-elle.

La visiteuse était toute tremblante et paraissait embarrassée, éralutive. Mme Cadore lui dit vivement :

— Rassurez-vous, madame ; vous n'avez rien à redouter ici ; vous y êtes comme chez vous. Donnez-moi la peine de vous asseoir là, dans ce fauteuil, et veuillez me dire ce que vous attendez de moi.

La jeune femme laissa échapper un soupir, et prit place dans un fauteuil en ébauchant un sourire.

— Madame, dit-elle, une personne m'a parlé de vous.

— Est-il indiscret de vous demander le nom de cette personne ?

— Elle se nomme Mlle de Nangis.

— Mlle de Nangis ! Mais je la connais, je puis même dire que je la connais particulièrement. J'ai eu le plaisir de la voir l'année dernière, à peu près à cette époque, au mois de mai ou au mois de juin. Autrefois je la voyais souvent ; alors elle habitait à Paris ; maintenant elle habite en province, à Troyes, si je ne me trompe. Est-ce vous êtes de Troyes, madame ?

— Oui, je suis de Troyes.

— Cette excellente Mlle de Nangis, elle ne m'oublie pas. C'est elle qui vous a parlé de moi ?

— Oui, mais je ne lui ai pas dit que j'avais l'intention de vous faire une visite, et je ne voudrais pas qu'elle eût connaissance de ma démarche.

— Oh ! vous pouvez être absolument tranquille ; nul ne sait jamais qui entre ici, et ce qui se dit dans ce cabinet ne transpire pas au dehors ; c'est le secret des personnes, mon premier devoir est de le respecter. Ne sais-je pas que la plus petite indiscretion peut avoir les plus graves conséquences. Je ne sais pas le nom de la plupart des personnes qui me font l'honneur de venir me voir, et quand je le connais, ce nom je l'oublie. Je vous le répète, madame, soyez tranquille. Je suis connue, Dieu merci, et l'on sait qu'on peut avoir en moi une entière confiance. Maintenant, laissez-moi vous dire, madame, je m'estimerai très heureuse de pouvoir vous servir et vous être agréable.

— J'ai à vous parler de choses extrêmement délicates.

— Je vous écouterai avec la plus grande attention.

En consultant ou interrogeant les cartes qui sont sur cette table, vous pouvez voir dans l'avenir ?

— Et aussi dans le passé, oui, madame. Sur ce tapis, les cartes parlent : le passé, le présent et l'avenir se découvrent, le voile des secrets les mieux cachés se déchire. Je suis prête, madame, à consulter les cartes à votre sujet.

— Eh bien ! faites.

La cartomancienne prit son grand jeu, battit les cartes gravement, puis les plaça devant Hélène, en disant :

— Veuillez couper, madame.

— De la main droite ou de la main gauche ?

— N'importe de quelle main.

La jeune femme coupa de la main droite, la devineresse resta un instant comme absorbée dans ses pensées ; puis, prenant tout à coup l'air d'une inspirée ou d'une sitylle qui vient de consulter les augures, elle prit la parole :

— Madame, dit-elle, il y a du bon et du mauvais dans votre jeu, mais rien qui soit de nature à vous effrayer. Vous êtes mariée depuis un certain nombre d'années.

— C'est vrai.

— Et vous aimez, vous adorez votre mari. Vous avez dû la fortune, une position enviable, qui vous place au-dessus de bien des femmes. Vous pourriez être très heureuse et vous ne l'êtes pas. Depuis quelques années, vous souffrez secrètement ; vous avez un chagrin, un double chagrin. Voyons, d'où vient votre peine ?

M'y voici ; des désirs non accomplis, des regrets. Vous n'avez pas d'enfant, madame, la joie d'être mère ne vous a pas été donnée. C'est un enfant constamment désiré, toujours attendu qui vous manque ; si Dieu vous avait donné un enfant, aucune félicité terrestre ne serait comparable à la vôtre. En effet, de cet enfant seraient sorties toutes vos joies, de même que votre stérilité est la cause, mais qui, l'unique cause de toutes vos peines présentes.

Mme de Carmelle ne put retenir un soupir.

— Oui, reprit la devineresse, entre vous et votre mari il fallait un enfant.

— Dois-je renoncer à tout espoir d'être mère ? demanda Hélène d'une voix tremblante.

— Nous verrons tout à l'heure. Examinons le passé et le présent avant de regarder dans l'avenir.

Ah ! il y a entre vous et votre mari une femme.

— Vous voyez cela dans vos cartes ? exclama Mme de Carmelle d'une voix vibrante d'émotion.

— Je vois tout dans mes cartes, madame, et je vous dis : s'il y avait un enfant près de vous, il n'y aurait pas cette femme entre vous et votre mari.

— Et mon mari l'aime ?

— Sans doute, il a de l'affection pour elle.

— Alors, il ne m'aime plus, moi ?

— Erreur, madame, votre mari vous aime toujours.

La jeune femme soupira et baissa la tête. Après un moment de silence :

— Mon mari reviendra-t-il à moi, demandait-elle.

— Nous entrons dans le domaine de l'avenir.

— Pas plus que le passé, il n'a rien de caché pour vous.

— Aussi, je vous réponds : Oui, votre mari reviendra à vous.

— Dans combien de temps ?

— Je ne puis vous le dire au juste ; mais votre attente ne sera pas d'aussi longue durée que vous pourriez le croire. Avant, toutefois, il se passera entre vous et votre mari quelque chose de terrible.

— Ah ! fit Mme de Carmelle, qui avait dans la tête une pensée de mort.

— Oui, continua la devineresse, car vous êtes jalouse, madame, excessivement jalouse. La jalousie est le ver rongeur qui creuse et envenime sans cesse la plaie que vous avez au cœur. La jalousie vous a déjà

la main gau-

in.
de la main
à un instant
benoîte ; puis,
l'une inspirée
consulter les

du bon et du
rien qui soit
Vous êtes ma-
mbre d'années.

adrez votre
une, une posi-
au-dessus de
urrier être très
pas. Depuis
affres écrite-
rin, un double
it votre peine ?
accompli, des
enfant, mada-
vous a pas été
ntamment de-
vous manque ;
enfant, aucu-
comparable à
enfant seraient
me que votre
qui, l'unique

présentait.
retenir un sou-

esse, entre vous
enfant.
t espoir d'être
une voix trom-

l'heure. Exa-
ment avant de re-

vous mari une

vos cartes ? ex-
d'une voix vi-

cartes, mada-
avant, enfa-
pas cette femme

l'affection pour
lus, moi ?

tre mari vous

et baïssa la
de silence :

il à moi, de-

domaine de l'a-

il n'a rien de

Qui, votre

pa ?

au juste ; mais
d'au-delà l'ouïe
croire. Avant
re vous et votre
tible.

neille, qui avait
mourir.

erence, car vous
coûteusement ja-
rer rougeur qui
asse la pluie que
ouais vous déjà

fait beaucoup souffrir, vous en souffrirez
encore d'avantage.

— C'est possible. Mais que se passera-
t-il entre mon mari et moi ?

— Votre jalouse est escorté de nom-
breux points noirs ; voilà ce que je vois.
Je ne puis vous dire ni ce que vous ferez,
ni ce qui en résultera. Au-dessus de la
science des cartes, il y a Dieu, madame.

— Voyez-vous un mort dans votre jeu ?

— La Cadore regarda fixement Mme de
Carmelle, puis, au bout d'un instant,
elle répondit :

— J'y vois plusieurs morts, madame,
mais ils sont dans le passé. Voici d'abord
une femme et un homme, qui avaient
pour vous la plus vive tendresse ; ce sont
vos père et mère, sans doute, car vous
étiez fort jeune encore quand vous étiez
devenue orpheline. Un autre mort, un
homme, un vieillard, qui avait aussi pour
vous une grande affection. Pas de mort
dans les vingt-cinq années qui vont se
succéder. Cela indique que vous et votre
mari êtes loin du terme de votre exis-
tence, de même que les personnes qui
vous touchent de près.

— C'est bien, madame. Maintenant, je
reviens à la première question que je vous
ai adressée. Aurai-je un enfant !

— Eh bien, une femme, à votre âge, ne
peut ni ne doit renoncer à l'espoir d'être
mère. Si je n'avais ici qu'à entrer dans
vos idées, qu'à flatter vos desirs, je vous
dirais hardiment, certaine que vous sortiriez
radieuse de chez moi : Oui, madame,
vous aurez un enfant ! Mais pourquoi me
permettrais-je cette affirmation quand je
ne peux que vous donner l'espérance ? Je
vous le répète, mon savoir a ses limites.
Ah ! madame, si aucun des grands se-
crets de la nature n'était caché pour moi,
je serais l'égal de Dieu !

— Je voulais trop savoir, murmura la
jeune femme.

— Elle resta un moment pensive.

— Madame, reprit-elle, je voudrais...

— Elle s'arrêta hésitante, embarrassée.
Toujours grave, la Cadore attendait. Mat-
trisant son émotion, Hélène reprit son
assurance.

— Vous ne savez pas mon nom ? dit-elle.

— Je ne le sais pas et ne demande point
à le connaître, répondit la Cadore.

— Soit, mais il faut que vous me con-
naissiez. Je suis Mme de Carmelle.
La cartomancienne s'inclina.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que
vous seriez heureuse de me servir.

— Oui, madame.

— Eh bien, voulez-vous me servir ?

— Oui, si je le peux.

— Vous m'avez dit que mon mari aimait
une femme, je le savais. Cette femme
n'est pas à Troyes, mais à Paris. Je veux
savoir où elle demeure.

— Cela ne sera pas trop difficile à dé-
couvrir, je pense, M. de Carmelle doit
avoir un appartement à Paris. Quand étiez-
vous arrivée à Paris, madame ?

— Hier soir.

— Sans prévenir votre mari ?

— Sans le prévenir.

— Il a dû être bien surpris en vous
voyant ?

— Il ne m'a pas vue, il ignore que je suis
à Paris.

— Je comprends, vous êtes descendue
dans un hôtel.

— Oui, dans un hôtel sous un faux

nom, me disant commerçante, venue à
Paris pour faire des achats.

— C'est parfait ; voilà de la prudence.

— Où demeure M. de Carmelle ?

— Rue de Grammont, numéro 22.

— Bien. Et vous, madame, à quel hôtel
êtes-vous descendue ?

— Hôtel de l'Est, boulevard de Stras-
bourg.

— Sous le nom de...

— Mlle Anselme, de Nancy.

— Eh bien, madame, je crois pouvoir
vous promettre que demain, avant midi,
vous aurez l'adresse de la personne dont il
s'agit.

— Merci, madame.

— Pour vous éviter la peine de revenir
demain matin, je vous écrirai. Si je réus-
sis, comme je l'espère, ma lettre vous sera
portée avant midi.

— J'attendrai.

— Mme de Carmelle sortit de sa poche un
mignon portefeuille gonflé de billets de
banque. Les yeux de la Cadore étincelè-
rent.

— Madame, reprit Hélène, vous m'avez
dit bien des choses vraies, vous possédez
un pouvoir étrange. Je ne vous le cache
pas ; je suis confondue, car je ne croyais
point à la divination par les cartes. Main-
tenant, veuillez me dire ce que je vous dois
pour ma consultation et le service que vous
allez me rendre.

— Pourquoi me parler de cela aujour-
d'hui ? Ne dois-je donc pas avoir l'honneur
de vous revoir ?

— Si, si, je reviendrai.

— Avant de quitter Paris, n'est-ce
pas ?

— Oui, avant de quitter Paris. Mais je
tiens à vous remettre au moins un accom-
pte. Tenez, madame, voilà un billet de cinq
cents francs.

— Mais...

— Tenez, je vous prie, vous me déso-
bligerez en n'acceptant pas.

— Vous me forcez à faire ce que vous
voulez, dit la Cadore en saisissant le pa-
pier que lui tendait Mme de Carmelle.

— Celle-ci s'éleva.

— Puis-je compter sur vous dans le cas
où j'aurais encore besoin de vos services ?
demanda-t-elle.

— A toute heure du jour ou de la nuit
je serai à vos ordres, répondit la Cadore.

— C'est bien, merci. N'oubliez pas que
demain j'attendrai.

— Que j'aie réussi ou non, vous aurez
un mot de moi avant midi.

— Mme de Carmelle sortit du cabinet,
suivie de la Cadore, qui l'accompagna jus-
qu'à sa porte.

V

L'ENFANT.

Il était deux heures et demie de l'après-
midi. Un coup de remise s'arrêta rue de
Madrid, devant la maison portant le No. 4
Une femme mit pied à terre. C'était Mme
de Carmelle. Elle portait le même costum-
me que la veille. Sa violette baissée, d'un
tissu serré, couvrait entièrement son visage
et empêchait de distinguer ses traits.
Son allure, son agitation révélèrent son
état fébrile. Elle s'enfonça dans l'allée
de la maison, ouvrit la porte de la loge et
demanda :

— Mme Dupré ?

— C'est au premier, madame, la porte à
droite, répondit la concierge.

— La jeune femme monta lentement les

marches de l'escalier, s'appuyant sur la
rampe. Sur le palier, elle eut un instant
de défaillance. Sa poitrine se soulevait
à vive violence ; elle tremblait, haletait ; elle
chancela. Mais aussitôt elle se raidit, se
redressa.

— Voyons, se dit-elle, pourquoi cette
faiblesse ! Ne suis-je pas une femme à qui
une autre a pris son mari ! Est-ce que je
vais avoir peur maintenant ? Non, non,
je veux ma vengeance !

— Elle n'était plus qu'à quelques pas de
celle qu'elle voulait frapper, cette porte,
qui était devant elle, allait s'ouvrir et elle
serait en présence de la misérable. Elle ne
songeait pas aux terribles conséquences de
son action. Elle n'avait pas réfléchi avant.
Il n'était plus temps de le faire ; d'ailleurs
son esprit n'était pas disposé à la ré-
flexion. Depuis quarante-huit heures, af-
freusement aurociée, elle était comme
folle ; depuis quarante-huit heures elle
n'avait qu'une pensée ; se venger ! Elle
retrouva subitement toute son énergie.

— Elle s'assura que son arme, un revolver,
était bien dans sa poche, facile à saisir.
Cela fait, elle releva son voile et sonna.
— Elle se trouva en face d'une
femme, d'une quarantaine d'années, qui,
surprise, fit deux pas en arrière en lui de-
mandant ce qu'elle voulait. Elle entra et
n'eut qu'à pousser la porte, qui se refer-
ma.

— Je désire voir Mme Dupré, répondit-
elle.

— Mais, madame, balbutia la servante.

— C'est bien ici que demeure Mme Du-
pré ?

— Oui, madame seulement....

— Conduisez-moi près de votre maî-
tresse, répliqua Mme de Carmelle d'un
ton bref, impérieux.

— Madame n'est pas visible, elle ne re-
çoit pas.

— Ah ! elle ne reçoit pas ! Je la verrai
pourtant, je veux la voir !

— Est-ce que madame vous connaît ?

— Mon nom ne lui est pas inconnu.

— Alors dites-moi qui vous êtes, mada-
me, et j'irai voir si ma maîtresse peut
vous recevoir.

— C'est à Mme Dupré seule que je dirai
mon nom.

— Cependant le bruit des voix s'était fait
entendre dans l'intérieur de l'apparte-
ment.

— Simonne, qu'y a-t-il donc ! demanda
tout à coup une voix fraîche, d'un timbre
mélodieux.

— Et, avant que Simonne ait eu le temps
de répondre, une porte s'ouvrit et une
jeune femme parut. Elle était charmante,
toute rayonnante de grâce et de beauté.
Elle était vêtue d'un délicieux peignoir de
cachemire bleu tendre, garni de dentelles.

— A la vue d'une femme qui lui était com-
plètement inconnue, elle eut un vif mou-
vement de surprise. Mais elle n'eut pas le
temps d'adresser une question. Mme de
Carmelle s'avança rapidement vers elle.
L'air effaré de la visiteuse et la fureur qui
étincelait dans son regard la frappèrent de
stupor instantanément, elle recula. Mme
de Carmelle la suivit jusqu'au fond de la
pibce, sans prononcer une parole, sans la
quitter des yeux, la brûlant du feu de ses
prunelles sombres. Enfin, elle la voyait,
elle la tenait, cette misérable, qui lui avait
volé son bonheur, elle ne pouvait lui échap-
per.

— Vous êtes madame Dupré, dit-elle d'une voix sourde :
— Oui, madame, c'est moi, Mon Dieu, mais qui êtes-vous et que me voulez-vous ?
— Je veux vous dire d'abord que vous êtes une coquine, une misérable, une infâme !

— Vous êtes folle, madame !
La main de Mme Carmelle s'arma du revolver. La jeune femme poussa un cri et, épouvantée, se précipita dans une pièce voisine. Mme de Carmelle s'élança à sa poursuite, prête à faire feu. Mais, dans l'encadrement de la porte, elle donnait accès à une chambre à coucher, qui donnait accès brusquement comme pétrifiée. Elle avait devant elle Armand de Carmelle, son mari. Il était assis dans un fauteuil et tenait sur ses genoux, debout, un enfant de six ans et demi, rose et blond, aux cheveux bouclés. C'était un petit garçon beau comme un chérubin. Les petits bras du mignon tenaient Armand par le cou, et Hélène s'était arrêtée en entendant sa voix enfantine et suave. Il disait :

— Papa, papa, je t'aime bien, va !
Papa, il avait dit papa, le petit ! Un enfant ! Il y avait un enfant ! On ne lui avait pas dit cela ; elle ne le savait pas. Un enfant ! Ce qui se passait en elle, nous ne saurions le dire. Ce fut un épouvantable ébranlement de tout son être. Le revolver s'échappa de sa main et roula sur le parquet ; ses bras tombèrent à ses côtés, inertes. Elle poussa un cri stralé, rauque et éclata en sanglots. M. de Carmelle était devenu pâle comme un mort.

— Oh ! fit-il.
Il n'eut que le temps de poser l'enfant sur le tapis et de se dresser debout. Sa femme disparut. Affolée, elle s'enfuyait comme si elle eût commis le crime qu'elle avait présumé.
— Armand, qu'elle est donc cette visiteuse ? demanda la jeune femme.
— Cette femme, répondit-il éperdu, cette femme, c'est Mme de Carmelle.
Et sans faire attention à son trouble, à son effroi, il la quitta précipitamment.

— Mme de Carmelle, c'est Mme de Carmelle ! prononça-t-elle d'un ton lugubre.

Elle resta un moment immobile, les yeux fixes, hébété.

— Ah ! malheureuse, s'écria-t-elle, voilà le réveil !

Elle laissa échapper un gémissement et s'affaissa sur son siège. Étonné du brusque départ de celui qu'il appelait "papa", l'enfant regardait la jeune femme d'un air consterné. Et, comme s'il eût deviné la menace d'un malheur, il avait le cœur gros. Il alla se mettre à genoux devant elle qu'il appelait sa mère, lui prit les mains, les baissa à plusieurs reprises et se mit à pleurer. La jeune femme le prit dans ses bras et l'embrassa avec une sorte de fureur en le serrant contre son cœur. M. de Carmelle s'était élançé sur les pas d'Hélène. Quand il arriva dans la rue, Mme de Carmelle avait déjà eu le temps de remonter dans son coupé. Il entendit qu'elle disait au cocher :

— Conduisez-moi du côté de Saint-Cloud, au bord de la rivière.
La malheureuse venait de prendre la funeste résolution de mettre fin à ses jours. M. de Carmelle le comprit et frissonna. La voiture s'ébranla. Le

mari bondit à la tête du cheval, en criant au cocher :

— Arrêtez, arrêtez, je vous l'ordonne !
Le cheval se cabra. M. de Carmelle se précipita à la portière, l'ouvrit et sauta dans le coupé.

— Maintenant allez ! cria-t-il au cocher.

— Allez ou ? grommela celui-ci, à Saint-Cloud ? soit. Singulière aventure. Hé, hé, c'est drôle ; oui c'est drôle tout de même ?

Le cheval descendait la rue de Rome au petit trot. Armand avait pris Hélène dans ses bras ; il voulait l'embrasser.

— Laissez-moi, laissez-moi ! dit-elle.

Trois fois elle le repoussa avec une certaine violence. Elle avait la tête collée dans un angle de la voiture et elle sanglotait, sanglotait. Une crise nerveuse. C'était une douleur effrayante, un désespoir épouvantable. Armand faisait de vains efforts pour lui arracher d'autres paroles que ces deux mots :

— Laissez-moi !

Il prit le parti de la laisser tranquille, craignant d'irriter davantage cette grande douleur dont il souffrait cruellement. Le coupé filait à grande vitesse. M. de Carmelle s'aperçut qu'il descendait l'avenue de l'Impératrice, aujourd'hui avenue du Bois de Boulogne. Il mit la tête à la portière et appela :

— Cocher, cocher !

L'automédon arrêta son cheval.

— Qu'est-ce qu'il y a, bourgeois ?

— Oh allez-vous donc ?

— Oh je vais ? Où l'on m'a dit, à Saint-Cloud.

— Faites-moi le plaisir de rebrousser chemin et de me conduire rue de Grammont, No. 22.

— Ma foi, monsieur, j'aime mieux ça.

— Allez donc, et vite !

Le coupé remonta l'avenue, descendit au grand trot les Champs-Élysées et s'arrêta bientôt rue de Grammont. M. de Carmelle sauta sur le trottoir, mit dix francs dans la main du cocher, puis revint à la portière.

— Viens, Hélène, dit-il, viens !

La jeune femme se redressa.

— Oh suis-je ? fit-elle.

— Rue de Grammont, répondit-il, tu vas revoir notre appartement que tu aimais tant autrefois ; je n'y ai rien changé, Viens, Hélène, viens.

Elle lui jeta un regard douloureux, hébété un instant, puis se leva ; il lui prit la main, l'aidera à descendre et l'entraîna vivement. Elle se laissa conduire. L'appartement de M. de Carmelle était au deuxième étage. Bien qu'il eût à Paris deux domestiques, un valet de chambre et une cuisinière, il ouvrit la porte de l'appartement avec une clef qu'il avait dans sa poche. Les deux époux traversèrent silencieusement une antichambre et entrèrent dans un salon dont le meri s'empara de fermer toutes les portes, sur lesquelles il fit retomber de magnifiques tapisseries d'Aubusson. M. de Carmelle restait debout, ne regardant rien, ne voyant rien, ayant l'air d'une statue. Armand le fit asseoir sur un canapé et se plaça près d'elle. Mais elle était là, raide, froide et pâle, les yeux sans lueur, sans vie, ayant des mouvements d'automate. On aurait dit qu'elle n'avait plus conscience de son être, que la pensée était absente. Un instant, Armand eut peur

qu'elle n'eût perdu la raison. La secousse avait été si violente, si terrible ! Il eut un gémissement d'angoisse et se sentit frissonner jusqu'au cœur. Il l'entoura de ses bras, la serra contre lui et colla ses lèvres sur sa joue. Cette fois, elle ne le repoussa point.

— Hélène, dit-il d'une voix suppliante, pardon, pardon !

Elle tressaillit et se ranima. Puis, le regardant avec une tristesse profonde :

— Ainsi, prononça-t-elle lentement, comme si elle eût cherché les mots, c'est fini, tu ne m'aimes plus !

Enfin, elle lui répondait ! Il poussa un cri de joie, qu'il ne put retenir, et s'agenouilla devant elle.

— Mais si, mais si, je t'aime toujours, répondit-il.

— Vous mentez ! Vous ne m'aimez plus, c'est l'autre que vous aimez !

— Hélène, je te jure.

— Je ne vous crois plus, l'interrompit-elle, je ne peux plus vous croire.

— Et pourtant. Ah ! Hélène, si tu savais. Mais je connais ton cœur, quand tu m'as entendu, tu ne seras pas sans pitié. J'ai mal agi, c'est vrai ; je t'ai caché quelque chose, mais je ne suis peut-être pas aussi coupable que tu le crois.

Un sourire amer plissa les lèvres de la jeune femme.

— L'enfant est-il de vous ? demanda-t-elle.

— Oui, il est de moi.

— Et vous l'aimez beaucoup ?

— Oui, Hélène, je l'aime beaucoup.

— Quoi ! fit-elle, vous aimez l'enfant et vous n'aimez pas la mère !

— Mais.

— Ne venez-vous pas de me dire que vous m'aimez toujours, moi ?

— Je t'ai dit que je t'aimais toujours ; mais je n'ai pas parlé de la mère.

Mme de Carmelle resta un moment songeuse. Elle pensait à la tireuse de cartes, qui prétendait qu'un mari pouvait aimer sa femme plus qu'une autre encore.

— Cet enfant, c'est un petit garçon ?

— Oui, c'est un garçon.

— Je l'ai vu, il était sur vos genoux, il vous embrassait. J'ai entendu sa voix, il vous appelait papa. Il est beau, il est bien beau, ce petit !

Sa voix s'était affaiblie, de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle.

— Comment il s'appelle ?

— Oui.

— Pourquoi veux-tu savoir ?

— Je ne sais pas. Cela vous coûte donc beaucoup de me dire ce nom ?

— Je te vois prête à pleurer, je crains d'augmenter ta peine.

— Je ne comprends pas que vous ayez cette crainte, maintenant.

— Alors, tu veux.

— Oui.

— Hélène, il faut me pardonner ; on a donné à l'enfant, c'est moi qui l'ai voulu ; le nom que je porte.

— Armand ! Ah ! il s'appelle Armand, comme vous !

— Oui.

Elle poussa un profond soupir.

— Je n'ai rien à dire à cela, reprit-elle, tout le monde a le droit de prendre le nom d'Armand. Armand ! Il s'appelle

perdu la raison. La secousse violente, si terrible ! Il eut un d'angoisse et se sentit frissonner au cœur. Il l'entoura de ses bras, et elle se colla à sa joue. Cette fois, elle ne le tint.

— dit-il d'une voix suppliante, don !
— et se ranima. Puis, le cœur se resserra profondément, prononça-t-elle lentement, elle eût cherché les mots, c'est à peine plus !
— lui répondait-il. Il poussa un cri qu'il ne put retenir, et s'agita.

— mais si, je t'aime toujours, n'est-ce pas ?
— Vous ne m'aimez plus, vous ne m'aimez plus !
— le jure.

— Vous croiez plus, l'interrompit-elle plus vous croiez.
— Ah ! Hélène, si tu savais, tu ne serais pas sans pitié, c'est vrai ; je t'ai aimé, mais je ne suis pas coupable que tu le crois. Amner plissa les lèvres de la

— dit-il de vous ? demanda-t-elle.

— de moi, j'aime beaucoup !
— e, je l'aime beaucoup.
— Elle, vous aimez l'enfant et la mère !

— Vous pas de me dire que toujours, moi ?
— Je t'aime toujours ; parlez de la mère.

— Elle resta un moment pensait à la tireuse de l'induit qu'un mari pouvait plus qu'une autre en-

— c'est un petit garçon ?
— garçon.
— était sur vos genoux, il l'ai entendu sa voix, il s. Il est beau, il est bien

— affable, de grosses larmes, appella-t-il ? demanda-t-elle.

— appella-t-elle ?
— à-tu savoir ?

— Cela vous coûte donc de me le nom ?
— e à pleurer, je crains de ne pas que vous ayez

— me pardonner ; ou a-t-elle dit moi qui l'ai voulu ;
— il s'appelle Armand,

— profond soupir.
— et cela, reprit-elle, a le droit de prendre le

— rmand ! Il s'appelle

— rmand ! Ah ! elle est heureuse, Mme Dupré, plus heureuse que moi. Elle a un enfant ! Je voulais la tuer, cette femme, j'aurais tué, oui, je l'aurais étendue à ses pieds. Mais j'ai vu l'enfant, qui ne m'a rien fait, un innocent. Je ne sais ce qui s'est passé en moi, la femme m'a quittée. C'est l'enfant, c'est lui qui m'a déshonoré ! Si ardente qu'on soit à punir, à se venger, on ne tue pas une mère ; non, on ne peut pas tuer une mère !

— Quel âge a-t-il, ce petit ?
— Cinq ans et demi, dit M. de Carmille en baissant la tête.

— Armand, reprit la jeune femme, répondez-moi franchement, dites-moi la vérité : si j'avais été mère, si j'avais eu le bonheur de vous donner un enfant, vous seriez-vous éloigné de moi comme cela ?

— Jamais ! répondit-il avec feu.
— C'est donc parce que je n'ai pas eu un enfant que vous en aimez un autre ?

— Oh ! Hélène, Hélène, pouvez-vous avoir cette vilaine pensée ! répondit-il d'un ton douloureux.

— Elle est toute naturelle, il me semble, vous vouliez tant avoir un enfant !

— C'est vrai, Hélène, c'est vrai ; cet enfant, qui ne nous est pas venu, je l'ai désiré autant et peut-être plus que vous. Lui, car de même qu'il attache l'épouse à son devoir, est son égide contre toutes les tentations de séduction, il aurait été la sauvegarde dans la circonstance où je me suis trouvé.

— Armand, si je devenais mère maintenant ?

— Si tu devenais mère ?
— Eh bien, que feriez-vous ?
— Je serais fou de joie, de bonheur.

— Reviendriez-vous à moi entièrement ?
— Mais, Hélène, je n'ai pas besoin que vous soiez mère pour revenir à moi ; je t'ai dit et te le répète, je t'aime, je n'ai jamais cessé de t'aimer !

— Soit, je veux bien vous croire. Ainsi, rmand, si je pardonnais.

— Oh ! tu me pardonneras !
— Si je pardonnais, vous ne verriez plus autre ?

— Hélène, répondit-il gravement, d'un ton pénétré, je vous ai soigneusement caché mes visites chez Mlle Léontine Dupré, mais chaque fois que Mlle Léontine Dupré m'a vu, elle m'a dit que vous n'étiez pas pour elle, je n'avais en vue que votre tranquillité ; j'ai fait, je troublais de voir votre bonheur brisé. Je n'ai pas réussi dans ce que je voulais, puisque vous avez découvert la vérité. Je ne vous demande pas comment vous êtes parvenue à tout savoir ; cela m'importe peu. Ce qu'il faut, ce que je dois faire, c'est d'attendre, autant qu'il me sera possible, le mal que j'ai fait. Vous avez souffert, vous souffrez et je souffre aussi cruellement. Eh bien, je ferai tout au monde pour vous faire oublier et guérir la plaie de votre cœur. Hélène, Hélène, j'écarterai votre pardon, je vous le promets, et laissez-moi espérer que je n'ai pas à jamais détruit votre bonheur et le mien. Je vous alarme pas de mes relations avec Léontine Dupré, je vous expliquerai tout.

— Vous ne la reverrez plus ?
— Je suis forcé de la revoir Hélène.

— Ah ! vous voyez !
— Attendez et écoutez-moi. Mlle Dupré est absolument sans fortune ; je ne

puis l'abandonner sans compromettre le sort de mon enfant. Ce serait une action misérable, odieuse, indigne de moi. Vous même, Hélène, vous-même ne le voudriez pas.

— Eh bien, donnez-lui deux cent mille ou trois cent mille francs, vous le pouvez.

— Mon intention est de lui donner assez d'argent pour qu'elle puisse élever l'enfant dont elle n'est pas la mère.

— Comment, cet enfant n'est pas à elle ?
— Non, mais il est à moi, je te dirai tout.

— Avec un capital de deux cent mille francs, elle pourra, je pense, suffire à tout.

— La jeune femme resta un instant songeuse ; puis d'une voix hésitante :
— Seulement, commençait-elle.

— Eh bien, Hélène !
— Il y a l'enfant.

— C'est vrai, il y a l'enfant.
— Vous l'aimerez toujours.

— Si je vous disais, Hélène, je l'oublierais, je ne l'aimerais plus, je mentirais ; et si je vous disais seulement que je ne chercherais jamais à le voir, vous n'auriez aucune confiance en mes paroles. Cet enfant est né innocent, je ne puis l'abandonner, je dois m'intéresser à son sort et autant que cela me sera possible, sans blesser vos légitimes susceptibilités, mon devoir est de veiller sur lui et de le protéger.

— Oui, c'est fatal : malgré tout et quand même il y aura toujours entre vous et moi la mère et son enfant.

— Non, il n'y aura que l'enfant ; la mère est morte !
— Elle est morte !

— Oui, dit Armand, je l'avais épousé secrètement avant mon mariage avec vous et j'ai eu cet enfant. La mère est morte en lui donnant le jour.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela ?
— On ignore mon mariage et l'existence de cet enfant, et je croyais que cela ne serait jamais connu. J'ai confié mon enfant à une nourrice, qui est maintenant Léontine Dupré. Soyez certaine que je n'ai aucune relation avec elle.

— Soit, Armand, vous m'aimez ; vous revenez à votre femme, mais pas entièrement ; ce n'est plus comme autrefois. J'ai été jalouse, jalouse au point de vouloir faire une victime ; maintenant je suis jalouse de votre enfant, de ce petit garçon si beau que j'ai vu sur vos genoux. Ah ! jamais ce tableau ne s'effacera de ma mémoire, je l'aurai constamment sous les yeux !

— Mais rassurez-vous, Armand, rassurez-vous, je ne lui ferai pas de mal, à cet enfant, je ne lui en veux pas.

— Oh ! Hélène, comme tu es bonne !
— Armand, voulez-vous me dire maintenant comment vous avez connu Mlle Léontine Dupré ?

— Je te dois ma confession, Hélène, tu vas tout savoir.

VI.

LÉONTINE DUPRÉ.

— Voyant sa femme disposée à l'écouter, M. de Carmille reprit la parole.

— Il y a de cela cinq ans et quelques mois. Nous étions en mars. J'étais venu seul à Paris. Souffrant encore des suites d'une bronchite, tu ne m'avais qu'une seule

affaire importante à traiter et je ne devais pas être absent plus de cinq ou six jours.

— Je me souviens, murmura la jeune femme.

— Un jour, je passai la soirée rue Monsieur-le-Prince, en compagnie de quelques amis. Lorsque je quittai ces messieurs, il pouvait être minuit et demi. Ayant vainement cherché une voiture, je pris le parti de revenir à pied rue de Grammont. Le ciel était couvert, sans lune et sans étoiles, mais la nuit douce et sereine annonçait le prochain épanouissement des bourgeons et des fleurs du printemps. Je descendais tranquillement la rue des Saints-Pères, fumant un cigare, lorsque soudain, je vis une femme tourner l'angle de la rue Jacob et courir devant moi. Elle ne m'avait pas aperçu, et je n'avais eu que le temps d'entendre une plainte sourde, un sanglot. Evidemment, c'était une malheureuse désespérée. Elle descendait rapidement vers le fleuve, et je me sentis frissonner en pensant qu'elle pouvait avoir en tête un sinistre projet.

— Instinctivement, je m'élançai sur ses pas. Presque en même temps qu'elle j'arrivai sur le quai, complètement désert. Elle traversa la chaussée, se dirigeant vers le pont, et je crus qu'elle allait passer la rivière. Mais, après une seconde d'hésitation, elle reprit sa course, longeant le parapet, s'enfonçant dans l'ombre des arbres, et, pendant un instant, je cessai de l'apercevoir. Toutefois, j'entendais le bruit de sa marche rapide. Je continuai, à la suivre, de plus en plus convaincu qu'elle avait l'intention de se précipiter dans la Seine. Au bout d'un instant je l'aperçus encore à la lueur affaiblie d'un bec de gaz, puis elle disparut du nouveau. Je compris que, quittant brusquement le quai, elle descendait la berge. Je hâtai le pas, et quand j'arrivai à l'endroit où je l'avais vue disparaître, j'entendis le bruit sourd de la chute d'un corps dans l'eau. A mon tour, je descendis rapidement la pente et arrivai juste au bord de la rivière pour voir remonter à la surface de l'eau le corps de la malheureuse que le courant entraînait.

— Au secours ! au secours ! criai-je de toutes mes forces.

— Mais, sans attendre le secours que je réclamais, ne songeant qu'à la malheureuse que je pouvais au moins tenter de sauver, je me jetai à l'eau. Il était temps, car la noyée s'enfonçait pour ne plus reparaitre. J'eus le bonheur de la saisir entre deux eaux, et, la tenant serrée contre moi, je nageai vigoureusement pour regagner le bord. Elle ne donnait plus signe de vie et je pus croire que l'asphyxie était complète.

— Cependant, mes cris avaient été entendus, car, au moment où j'arrivai à bord, je vis deux sergents de ville auxquelles s'étaient joints trois ou quatre bourgeois attendus. Ils m'aidèrent à compléter le sauvetage. La noyée fut transportée dans un poste de secours où les agents de police me prièrent de les suivre. Je ne pouvais guère refuser. D'ailleurs, m'intéressais déjà à cette pauvre créature que je venais d'arracher aux flots du fleuve, et puis il y avait en moi un sentiment de curiosité assez naturel. Les soins donnés à la jeune femme eurent un plein succès. Elle vi-

vait. Elle était sauvée. J'avais eu le bonheur de la reprendre à la mort. J'étais son sauveur. Inutile de te dire que je reçus les félicitations de toutes les personnes présentes.

"J'allais me retirer pour rentrer chez moi. Mais, pensant que je pouvais désirer connaître le motif qui avait poussé la malheureuse enfant à se jeter dans la Seine, le chef du poste avait attendu pour l'interroger devant moi. Je l'avoue, je ne demandais pas mieux que de satisfaire ma curiosité. La jeune femme déclara qu'elle se nommait Léontine Dupré et qu'elle n'avait pas encore dix-huit ans. Elle était née à Paris. Son mari était ouvrier graveur et sa mère fleuriste. Son mari gagnait bien sa vie, et il faisait même des économies. Son mari était très bête malade et ne pouvait plus travailler. La maladie fut douloureuse et longue, elle dura dix-huit mois, au bout desquels l'ouvrier mourut. Toutes les économies si péniblement amassées avaient disparu.

"La mère et la fille travaillaient ensemble, chez elles. Elles ne gagnaient pas beaucoup, mais il leur fallait si peu. Enfin, elles se trouvaient relativement heureuses. Elles avaient quitté leur petit appartement de la rue Saint-Martin où était mort le graveur, pour aller demeurer rue Saint-Benoît. Mais il y a des gens sur qui le malheur s'acharne. La veuve dont la santé avait été fortement ébranlée par le travail, fut un jour forcée de s'aliter. Elle ne devait plus se lever. Trois semaines plus tard elle était morte. Une femme, une voisine recueillit chez elle l'orpheline. Celle-ci vendit le mobilier de sa mère, y compris quelques bijoux données jadis par l'ouvrier graveur à sa compagne; et, quand la jeune femme ne dut plus rien à personne, il lui restait environ huit cents francs qu'elle remit à ses parents adoptifs, à titre d'indemnité.

"Pendant quelques temps tout alla assez bien. La jeune femme avait repris son travail, et, si son gain était modeste, du moins l'ouvrage ne lui manquait pas. Mais quand les huit cents francs eurent été dépensés en menant joyeuse vie, le mari et la femme changèrent subitement de manière d'être à l'égard de l'orpheline et commencèrent à lui faire payer chèrement l'hospitalité qu'ils lui donnaient. La pauvre fille pleurait, et, n'osant se plaindre à personne, elle souffrait en silence. C'était une martyre!

"Oh! c'est monstrueux! exclama Mme de Carmelle.

M. de Carmelle continua:
"Pour l'orpheline l'existence n'était plus supportable. Alors, après avoir été odieusement maltraitée, elle s'était échappée du logis, entre minuit et une heure, ayant la ferme résolution, cette fois, de mettre fin à ses jours.

"Heureusement, lui dit le chef du poste, ce monsieur ayant deviné votre projet, vous a suivie et a empêché votre suicide.

"Elle se tourna vers moi, me regarda avec une expression de gratitude touchante et se mit à pleurer. On lui demanda si elle avait l'intention de récompenser.

"Non, non, oh! non! lui répondit-elle.

"Très bien. Mais dites-nous ce que vous comptez faire?

"Je ne sais pas.

"Avez-vous un peu d'argent?

"Je n'ai rien, rien.

"Combien pouvez-vous gagner par jour?

"Deux francs, deux francs cinquante, quand l'ouvrage est avantageux.

"C'est peu.

"Oui, monsieur; mais si je trouvais une maison où l'on voudrait me prendre pour ouvrière et me loger seulement, je pourrais me suffire.

"Je comprends que vous ne vouliez plus retourner chez ces méchantes gens qui vous ont fait tant souffrir; une maison de fleurs où vous auriez le logement est bien ce qu'il vous faudrait. Ne voyez-vous pas où vous pourriez vous adresser?

"Hélas! Non, monsieur. Je n'ai jamais travaillé dans un atelier.

"Le patron qui vous occupe pourrait peut-être.

"Il ne me connaît pas, monsieur. C'est une première demoiselle du magasin qui reçoit mon ouvrage et m'en donne d'autre; je n'oserais pas.

"Le chef du poste me regarda, ayant l'air de me consulter. Je compris qu'il désirait savoir ce que je pensais de la situation.

"Avant tout, dis-je, en attendant, il faut que madame ait un aile et un peu d'argent pour subvenir à ses besoins. Vous pourriez donc, monsieur, la faire conduire dans un hôtel convenable où on lui louerait une chambre pour huit ou quinze jours.

"Je pris dans mon portefeuille un billet de cent francs et le mis dans la main du chef du poste. La jeune femme regardait tout ahurie. La présence n'était plus nécessaire. Je me levai pour me retirer. La pauvre femme se dressa debout et fut sur le point de se jeter à mon cou pour m'embrasser. Elle n'osa pas. Elle resta immobile, les bras tendus vers moi.

"Après être resté un moment silencieux. M. de Carmelle reprit:

"A dix heures, lorsque mon domestique entra dans ma chambre, je dormais encore. Il me réveilla et me remit une lettre qu'un commissaire venait d'apporter. C'était Léontine Dupré qui m'écrivait. Le chef du poste n'avait pas cru devoir lui cacher mon nom et mon adresse. Simplement, d'une façon touchante, elle me remercia de lui avoir sauvé la vie et aussi de ce que j'avais bien voulu faire pour elle. Elle m'exprimait le désir de me revoir, afin de me témoigner de vive voix et comme elle le sentait sa profonde reconnaissance. Au bas de sa lettre, elle me donnait le nom de l'hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs, où elle avait été conduite par un sergent de ville.

"Je ne pouvais guère refuser de donner satisfaction au désir de la pauvre enfant. Pensant qu'il était plus convenable de lui faire une visite que de la recevoir chez moi, je me rendis à son hôtel. Elle me reçut avec une émotion visible; le plaisir, la joie qu'elle éprouvait éclataient dans ses yeux pleins de larmes. Pour me remercier, elle ne trouvait pas de mots qui rendissent exactement sa pensée. Elle me le dit naïvement. Enfin, elle devint plus calme et nous pûmes causer. Je lui avais rendu l'espérance, elle ne pensait plus à mourir. Elle travaillait. L'ouvrage ne lui manquait pas, car elle était adroite, habile et connaissait bien son métier. Seulement, elle s'effrayait d'être obligée d'aller travailler dans un atelier.

"C'est bien, lui dis-je, vous travaillerez chez vous comme par le passé.

"Je la quittai sans lui dire ce que je voulais faire et en lui promettant de revenir la voir le lendemain matin. Je me mis immédiatement en quête de découvrir une chambre à Louer, où ma protégée pourrait entrer immédiatement. Je la trouvai rue de Madrid, au quatrième étage, ayant vue sur une grande cour et recevant un beau jour, je payai quatre termes d'avance. Le soir même, la chambre, convenablement meublée, était prête à recevoir la jeune fille. Le lendemain, à dix heures, comme je le lui avais promis, je me rendis chez Mme Dupré, Assise à une table, elle travaillait.

"Déjà! fis-je étonné.

"Oui, monsieur, me dit-elle; le commissaire de police s'est occupé de moi; il a fait prendre tout ce qui était à moi: mes effets, mon linge, mes outils et les fournitures que m'avait confiées le magasin pour laquelle je travaillais. Hier soir, tout cela m'a été apporté par un officier de paix, accompagné d'un sergent de ville. Je me dépêchai de terminer ces bouquets de fleurs; je voudrais pouvoir les porter au magasin demain, afin d'avoir une nouvelle commande.

"Alors, c'est très bien, lui dis-je en souriant; mais il faut remettre tout cela dans vos boîtes et faire un paquet de vos effets et de votre linge.

"Elle me regarda avec stupéfaction.

"Mais, monsieur, balbutia-t-elle, pourquoi?

"Je vais vous conduire chez vous.

"Chez moi!

"Oui, chez vous, dans votre chambre. Et je lui appris ce que j'avais fait la veille à son intention. Aussitôt ses larmes jaillirent; elle joignit les mains, et, si je ne l'eusse retenu, elle se serait agenouillée devant moi. Une heure après elle était installée dans sa chambre. Bien des petites choses lui manquaient encore.

Je lui dis alors ce que je voulais d'elle.

"Vous avez du cœur, lui dis-je, et je vais vous confier mon enfant, j'ai chez une nourrice. Vous l'éleverez avec soin, comme doit faire une bonne mère, je veux même qu'il croit que vous êtes véritablement sa mère.

"Mon Dieu, dit-elle, oui, j'en prendrai soin et lui enseignerai tous ses devoirs de chrétien. Oh! je veux l'adopter comme mon fils. Je serai pour lui une mère affectueuse et dévouée. Ne craignez rien pour lui. Il ne saura jamais que je ne suis pas sa mère.

"Je lui remis trois cents francs, et je lui annonçai que le soir même je quittais Paris pour retourner chez moi en province.

"Je viens à Paris plusieurs fois chaque année; à mon prochain voyage, je ne manquerai pas de vous faire une visite.

"Vous me le promettez?

"Oui.

"C'est que, voyez-vous, reprit-elle, je n'ai que vous au monde; vous êtes mon bienfaiteur, mon ami, mon père! C'est si bon de penser que quelqu'un s'intéresse à vous! Cela donne la force, le courage et console quand on a du chagrin. Vous me connaissez à peine; mais vous verrez, vous serez content de moi; je saurai vous prouver que je n'étais pas indigne de vos bienfaits.

Mme
tentive
s'éclair
Elle re
sen réfi
ble, jet
lance.
M. de
des dev
lu me
l'aimai
s'opéra
malgré
à te ca
paraît
soin de
tes, me
dre au
Mainte
la vérité
toujour
que ce
peut-ê
"Al
jamais
forés d
ta suis
à genoi
faute, e
le mal
souffra
M. de
femme
ses gen
—Ar
femme
me der
M. de
me da
dressé,
serrée
—V
que va
pardon
—O
parce q
que la
sa.
Apri
—V
l'avez
votre f
autres
plus to
rez tou
—C
—Je
amour
pas à
pourta
moi?
—O
—El
—M
hour
me je
Le r
rayonn
fond c
plus d
louse,
sur les

Des
concili

quittait sans lui dire ce que je
e et en lui promettant de reve-
le lendemain matin. Je me mis
ent en quête de découvrir une
Louer, où ma protégée pourrait
séjourner. Je la trouvai rue
au quatrième étage, ayant vue
de cour et recevant un beau
salon. J'ai quatre termes d'avance.
ne, la chambre, convenable-
se, était prête à recevoir la
Le lendemain, à dix heures,
lui avais promis, je me rendis
supplé, Assise à une table, elle

se-je étonné.
monseigneur, me dit-elle ; le com-
police s'est occupé de moi ; il
e tout ce qui était à moi : mes
ange, mes outils et les fourni-
s'avait confiées le magasin
je travaille. Hier soir, tout
apporté par un officier de
agné d'un sergent de ville.
de terminer ces bouquets
voudrais pouvoir les porter
de demain, afin d'avoir une
nande.

c'est très bien, lui dis-je
mais il faut remettre tout cela
et faire un paquet de vos
tre linge.

regarda avec stupéfaction.
monseigneur, balbutia-t-elle,
vous conduire chez vous.

il
vous, dans votre chambre.
pprie ce que j'avais fait la
ention. Aussitôt ses larmes
joignit les mains, et, si je
ue, elle se serait agenouil-
Une heure après elle était
à chanter. Bien des peti-
tanquaient encore.

ce que je voulais d'elle.
œur, lui dis-je, et je vais
un enfant, qui est chez une
s l'élevera avec soin.
une bonne mère, je veux
que vous êtes véritable-

dit-elle, oui, j'en pren-
seigneurs tous ses devoirs
t je veux l'adopter nom-
pour lui une mère affec-
e. Ne craignez rien pour
amais que je ne suis pas

trois cents francs, et je
le soir même je quittais
rier chez moi en pro-

Paris plusieurs fois cha-
n prochain voyage, je ne
vous faire une visite,
promettez-vous ?

voiez-vous, reprit-elle,
monde ; vous êtes mon
ami, mon père ! C'est si
quelqu'un s'intéresse à
la force, le courage et
du chagrin. Vous me
; mais vous verrez, vous
vo ; je saurai vous prou-
ver que vous êtes bien-

VII

LE PARDON.

Mme de Carmelle écoutait son mari at-
tentivement, comme un juge qui tient à
s'éclaircir avant de rendre sa sentence.
Elle restait silencieuse, mais elle faisait
ses réflexions, passant les choses au cri-
ble, jetant le pour et le contre dans la ba-
lance.

M. de Carmelle continua : Comme tu vois
des devoirs s'imposaient à moi, je ne vou-
lu me soustraire à aucun. D'ailleurs, je
l'aimais, cet enfant. Un grand changement
s'opéra en moi : tu le remarquas bien vite,
malgré le soin que je prenais à dissimuler,
à te cacher mes préoccupations, voulant
paraître gai quand même. Je n'ai pas be-
soin de te dire quelles étaient mes crain-
tes, mes angoisses quand j'avais à répon-
dre aux questions que tu m'adressais. Maintes
fois je fus sur le point de te dire
la vérité pour ne plus avoir à mentir. Mais
toujours je m'arrêtais, effrayé, en pensant
que ce serait te porter un coup terrible,
peut-être mortel.

« Ah ! Hélène, Hélène, tu ne sauras
jamais ce que j'ai eu à souffrir d'être ainsi
forcé de te mentir sans cesse. Maintenant,
tu sais tout, je ne t'ai rien caché, et c'est
à genoux que j'implore le pardon de ma
faute, que je te supplie de me pardonner
le mal que je t'ai fait, les douleurs, les
souffrances que je t'ai causées. »

« M. de Carmelle était aux pieds de sa
femme, il baisait ses mains, il embrassait
ses genoux.

— Armand, prononça lentement la jeune
femme, je vous accorde le pardon que vous
me demandez.

M. de Carmelle se releva, prit sa fem-
me dans ses bras, l'embrassa avec ten-
dresse, et pendant un long instant, la tint
serrée contre son cœur.

— Ya, disait-il, je te connais, je sais ce
que vaut ton cœur, j'étais sûr que tu me
pardonnerais.

— Oui, répondit-elle, vous étiez sûr,
parce que vous savez que je vous aime et
que la femme qui aime à toutes les faibles-
ses.

Après une pause, elle reprit.

— Vous m'avez toujours aimé, vous me
l'avez dit, je vous crois : vous revenez à
votre femme, mais ce ne sera plus comme
autrefois, votre cœur ne m'appartiendra
plus tout entier. Vous aimez, vous aime-
rez toujours votre fils.

— C'est vrai.

— Je ne veux pas penser à ce que mon
amour égoïste pourrait exiger. Je ne songe
pas à vous empêcher d'aimer votre fils,
pourtant, Armand, et si j'avais un enfant,
moi ?

— Oh ! Hélène, si tu avais un enfant !

— Eh bien ?

— Mais je serais ivre de joie, de bon-
heur ! Un enfant à toi, à nous ! ah ! com-
me je l'adorerais !

Le regard de Mme de Carmelle eut un
rayonnement étrange. Elle poussa un pro-
fond soupir et resta pensive. Ce n'était
plus de Léontine Dupré qu'elle était jalou-
se, mais du bel enfant qu'elle avait vu
sur les genoux de son mari et qui l'aimait.

VIII

UN CONSEIL DE MADAME CADORE.

Des baisers avaient signé l'acte de ré-
conciliation des deux époux. La jeune

femme avait repris son rôle de maîtresse
de maison, obéissant des ordres à la cui-
nière pour le dîner. Le mari passa le reste
de la soirée avec sa femme. Ils causè-
rent d'innocentes tout à fait intime. Le
lendemain matin, M. de Carmelle se pré-
para à sortir.

— Tu vas sortir ? fit Hélène.

— Oui, je vais aller...

— Chez Mme Dupré ; il le faut, c'est

bien. A quelle heure rentreras-tu ?

— A midi, pour déjeuner avec toi.
J'aurai alors rempli mon dernier devoir
envers Léontine Dupré et mon fils. Dans
l'après-midi, je verrai quelques négociants,
terminerai rapidement trois ou quatre
affaires, et demain nous rentrerons à
Troyes pour reprendre notre vie tranquille
et heureuse d'autrefois.

— Oui, oui, c'est cela.

M. de Carmelle sortit.

Aussitôt Mme de Carmelle se mit à sa
toilette. Elle était singulièrement agitée,
et ses yeux avaient un éclat fiévreux.
Quel contraste avec son calme apparent
de la veille ! C'est qu'elle n'avait pas
aussi bien dormi qu'elle l'avait dit à son
mari et que, pendant de longues heures
d'insomnie, toutes sortes de pensées trou-
blantes avaient hanté son cerveau. Elle ne
doutait pas que son mari ne tint la pro-
messe qu'il lui avait faite ; mais, nous l'a-
vons dit et nous le répétons elle était
effroyablement jalouse de l'enfant, de ce
petit garçon, qui occuperait, dans le cœur
et la pensée d'Armand, la place de l'en-
fant qu'elle n'avait pu avoir. En moins

de vingt minutes, elle fut habillée. Avant
de sortir, elle commanda le déjeuner pour
midi, heures à laquelle M. de Carmelle
retraiterait. Quant à elle, n'ayant qu'une
course à faire, elle sortit probablement
de retour avant onze heures. Sur le bonle-
vard elle se jeta dans une voiture de place
et se fit conduire, 32, rue de Rambuteau.
Sans donner à la servante le temps de
l'annoncer, elle pénétra comme une bombe
dans le cabinet de Mme Cadore.

— Ah ! madame, s'écria celle-ci, je pen-
sais à vous ! Mais vous êtes tout essouffée ;
asseyez-vous et prenez le temps de res-
pirer. Vous avez bien reçu, n'est-ce pas, le
petit mot que je vous ai fait porter hier ?

— Oui, je l'ai reçu et me suis aussitôt
rendue à l'adresse indiquée.

— Oh !

— J'avais sur moi un pistolet chargé ; je

voulais la tuer cette femme !

— Mon Dieu, vous m'épouvantez ! Quel
vous songiez à commettre un meurtre.
Vous n'aviez donc pas réfléchi aux consé-
quences. Mais vous n'avez pas mis à exécu-
tion votre projet, Dieu merci ! Vous avez
vu la dame ?

— Oui.

— Voyons, que s'est-il passé ?

— M. de Carmelle était là.

— Ah !

— Savez-vous qu'il y a un enfant ?

— Oui, je le sais.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit

dans votre lettre.

— J'ai cru devoir me taire sur ce point.

— Peut-être avez-vous eu raison. Préve-
nue, je n'aurais pas été sous le coup d'une
surprise. J'ai vu l'enfant, il était debout
sur les genoux de M. de Carmelle et
l'embrassait. Alors, je ne pensai plus à
tuer la jeune femme, le pistolet s'échappa
de mes mains. Il n'y avait plus là, devant
moi, que M. de Carmelle et l'enfant. C'est

un petit garçon et il est beau, comprenez-
vous ? il est beau ! Mais ce n'est pas pour
vous dire cela que je suis venu. Madame,
je veux avoir un enfant, il faut que j'aie
un enfant !

La Cadore regarda Mme de Carmelle
avec effarement.

— Si cela ne dépendait que de moi,
vous l'auriez tout de suite, balbutia-
t-elle.

— Je le veux, cet enfant, vous dis-je, je
le veux ! s'écria Mme de Carmelle avec
emportement.

— De grâce, madame, calmez-vous et
veuillez raisonner,

— Vous êtes cartomancienne ; vos
cartes vous font connaître l'avenir. Oui !
ou non, serai-je mère ? Répondez !

— Je vous l'ai dit déjà, madame, c'est
le secret de Dieu.

— Ah ! oui, c'est vrai, vous m'avez déjà
dit cela, répliqua la jeune femme avec
ironie ! Tenez, je n'y crois pas à votre
science ! Mais, pour avoir un enfant, je
donnerais cent mille francs, cinq cent
mille francs, un million !

— Oui, je comprends.

— Hier, nous avons causé longuement,
M. de Carmelle et moi ; il m'a fait sa
confession entière, m'a exprimé ses re-
grets, montré son repentir et je lui ai ac-
cordé le pardon qu'il m'implorait. Il revient
à sa femme ; il m'aime toujours, il n'a pas
cessé de m'aimer ; il me l'a dit, je le crois.
Voulez-vous savoir ce que m'a dit M. de
Carmelle ?

— Madame...

— Je vais vous le dire. Il m'a fait com-
prendre que si je lui donnais un enfant, il
ne penserait plus à l'enfant qu'il a. Eh
bien, je me suis promise, je me suis juré
qu'il l'oublierait. Voilà pourquoi je veux
avoir un enfant, madame, voilà pourquoi
il faut que j'aie un enfant ! Quand M.
de Carmelle aura donné à Mme Dupré
une somme d'argent qui lui permettra d'é-
lever convenablement son fils, il aura rem-
pli son devoir envers son enfant et il ne
leur devra plus rien. Voyons, m'avez-vous
bien comprise ?

— Parfaitement, madame.

— Vous êtes savante, vous avez de l'ex-
périence ; eh bien, je réclame vos con-
seils, vos services, et j'ajoute que je sais
récompenser généreusement ceux qui me
servent. Je veux un enfant ; pour l'avoir,
cet enfant, existe-t-il quelque moyen que
je ne connaisse pas ?

Une idée traversa le cerveau de la Ca-
dore et ses yeux gris pétillèrent. Elle ré-
pondit d'une voix hésitante :

— Je pourrais dire à madame, mais je
n'ose pas.

— Vous pouvez tout me dire, tout oser.

— Vous voulez avoir un enfant pour re-
tenir votre mari près de vous et lui faire
oublier l'enfant qu'il a.

— Oui.

— Eh bien, madame, vous pouvez at-
teindre ce but.

— Comment ?

— En corrigeant l'injustice du sort en-
vers vous.

— Je ne comprends pas, expliquez-ve-
nous.

— Vous voulez avoir un enfant, ache-
tez-le.

Mme de Carmelle bondit sur son siège.

— Est-ce qu'on achète des enfants ? ex-
clama-t-elle.

— Quelquefois, oui, madame.

—C'est bien vrai, cela ? Il y a des mères qui vendent leur enfant !

—Il y en a bien qui les tuent ou qui les martyrisent ; il y en a bien qui les abandonnent dans la rue, au pied d'une borne ou sous le porche d'une église. Donc, il est possible de trouver une mère disposée à donner ou à vendre son enfant à une femme riche qui en aura soin et lui assurera une existence heureuse. Cette mère, à mes yeux, est moins coupable que l'autre, celle qui jette son enfant dans la rue, sans se soucier de savoir qui le ramassera.

—Ainsi, madame Cadore, vous me conseillez d'acheter un enfant ?

—Je ne vous conseille rien, je vous dis seulement ce que vous pourriez faire. La chose est extrêmement délicate ; voyez, examinez, réfléchissez.

Mme de Carmelle laisse tomber sa tête dans ses mains. Pendant quelques instants un combat terrible se livre en elle. Acheter l'enfant d'une malheureuse, le présenter à son mari comme étant le sien, elle sentait bien que c'était une action misérable, monstrueuse, que c'était un crime ; mais le démon de la jalousie la poussait, la tenaillait, l'aveuglait. Sa jalousie trouvait à tout des excuses, faisait sa conscience, apaisait les révoltes de sa conscience. Elle ne voyait que le but qu'elle voulait atteindre ; reprendre son mari et avoir le lien qui pouvait à tout jamais l'attacher à elle. Pendant qu'elle réfléchissait, la Cadore l'enveloppait de la flamme de son regard, pareille à un reptile prêt à saisir une proie. Mais l'expression de sa physionomie changea subitement, quant la jeune femme releva brusquement la tête.

—Il est certain dit-elle, cherchant à lire jusqu'au fond de la pensée de Mme de Carmelle, il est certain qu'un enfant, entre l'époux et l'épouse, est un lien que rien ne peut briser.

Les yeux de la jeune femme avaient repris leur état fébrile.

Aussi, répondit-elle, c'est décidé, puisque je ne peux pas être mère, j'achèterai un enfant. Mais il faut le trouver.

—Ce ne sera pas bien difficile.

—Vous m'aidez ?

—Vous me trouverez toujours prête à vous servir.

—Donc, je puis compter sur vous ?

—Comme sur un allié fidèle et dévoué.

—Vous trouverez l'enfant ?

—Je le trouverai. Est-ce un petit garçon ou une petite fille que vous désirez ?

—L'un ou l'autre, je n'ai pas à avoir de préférence.

—La principale difficulté, l'unique difficulté, peut-être, sera de faire croire à votre mari que, réellement, vous avez mis un enfant au monde.

—Oui, voilà la difficulté.

—Y avez-vous songé, madame ?

—Oui, tout à l'heure.

—Que ferez-vous ?

—Je ne le sais pas encore, mais je trouverai.

—Vous serez forcée de vous séparer de M. de Carmelle pendant près d'un an.

—C'est vrai, et cela me sera bien pénible.

—Pendant ce temps, aurez-vous le courage de ne point voir votre mari ?

—Je l'aurai.

—Très bien. Oh pensez-vous habiter pendant ces mois ?

—A mon château des Cormiers.

—Où se trouve-t-il ?

—Dans la Haute-Saône, à huit lieues de Vesoul.

—Ce n'est guère loin de Troyes, et il est à craindre que votre mari ne vienne vous faire quelques visites.

—Je le lui défendrai et il se soumettra à ma volonté.

—En ce cas tout ira bien. Quand comptez-vous partir pour votre château des Cormiers ?

Mme de Carmelle parut réfléchir un instant, puis répondit sans hésiter :

—Ce soir.

—Alors, madame, dans neuf mois vous aurez un enfant nouveau-né. Mais, de temps à autre, vous voudrez bien m'écrire pour me tenir au courant de ce qui se passera aux Cormiers.

—Oui, je vous écrirai, ce qui ne vous empêchera point, je l'espère, de venir me voir quelquefois.

—Je vous remercie de votre invitation, madame, je ne l'oublierai point.

—J'aurai certainement plusieurs conseils à vous demander et puis à vous donner une somme d'argent que je ne puis vous remettre aujourd'hui.

Cependant, continua-t-elle en ouvrant son portefeuille, voici deux mille francs pour les premières dépenses que vous aurez à faire.

—Bien, madame. D'ailleurs, soyez assurée que je ne ferai que les dépenses strictement nécessaires.

—Pour moi, la question d'argent n'est rien. Je vous l'ai dit, je suis riche : combien pensez-vous qu'il faudra donner à la mère pour son enfant ?

—Dame, je ne puis pas dire maintenant. Mais je crois que vingt ou vingt-cinq mille francs...

—C'est trop peu, oui, trop peu ; il faudra lui donner le double. Dans trois mois je tiendrai cette somme à votre disposition.

Le regard de la Cadore eut un éclair rapide.

—Vous êtes grande et généreuse, madame, prouvez-elle d'une voix mielleuse.

—Quant à vous, madame Cadore.

—Eh bien, madame ?

—Vous fixerez vous-même le chiffre de votre récompense.

—Je le laisse à votre générosité, madame.

—Alors vingt-cinq mille francs.

Le front de la tireuse de carte s'irradia.

—Oh ! madame, répondit-elle humblement et d'un ton hypocrite, beaucoup moins n'aurait largement payée de ma peine.

—Alors vous êtes satisfaite ?

—On ne peut qu'être heureuse de vous servir, madame. Seulement...

—Dites ?

—Il y a le chapitre des dépenses.

—C'est juste. Quelle somme dois-je porter à ce chapitre.

—Je ne sais pas trop, cela dépend ; il y a tant d'imprévu, de faux frais. On peut toujours prévoir des dépenses d'une dizaine de mille francs.

—C'est bien, madame Cadore, je n'oublierai pas le chapitre des dépenses.

Encouragée par la générosité de sa

cliente, la cartoman n'eut pas craint plus de se montrer trop avide. Elle avait rencontré la poule aux œufs d'or. Elle ne pensait pas dépenser en allées et venues plus de cent francs et elle en demandait dix mille, se réservant encore, bien entendu, de grossir la note. Les deux femmes échangèrent encore quelques paroles et Mme de Carmelle se retira.

Elle était de retour rue de Grammont à onze heures, comme elle l'avait annoncé à la domestique. Son mari ne devant rentrer que vers midi, elle avait une heure devant elle pour réfléchir à ce qu'elle allait faire. Ne voulant être dérangée par personne, elle s'enferma dans sa chambre, se pelotonna dans un fauteuil ; et le front sombre, l'œil ardent, s'absorba dans ses pensées. Il en était temps encore, elle pouvait revenir sur la décision qu'elle avait prise à l'instigation de la Cadore qui, depuis longtemps, n'avait plus aucun scrupule ; mais, nous l'avons dit, sa jalousie l'aveuglait à ce point qu'elle trouvait tout simple, tout naturel ce qu'elle voulait faire et elle se renfermait étroitement dans son idée fixe. Quant aux conséquences de son action, elle n'y songeait même pas. La seule chose qui lui apparaissait terrible, c'était de vivre éloignée de son mari, sans le voir, pendant près d'une année. Mais, puisqu'il le fallait, dut-elle souffrir de cette séparation plus encore qu'elle n'avait déjà souffert, elle ferait ce sacrifice. Il lui semblait qu'elle ne pouvait payer trop chèrement le bonheur qui lui serait rendu après ce temps de dure épreuve.

IX

LA RUPTURE.

M. de Carmelle, après avoir quitté sa femme, s'était dirigé vers la rue de Madrid, tout en songeant à ce qu'il allait dire à la pauvre Léontine. Il sonna à la porte. Son coup de sonnette était bien connu ; il retentit jusqu'au fond du cœur de Léontine, qui se dressa debout comme mue par un ressort, en murmurant :

—C'est lui !

Le petit Armand, qui jouait à courir à travers les pièces de l'appartement, entendit aussi le coup de sonnette et se précipita vers la porte d'entrée que la bonne venait d'ouvrir. A la vue de son père, il poussa un cri joyeux et se jeta dans ses jambes, tendant ses petites bras pour que M. de Carmelle l'aide à grimper jusqu'à son cou. Le père tenait l'enfant serré contre sa poitrine et couvrait de baisers son front et ses joues. Le petit risait et criait :

—C'est papa !

M. de Carmelle, tenant toujours l'enfant dans ses bras, pénétra dans l'intérieur de l'appartement et se trouva en présence de Léontine. La jeune femme était très pâle et toute tremblante.

—Je n'espérais pas que vous viendriez, dit la jeune femme avec effort, mais j'attendais une lettre de vous.

—Je n'ai pas même eu la pensée de vous écrire, Léontine, je tenais à venir. Elle eut un sourire amer.

—Hier, balbutia-t-elle, vous m'avez quittée si brusquement. Pas un mot !

—J'avais la tête perdue.

—Vous vous êtes élançés sur les pas de Mme de Carmelle pour la rejoindre, c'est ce que vous deviez faire. Elle était dans un état épouvantable ; elle avait besoin

partout une ne craignait
contr' l'op avide. Elle avait
poule aux œufs d'or. Elle ne
s'aperçut en allée et venues
frances et elle en demandait
réserveant encore, bien en-
saisir la note. Les deux fem-
mes encore quelques paroles
armoise se retira.

Le retour rue de Grammont à
comme elle l'avait annoncé à
Son mari ne devant ren-
mi, elle avait une heure
pour réfléchir à ce qu'elle
ve voulait être dérangée par
s'enferma dans sa chambre,
dans un fauteuil; et le front
ardent, s'absorba dans ses
n'était temps encore, elle
sur la décision qu'elle
investigation de la Cadore
tempête, n'avait plus aucun
nous l'avons dit, sa jalou-
à ce point qu'elle trouvait
et naturel ce qu'elle voulait
et renfermait étroitement
ex. Quant aux conséquences,
elle n'y songeait même
chose qui lui apparaissait
de vivre éloignée de son
oir, pendant près d'un
puisque'il le fallait, dût-elle
séparation plus encore
déjà souffert, elle ferait ce
semblait qu'elle ne pouvait
s'empêcher le bonheur qui lui
brûle ce temps de dure

IX

RUPTURE.
elle, après avoir quitté sa
dirigé vers la rue de Ma-
ngeant à ce qu'il allait
Léontine. Il sonna à la
de sonnette dût bien
et jusqu'au fond du cœur
se dressa debout comme
ort, en murmurant :

nd, qui jouait à courir à
de l'appartement, enten-
de sonnette et se préci-
d'entrée que la bonne
A la vue de son père, il
aux et se jeta dans ses
ses petites bras pour que
l'aide à grimper jusqu'à
tenait l'enfant serré
et conviait de baisers
vues. Le petit riait et

tenant toujours l'en-
pénéra dans l'inté-
et se trouva en
tine. La jeune femme
elle tremblante.

pas que vous viendriez,
avec effort, mais j'at-
te vous.

même en la pensée de
ne, je tenais à venir.
e amor.

t-elle, vous m'avez
ent. Pas un mot !
erdue.

clanc sur les pas de
dans la rejoindre, c'est
faire. Elle était dans
le ; elle avait besoin

d'être consolée. Le revolver avec lequel
elle voulait me tuer est là. C'est le petit
qui l'a ramassé. En voyant cette arme
entre les mains de l'enfant, j'ai poussé un
cri horrible ; il pouvait se tuer ! Je n'en
veux pas à Mme de Carmeille, Armand ;
elle était sous une fausse impression, je le
comprends, elle était dans son droit. J'ai
eu peur, j'ai fui devant elle, j'ai eu tort.
— Elle m'aurait frappée et maintenant
je serais morte. J'aurais reçu la mort de
ses mains !

Le petit, que M. de Carmeille avait
laissé glisser sur le parquet, écoutait sans
comprendre, ouvrant de grands yeux, et
restait tout interdit de voir pleurer sa
mère. Il ne pouvait pas comprendre, le
pauvre innocent.

— Léontine, je suis venu pour causer
avec vous de choses graves.

— Oui, de choses graves, murmura la
jeune femme. Quand retournez-vous à
Troyes ?

— Demain.
— M. de Carmeille, me permettez-vous
de vendre ces choses que vous m'avez
données ?

— Que dites-vous ! s'écria M. de Car-
meille, vendra !

— Je garderais certains objets comme sou-
venir, pour votre fille, plus tard ; et ce mobi-
lier luxueux ne peut pas être celui d'une
ouvrière. D'ailleurs, je quitterai cet ap-
partement pour aller me loger, modesté-
ment, dans un quartier pauvre.

— Comment, Léontine, répliqua M. de
Carmeille d'un ton douloureux, comment
pouvez-vous penser que je vais vous lais-
ser, abandonner mon enfant, sans
avoir rien fait en vue de son avenir ! Mais
ce serait une ignoble lâcheté, je serais le
plus misérable des hommes ! Léontine, je
veux que mon fils, soit bien élevé ; il
est et restera intelligent ; je veux qu'il re-
çoive une instruction aussi étendue que
possible. Je veux que vous en fassiez un
homme ; cela vous sera facile à l'comme
vous, et j'ai l'espère, le cœur haut placé.
Enfin, je veux qu'il soit un jour di-
gne de moi ! Hier soir, j'ai écrit à mon
agent de change lui donnant l'ordre d'a-
cheter en votre nom dix mille francs de
rentes sur l'Etat, dont vous recevrez d'ici à
quelques jours les titres nominatifs.

— Je tiendrai un compte exact des dé-
penses que je ferai pour l'élever et pour
son éducation, et, quand le moment sera
venu, si je suis encore de ce monde, je
lui montrerai mes comptes et lui remet-
trai sa fortune en lui disant :

— Voilà ce que t'a donné ton père.

— Ah ! Léontine, économe, modeste dans
vos goûts, avec dix mille francs de rente,
vous pourriez vivre convenablement, vous
et mon enfant, suffire à tout, sans avoir
jamais besoin de toucher au capital que
mon fils trouvera pour l'aider à se créer
une position, indépendamment de ce que
je me propose de faire pour lui dans l'ave-
nir. Prenez cinquante mille francs, cent
mille francs sur le capital, si vous vou-
lez, et achetez ou fondez une maison de
deux.

— J'ai pensé, en effet, que peut-être, je
pourrais m'établir, mais je n'ai pas de ré-
solution arrêtée ; j'examinerai, je verrai.
Dans tous les cas, M. de Carmeille, je ne
toucherai pas à l'argent que vous donnez
à votre fils. Comme je vous l'ai dit, je
vendrai ce mobilier que je ne puis con-
server ; cela me donnera une somme avec

laquelle, si je me décide, je pourrai com-
mencer un établissement. Les débats
seront modestes et probablement diffi-
ciles ; mais, avec de l'activité, du courage,
du travail et du temps, la prospérité vien-
dra, je l'espère ! Avez-vous encore quel-
que chose à me dire ?

— Non.

— Alors, dit-elle, en se levant, adieu.
M. de Carmeille lui dit : courage Léon-
tine et prenez garde à mon fils ; et il sai-
sit alors le petit et le couvrit de baisers.

Il se dirigea brusquement vers la porte.
L'enfant courut après lui, disant :

— Papa, papa, tu vas revenir, n'est-ce
pas ? Tu m'apporteras un joli petit mou-
ton, un mouton blanc, qui bêle, avec un
collier rose et un grelot.

Le père voulut répondre. Impossible.
Sa langue était comme paralysée.

X.

LA LETTRE.

Mme de Carmeille accueillit le retour
de son mari avec un sourire doux et triste.
Le mari n'eut pas de peine à s'aperce-
voir que sa femme était singulièrement
préoccupée. Il s'inquiéta.

— Qu'est-ce ? lui demanda-t-il.

— Je pense, je réfléchis.

Et comme il la pressait de questions :
— Je me trouve aujourd'hui dans une
situation d'esprit dont vous ne devez pas
être étonné, répondit-elle.

Il aurait bien voulu connaître ses pen-
sées ; mais elle se renferma dans un mu-
sisme absolu.

— Cela se passera, soupira-t-il.

A deux heures, il sortit. Il avait, avon-
nous dit, plusieurs affaires d'une certaine
importance à terminer. Mme de Carmeille
attendait avec impatience le moment où
elle serait seule. Dès qu'elle l'entendit
plus le pas de son mari d'ans l'escalier,
elle se précipita dans sa chambre, et s'as-
sit devant une table où il y avait tout ce
qu'il fallait pour écrire. Sans hésitation,
et cependant d'une main mal assurée, elle
traca les lignes suivantes :

« Mon cher Armand,

« Je vous aime, je vous adore, je vous
aime autant et peut-être plus encore que
le jour où, jeune fille, je me suis jeté
toute palpitante au cou de mon tuteur,
votre père, en lui disant : " J'aime Ar-
mand. »

Après plusieurs années de mari-
age, et malgré ce que j'ai souffert, je
reste la même, et mon amour pour vous
n'a subi aucune atteinte. Vous m'avez
loyalement confessé votre faute et je vous
ai accordé le pardon que vous me deman-
diez. Mais je suis jalouse, Armand, affreu-
sement jalouse, et je sens tout mon être
déchiré par la jalousie, que je ne puis
chasser de ma pensée, arracher de mon
cœur. Eh bien, voilà la situation dans la-
quelle je me trouve.

« Hier, je croyais pouvoir oublier le
passé comme on oublie un rêve, et recom-
mencer à vivre du bonheur d'aimer et
d'être aimée ; aujourd'hui toutes sortes
de terreurs m'assiègent et troublent mon
esprit.

« Armand, j'ai pris la résolution de m'é-
loigner de vous pendant une année et de
vivre seule dans une retraite absolue. Oh !
je vais souffrir cruellement de cette sépa-
ration ; mais je la crois nécessaire et je
n'hésite pas à m'imposer ce sacrifice dans
l'intérêt de notre avenir. Je vous soumetts

à un temps d'épreuve. Nous resterons un
an sans nous voir, sans nous écrire. Si,
l'année expirée, vous venez me trouver
dans ma retraite des Cormiers, je vous ou-
vrirai mes bras et, en vous embrassant
avec amour, je vous dirai : Je vais redevenir
la plus heureuse des femmes !

« Si vous ne venez pas, Armand, alors
tous les horizons me seront fermés, je me
considérerai comme veuve et je porterai
plus que des vêtements de deuil. Ma re-
traite deviendra éternelle, et, dans une
solitude profonde, j'attendrai, résignée,
la fin de mes jours désolés. Mais non,
non, Armand, mon époux, adoré je veux
espérer ! Quand vous lirez cette lettre, je
serai déjà loin de Paris. Dans un an, Ar-
mand, dans un an ! je vous attendrai !

« Votre femme,

« HÉLÈNE DE CARMEILLE. »

La malheureuse femme, dont la jalousie
troublait la raison, plaça sa lettre en pleu-
rant et la mit dans une enveloppe sur la-
quelle elle écrivit :

« A Monsieur Armand de Carmeille. »

Elle laissa la lettre sur la table, bien en
vue, mit son manteau, son chapeau, puis
sortit de la maison sans bruit, n'ayant
prévenu ni le valet de chambre ni la cuisin-
nière. Dans la rue elle prit un fiacre, se
fit conduire d'abord à l'hôtel de l'Est où
elle avait à régler son compte et à prendre
son sac de voyage, puis arriva à la gare
de Strasbourg. Mais là on lui dit qu'il n'y
avait un train pour Belfort qu'à huit heu-
res quarante minutes du soir et il n'était
encore que cinq heures. Près de quatre
heures à attendre ; c'était long. Bricole par
la fièvre qui ne l'avait pas quittée depuis
trois jours, elle avait hâte de s'éloigner de
Paris. Elle remonta dans sa voiture et se
fit conduire à la gare de Lyon où elle pou-
vait prendre le train express de sept heu-
res. Elle allait faire un long trajet pour
rendre à Port-Saône en passant par
Dijon et Auxonne ; mais d'un autre côté
elle évitait ainsi les rencontres désagréa-
bles qu'elle pouvait faire à Troyes et à
Chamont où elle était également très
connue.

A l'heure même où elle montait dans le
train, son mari revenait rue de Grammont,
ayant terminé ses affaires d'une façon sa-
tisfaisante. La table était mise, avec deux
couverts, comme le matin et la veille. Le
dîner était prêt à servir, M. de Carmeille
chercha sa femme dans toutes les pièces
de l'appartement ; il sortit de la chambre
à coucher sans avoir vu la lettre qui était
sur la table et entra dans la salle à man-
ger. Il attendit cinq minutes ; alors, éton-
né, ayant comme un pressentiment, il son-
na le valet de chambre.

— Madame est sortie à quelle heure ?
demanda-t-il.

— Je l'ignore, monsieur.

— Comment vous l'ignorez !

— Je n'ai pas vu sortir Madame,

— Alors c'est à Joséphine qu'elle a parlé
en sortant.

— Non, monsieur elle n'a prévenu ni
Joséphine, ni moi. Nous ne savions même
pas qu'elle fût sortie. Je n'ai pas vu Ma-
dame depuis tantôt, que je vous ai servi
le café ; je croyais que Madame était dans
sa chambre.

— C'est bien, dit M. de Carmeille dont
le front s'était rembruni.
Le domestique se retira.

—C'est singulier, murmura le mari ; qu'est-ce que cela signifie ? voyons, elle a probablement eu l'idée de faire une ou deux visites ; peut-être aussi a-t-elle voulu faire quelques achats. Attendons, elle ne peut pas tarder à rentrer.

M. de Carmeille cherchait à s'expliquer l'absence de sa femme ; mais il était agité, inquiet. Un quart d'heure, vingt minutes, une demi-heure s'écoulèrent. M. de Carmeille ne pouvait plus tenir en place. Très pâle, ne sachant que penser, il tournait autour de la salle à manger, en proie à une agitation fiévreuse.

—Elle ne revient pas, pensait-il ; qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, à chaque instant, regardant la pendule, il répétait :

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

Huit heures sonnèrent. La fugitive était alors tout près de Montreueau.

—Ah ! c'est intolérable ! s'écria M. de Carmeille.

Il passa brusquement dans le salon, et de là dans la chambre à coucher. Ses yeux tombèrent sur la table où Mme de Carmeille avait laissé le papier à lettres, la plume et l'encre.

—Elle a écrit, grommela-t-il.

Aussitôt il aperçut la lettre et ces mots : « Monsieur Armand de Carmeille, » lui brûlèrent la vue. Il poussa un cri, et un tremblement convulsif le saisit. Avant de sortir, sa femme n'avait rien dit aux domestiques, elle lui avait écrit, pourquoi ! Il sentait un malheur ! Il saisit la lettre d'une main tremblante, déchira l'enveloppe et lut. Il lut d'abord sans comprendre, ayant un voile devant les yeux. Il recommença sa lecture, troublé, éperdu, sentant comme des pointes s'enfoncer dans son cœur. Le sang lui montait à la tête, battait ses tempes. Quand il eut fini, il laissa échapper un cri rauque, chancela comme un homme ivre et s'affaissa lourdement sur son siège. Le malheureux était écrasé. La pensée lui échappait. Ses mains pressaient avec désespoir son front couvert d'une sueur froide. Sa femme le quittait, était-ce possible ?

Tout à coup il bondit sur ses jambes, mit la lettre dans sa poche et essuya ses yeux mouillés de larmes. Il revint dans la salle à manger et souleva son valet de chambre qui parut aussitôt. Il avait eu le temps de reprendre son sang-froid, de se calmer. Il dit au domestique :

—Mme de Carmeille ne vous a point parlé en sortant, mais elle m'a laissé une lettre que je viens de trouver dans sa chambre. Elle m'annonce qu'elle s'est décidée à retourner à Troyes ce soir même. Nous n'avons donc plus à l'attendre.

—Ah ! fit le valet de chambre, ne pouvant dissimuler sa surprise.

Il ajouta :

—Monsieur veut-il qu'on serve immédiatement le dîner ?

—C'est inutile, je ne mangerai pas, je n'ai pas faim.

—Pourtant, monsieur.

Le domestique se retira. Vingt minutes après, M. de Carmeille arrivait chez Léontine Dupré.

—Vous, vous ! s'écria la jeune femme stupéfaite.

Elle était en train de déshabiller l'enfant pour le mettre dans son petit lit.

—Papa, papa, c'est papa ! cria joyeusement le bambin, tendant ses jolis petits bras nus.

M. de Carmeille le prit, l'embrassa, puis le remit sur les genoux de sa mère adoptive ; car Léontine voulait que cet enfant l'aimât comme un fils aime sa mère, se faisait appeler « maman. »

—Vous, vous ! répéta Léontine, interrogant anxieusement M. de Carmeille du regard.

—Couchez d'abord le petit, dit M. de Carmeille en s'essuyant.

La jeune femme fit tomber les derniers vêtements de l'enfant, le pencha vers son père, qui l'embrassa de nouveau, puis le coucha. Cela fait, elle s'assit en face de M. de Carmeille. Il était très sombre, très agité.

—M. de Carmeille dit la jeune femme je suis inquiète, j'ai le cœur serré ; pour quoi êtes-vous ici ? Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ? Que s'est-il passé ?

Lentement, M. de Carmeille tira la lettre de sa poche et la remit à Léontine en disant :

—Lisez ! lisez !

Dès les premières lignes, la jeune femme devint affreusement pâle, et quand elle eût achevé sa lecture, elle poussa un long soupir.

Encore une fois, soumettez-vous sans murmurer, en courbant la tête, à la volonté de votre femme. Oui, acceptez cette séparation momentanée qu'elle a jugée nécessaire. Assurément, c'est une punition qu'elle vous inflige ; mais rentrez en vous-même et voyez si vous ne l'avez pas méritée. Vous allez souffrir, mais croyez-vous que Mme de Carmeille ne va pas horriblement souffrir aussi, car elle vous aime de tout son âme. Ah ! la pauvre femme quelle douleur elle éprouve de se séparer de vous !

—Une amie, Léontine, une amie !

—Elle s'écoulera.

—Mais que vais-je faire ?

—Vous vous occuperez activement de vos affaires que vous avez un peu trop négligées depuis quelques années.

—Seul, je vais être seul, et elle me défend de lui écrire.

—Vous obéirez.

—Le pourrai-je ?

—Oui.

M. de Carmeille laissa échapper un soupir.

—Courage M. de Carmeille, courage ! dit la jeune femme.

—C'est toujours demain que vous retournerez à Troyes ? demanda-t-elle.

—Oui, puisqu'il le faut ; répondez-moi tristement. Abandonné, je vais chercher l'isolement.

Il se leva et marcha vers le lit de l'enfant. Le chérubin s'était endormi. Le père resta un instant immobile, contemplant la belle figure fraîche et rose de son fils, puis il s'inclina lentement et ses lèvres se collèrent sur le front du cher petit.

—C'est peut-être mon dernier baiser, murmura-t-il.

Il se releva. Ses larmes coulaient.

Et il s'élança hors de l'appartement.

XI

LES UNS ET LES AUTRES.

A Troyes, dès les premiers jours, on s'étonna de l'absence de Mme de Carmeille. Le mari était revenu, mais où donc sa femme était-elle allée ? On savait qu'Hélène avait quitté Troyes, la veille, pour aller retrouver Armand à Paris. Pourquoi ne l'avait-il pas ramon-

née ? M. de Carmeille était soucieux, triste, sombre ; il ne voyait personne, pas même ses meilleurs amis. On ne le rencontrait plus nulle part ; quand il n'était pas au milieu de ses ouvriers, il restait enfermé dans sa maison. Qu'est-ce que cela voulait dire ? On se livrait à toutes sortes de commentaires. On sentait, on devinait que quelque chose de grave s'était passé entre le mari et la femme.

Mlle de Nangis savait à quoi s'en tenir, elle : mais elle se taisait prudemment et laissait parler les autres. Elle était dans la jubilation. Elle s'était vengée. Elle avait mis la désunion entre les deux époux. Elle avait brisé un cœur de femme, brisé la vie de l'homme qui l'avait dédaignée. Elle n'aurait plus sous les yeux, pensait-elle, le bonheur insolent de son odieuse rivale. Elle laissait passer un mois et eu l'audace de se présenter chez M. de Carmeille pour lui faire une visite. Elle avait l'horrible désir de contempler une de ses victimes. Si M. de Carmeille eût su quel rôle abject elle avait joué auprès de sa femme, il lui aurait certainement fermé sa porte ; mais il ne se doutait de rien. Mlle de Nangis était une ancienne amie ; il la regardait avec politesse et beaucoup de courtoisie. Elle eut la hardiesse de lui demander où était Mme de Carmeille. Il lui répondit :

—Depuis deux ou trois ans Mme de Carmeille avait le désir de faire un voyage en Europe ; malheureusement, constamment pris par les affaires de ses filatures, ne pouvant m'éloigner de Troyes et de Paris, il ne m'était pas possible de me rendre au désir de Mme de Carmeille. Il y a environ six semaines, étant à Paris, un de nos amis m'apprit qu'il se disposait à entreprendre, en compagnie de sa femme, un voyage sur le continent : ils visiteraient la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, le Danemark, la Suède et la Norvège, puis la Suisse et l'Italie.

C'était une occasion de contenter Mme de Carmeille. Je demandai à mon ami s'il lui déplairait d'emmener Mme de Carmeille, il me répondit aussitôt que lui et sa femme en seraient enchantés, au contraire. Alors j'écrivis à Hélène de venir me trouver à Paris et elle est partie. Depuis un mois déjà, elle voyage.

—Et ce voyage doit durer longtemps ?

—Environ une année.

—C'est long.

—Oui. Quand les voyageurs seront en Italie j'irai les rejoindre et je ramènerai Mme de Carmeille.

—Vous devez souffrir de vivre ainsi seul éloigné de votre femme.

—Si je disais que je ne souffre pas, que je n'ai point des heures de mortels ennuis, je mentirais ; mais il faut savoir faire quelques sacrifices pour ceux qu'on aime.

—C'est vrai. Heureusement, elle vous écrit.

—Oui, souvent.

—Elle se porte bien ?

—Parfaitement bien.

—Elle est contente ?

—Contente, enchantée.

—Alors, c'est très bien. Dans la prochaine lettre que vous écrirez à Mme de Carmeille, je vous prie de me rappeler à son bon souvenir.

—Je n'y manquerai pas mademoiselle.

Quand la vieille fille eut quitté M. de

mesures seraient prises pour recevoir l'enfant acheté. Mme de Carmelle confierait elle-même une layette complète. Le berceau serait expédié de Paris par les soins de Mme Cadore. La nourrice sur lieu, retenue à temps, arriverait au château quelques heures après son nourrisson.

Et, quand la Cadore vit que sept mois étaient passés et qu'elle n'avait plus que deux mois devant elle, elle pensa à l'hospice de la Maternité où sont reçues tant de malheureuses. Là, certainement, elle aurait trouvé son affaire. Mais elle ne pouvait pas agir au grand jour. C'était secrètement qu'elle devait conclure son vilain marché, en évitant surtout d'attirer l'attention de l'autorité. Décidément elle ne pouvait rien faire à la Maternité ; il fallait chercher ailleurs. Et comme maintenant le temps pressait, la Cadore se mit en campagne.

Un jour qu'elle passait rue Saint-Antoine, elle aperçut, marchant sur le trottoir opposé à celui qu'elle suivait, une jeune personne pauvrement vêtue et sur le point d'être mère. Il faisait froid, des flocons de neige tombaient, les trottoirs étaient glissants. La jeune femme se dirigeait vers la place de la Bastille, avançant lentement, prenant de grandes précautions pour ne pas tomber. C'était une brunette assez jolie, qui ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans.

La Cadore traversa la rue et aborda la jeune femme en lui disant d'une voix mielleuse.

Mon enfant, le pavé est glissant, prenez mon bras.

La jeune femme eut un mouvement de surprise et regarda avec une sorte de crainte la femme qui lui parlait.

— Oui, prenez mon bras, reprit la Cadore.

— Je vous remercie, madame, je peux marcher seule.

— Sans doute, mais vous pourriez glisser, tomber, et une chute serait très dangereuse.

— Madame, je vous assure...

— Ne soyez pas imprudente, interrompit la Cadore en prenant sous le sien le bras de la jeune femme.

Celle-ci devint toute rouge.

— Mais, madame, fit-elle, essayant de retirer son bras.

— Alons, enfant que vous êtes, n'ayez pas peur de moi, je suis sage-femme.

— Ah ! vous êtes sage-femme ?

— Oui, et à votre service, mon enfant, si vous aviez besoin de moi.

— Je ne dis pas non, madame, répondit tristement la jeune femme, car bientôt...

— Quand ? dit la Cadore.

— À la fin de janvier, madame, je n'ai plus qu'un mois et quelques jours à attendre.

La Cadore tressaillit et serra fortement le bras de la jeune femme, comme si elle eût craint qu'elle ne lui échappât. Au bout d'un instant, elle reprit :

— Oh allez-vous, maintenant ?

— Sur la place où je prendrai l'omnibus pour rentrer chez moi.

— Vous demeurez loin ?

— Oui, madame, à Saint Mandé.

— A Saint Mandé ? Je vais justement à Saint Mandé faire une visite. Je vais prendre un fiacre et vous emmener avec moi.

— Oh ! madame, je ne voudrais pas...

— Me gêner ? Allons donc ! Si, si, vous viendrez avec moi, nous ferons route ensemble et je vous mettrai à votre porte.

Elles arrivèrent sur la place de la Bastille. La sage-femme fit monter la jeune personne dans un fiacre, prit place à côté d'elle et donna l'ordre au cocher de les conduire à Saint Mandé, à l'adresse indiquée par sa compagne.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle, dès que le véhicule se fut mis en marche.

— Dix-huit ans, madame.

— Vous vous êtes mariée bien jeune.

— Hélas ! que trop, madame.

— Que fait votre mari ?

— Mon mari ! Il m'a laissé il y a trois mois et je ne sais où il est. Je suis seule et pauvre et souffre beaucoup.

— Mais c'est un misérable, un brigand, cet homme ! dit la Cadore. Pauvre enfant ! Combien n'y en a-t-il pas de malheureuses comme vous ! Ah ! les hommes ne valent pas grand-chose, ce sont des monstres !

La jeune femme poussa un long soupir et ses larmes jaillirent.

— Il m'aimait et je suis sûre qu'il m'aime toujours, dit-elle.

— S'il vous aime, pourquoi vous laissez-il dans la peine ?

— Hélas ! on m'a escompté.

— Ah !

— Un dimanche, des amies, de fausses amies m'entraînèrent dans un bal. En sortant du bal on entra dans un cabaret ; il y avait avec nous plusieurs jeunes gens. Je ne sais comment cela s'est fait, je me trouvais à moitié grisée ; je crus bien qu'on m'avait mis quelque chose dans ce qu'on m'a fait boire. Une des demoiselles avec qui j'étais raconta la chose, en l'arrangeant à sa manière. Alors un ami de mon mari qui m'avait fait la cour, et que je n'avais pas voulu écouter, lui monta la tête contre moi. J'eus beau me défendre, lui crier que je n'étais pas coupable, que tout ce qu'on lui avait dit était faux, il ne voulut pas me croire. Et il m'a abandonnée.

— Sachant dans quel état vous étiez ?

— Oui.

— Cela prouverait qu'il n'a pas beaucoup de cœur. Savez-vous où il est maintenant ?

— Non, madame ; on m'a dit qu'il n'était plus à Paris.

— Il a un état ?

— Oui, il est ouvrier bijoutier.

— Et vous quelle est votre profession ?

— Je suis couturière.

— Oh travaillez-vous ?

— Je ne travaille pas en ce moment. J'ai été renvoyée de mon atelier ; j'ai cherché à entrer dans un autre, on n'a pas voulu de moi, vous comprenez. Je ne trouve pas même de l'ouvrage à faire chez moi. D'ailleurs, je n'ose pas me présenter partout. J'ai tant de honte !

— Vous êtes chez vos parents ?

— Non, madame ; mon père et ma mère sont morts depuis longtemps.

— Vous n'avez pas de famille ?

— Oh ! je peux bien répondre oui. Je n'ai qu'une tante, la sœur de ma mère ; elle est concierge rue du Faubourg-Saint-Denis ; son mari est tailleur ; ils ne sont pas riches, mais comme le m'ont pas d'enfant et travaillent tous les deux, ils sont dans l'aisance. Je ne les vois plus, je ne peux plus m'adresser à eux.

— Pourquoi ?

— Il y a trois mois, quand ils ont appris que m'est arrivé, ils m'ont chassée.

— Quand, au contraire, ils devaient vous tendre la main, ce sont des sangsueux !

Ainsi, pauvre petite, vous êtes abandonnée de tous ?

— Hélas !

— Mais il faut vivre ; comment faites-vous ?

— Lorsque j'ai été renvoyée de mon atelier, j'avais quelques petites économies ; cent cinquante cinq francs à la caisse d'épargne ; j'ai vécu avec cela aussi longtemps que j'ai pu en ne dépensant guère, je vous attendrez.

Où je demeurais rue du Sentier pour aller me loger à Saint-Mandé où s'adressait agréablement à une brave femme, qui a éprouvé de moi, on m'a donné par charité un petit coin dans un grenier. C'est triste, c'est froid ; mais au moins je ne suis pas dans la rue. Malheureusement, je suis arrivée à mes derniers sous. Depuis huit jours, si de bonnes gens de la maison ne m'avaient pas fait l'aumône d'un peu de soupe ou d'un morceau de pain, je serais morte de faim.

— Oh ! une pareille misère ! C'est épouvantable !

— Ce matin, j'ai eu l'idée de venir trouver une ouvrière, qui autrefois se disait mon amie, pour la prier de me prêter une petite somme, dix francs ou cinq francs. Une femme de Saint-Mandé, qui n'est guère plus riche que moi, m'a donné six sous pour prendre l'omnibus. J'ai vu l'ouvrière qui se disait mon amie.

— Eh bien ?

— Elle m'a répondu sèchement qu'elle ne pouvait me prêter ni dix francs, ni cinq francs, ni même quarante sous.

— Oh !

— Cependant elle me mit six sous dans la main en me disant : "Tenez, voilà pour retourner à Saint-Mandé, en omnibus." Je ne sais pas si je l'ai remerciée de son aumône, je sanglotais.

— Oh ! ma pauvre enfant, je vous plains de tout mon cœur.

La jeune femme essuya ses yeux pleins de larmes.

— Mais voyons, reprit la Cadore, le moment de la naissance de votre enfant approche.

— Oui, il approche, soupira la malheureuse.

— Que comptez-vous faire ?

— D'ici là, je serai peut-être morte.

— Allons, allons, n'ayez pas de ces lugubres pensées. Je me hâte de vous le dire, mon enfant, c'est la Providence qui vous a mise sur mon chemin.

— Ah ! madame.

— Vous ne mourrez pas, vous mettez votre enfant au monde. Avez-vous pensé aux choses qu'il lui faudra pour le vêtir ?

— Hélas ! non, répondit la pauvrete, se remettant à pleurer ; n'ayant pas d'argent, je ne peux rien faire.

— C'est bien, je vous donnerai l'argent dont vous aurez besoin ; vous achèterez ce qu'il faudra et, dès demain, vous pourrez travailler pour votre enfant.

— C'est vrai, madame, vous voulez bien m'aider ?

— Oui, et n'ayez plus aucune inquiétude.

— Oh m'a donné le conseil.

— Quel conseil ?

— De me rendre à la Maternité.

à trois mois, quand ils ont apprenus qu'il est arrivé, ils m'ont chassée. Mais, au contraire, ils devaient attendre la main, ce sont des sages. Ainsi, pauvre petite, vous étiez de tous ?

— Il faut vivre ; comment faites-vous ?

— Que j'ai été renvoyée de mon atelier, quelques petites économies, une cinquantaine de francs à la caisse d'épargne, avec cela aussi longtemps que j'en ne dépensant guère, je vous l'avais quitté la petite chambre d'enfant, rue du Sentier pour aller à Saint-Mandé où ah ! d'été, une brave femme, qui a été, oh, on m'a donné par charité un dans un grenier. C'est triste, mais au moins je ne suis pas seule. Malheureusement, je suis des derniers sous. Depuis huit jours, les bonnes gens de la maison ne font plus l'aumône d'un peu de pain, un morceau de pain, je serais vain.

— Une pareille misère ! C'est épouvantable. J'ai eu l'idée de venir trouver, j'ai autrefois se disait pour la prier de me prêter une somme, dix francs ou cinq francs, mais de Saint-Mandé, qui n'est pas riche que moi, m'a donné six francs. Je rendrais l'omnibus. J'ai vu l'omnibus disait mon amie.

— Elle répondit sèchement qu'elle ne prêter ni dix francs, ni même quarante sous.

— Elle me mit six sous dans la main, disant : "Tenez, voilà pour Saint-Mandé, en omnibus, mais pas si j'ai remercié, elle se angloisais."

— Pauvre enfant, je vous plains de cœur.

— Elle essuya ses yeux pleins de larmes.

— Elle reprit la Cadore, le mois de naissance de votre enfant approchait, soupira la malheureuse.

— "Rendez-vous faire ? Je serai peut-être morte. Allons, n'ayez pas de ces larmes. Je me hâte de vous le dire, c'est la Providence qui m'a conduit sur mon chemin."

— Elle mourut pas, vous mettez au monde. Avez-vous pensé qu'il lui faudra pour le vêtir ?

— Non, répondit la pauvre, à pleurer ; n'ayant pas d'argent, elle ne rien faire.

— Elle, je vous donnerai l'argent de besoin ; vous achèterez ce et, demain, vous pourrez vous votre enfant.

— Et, madame, vous voulez bien m'avez plus aucune inquiétude ?

— Elle donna le conseil. Elle dit : "Allez à la Maternité."

— On vous a très mal conseillée ; non, n'allez pas à la Maternité. Je vous ai dit, je suis sage-femme, je vous soignerai. Dana deux ou trois jours je reviendrai à Saint-Mandé ; je vous ferai une première visite, je verrai votre logement ; il n'est pas convenable, nous en trouverons un autre. Nous sommes en hiver ; mais, si nous-nous en été, il vous faut une chambre avec un bon lit et où l'on puisse faire du feu. Je vous le répète, n'ayez plus aucune inquiétude, rien ne vous manquera. Ayons, c'est aujourd'hui jeudi ; eh bien, dimanche, je viendrai vous voir ; vous m'attendrez ?

— Oui, madame.

— La Cadore ouvrit son porte-monnaie et prit deux pièces de vingt francs dans la main de la jeune femme.

— Prenez d'abord ceci, dit-elle.

— Mon Dieu, vous vous êtes bonne, madame, et que de reconnaissance je vais vous devoir ! Mais dès que je le pourrai, travaillerai et je vous rendrai ce que vous me prêtez si généreusement, je vous le promets.

— C'est bien, c'est bien, ne parlons pas de cela. Pour le moment, ne pensez qu'à votre bien-être. Embrassez-moi, mon enfant, embrassez-moi !

— La pauvre enfant se jeta au cou de sa nouvelle amie et se mit à sangloter. Nous sommes à Saint-Mandé, reprit la Cadore, et dans un instant, nous serons à votre porte. Comment vous appelez-vous ?

— Mélanie Bertoux.

— Eh bien, ma chère Mélanie, j'ai une petite recommandation à vous faire.

— Je vous écoute, madame.

— Vous ne direz à personne, vous n'irez, à personne, comment nous nous sommes rencontrées et comment je suis intéressée à vous. Ce sera notre secret. J'aime à faire le bien lorsque j'en trouve l'occasion, mais je ne veux pas qu'on le sache.

— Je garderai le silence, madame.

— Vous me le promettez ?

— Oui.

— Bien ! Vous pourrez dire, si vous voulez, qu'une généreuse amie vous a avancé un peu d'argent, et vous a promis de vous en prêter encore. Vous pourrez ajouter aussi que cette amie vous a recommandé à une sage-femme, que vous avez été trouver cette dame, qu'elle vous a très bien reçus et qu'elle viendra vous voir à Saint-Mandé.

— Je dirai cela, madame.

— J'y compte, c'est dans votre intérêt.

— Mais vous ne m'avez pas dit votre nom ?

— Oh ! mon nom importe peu ; cependant je n'ai aucune raison de vous le cacher. Je me nomme Mme Durantin.

— A ce moment la voiture s'arrêta.

— Me voilà arrivée, dit la jeune femme.

— Et nous allons nous quitter.

— Mélanie Bertoux embrassa de nouveau sa fautive Mme Durantin, puis mit pied à terre.

— Adieu, madame, dit-elle.

— Oui, ma chère enfant, à dimanche. Mélanie s'enfona et disparut dans l'alcôve de la maison où elle demeurait.

— Cocher, dit la sage-femme, la tête à portière, nous retournerons à Paris.

— Le cocher fit tourner son cheval, le plaça de la tête de son fouet et l'animal prit sa course au petit trot. La Cadore

était radieuse. Dans son regard éclatait la joie du triomphe. Enfin, elle avait ce qu'elle cherchait. Cette fois, elle avait son affaire. Et Mélanie Bertoux se trouvait dans des conditions telles qu'elle était sûre d'avance du succès. Mme de Carmillon aurait son enfant, et elle, Mme Cadore, toucherait la récompense promise, sans compter ce que, d'autre part, elle mettrait dans sa poche. La tirade de cartes voyait la fortune lui faire les yeux doux. Elle entra chez elle contente, le cœur léger, se disant : comme ce bon roi de l'ancienne Rome !

— Aujourd'hui, je n'ai pas perdu ma journée.

XIII

PRISE AU PIÈGE.

Le dimanche, un peu avant-midi, Mme Cadore arriva chez Mélanie Bertoux. Voyant la laideur, elle fit la grimace.

— Est-ce possible ? s'écria-t-elle : comment ! c'est dans un pareil trou que vous logez ! Et l'on appelle cela un lit, continuait-elle, frappant du pied une couchette de bois vermoulu sur laquelle il y avait une vieille paillassade de varech, un mauvais matelas grisâtre plus épais que la main, des draps affreusement sales et une couverture dont l'étoffe crevée de toute part perdait sa laine mangée aux vers. Oh ! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant ! Et pas de feu, pas de feu par ce vilain temps froid ! Mais vous devez geler ici. Ber... quelle glace ! Il me semble que je vais grelotter. Ber... j'ai la chair de poule. Par exemple, je ne vous laisserai pas vingt-quatre heures de plus dans cet horrible gîte ! Quels sont donc les malheureux qui ont eu le courage de vous mettre là-dedans !

— Le propriétaire, madame ; mais comment je vous l'ai dit, je ne paye pas.

— Il ne manquait plus que ça, qu'on vous fasse payer. Mais, ma chère petite, il y a de quoi mourir ici. Où demeure le propriétaire ?

— Dans la maison ; c'est lui qui tient la boutique de marchand de vin.

— C'est bien, je vais lui parler.

— Mme Cadore descendit au rez-de-chaussée.

— Monsieur, dit-elle au boutiquier qui était assis à son comptoir à côté de sa femme, c'est vous qui avez donné asile à M^{lle} Mélanie Bertoux ?

— Oui, madame.

— Je sais que vous la logez gratuitement, c'est très bien ; seulement dans la position où se trouve la pauvre femme, elle ne peut pas demeurer plus longtemps où elle est.

— Je le comprends, répondit la femme, malheureusement, nous ne pouvons pas. Nous avons bien des chambres à louer au deuxième, mais il faudrait des meubles.

— D'ailleurs, ajouta le propriétaire, nous ne sommes pas assez riches pour perdre un ou deux termes de loyer.

— Voulez-vous me faire voir cette chambre que vous avez à louer ? demanda la sage-femme s'adressant à la boutiquière.

— Volontiers, madame.

— On monta au deuxième étage. La chambre était propre, suffisamment grande, bien éclairée. La fenêtre ouvrait sur un jardin.

— La cheminée va bien ! demanda Mme Cadore.

— Oui, madame, très bien.

— Et combien louez-vous ?

— Cent quatre-vingt francs.

— C'est-à-dire quarante-cinq francs pour trois mois.

— Oui, madame.

— Eh bien, madame Mélanie Bertoux, louez cette chambre pour trois mois.

— C'est que...

— Quel ?

— Mon mari ne voudra pas mettre ici ce qui est là haut.

— Ah ! mais j'espère bien que vous occuperez pas du mobilier, j'en fais mon affaire.

En effet, deux heures après la Cadore avait vu un tapissier marchand de meubles, et l'après-midi le petit mobilier de la chambre : une commode-toilette, une table, un canapé, quatre chaises, une table de nuit, un lit avec sommier, deux matelas, deux paires de draps, deux couvertures, un traversin, un oreiller. Avant la nuit, les meubles étaient dans la chambre et Mélanie descendit de son taudis. Trois rondins flambants joyeux étaient dans la cheminée. La pauvre femme était émerveillée, ahurie. Elle embrassa plusieurs fois sa bienfaitrice. Elle ne savait vraiment comment la remercier.

Il était tard quand Mme Cadore, qui se faisait appeler à Saint-Mandé Mme Durantin, songea à rentrer à Paris. Elle quitta Mélanie, en lui promettant de revenir la voir bientôt. Elle n'avait garde de manquer à sa promesse. Aussi elle ne laissait jamais passer deux jours sans faire sa visite à la jeune femme. Elle apportait toujours quelques friandises. C'était un tas de belles robes fondantes, ou du raisin, ou des confitures, ou des gâteaux, ou des bonbons amers que Mélanie aimait beaucoup et croquait à belles dents. Un jour, ayant préparé la jeune femme à l'écouter, l'astucieuse femme aborda la grosse et grave affaire.

— Voyons, ma chère Mélanie, dit-elle, dans quelques jours vous mettez votre enfant au monde ; avez-vous bien réfléchi à ce que vous ferez ?

— J'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi, madame ; mais je ne sais pas encore ce que je ferai.

— Vous n'avez pas l'intention, je suppose, d'abandonner votre enfant.

— Oh ! non, répondit vivement Mélanie ; l'abandonner ! Dieu me garde d'avoir cette mauvaise pensée.

— Toutes les mères, les bonnes mères ont ce sentiment. Cependant, ma chère Mélanie, vous serez forcée de vous séparer de votre enfant.

— Hélas !

— Vous ne pouvez pas songer à l'élever vous-même.

— C'est vrai.

— Il faudra le mettre en nourrice. Malheureusement, une nourrice coûte cher.

Pour que votre enfant soit bien placé, vous ne pouvez compter moins de quarante francs par mois. Et ce n'est pas tout une nourrice demande sans cesse ; l'enfant a besoin de soin, de cela ; s'il est malade, il y a à payer les visites du médecin, les choses prises chez le pharmacien. Et puis il faut faire des cadeaux à la nourrice ; ça n'en finit plus. On croit avoir quarante francs à donner pour son enfant, c'est au moins quarante francs qu'il faut compter.

Ah ! vous êtes dans une situation bien difficile, bien pénible.

— Une volonte, qui est venue me voir hier, m'a dit que pour vingt-cinq francs,

trente francs, au plus, je trouverais une nourrice; elle m'a dit aussi qu'en m'adressant à l'Assistance publique on me donnerait un secours mensuel de dix ou quinze francs pour m'aider à payer les mois de nourrice.

— Votre voisine, ma chère enfant, ne sait pas comme moi ce qui se passe à l'Assistance publique. Elle a tant à faire, de si nombreuses misères à soulager, qu'elle ne répond pas à la moitié des demandes qu'on lui adresse. Votre voisine vous a donné un faux espoir; ne comptez pas sur l'Assistance Publique, elle ne vous viendra pas en aide. Quant à la nourrice, vous pourriez peut-être en trouver une pour trente francs et même vingt-cinq francs par mois; mais votre enfant serait placé loin, très loin et vous ne le verriez jamais. Et puis, il serait chez de très pauvres gens, il manquerait de soins et vous pourriez le perdre. Sur cent enfants mis en nourrice dans ces conditions, il en meurt plus de soixante.

— Je ne veux pas que mon enfant meure ! s'écria Mélanie.

— Il faut donc qu'il soit bien placé et que ceux à qui vous le confiez l'aiment et lui donnent tous les soins voulus.

— Oui, mais comment faire ?

— Dame, je vous le dis encore, vous êtes dans une situation extrêmement difficile. Mais examinons ce que vous pouvez faire. Quand vous serez remise sur pied, vous travaillerez.

— Oh ! tout de suite.

— Combien pouvez-vous gagner par jour ?

— 3 francs, 3 francs 50.

— Il y a les mauvaises saisons où l'ouvrage manque.

— Oui, environ deux mois dans l'année; mais dans la bonne saison, quand l'ouvrage presse, on fait des heures de nuit, et il y a compensation.

— Soit. Enfin, vous gagnerez 100 francs par mois l'un dans l'autre.

— Oui, madame.

— C'est un peu plus de trois francs par jour. Voilà votre gain. Voyons votre dépense par jour : Pour votre nourriture et ce n'est pas trop, 1 fr. 50; pour votre logement, 0.50. Remarquez que vous êtes chez vous, dans vos meubles, et non dans une chambre d'hôtel. Maintenant pour votre entretien : blanchissage, achat de vêtements, de chaussures, de linge, etc., 0.75. Total, 2 fr. 75.

— Et tous les plaisirs vous sont défendus, aucune autre dépense ne vous est permise. Il vous reste donc chaque jour, sur ce que vous avez gagné, trente ou quarante centimes. Tenez, Mélanie, mettons quinze francs par mois. Eh bien, est-ce avec cela que vous pourrez payer le mois de votre enfant, et lui acheter les mille petites choses dont il aura besoin ?

La pauvre femme lâssa échapper une plainte sourde et se mit à pleurer.

— Vous avez raison, dit-elle, je ne pourrai pas. Mon Dieu, mon Dieu !

Après un bout de silence :

— Pourtant je ne peux pas abandonner le pauvre petit, le jeter dans la rue ! Que faire, que faire ? Ah ! continua-t-elle avec désespoir, quand il y a trois mois, je voulais mourir, me précipiter dans la Seine du haut d'un pont, j'aurais dû le faire ! Elle laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Je la tiens, pensa la Cadore,

Elle reprit à haute voix :

— Mélanie, votre malheur est grand et vous vous trouvez au fond d'une impasse; mais il ne faut pas vous désespérer. Si vous le voulez, vous pouvez être sauvée. La malheureuse releva brusquement la tête.

— Comment ? dit-elle.

— Vous savez combien je m'intéresse à vous ?

— Vous me l'avez prouvé; vous êtes pour moi une mère.

— Dans ces derniers temps, j'ai beaucoup pensé à vous, à votre situation douloureuse et j'ai cherché le moyen de vous en sortir.

— Eh bien ?

— Eh bien, ma chère Mélanie, j'ai une proposition à vous faire.

— Ah !

— Ecoutez-moi avec attention.

— Dites.

— Vous me donneriez votre enfant.

— Vous donner mon enfant ! Pourquoi ?

— Parce qu'il ne vous est pas possible de l'élever.

— Vous le donner ! Mais qu'en ferez-vous ?

— Un enfant heureux parmi les plus heureux !

Mélanie regarda fixement la sage-femme. Celle-ci continua :

— Une dame riche, très riche, n'ayant pas d'enfant, désire en adopter un. Je lui ai parlé de vous et elle m'a répondu :

« Que cette pauvre femme me donne son enfant, je l'adopterai, je l'aimerai comme si j'étais sa mère, et, au lieu d'être condamnée à la misère, je le ferai riche, heureux. »

— Quelle est cette dame ?

— Je ne peux pas vous dire son nom.

— Ah !

— Ma chère Mélanie, voyez ce que je vous offre, réfléchissez. Vous êtes dans l'impossibilité d'élever votre enfant, vous tenez son sort en vos mains; encore une fois, réfléchissez.

— Si je le donne à cette dame, pourrai-je le voir ?

— Non, jamais.

— Jamais ! mais c'est le perdre comme s'il était mort ! Non, non, je ne peux pas !

— Alors, mon enfant, dites-moi ce que vous allez faire.

La malheureuse éclata en sanglots.

— Mélanie, poursuivait la fausse Mme Durantin, combien n'y a-t-il pas de malheureuses comme vous qui, forcées d'abandonner leur enfant, ne le voient jamais, ignorant toujours ce qu'il est devenu ? Pour vous, ce n'est pas la même chose : vous ne livrez point votre enfant aux hasards de la vie; vous savez qu'on le soignera bien, qu'il sera riche, heureux, aimé.

— Mais ne le voir jamais, jamais !

— C'est dur pour le cœur d'une mère, je le reconnais; mais, d'un autre côté, songez aux avantages que cette situation vous offre; dans aucun cas, votre enfant ne peut plus être une gêne pour vous; vous êtes délivrée de tous soucis à son sujet.

Mélanie soupira, baissa la tête et resta silencieuse. Elle était déjà fortement ébranlée. La Cadore avait déjà habilement ménagé ses moyens d'attaque; le moment était venu de porter le dernier coup. Mme de Carnuelle lui avait remis,

le lecteur le sait, cinquante mille francs pour l'achat de l'enfant; mais elle s'était dit : C'est trop, beaucoup trop. Et elle avait décidé qu'elle garderait trente mille francs pour elle et ne remettrait qu'une vingtaine de mille francs à la mère de l'enfant.

— Ma chère petite, reprit-elle, je vous ai pas tout dit : la dame qui désire adopter votre enfant m'a remis vingt mille francs que je dois vous donner.

— Vingt mille francs ! exclama Mélanie, mille francs que je dois vous donner.

— Oui, vingt mille francs, une petite fortune.

— Mais alors, madame, on m'achète mon enfant !

— Nullement. La dame est très bonne, très généreuse, c'est un cadeau qu'elle vous fait.

Le jeune mère laissa de nouveau touter sa tête dans ses mains. La sage-femme continuait :

— Avec vingt mille francs, voyez ce que vous pouvez faire; d'abord vous n'avez plus à craindre la misère. Dites-moi vous connaissez bien votre état de couturière ?

— Oui, madame. Je suis entrée en apprentissage à treize ans et, à quinze ans, j'étais ouvrière. Maintenant on pourrait me confier le travail le plus difficile, le plus délicat.

— Vous étiez chez une grande couturière ?

— Oui, une grande couturière. J'étais essayeuse, beaucoup de clientes ne voulaient plus avoir affaire qu'à moi. Je devais être première aujourd'hui; au lieu de cela, ma maîtresse m'a congédiée. Vous comprenez, dans ma position, je l'avais pu. Il y a des dames, on ne ne dit, qui n'ont pas été contentes en apprenant que j'étais partie.

— Ma chère Mélanie, il me vient une idée. Voyons, pourquoi ne vous établiriez-vous pas ? Avec vingt mille francs, c'est possible. Jeune, adroite, intelligente, active, connaissant bien votre métier, vous réussiriez sûrement. Dans quelques années vous seriez, vous aussi, une grande couturière.

— La clientèle est difficile à faire.

— Enfant que vous êtes ! Ne venez-vous pas de me dire que beaucoup de clientes de votre ex-patronne ne voulaient avoir affaire qu'à vous ?

— C'est vrai.

— Eh bien ! Mélanie, établissez-vous; ces dames qui vous avaient prises en amitié seront le noyau de votre clientèle; elles vous amèneront leurs amies, et, j'en suis convaincue, vous ne manquerez pas de travail. Si vous avez seulement cinq ou six de ces dames, c'est assez. Vous leserviendrez que vous venez de vous établir telle rue, tel numéro; elles viendront, n'en doutez pas; votre gentillesse, votre amabilité, votre travail, votre bon goût feront le reste. Dans deux ans, vous serez une couturière de renom. Hein, est-ce que ça ne vous sourit pas ?

— Oh ! je voudrais bien.

— Ma chère enfant, vous avez à choisir entre un avenir heureux et une existence de peine et de misère.

— Madame, puis-je vraiment donner mon enfant à cette dame qui désire l'avoir ?

— Pouvez-vous l'élever ? Non. Eh bien, dans son intérêt et dans le vôtre, faites ce sacrifice sans hériter. Acceptez sans rougir, sans honte, la somme qu'on vous offre. Maintenant tout est dit, consentez-vous ?

— Oui.

— La dame.

— A la table.

— Sous.

— L'été.

— Q.

— L'enfant.

— Vous.

— Ce qui n.

— Lard vous.

— Le reste.

— Parfaitement.

— Après sa.

— Que je vi.

— Bout de.

— Vous qui.

— A satisfi.

— Il fa.

— Sance de.

— Sans.

— Témoins.

— L'une et.

— Avec la j.

— Sera.

— La Cad.

— Avec la.

— Consoils.

— Bien gar.

Le 31 j.

tin, mels.

son enfai.

Mandé c.

la nuit a.

quant de.

femmes q.

nouvelles.

clairent.

très habili.

heureuse.

fait, Mm.

ment son.

— C'est ne.

tite fille.

La mèn.

Les voisi.

poussant.

— Comm.

— Et jo.

— Et fo.

— Oui.

— Et q.

Quand.

sona le b.

tint serré.

pleurant.

— Ohère.

plus je.

La sage.

l'oreiller c.

drant emmi.

dore ou pl.

la mairie.

d'un autre.

clara la m.

Mélanie A.

Levasseur.

la mère, o.

zanne-Hen.

L'acte r.

quites les.

reut du té.

pèches. La.

disant :

— Arrive.

heures du.

La deux.

chemin de.

...le sait, cinquante mille francs
chat de l'enfant ; mais elle s'é-
dit trop, beaucoup trop. Et elle
qu'elle garderait trente mille
pour elle et ne remettrait qu'
ille francs à la mère de l'enfant.
chère petite, reprit-elle, je ne
sais tout dit : la dame qui dési-
votre enfant m'a remis vingt
t mille francs ! exclama Mélanie.
vingt mille francs, une petite

alors, madame, on n'achète
ment. La dame est très bonne
reuse, c'est un cadeau qu'elle
e mère laisse de nouveau tout
dans ses mains. La sage-femme
vingt mille francs, voyez
souvez faire ; d'abord vous n'a-
grandir la misère. Dites-moi
siez bien votre état de cou-
turière.

madame. Je suis entrée en ap-
à treize ans et, à quinze an-
nière. Maintenant on pourrait
le travail le plus difficile, le

ties ches une grande coutu-
re grande couturière s'était
beaucoup de clientes ne vou-
avoir affaire qu'à moi. Je de-
première aujourd'hui ; au lieu
ma maîtresse m'a congédiée
rence, dans ma position, je l'ai
... Il y a des dames, on me
pas été contentes en appre-
tant partie.

re Mélanie, il ne vient un-
ns, pourquoi il ne vient un-
e ? Avec vingt mille francs
... Jeune, adroite, bêtelle
... connaissait bien votre ma-
réussirez sûrement. ... Dans
vous seriez, vous aussi,
couturière.
cèle est difficile à faire.
que vous êtes ! Ne venez
à me dire que beaucoup de
tre ex-patronne ne voulaient
qu'à vous ?

! Mélanie, établissez-vous
i vous aviez prise en ami-
noyau de votre clientèle.
éneront leurs amies, et j'en-
se, vous ne manquerez pas
Si vous avez seulement cin-
dames, c'est assez. Vous les
que vous venez de vous éta-
... tel numéro ; elle vien-
utez pas ; votre gentillesse
... votre travail, votre bon-
riété. Dans deux ans, vous
serez de renom. Hein, est-
vous sourit pas ?
oudrais bien.

enfant, vous avez à choisir
heureux et une existence
misère.
je suis vraiment donner
ette dame qui désire l'avoir
s'élever ? Non. Eh bien,
et dans le vôtre, faites ce
veir. Acceptez sans rous-
la somme qu'on vous of-
tout tout est dit, conseillez

—Où, puisqu'il le faut, soupira Mé-

—A la bonne heure, vous voilà raison-

—Seulement...

—Quand on me demandait où est mon

—Vous répondez qu'il est en nourrice,
ce qui ne sera pas un mensonge, et plus
tard vous pourrez dire : il est mort. Pour
le reste, ne vous en occupez pas et soyez
parfaitement tranquille. Quelques heures
après sa naissance je l'emporterai, disant
que je vais le donner à une nourrice. Au
bout de quinze jours vous serez rétablie,
vous quitterez Saint-Mandé et n'aurez plus
à satisfaire des curiosités indiscrettes.

—Il faudra déclarer à la mairie la nais-
sance de mon enfant.
—Sans doute, et en présence de deux
témoins, autrement nous serions fautive-
s l'une et l'autre et aurions maille à par-
tir avec la justice. Ce qui devra être fait le
sera.

La Cadore resta encore une demi-heure
avec la jeune femme, lui donnant des
conseils, lui recommandant surtout de
bien garder leur secret, puis se retira.

XIV

AUX CORMIERS.

Le 31 janvier, à quatre heures du ma-
tin, mélanie Bertoux donna le jour à
son enfant. Mme Cadore était à Saint-
Mandé depuis la veille ; elle avait passé
la nuit au chevet de la malade, lui prodigant
des soins qui avaient édifié les
femmes qui étaient venues demander des
nouvelles de la jeune femme. Elles dé-
clarèrent que Mme Durantin était une
très habile sage-femme, comme on serait
heureuse d'en rencontrer souvent. De
fait, Mme Cadore connaissait parfaite-
ment son métier.

—C'est une petite fille, une belle pe-
tite fille, dit-elle.

La mère poussa un faible cri de joie.
Les voisines se mirent à admirer le bébé,
poussant des exclamations.

—Comme elle est grosse et grasse !

—Et jolie !

—Et forte !

—Oui, voilà un bel enfant !

—Et qui ne demande qu'à vivre !

Quand, un instant après, la Cadore pré-
senta le bébé à la jeune mère, celle-ci le
tint serré contre son cœur et l'embrassa en
pleurant.

—Chère petite, demain je ne l'aurai
plus et je ne la reverrai jamais !
La sage-femme fit une petite place sur
l'oreiller et coucha près de sa mère l'en-
fant emmaillotté. A dix heures, Mme Ca-
dore ou plutôt Mme Durantin se rendit à
la mairie, accompagnée du propriétaire et
d'un autre boutiquier, son voisin. On dé-
clara la naissance de la petite fille, née de
Mélanie-Antoinette Bertoux et de Henri
Levasseur son mari ; et, comme le désirait
la mère, on lui donna les prénoms de Su-
zanne-Henriette.

L'acte rédigé et signé, la sage-femme
quitta les deux témoins et se rendit au bu-
reau du télégraphe. Elle envoya trois dé-
pêches. La première, à Mme de Carmelle,
disant :

—Arrivée demain à Vesoul, à trois
heures du matin.

La deuxième au chef de gare de Paris,
chemin de fer de l'Est :

—Tenez à ma disposition ce soir, train
de 8 h. 40, le coupé que j'ai loué."

La troisième à la nourrice.

—Vous prendrez le train à minuit 30
pour arriver demain à midi au château
des Cormiers."

Cela fait, Mme Cadore revint près de
la malade jusqu'à son complet rétablis-
sment était là. Longuement, en les répé-
tant plusieurs fois, Mme Cadore donna
ses instructions pour les soins que récla-
maient la jeune mère. Elle crut même devoir
écrire une ordonnance minutieusement
détaillée.

—D'ailleurs, dit-elle, s'adressant à Mé-
lanie, je viendrai vous voir dans deux ou
trois jours.

Elle mentait, car elle n'avait nullement
l'intention de revoir la pauvre femme. La
veille, elle avait remis à Mélanie la somme
promise, vingt billets de banque de mille
francs. Sur son conseil et par mesure de
précaution, les billets avaient été cachés
dans le corsage de la robe de la jeune
femme entre l'étoffe et la doublure. La
journée s'écoula, la nuit vint. Un peu
avant sept heures, la sage-femme envoya
chercher une voiture de remise Mélanie
teuait son enfant dans ses bras et pleurait
silencieusement. Hélas ! sa chère petite
fille allait lui être enlevée. Elle aurait
voulu crier ;

—Non, non, je ne veux pas qu'on me
prenne mon enfant !

Mais elle ne pouvait pas l'élever. Elle
souffrait cruellement et devait se résigner.
Cherchant à se rassurer, à se consoler,
elle se disait :

—C'est dans son intérêt que je me sé-
pare de ma petite fille, elle ne manquera
de rien, on l'aimera.

N'importe, elle sentait son cœur se bris-
ser. On vint prévenir Mme Durantin que
la voiture l'attendait. La sage-femme avait
un grand sac de voyage. Elle pria la ga-
de-malade de le porter dans la voiture.

Elle se trouvait seule avec Mélanie.

Je vais partir, dit-elle. Embrassez en-
core une fois votre petite. Ne pleurez pas,
réjouissez-vous, au contraire. Je vous le
répète, votre enfant aura une existence
heureuse.

La pauvre mère étouffait ses sanglots.
Comme si elle eût été prise subitement de
compassion, la Cadore reprit :

—Nul ne peut savoir ce que l'avenir
vous réserve ; ayez l'espoir de revoir un
jour votre fille ; peut-être sera-t-elle ren-
due à votre tendresse, à vos baisers.

—Oh ! oui, n'est-ce pas, madame ? pro-
nonça la mère d'une voix suppliante.

—Espérez, espérez !

La Cadore prit l'enfant, l'enveloppa
dans son grand châle de laine et s'élança
hors de la chambre. Mélanie s'était dressée
sur son lit. Elle poussa un cri de
doulour et sa tête retomba sur l'oreiller.

A huit heures trente minutes, Mme Ca-
dore était à la gare de l'Est. Un em-
ployé lui ouvrit une porte et la condui-
sit à son coupé, qui fut immédiatement
fermé. Alors sur le coussin, dans un
coin, avec un tricot de laine, Mme Ca-
dore fit un petit lit sur lequel elle cou-
cha la petite fille. Dans son sac de
voyage il y avait tout un aménagement ;
de l'eau dans une bouteille, dans une
autre du lait, du sucre, une petite ouil-
lière en argent, une petite lampe à es-
prit de vin pour faire tiédir l'eau ou le lait.

Le train se mit en marche. C'était un
express ; il allait vite. A trois heures
du matin il s'arrêta et sur le quai les
agents de service crièrent :

—Vesoul ! Vesoul !

Mme Cadore avait refermé son sac de
voyage et enveloppé de nouveau l'enfant
dans son châle de laine. Le chef de
train ouvrit la portière du coupé. Mme
Cadore remercia gracieusement, mit pied
à terre et se hâta de sortir de la gare.
Aucun agent de la compagnie ne se dou-
ta que cette voyageuse portait un en-
fant. Mme Cadore chercha du regard,
puis marcha rapidement vers une cales-
che fermée à laquelle un bon cheval
était attelé. Un homme, un vieux à
cheveux blancs, se tenait près de la voi-
ture, attendant.

—Ah ! vous voilà, madame, fit-il, re-
connaissez la voyageuse.

—Oui, monsieur Jacquin, me voilà.

—Avez-vous froid ?

—Non, heureusement ; et pourtant il
ne fait pas chaud.

—Ah ! parlait très haut, car Jacquin, le
vieux domestique de Mme Carmelle,
était un peu sourd. Ajoutons qu'il n'avait
plus de bien bons yeux.

—Non, madame, il ne fait pas chaud,
répondit Jacquin car il gèle à pierre
fendre. Mais il y a dans la voiture une
bouillotte, deux peaux de renard ou
bonne couverture de laine. Si vous avez
froid, madame, je vous donnerais encore
ma limousine.

—Non, non, monsieur Jacquin, mer-
ci.

Elle monta dans la voiture et s'y instal-
la. Et, pendant que le vieux domestique
lui mettait la bouillotte sous les pieds, les
peaux de renard sur les jambes, elle lui
demanda :

—Comment va votre maîtresse ?

—Mais pas très bien, pas très bien. De-
puis quelques temps, notre chère dame est
toujours souffrante. Hier vers une heure
de l'après-midi, elle a reçu une dépêche
par le télégraphe ; je ne sais pas si on lui
disait quelque chose qui l'a contrariée ;
toujours est-il que, peu après, elle s'est
mise au lit avec de fortes douleurs d'en-
traîles. Je voulais aller chercher le méde-
cin, elle s'y est opposée. Ma femme l'a
soignée de son mieux.

A neuf heures, comme j'allais me cou-
cher, elle me fit venir dans sa chambre.
N'importe en quel saison, voyez-vous, je
me couche toujours à neuf heures, une
vieille habitude de paysan. A neuf heures,
il n'y a plus personne. Donc, notre chère
dame me fit venir dans sa chambre. Je la
trouvai pâlotte, avec un peu de fièvre, car
ses yeux brillaient.

—Jacquin, qu'elle me dit, tu te rappelles
cette dame de Paris, qui est venue me voir
deux fois au Cormiers.

—Madame Durantin ?

—Oui. Eh bien, cette dame arrivera
cette nuit à Vesoul, à trois heures. Il fau-
dra que tu ailles la chercher.

—Je partirai à minuit.

—C'est cela. Tu reconnaitras la dame ?

—Oh ! j'y vois encore assez clair pour
la reconnaître."

Pour lors, je suis allé me coucher. J'ai
fait un bon somme, Marianne m'a réveillé.
A minuit juste, je me suis mis en route et
voilà. Vous trouvez-vous bien, madame ?

—Où, parfaitement bien, monsieur Jac-
quin.

XV

LE BON CURÉ.

demain, vers deux heures de l'après-midi, M. de Carmeille vint annoncer à son père que le curé venait d'arriver à l'hôtel et désirait le voir. La mère et la nourrice, tenant son petit-neveu, étaient dans la chambre de M. de Carmeille, et un signe de Mme Cadore, elle-même, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

Le curé, dit Mme Cadore, veuillez venir dans votre chambre.

rait pu le faire un bon père, remplissant un devoir de mon sacerdoce. Je vous dis : au revoir.

Mme de Carmeille lui tendit silencieusement la main. Il la pressa doucement et sortit de la chambre.

Le vieux prêtre s'éloigna, songeur, la tête inclinée sur sa poitrine. En passant avec Marianna, une idée, une pensée géométrique lui était venue. Il avait senti qu'en sa qualité d'homme de consolation et de paix, il avait une mission à remplir.

Il rentra dans son presbytère et alla droit à sa chambre où il ouvrit un tiroir dans lequel il prit une petite bourse de soie verte.

Le vieillard mit la bourse dans sa poche, puis, tranquillement, lut son office du soir. A sept heures, comme d'habitude, il dîna. Oh ! un repas bien modeste. A neuf heures, il mit son chapeau sur sa tête, son bréviaire sous son bras, prit sa canne, appela Anna, sa gouvernante, et lui dit :

— Anna, je sors.

— A l'heure qu'il est ? dit-il. Dieu possible ?

— J'ai un petit voyage à faire.

— La nuit ? Monsieur le curé croit-il donc qu'il est revenu à ses quarante ans ?

— Je voyagerai en chemin de fer.

— Pour voyager en chemin de fer, il faut de l'argent.

— J'en ai.

— Ah ! vous avez pris votre réserve !

— Oui.

— Et votre soutane, monsieur le curé ?

— Je prierais celle-ci de vouloir bien durer quelque temps encore.

— Tenez, monsieur le curé, on ne fera jamais rien de vous ; vous êtes toujours le même.

— Hélas ! Anna, à mon âge on ne peut plus se corriger de ses vices défectueux.

Le vieillard avait dit cela si drôlement que la servante ne put s'empêcher de rire.

— Douce, Anna, reprit le curé, je pars et ne reviendrai que demain. Si l'on vient me demander demain dans la matinée, vous répondrez que je serai de retour dans l'après-midi.

Sur ces mots, il sortit de chez lui et se rendit à la gare, où il prit le premier train se dirigeant sur Paris.

XVI

LE MESSAGE DE PAIX

A trois heures du matin, le train s'arrêtait à Troyes. Le vieux curé descendit. Il demanda la permission, qui lui fut accordée sans difficulté, de passer le reste de la nuit, c'est-à-dire d'attendre le jour dans la salle d'attente des premières, où il y avait un bon feu de houille. Le jour commençait à poindre.

— Il est encore de bien bonne heure, pensa-t-il.

Il se dressa debout, fit plusieurs fois le tour de la salle pour se délasser. Il se promena de nouveau. Enfin, sept heures sonnèrent. Il prit son bréviaire, sa canne, sortit de la gare et fut bientôt au centre de la ville. Devant la cathédrale, il arrêta une femme âgée qui passait et la pria de vouloir bien lui indiquer la demeure de M. de Carmeille.

— M. de Carmeille demeure à l'extrémité de la ville, répondit la vieille ; vous allez prendre la première rue à votre gauche, et, allant toujours en ligne droite, vous arriverez à la maison de M. de Carmeille, une grande et belle maison avec perron et marquise. Vous ne pouvez pas vous tromper, vous verrez le jardin et les bâtiments de la filature qui ont de hautes cheminées de briques rouges.

Le curé remercia l'obligeante troyenne et prit le chemin indiqué. Après un quart d'heure de marche, il se trouva sur une petite place en face de la maison, du jardin et des bâtiments de l'usine.

Il marcha vers la maison dont l'abord était défendu par une grille ayant encore sa porte fermée. Il remarqua qu'aucune des persiennes du premier étage n'était ouverte.

— J'arrive peut-être trop tôt, se dit-il. Néanmoins, il sonna à la porte de la grille. Il n'attendit pas longtemps ; un domestique parut sur le perron, descendit les marches et parut surpris en voyant le vieux prêtre.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur l'abbé ? demanda-t-il avec beaucoup de politesse.

— Je viens voir M. de Carmeille ; mais je suis peut-être trop matinal ?

— Non, monsieur l'abbé ; M. de Carmeille a l'habitude de se lever de bon matin, depuis plus d'une heure déjà il travaille.

Tout en parlant, le domestique avait ouvert la porte.

— Venez, monsieur l'abbé, dit-il.

Le vieux prêtre suivit le domestique dans une vaste antichambre chauffée par un calorifère, où il resta seul un moment. Le domestique reparut disant :

— M. de Carmeille attend monsieur l'abbé.

Le curé traversa plusieurs pièces, marchant derrière le serviteur, et fut introduit dans le cabinet de travail du riche filateur qui était occupé à sa correspondance. A la vue du curé, qu'il reconnut aussitôt, M. de Carmeille poussa une exclamation de surprise et se leva vivement.

— Vous, monsieur le curé, vous ici, à Troyes ? fit-il, tendant ses deux mains au vieillard.

— Oui, monsieur de Carmeille, c'est moi, c'est bien moi.

— Je reste sous le coup de ma surprise. Je sais combien vous êtes casanier, monsieur le curé pour que vous soyez décidé à quitter Port-sur-Saône, il faut qu'une affaire importante vous ait appelé à Troyes.

— En effet, monsieur de Carmeille, il s'agit d'une affaire très importante, très sérieuse.

— Ah ! où donc ai-je la tête ? Je ne vous prie seulement pas de vous asseoir. Mettez-vous donc dans ce fauteuil, monsieur le curé, et nous allons causer.

Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre.

— Vous disiez donc, monsieur le curé, reprit le filateur, qu'une affaire très importante, très sérieuse... Si dans cette circonstance vous aviez besoin de moi, de mes services, monsieur le curé, je me mettrais entièrement à votre disposition.

— Je vous remercie, monsieur de Carmeille, j'ai, en effet, besoin de votre aide ; je dis plus, sans vous je ne pourrais absolument rien faire.

— Ah ! Eh bien, monsieur le curé, de quoi s'agit-il ?

Le prêtre était entré dans le cabinet, très grave, et il gardait son air austère.

— Monsieur de Carmeille, répondit-il,

je suis, comme vous le dites, très casanier, cela se comprend à mon âge ! et si j'ai quitté hier soir Port-sur-Saône, c'est que j'ai été inspiré par le bon Dieu, monsieur, c'est pour vous que j'ai une mission toute de cœur à remplir.

M. de Carmeille devint très pâle et se dressa comme un par un ressort.

— Ah ! monsieur le curé, vous me faites peur ! s'écria-t-il d'une voix oppressée ; qu'y a-t-il, que se passe-t-il aux Cornières ?

— Rien qui soit de nature à vous effrayer, monsieur de Carmeille, au contraire.

— Ah ! vos paroles me font du bien, dit le mari, respirant bruyamment. Ainal, Mme de Carmeille.

— Va aussi bien que possible.

— Quand l'avez-vous vue ?

— Hier.

— Oui, fit M. de Carmeille tristement et en se rassurant, elle s'est condamnée à une solitude complète ; elle ne reçoit que vous, vous êtes son ami, son consolateur.

— Prés de Mme de Carmeille j'ai rempli de mon mieux un des devoirs de mon ministère.

— Oh ! je sais que vous êtes pour Héloïse ce que serait un bon et tendre père. Merci, monsieur le curé, merci !

Le prêtre pressa la main que M. de Carmeille lui tendait.

— Et votre mission, reprit le mari, parlons de votre mission. Etes-vous venu me trouver de la part de Mme de Carmeille ? Quo vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a dit, monsieur, que si vous arriviez ainsi, elle serait très heureuse et vous tendrait les bras.

— Mais, alors, pourquoi ne m'écrit-elle pas : viens ou venez ?

— C'est la même chose. Je suis un messager de paix, monsieur, et aussi un messager de joie. Tout à l'heure, en me voyant, vous avez été surpris, eh bien, vous allez l'être encore davantage. Avant-hier, monsieur de Carmeille, à neuf heures du matin, un heureux, un très heureux événement s'est accompli au château des Cornières.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous dire, monsieur, que Mme de Carmeille a donné le jour à une belle petite fille.

M. de Carmeille resta immobile et sans voix, comme paralysé, les yeux fixés sur le vieux curé. Boudin, d'un seul mouvement, il se dressa debout. Mais, cette fois, son visage rayonnait : une joie immense, une joie folle éclatait dans ses yeux.

— Un enfant, nous avons un enfant, et c'est une fille, une petite fille ! s'écria-t-il d'une voix vibrante d'émotion et des larmes sous les paupières. Oh ! mon Dieu, ne m'écrasez pas sous ce bonheur inattendu, mais depuis si longtemps espéré !

— Eh bien, monsieur de Carmeille, reprit le vieillard après un moment de silence, avais-je tort de vous dire que l'heure du rapprochement de la réconciliation était sonnée ?

M. de Carmeille se jeta dans les bras du bon curé, et, en pleurant, l'embrassa.

— Ma mission est maintenant accomplie ; vais-je retourner seul aux Cornières ? Sans répondre à la question, M. de Carmeille tira le cordon d'une sonnette.

Le valet de chambre se présenta.

— Joseph, dit le filateur, faites prévenir le chef de la comptabilité, le chef de

la correspondance générale, et le caissier principal que j'ai à leur parler immédiatement.

Les trois employés appelés furent introduits dans le cabinet du fileteur. M. de Carmille leur annonça qu'il était forcé de s'absenter pour un temps, plus ou moins long; ensuite il remit au chef de la correspondance toutes les lettres qui se trouvaient sur son bureau, et donna à chacun de ces messieurs des instructions relatives à tous les services. L'entretien dura près d'une heure. En les congédiant, M. de Carmille leur dit :

— Si vous aviez à m'écrire, vous m'adresseriez vos lettres au château des Corniers.

XVII

LE PLUS HEUREUX DES HOMMES.

M. de Carmille et le vieux curé arrivèrent à Port-sur-Saône à huit heures. Il y avait déjà deux heures de nuit. M. de Carmille remercia une fois encore le diable écolassier, le laissa à la porte de son presbytère et s'achemina rapidement vers le château. Il fit le trajet en moins de vingt minutes. Toutes les portes étaient fermées. A son coup de sonnette, Jacquin accourut.

— Qu'est-ce que c'est, que voulez-vous ? demanda-t-il.

— C'est moi, Jacquin, ouvrez !

M. de Carmille l'estima à sa place et l'exclama le bonhomme.

— Taisez-vous donc, Jacquin, si votre maîtresse vous entendait, vous pourriez lui causer une révolution.

— C'est vrai, monsieur, c'est bien vrai, dit le vieux serviteur ; matin, faut-il que je sois bête !

Et il se hâta d'ouvrir. Marianne était descendue dans la cour. A la vue de son maître, elle aussi allait pousser des exclamations.

M. de Carmille l'arrêta par ces mots :

— Oui, Marianne, c'est moi ; mais silence !

— Pour le coup, dit la brave femme, baissant la voix, le bonheur lui va être complet.

— Marianne, qui est en ce moment près de votre maîtresse ?

— Mme Durautin, la sage-femme. Oh ! elle ne quitte pas madame d'une minute et elle en a un soin !

— Comment va Mme de Carmille, ce soir ?

— Toujours de mieux en mieux.

— Et l'enfant ?

— La petite pousse comme un champignon ; elle dévore sa nourrice. Elle boit, elle boit que c'est une bénédiction. Comme elle est jolie, monsieur ; vous verrez, vous verrez.

— Quelle chambre a été donnée à la nourrice et à l'enfant ?

— Votre chambre d'autrefois, monsieur, la chambre à côté de celle de madame.

— Alors, j'y puis entrer par la porte de la bibliothèque ?

— Oui, monsieur.

M. de Carmille prit sa lumière et monta au premier étage. Il traversa la bibliothèque, puis doucement, sans bruit, ouvrit la porte donnant accès à la chambre de la nourrice. Celle-ci, assise près d'un guéridon, lisait à la lumière d'une lampe. Le berceau, placé près, du lit, était entièrement caché sous ses longs rideaux de soie blanche garnie de dentelles. Assise

comme elle l'était, la nourrice n'avait qu'à lever les yeux pour voir le berceau. Mais, pour l'instant, elle était tranquille, l'enfant dormait. Très intéressée par sa lecture, elle n'avait pas entendu ouvrir la porte, ni s'approcher M. de Carmille. Elle ne leva la tête que quand il fut tout près d'elle.

— Chut ! fit le mari d'Hélène, un doigt sur ses lèvres.

Très étonnée, la nourrice se dressa sur ses jambes.

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— Je suis M. de Carmille. Reprenez votre siège et gardez le silence.

Le mari posa sa lumière sur le guéridon et s'avança vers le berceau. Pendant un instant, il resta immobile, le front irradié. On aurait dit qu'il était en extase.

— Elle est là, notre chère petite fille, je vais la voir ! pensait-il.

Une douce émotion s'était emparée de lui ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Il éprouvait des sensations délicieuses qu'il ne connaissait pas encore. Non, il n'avait jamais eu de ces tressaillements. Aucune amertume ne se mêlait à son bonheur ; il pouvait s'y abandonner sans réserve ; toute sa tendresse pouvait déborder de son cœur. Enfin, il se sentait père ! Il y avait en lui, de la fierté et de l'orgueil. D'une main peu hardie, tremblante comme s'il eût commis une mauvaise action, il écarta les rideaux. Alors, il vit la tête charmante de l'enfant, légèrement enfoncée dans le duvet de l'oreiller, et pareille à une miniature encadrée de neige.

Comme elle est jolie ! murmura-t-il.

Lentement, il s'inclina, retenant sa respiration, et ses lèvres touchèrent le front de la mignonne. La nourrice, souriante, le regardait. Soudain, la petite, réveillée, poussa un cri. Elle remua la tête et ouvrit ses petits yeux, qui ne distinguèrent pas encore les objets, mais qui, déjà, cherchaient la lumière. Le cri de l'enfant amena la nourrice près du berceau.

— Je l'ai réveillée, dit M. de Carmille.

— Oui, monsieur, mais si doucement. Vous voyez, elle ne pleure pas ; on dirait qu'elle vous regarde.

— Pouvez-vous me la donner un instant ?

— Oui, monsieur.

Et la nourrice, prenant la petite, la mit dans les bras de M. de Carmille.

— La sage-femme est là, près de la malade, fit-il.

— Oui, monsieur.

— Ouvrez la porte et faites-lui signe de venir.

La nourrice obéit. Mme Cadore vint aussitôt.

— Le père ! lui dit tout bas la nourrice en refermant la porte.

Mme Cadore eut un tressaillement dans lequel il y avait peut-être plus encore d'effroi que de surprise. Mais, voyant l'enfant dans les bras de M. de Carmille et le visage épanoui, heureux du mari, elle se sentit aussitôt rassurée. Elle donna à sa figure l'expression que commandait la circonstance et s'avança la bouche souriante.

— Madame, lui dit le mari, je viens d'arriver aux Corniers ; je suis entré ici pour voir ma petite fille d'abord, car je

raignais de me présenter brusquement à Mme de Carmille.

— Je comprend la raison de votre crainte, monsieur.

— Voulez-vous avoir l'obligeance, avec tous les ménagements, toutes les précautions possibles, d'instruire Mme de Carmille de ma présence au château ?

— M. de Carmille me charge d'une mission agréable et facile.

— Vous ne pensez pas qu'il y ait quelque danger ?

— Aucun, monsieur, aucun.

— J'attendrai, aussi longtemps qu'il le faudra, que Mme de Carmille soit préparée à me recevoir.

Mme Cadore s'inclina respectueusement et rentra dans la chambre de Mme de Carmille. La petite fille s'était endormie. La nourrice la remit dans son berceau. Pendant ce temps, Mme Cadore disait à Hélène :

— Quand vous avez appris, cet après-midi, que M. le curé avait pris le train, sans avoir dit à personne où il allait, vous avez tout de suite pensé qu'il se rendait à Troyes, près de M. de Carmille.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, madame, vous ne vous êtes pas trompée. M. le curé est allé à Troyes et est revenu ce soir, accompagné de M. de Carmille.

— Mon mari est ici ?

— Oui, madame, M. de Carmille est là, dans la chambre de la nourrice.

— Il a vu l'enfant ?

— Il tient sa fille dans ses bras.

— Oh ! sa fille ! prononça la jeune femme avec un accent inexprimable.

— Madame, vous l'avez voulu.

— Oui, je l'ai voulu ; mais ce que j'ai fait est épouvantable.

Et la malheureuse cacha sa figure dans ses mains.

— Madame, reprit la Cadore, ce n'est pas le moment de vous livrer à vos sombres pensées ; songez que M. de Carmille est là et qu'il attend que je lui ouvre votre porte.

Hélène poussa un long soupir.

— Je le sens, murmura-t-elle, je n'aurai plus la conscience tranquille ; je vais vivre avec le remords !

— De grâce, madame, retrouvez votre énergie, soyez forte contre vous-même ; vous ne pouvez rien changer à la situation.

— Hélas ! soupira la jeune femme.

Elle se dressa sur son lit, pâle, oppressée.

— Puis-je appeler maintenant M. de Carmille ? demanda la sage-femme.

— Oui.

Mme Cadore ouvrit la porte de la chambre et dit :

— Monsieur, vous pouvez venir.

Le mari entra. La fausse mère s'écria, ouvrant ses bras :

— Armand ! Armand !

— Hélène ! exclama M. de Carmille.

Et il se précipita dans les bras de sa femme. Il eut un long bruit de baisers donnés et rendus au milieu de soupirs étouffés.

— Oh ! mon Armand, comme je t'aime, comme je t'aime ! disait Hélène.

— Moi, je t'adore ! Tu es tout pour moi, mon âme m'as.

— Tu m'aimeras toujours ainsi, n'est-ce pas ?

— Tou-

— Mon-

— Mon-

— Ar-

j'ai beau-

— Ne

souffrir de

joie, à n

— Qui-

Hélène

sa poitrine

avec abo-

elle don-

trouper.

— Hé-

Carmille

te remet-

tôt retou-

En pa-

seizez-

— Oui,

le pourro-

avec not-

notre ch-

je l'ai te-

saillait e-

œur et e-

livresse !

notre ch-

La jeu-

une sor-

près d'u-

mis. A

avait as-

prendre

son de r-

étaient e-

voulut A

tion.

— Non-

brusque-

voulez n

— En-

peu piqu-

et une b-

— Mer-

M. de

bre qu'o-

et Maria-

— Eh !

— Mar-

hommes

— Et n-

mea ?

— Ah-

— Tan-

monsieur

que cho-

— Ma-

que cho-

— Dite-

— App-

écrite u-

— Bien-

Un ins-

table, M

— M

Après

près de

se bonh-

vous pa-

naître

nias au

Juges a-

comment

Voilà m-

avec mo-

vous dir-

présenter brusquement à elle. — La raison de votre... — avoir l'obligeance, avec... — d'instruire Mme de... — présence au château ? — Carmelle me charge d'une... — et facile. — n'avez pas qu'il y ait quel-

— Monsieur, aucun. — aussi longtemps qu'il le... — de Carmelle soit préparé. — s'inclina respectueuse-... — la petite fille s'était ren-... — l'arrivée la remit dans son... — tant ce temps, Mme Ca-

— d'élène : — vous avez appris, cet après-... — curé avait pris le train. — à personne où il allait, — et de suite pensé qu'il... — voyez, près de M. de Car-

— en ? — madame, vous ne vous êtes... — M. le curé est allé à Troyes... — ce soir, accompagné de M.

— est ici ? — me, M. de Carmelle est... — maître de la nourrice.

— enfant ? — fille dans ses bras. — elle ! prononça la jeune... — accent intraduisible.

— vous l'avez voulu. — si voulu ; mais ce que j'ai... — intenable.

— heureuse cacha sa figure dans... —

— repartit la Cadore, ce n'est... — de vous livrer à vos som-... — songez que M. de Carmelle... — attend que je lui ouvre

— ses un long soupir. — sa, murmura-t-elle, je n'aurai... — une situation tranquille ; je vais vivre

— de ! — madame, retrouvez votre... — forte contre vous-même ;... — rien changera à la situa-

— soupira la jeune femme. — sa sur son lit, pâle, oppres-

— appeler maintenant M. de... — demanda la sage-femme.

— ore ouvrit la porte de la... — dit :

— r, vous pouvez venir. — tra. La fausse mère s'écria,

— bras : — l'Armand ! — exclama M. de Carmelle.

— s'écria dans les bras de sa... — eut un long bruit de baisers... — tendus au milieu de soupir

— on Armand, comme je t'aima... — mine ! disait Hélène.

— d'adieu ! Tu es tout pour... — ne ma vie.

— m'embrasse toujours ainsi, n'est-ce

—Toujours, toujours, je te le jure !

—Mon Armand, mon cher mari !

—Mon Hélène adorée !

—Armand, j'ai été bien malheureuse,

j'ai beaucoup souffert, et toi, dis ?

—Ne parlons pas de ce que nous avons

souffert l'un et l'autre, soyons tout à no-

joie, à notre bonheur !

—Oui, à notre bonheur !

Hélène serrait la tête d'Armand contre

sa poitrine haletante ; ses larmes coulaient

avec abondance et, du fond de son âme,

elle demandait pardon à son mari de le

trahir. —En parlant, il avait aidé la jeune femme

à se relever et se tâte sur l'oreiller.

—Oui, continua-t-il, aussitôt que nous

le pourrions, nous retournerons à Troyes

avec notre enfant. Hélène, je l'ai vue,

notre chère petite fille, je l'ai embrassée,

je l'ai tenue dans mes bras. Tout tres-

saillait en moi ; il me semblait que mon

cœur et mon âme s'ouvraient ! Quelle

ivresse ! Oh ! comme nous allons l'aimer,

notre chère petite fille !

La jeune femme regardait son mari avec

une sorte d'effarement. Armand resta

près d'Hélène jusqu'à dix heures et demie.

Alors la sage-femme, trouvant qu'il

avait assez causé lui fit doucement com-

prendre que Mme de Carmelle avait be-

soin de repos. Les deux époux s'embras-

sèrent et le mari se retira. Mme Cadore

voulut à son tour entamer une conversa-

tion. —Non, ne me dites rien, interrompit

brusquement la jeune femme, et si vous

voulez m'être agréable, laissez-moi seule.

—En ce cas, madame, fit la Cadore un

peu piquée, je vous souhaite le bon soir

et une bonne nuit.

—Merci.

M. de Carmelle trouva dans la cham-

bre qu'on lui avait préparé un bon feu

et Marianne qui l'attendait.

—Eh bien ! monsieur ? interrogea-t-elle.

—Marianne, je suis le plus heureux des

hommes !

—Et madame la plus heureuse des fem-

mes ?

—Ah ! je vais bien dormir cette nuit !

—Tant mieux, monsieur, j'ai attendu

monsieur pour savoir s'il n'aurait pas quel-

que chose à me demander.

—Ma foi, Marianne, j'ai, en effet, quel-

que chose à vous demander.

—Dites, monsieur.

—Apportez-moi tout ce qu'il faut pour

écrire une lettre.

—Bien, monsieur.

Un instant après, installé devant une

table, M. de Carmelle écrivait :

“ Ma chère Léontine.

“ Après neuf mois de séparation, je suis

depuis quelques heures aux Cormiers,

près de Madame de Carmelle. Un immen-

se bonheur vient de m'arriver, et je ne

veux pas attendre pour vous le faire com-

prendre. Avant-hier, Mme de Carmelle a

mis au monde un enfant, une petite fille !

Jugez si je suis heureux ! Je me demande

comment la joie ne m'a pas rendu fou.

Voilà ma vie changée, je rentre en paix

avec moi-même. Je n'ai pas besoin de

vous dire que Mme de Carmelle partage

mon ivresse. Elle se porte bien, l'enfant

aussi. J'embrasse mon fils, de tout mon

cœur.

“ Votre ami sincère,

“ ARMAND DE CARMEILLE.”

M. de Carmelle se mit au lit, s'endor-

mit d'un bon sommeil et ne se réveilla

le lendemain matin qu'à huit heures. Il

se lava, s'habilla, fit une visite à sa fem-

me et à l'enfant, descendit dans la salle

à manger où on lui servit une tasse de cho-

colat qu'il but en mangeant un petit pain. Il

sortit ensuite, disant qu'il allait au village

pour voir le vieux curé. Il porta au che-

min de fer la lettre qu'il avait écrite la

veille, puis se rendit au presbytère. Le

curé était absent. Il avait été appelé

pour donner l'extrême-onction à un pau-

vre diable prêt à trépasser.

—Je venais remercier M. le curé, dit

M. de Carmelle à la gouvernante ; mais,

comme je ne quitterai pas les Cormiers

avant quinze jours ou trois semaines, j'au-

rai l'occasion de le revoir. Mais il y a une

petite affaire que nous pouvons tout de

suite traiter ensemble, mademoiselle

Anais. J'ai remarqué que la douillette de

M. le curé était dans un bien mauvais

état et que sa soutane avait un air plus

pitoyable encore.

—Oh ! ça, monsieur, c'est bien vrai.

—Anais, il faut que pour Pâques M. le

curé soit habillé de neuf, comme on le

fait pour les enfants.

—Oui, monsieur de Carmelle, il fau-

rait cela ; mais c'est impossible. M. le

curé ne peut rien garder, il donne tout. Je

lui fais des observations, je me fâche, je

crie. Alors il promet d'être, comment

dirai-je ? moins insouciant de ses besoins

urgents ; mais, allez donc, le lendemain

un malheureux vient lui conter sa misère

et il oublie toutes ses promesses. Je

m'empêche, je deviens rouge de colère.

Pour m'apaiser il m'emprunte vingt ou

trente francs qui me restent sur mes ga-

ges et il les donne, et ses souliers prennent

l'eau et il n'a plus rien à se mettre

sur le dos. Que voulez-vous que je dise,

monsieur de Carmelle ? Que voulez-vous

que je fasse ?

—Rien, ma pauvre Anais.

—Si, l'on a à se mettre à genoux de-

vant lui et à lui dire : “ Vous êtes

un Saint !” Oh ! pour être un Saint,

il faut ; bien sûr, il ira tout droit

au paradis ! Mais en attendant qu'il

vive dans le ciel de la lumière

des yeux du bon Dieu, il faut qu'il ait au

moins un morceau de pain à manger sur

la terre.

—C'est vrai, Anais, parfaitement vrai.

Mais revenons à la petite affaire que nous

avons à traiter. M. le curé n'aime pas

qu'on lui fasse des cadeaux pour lui per-

sonnellement.

—Il ne faut pas essayer de lui parler

de ça.

—Eh bien, Anais, dit M. de Carmelle,

mettant deux billets de banque dans la

main de la gouvernante, voici deux mille

francs. Gardez-les. Vous achèterez tout

ce dont M. le curé a besoin. Il vous res-

tera quelque chose. Vous mettrez la

somme en réserve, et, quand votre maître

demandera à vous emprunter vingt ou

trente francs sur vos gages, vous aurez

l'argent sous la main.

—Ah ! voilà une bonne idée, monsieur

de Carmelle ! s'écria la vieille fille.

Et elle glissa les billets de banque sous

le corsage de sa robe.

—Alors, monsieur de Carmelle, dit-

elle, je ne dirai rien à M. le curé ?

—Absolument rien, Anais.

—Mais quand je lui donnerai sa belle

soutane neuve, il me questionnera.

—Vous lui répondrez poliment et avec

tout le respect qu'il lui est dû : “ Cela ne

vous regarde point.”

XVIII

JOIE ET DOULEUR

Léontine Dupré répondit à M. de Car-

meille par la lettre que voici :

“ A monsieur Armand de Carmelle, au

château des Cormiers.

“ Je suis heureuse du bonheur qui vient

de vous arriver, et je vous remercie d'a-

voir bien voulu m'en faire part. Un en-

fant ! Voilà ce que vous et Mme de Car-

meille desiriez, souhaitiez si ardemment ;

maintenant il ne vous manque plus rien,

vous avez tout ; il ne vous reste rien à dé-

sirer en ce monde. Je comprends votre

joie, votre ivresse, et je m'y associe de

toute mon âme. Dieu vous aime, puisqu'il

vous accorde enfin ce que vous et Mme de

Carmelle lui demandiez depuis si long-

temps. Je fais des vœux pour cet enfant

qui vient de naître, et je prie pour elle.

Vous aimerez votre chère fille, qui va deve-

nant la joie, l'ange de votre maison. Bien-

tenant je songe à votre fils qui grandit ;

dans quelques années, il m'adressera des

questions embarrassantes. Mais je ne lui

dirai jamais le nom de son père. Je veux

espérer que, devenu un homme, il y ait

dans son cœur de la reconnaissance et du

respect pour son père inconnu.

“Croyez aux sentiments d'estime et de

profonde amitié de votre humble servante.

“ LÉONTINE DUPRÉ.”

M. de Carmelle fit lire cette lettre à sa

femme. Sa lecture faite, Hélène rendit la

lettre à son mari et resta songeuse.

—Eh bien ? fit Armand.

—J'ai lu, mon ami.

—Et tu ne dis rien ?

—Cette lettre est très bien, très digne.

Mme Léontine Dupré n'est certainement

pas une femme ordinaire. Elle élèvera bien

son fils. Mais cet enfant, vas-tu l'oublier ?

—Je suis absolument tranquille au su-

jet de son avenir ; j'ai fait pour lui ce

que je pouvais faire. Maintenant je ne

dois plus avoir de pensées que pour toi

et notre fille.

—Nous verrons bien.

Trois semaines s'écoulèrent. On était à

la veille de quitter les Cormiers. Une let-

tre pressante rappelait M. de Carmelle à

Troyes. Depuis quinze jours, Mme Cadore

était retournée à Paris.

—Il n'y a plus aucun danger à redouter

pour Mme de Carmelle, avait-elle, dit,

sa présence ici n'est plus nécessaire.

Et elle était partie. On n'avait pas es-

sayé de la retenir. Mme de Carmelle lui

avait dit, avec une froideur marquée :

—Adieu, madame !

Ce qui signifiait :

—J'espère bien que nous ne nous re-

verrons jamais !

Mme Cadore le comprit. Mais elle n'a-

vait pas à demander de la reconnaissance

à Mme de Carmelle. Elle avait été payée,

largement payée, on ne lui devait plus

rien.

A Troyes, Mme de Carmelle reprit ses anciennes habitudes. Toutefois, ce ne fut qu'au mois d'avril qu'on commença à recevoir quelques amis. Bien des gens furent étonnés, et Mlle de Nangis plus que les autres. La méchante vieille fille enragait. Quoi, elle avait semé la discorde et obtenu pour résultat la naissance d'un enfant ! Elle avait voulu briser deux cœurs et ils étaient réunis comme au temps de leurs premières amours !

Ainsi que nous venons de le dire, le retour de Mme de Carmelle à Troyes, accompagnée d'une nourrice portant dans ses bras une petite fille, avait été une surprise, comme d'ailleurs, tout événement inattendu, et Dieu sait tout ce qui fut dit à ce sujet dans les salons concubinaires de la ville champenoise. Mais ce singulier, si extraordinaire qu'il fût, le fait existait ; on l'avait sous les yeux. Jamais père n'aima plus et mieux son enfant que M. de Carmelle n'aimait la petite Valentine. Il l'adorait, il en était idolâtre. Mme de Carmelle aussi, aimait l'enfant ; mais son affection pour la petite fille qu'elle avait adoptée n'était pas comparable à celle de son mari. Sans être un grand observateur, il était facile de remarquer que la tendresse de l'un était bien différente de la tendresse de l'autre.

La sollicitude de M. de Carmelle était de tous les instants. Un rien l'inquiétait. Si la petite faisait entendre une plainte, aussitôt il accourait, ému, effrayé, Hélène n'avait pas de ces émotions qui tenaient constamment son mari en éveil. Elle n'avait pas les inquiétudes du cœur. Quand M. de Carmelle embrassait la mignonne, on aurait dit qu'il voulait la manger. Souvent il disait à Hélène :

—Vois-tu, on prétend que la tendresse du père pour son enfant n'est jamais aussi vive que celle de la mère ; eh bien, c'est faux ; il me semble que j'aime plus follement que toi notre chère petite Valentine.

—Tu vas me rendre jaloux encore, répondait Hélène en souriant.

—Tais-toi donc, reprit le mari, servant sa femme dans ses bras, ne sens-tu pas que c'est mon amour pour toi, qui me fait aimer ainsi l'enfant que tu m'as donné ? Mon cœur s'est élargi afin de pouvoir contenir deux amours ; mais rassure-toi, ta place est toujours la même. Toi et notre enfant, vous êtes maintenant inséparable dans mon affection, vous êtes mon unique passion.

Hélène était peut-être bien un peu jalouse ; dans tous les cas sa jalousie actuelle ne ressemblait plus à celle dont elle était parvenue à se guérir. Son mari lui donnait tant de preuves de son amour. Elle voyait, elle sentait qu'elle l'avait repris tout entier. N'était-ce pas ce qu'elle avait voulu ? En cela elle avait complètement réussi. Du reste, elle était forcée de convenir en elle-même que, si M. de Carmelle aimait la petite étrangère introduite dans la maison, c'était l'amour qu'il avait pour elle qui réjailissait sur l'enfant. Tout à son bonheur présent, à son existence nouvelle, Armand ne pensait plus à son fils abandonné ; tranquille sur leur sort, auprès de sa femme et de l'enfant qu'il croyait le sien, il oubliait le passé, Hélène le savait et se disait :

—L'autre n'est plus entre lui et moi.

Oui, elle avait repris son mari : mais avait-elle reconquis son bonheur complet ? Hélas ! non, Mme de Carmelle ne pouvait plus être heureuse. Elle mentait à son mari, l'homme qu'elle adorait, et cette enfant, près d'elle, lui reprochait sans cesse sa mauvaise action. Et c'était pour cela, sans doute, qu'elle n'aimait pas la pauvre petite enlevée à sa mère autant qu'elle aurait voulu l'aimer. En cela encore, elle se trouvait misérable et indigne ; car enfin, n'avait-elle pas promis, juré de l'aimer, cette enfant, autant que sa mère l'aurait aimée ?

Le mal était fait, il fallait subir toutes ses conséquences. Tromper et mentir sans cesse ! Vivre avec une conscience troublée ! Sentir les aiguillons du remords s'enfoncer dans son cœur ! Juste que dans les bras de son mari, avoir l'horreur du mensonge ! C'était une autre robe de Nessus qu'elle avait sur le corps ! Un boulet de galérien attaché à ses pieds !

A cela s'ajoutait une pensée amère, atroce : Si, après ce qu'elle avait fait elle allait devenir véritablement mère ! Quel châtimement ! Elle en était épouvantée ! Et, cependant, il y avait toujours en elle l'ardent désir d'avoir un enfant. Ce n'était pas assez que son mari lui eût rendu son amour ; il lui manquait, comme autrefois, de se sentir rouler dans le mouvement des joies naturelles. Jamais elle ne demandait à la nourrice de lui confier l'enfant ; mais, quand celle-ci tenait la petite dans ses bras, la lui donnant à embrasser, elle la gardait volontiers sur ses genoux. Alors, pensant à la pauvre mère, qui avait été forcée d'abandonner son enfant, elle s'exaltait et couvrait la mignonne de baisers. C'était encore un pardon qu'elle demandait.

Quand M. de Carmelle surprenait sa femme dans un de ces instants d'explosion de tendresse, il devenait radieux ; ivre de bonheur, il l'enveloppait de ses bras, la tenait serrée contre sa poitrine et se montrait prodigue de douces caresses. Parfois, les yeux fixés sur la petite fille dans son berceau ou sur le sein de sa nourrice, Hélène recitait longtemps pensifs, puis ses larmes coulaient. Elle pleurait souvent, la malheureuse ! A l'occasion des deux premières dents de la petite fille et, plus tard, quand elle commença à marcher seule, il y eut grande fête chez M. de Carmelle. Dîner, concert, bal. Mlle Valentine, l'héroïne de la fête, était choyée, adulée.

—Elle ressemble à son père, disaient les uns.

—Oui, mais plus encore à sa mère, répondait les autres.

—Voyez si elle n'a pas les yeux et le front de Mme de Carmelle.

—C'est vrai, mais elle n'a de M. de Carmelle le nez, la bouche, enfin tout le bas du visage.

—Mais oui, mais oui, disait le fileteur en riant ; après tout elle ne peut ressembler qu'à sa mère et à son père.

Mlle Valentine passait dans tous les bras. Quelle pluie de baisers ! Déjà la riche héritière avait sa cour de courtisanes. Du reste, tous les augures lui étaient favorables. La route qui s'ouvrait devant elle était large et semée de fleurs. Au bout des horizons lumineux. Dans l'avenir ensoleillé toutes les joies, tous les bonheurs lui étaient promis.

—Un matin, la petite Valentine a alors deux ans, M. de Carmelle lui dans son courrier une lettre timbrée Paris dont l'écriture le fit tressaillir. L'enveloppe, au-dessus de la suscription il y avait le mot : Personnelle. Cette lettre était de Léontine Dupré, M. de Carmelle d'abord que Léontine lui annonçait un malheur. Pâle, anxieux, il déchiffra l'enveloppe. Mais, dès les premiers mots fut rassuré. Voici la lettre :

« Monsieur,

« Je devais ne plus vous écrire ; mais suis à la veille de quitter la France, je crois ne pas devoir m'expatrier sans vous le faire savoir. J'ose espérer vous me pardonnerai si, remuant dans des souvenirs, vieux déjà, je vous oblige, pendant un instant, à reprendre votre pensée ici. Des offres très brillantes m'ont été faites pour aller fonder un établissement en Amérique, à New-York, maison de fleurs artificielles. J'ai le temps hésité ; j'aime la France, mon pays, et j'avais peur de me lancer dans l'inconnu. Mais ici les affaires sont si difficiles ; j'ai réfléchi, j'ai examiné la situation présente, celle qui m'est offerte et la perspective de faire fortune à l'étranger m'a enfin décidée à partir. J'ai trouvé un acquéreur pour ma maison de la rue de Richelieu et j'ai vu dans d'assez bonnes conditions.

« Comme il ne serait pas possible de me séparer de votre fils, je l'emmène avec moi. Il me prend pour sa mère, je l'aime autant que s'il était mon enfant. Mon petit Armand continue à me donner toutes les satisfactions désirables. Je mets tous mes soins à le développer en lui tous les bons sentiments. Le terrain est fécond, les fruits excellents. Oui, l'enfant promet beaucoup, dès aujourd'hui, je suis certaine qu'il aura le cœur haut placé. Je suis heureuse de vous le dire, il est doué d'une intelligence extraordinaire et déjà beaucoup plus instruit que les autres enfants de son âge. Je suis fière de lui ; il est ma joie et mon orgueil.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

« LÉONTINE DUPRÉ.

En achevant de lire, M. de Carmelle était très ému. Il poussa un soupir et se leva rapidement sa main sur ses yeux pour essuyer deux larmes. Puis, sur la page l'endroit où Léontine parlait de son fils appuya ses lèvres. Devait-il montrer cette lettre à Mme de Carmelle ? Après quelques secondes de réflexion ;

—Non, murmura-t-il, elle est pour moi seul.

Il la remit dans son enveloppe et la cacha précieusement dans un tiroir secret de son bureau.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

En d'autres moments, il tournait sa colère contre lui-même. C'est lui qui avait été lâche ; tout le mal venait de lui. Hélène, Léontine et son fils étaient ses victimes. Il n'aurait été qu'un misérable égoïste.

te, il avait cherché sa tranquillité dans le malheur de ceux qui l'aimaient et pour lesquels il aurait dû se sacrifier. Si Léontine s'était expatriée, c'était sa faute ; il ne devait pas la laisser partir. Son devoir était de veiller sur son fils, de le suivre dans la vie où, grâce à sa fortune, à ses relations, il lui aurait ouvert un chemin facile. Et il n'avait rien fait, rien ! Parfois, il s'imaginait que Léontine et Armand n'existaient plus. Alors, il sentait son cœur se briser ; il laissait tomber sa tête dans ses mains, et de grosses larmes coulaient de ses yeux. Il se frappait la poitrine et murmurait :

— Je suis un misérable !

II

GRANDRE ET DÉCADENCE.

Le lecteur l'a compris, la première partie de ce récit, n'est en quelque sorte que le prologue des événements dramatiques que nous allons raconter. Mais avant d'entrer en plein dans les péripéties de notre drame nous devons dire ce que sont devenus Mme Cadore, la cartomancienne, et Mélanie-Antoinette Bertoux, la mère de la belle Valentine de Carmelle. Nous ne perlerons pas, quant à présent de Léontine Dupré et de son fils ; mais nous ne tarderons pas à les remettre en scène.

Occupons-nous d'abord de Mme Cadore. Nous la retrouvons rue de Cléry, au quatrième étage, vieille, elle a maintenant soixante-trois ans, jaune et ridée comme un vieux parchemin, aussi pauvre qu'elle était autre fois et continuant à exercer son métier de tireuse de cartes. Elle n'a pas voulu faire mentir le proverbe : "Bien nul acquies ne profite jamais !".

Laine, décolorée, osseuse, ratacinée, n'ayant plus sur le crâne que quelques mèches de cheveux blancs, Mme Cadore, tireuse de cartes, a bien la tête, la figure et les allures de l'empois. Il ne lui manque que d'avoir le dos en arc et de s'appuyer sur un bâton pour ressembler complètement à une vieille sorcière. Elle avait trouvé le moyen de se faire donner soixante-dix mille francs par Mme de Carmelle, et, comme sur les cinquante mille francs qu'elle devait remettre à Mélanie Bertoux, elle avait gardé trente mille francs pour elle, l'opération lui avait rapporté cent mille francs net. C'était une petite fortune. Mme Cadore pouvait se flatter d'avoir fait une magnifique affaire. Avec ses cent mille francs, elle pouvait quitter Paris, se fixer dans un petit village, vivre tranquillement. Mais Mme Cadore était ambitieuse et avait un goût passionné pour la vie bruyante. Ayant de l'argent, chose qui lui avait toujours manqué, elle eut avoir le droit de tout oser.

Vieille fille, le diable lui souffla qu'elle ferait bien de se marier. Seulement l'époux n'était pas là, tout prêt à prendre. D'ailleurs, Mme Cadore était difficile : pour rien au monde elle n'aurait voulu d'un homme de cinquante ans, ni même de son âge. Il lui fallait un homme jeune.

L'ex-tireuse de cartes de la rue Rambuteau eut crut avoir ainsi acquis la célébrité. Du reste, combien de réputations, de renommées sont dues aux annonces ! Mme Cadore ne battit pas en vain de la grosse caisse. La province, plus encore que Paris, lui amena des pensionnaires. Elle eut huit chambre à coucher occupées. Mme Cadore parlait bien haut de sa discrétion,

du secret professionnel, etc. ; mais elle savait se faire acheter son silence. Enfin, d'une façon plus ou moins propre, elle faisait ses petites affaires et gagnait de l'argent.

Malheureusement, elle menait la vie joyeuse ; d'ailleurs elle avait besoin de distraction. Son salon était vaste ; elle pouvait recevoir. Pourquoi n'aurait-elle pas ses soirées deux ou trois fois par semaine ! Pourquoi ne donnerait-elle pas quelques dîners et de petites fêtes tout à fait intimes ? Après tout, une sage-femme a bien le droit de s'amuser tout comme une autre femme. Parmi ses anciennes pensionnaires, qui avaient repris leur vol, quelques-unes revenaient la voir de temps à autre, par reconnaissance ou plutôt par sympathie.

Parmi les beaux garçons qui fréquentaient assidûment le salon de Mme Cadore, il s'en trouva un qui, dédaignant les charmes des jeunes Ciro, fit sa cour à la maîtresse de maison, non pour ses beaux yeux, mais pour ses écus. M. Jules Pertuiset était un grand brun, de trente-deux ans, tout à fait un bel homme.

Riche à sa majorité, il avait dévoré en quelques années le capital de ses vingt mille francs de rente. En ce moment, il agiotait à la Bourse un peu pour son compte, beaucoup plus pour le compte des niais qui lui confiaient leur argent, et il gagnait, disait-il, des sommes énormes. Il est à croire que l'argent qu'il gagnait était celui qu'il faisait perdre aux autres ou qu'il leur prenait. La première fois qu'elle vit M. Jules, Mme Cadore ne put s'empêcher de s'écrier en elle-même :

— Oh ! le bel homme !

Elle l'engagea à revenir et devint à son tour d'une coquetterie exagérée. L'amour lui avait poussé au cœur comme un champignon sur une couche de carrière. Elle touchait alors à la cinquantaine. Or, rien n'est plus terrible que l'amour, quand il s'empare d'une vieille fille ; il produit toutes les excentricités et peut conduire à la folie.

Cette fois, enfin, Mme Cadore avait trouvé l'homme qui convenait à son tempérament, et, plus ardemment que jamais, elle désira le mariage afin d'avoir le beau Jules pour époux. Celui-ci devina sans peine ce qui se passait dans le cœur et dans la tête de la vieille fille. Tout d'abord il fut pris d'une furieuse envie de rire. Il y avait, en effet, de quoi se pâmer. Mais M. Jules était un gaillard qui avait, depuis longtemps, sauté à pieds joints sur tous les scrupules. Il savait que Mme Cadore possédait au moins trois cent mille francs. Sur ce beau chiffre, il fit ses réflexions, après quoi il se mit à faire sa cour en règle. Mme Cadore enthousiasmée, se dit :

— Il m'aime !

Et elle prit pour bonne monnaie, ayant cours, toutes les fadaïses que M. Jules lui débita.

Le mariage se fit. Mme Cadore, qui s'enfonçait dans la ridicule jusqu'au cou, aurait bien voulu mettre sur sa tête la couronne de fleurs d'orange et à son corsage le bouquet idem ; mais on parvint à lui faire comprendre que les fleurs de l'orange, même artificielles, ne pouvaient plus convenir à son âge. Toutefois, elle eut la douce satisfaction de se marier en blanc. Par exemple, on ne se priva point de rire.

Le ban et l'arrière-ban des petites dames s'en donnèrent à cœur joie.

Mais cela importait peu à Mme Cadore : elle était mariée, elle avait le beau Jules pour époux. Son rêve, un rêve de trente ans, était réalisé. Mariée ! elle voyait tout en rose. Elle ressaisissait toutes ses anciennes illusions. Maintenant elle allait couler doucement des jours tissés de soie et d'or. La première chose que fit Mme Pertuiset fut de fermer son salon. C'était bien. Le diable se faisait ermite. Elle comptait que sa lune de miel n'aurait pas de fin. Elle changea son enseigne en lettres d'or, en remplaçant le nom de Cadore par celui de Pertuiset, ce qui ne fit ni chaud ni froid, car, depuis deux ou trois ans, les pensionnaires et les clientes étaient devenues rares.

Pendant quatre ans tout alla assez bien dans le ménage. Il y avait de l'argent, on était dans l'aisance. Les loupes ne se dévoilèrent entre eux que lorsqu'ils ont faim. M. Jules Pertuiset menait joyeuse vie ; mais sa femme ne le soupçonnait même pas. Et pourquoi aurait-elle soupçonné une pareille chose ! Elle se croyait aimée ! Jules dépensait beaucoup d'argent ; mais elle lui donnait sans compter tout ce qu'il lui demandait. Que voulez-vous, elle l'adorait ! Un si bel homme ! Il allait toujours à la Bourse, où, prétendait-il, il faisait d'excellentes affaires ; seulement il ne rapportait jamais rien. Et Mme Pertuiset avait une telle confiance en son "loulou" qu'elle ne lui en faisait même pas l'observation.

Dans la cinquième année de son mariage, Mme Pertuiset s'aperçut avec une surprise peu agréable que sa fortune avait si bien diminué qu'il n'en restait plus rien. Trahi par les événements, soi-disant, le beau Jules avait fait de grosses pertes. Mais il préparait un coup superbe, un coup de maître. Dans quatre mois, il aurait gagné un demi-million. La perspective était rassurante. Mais, en attendant, non seulement il fallait vivre, mais encore mener le même train. On ne pouvait pas déchoir ; il y avait nécessité à jeter de la poudre aux yeux des gens. Malheureusement, endormie dans les délices de Capoue, la sage-femme avait si bien négligé sa clientèle, que ce n'était plus que par hasard qu'on venait réclamer son ministère. Que faire ?

Mme Pertuiset rouvrit le salon de Mme Cadore. Mais après son mariage elle avait joué l'honnête femme et dédaigné, méprisé les jolies mondaines, ses amies d'avant, qui ne lui pardonnaient ni sa conversion, ni sa prudence tardive. Elle se donnèrent le mot et firent la sourde oreille à tous les appels. D'ailleurs la Cadore était vieille, vieille, son temps était passé ; les pécheresses de tous les rangs et de tous les grades avaient d'autres personnes pour les aider dans leurs petites affaires.

Mme Pertuiset vit des hommes seulement, et en petit nombre, répondre à ses invitations ; des anciens qui revenaient, entraînant quelques nouveaux. On jouait, on ne pouvait faire que cela. Ceux qui gagnaient étaient contents ; ceux qui perdaient faisaient la grimace. C'est toujours la même chose partout où l'on joue. Et rien pour consolation. Perdre son argent, ne pas s'amuser, c'est bête. Un salon où il n'y a pas de femmes est un salon sans vie ; on s'y ennue, on y bâille ; autant s'enfermer tout de suite dans un sépulcre.

l'arrière-ban des petites dames
virent à cœur joie.

Il importait peu à Mme Cadore :
sérieuse, elle avait le beau Jules.
Son rêve, un rêve de trente
réussites. Mariée ! elle voyait tout
elle réalisait toutes ses an-
xiétés. Maintenant elle allait
cément des jours tièdes de soie
première chose que fit Mme
ut de fermer son salon. C'était
l'aisance. Les loups ne se dé-
votables se faisaient étonnés. Elle com-
plune de miel n'aurait pas de
angea son enseigne en lettres
nplacant le nom de Cadore par
truisies, ce qui ne fit ni chaud
r, depuis dix ou trois ans, les
res et les clientes étaient deve-

quatre ans tout alla assez bien.
page. Il y avait de l'argent, on
l'aisance. Les loups ne se dé-
votables que lorsqu'ils ont faim. M.
uiset menait joyeuse vie ; mais
e le soupçonner même pas.
i aurait-elle soupçonné une pa-
? Elle se croyait aimée ! Jules
beaucoup d'argent ; mais elle
sans compter tout ce qu'il lui
Que voulez-vous, elle n'adorait
omme ! Il allait toujours à la
prétendait-il, il faisait d'ex-
faires ; seulement il ne rappor-
tait. Et Mme Pertuiset avait
confiance en son "loulou" ;
un faisait même pas l'obser-

cinquième année de son maria-
Pertuiset s'aperçut avec une
un agréable que sa fortune avait
minué qu'il n'en restait plus
par les événements, soi-disant,
se avait fait de grosses pertes.
paraît un coup superbe, un coup

Dans quatre mois, il aurait
demi-million. La perspective
ante. Mais, en attendant, non
il fallait vivre, mais encore me-
train. On ne pouvait pas dé-
valoir nécessité à jeter de la
yeux des gens. Malheureuse-
ment dans les délices de Ca-
ge-femme avait si bien négligé
que ce n'était plus que par
n venait réclamer son minia-

tuisset ouvrit le salon. Ce Mme
it après son mariage elle avait
été femme et dédaigné, mépri-
mondaines, ses amies d'avant,
ardonnieient ni sa conversion,
rie tardive. Elle se démenait
rent la sourde oreille à tous les
ailleurs la Cadore était vieille,
temps était passé ; les péché-
s les rangs et de tous les gra-
d'autres personnes pour les
eurs petites affaires.

tuisset vit des hommes seule-
petit nombre, répondre à ses
de aucuns qui revenaient,
quelques nouveaux. On jouait,
dit faire que cela. Ceux qui
gent contents ; ceux qui per-
ent la grimace. C'est toujours
partout où l'on joua. Et
insolation. Perdre son argent
amuser, c'est bête. Un salon
des femmes est un salon sans
connue, on y bâille ; autant
out de suite dans un sépulcre.

Peu à peu, et les uns après les autres, les
joueurs, attirés à grand-peine, disparu-
rent, et le salon de Mme Jules Pertuiset
devint désert. Un jour qu'elle avait vainement
fouillé ses tiroirs pour y trouver une
pièce de vingt francs, elle dit à son mari :

— Et ton demi-million, quand viendra-t-il ?
— Dans quelques jours je le tiendrai.
— Au moins es-tu bien sûr de réussir ?
— Comme je suis sûr que c'est en ce
moment le jour qui nous éclaira.

— Tant mieux, car vois-tu...
— Quoi ?
— Je suis à bout.
— Tu n'as plus d'argent ?
— Je n'ai plus rien ; je t'ai donné hier
le dernier billet de cinq cents francs qui me
restait.

— Est-ce bien vrai ?
— Du moment que je te le dis.
— Oh ! oh ! dès demain je vais mettre
ordre à cela.

— Oui, n'est-ce pas ! Ce matin encore
j'ai reçu deux exploits d'huissier ; menaces
de saisie et le reste.

— Diable ! diable ! gommela le beau
Jules.

Et il se mit à friser sa moustache. Tout
en croquant à belles dents la fortune de
la Cadore, M. Jules Pertuiset avait dû
faire ses petits calculs et se garder une
bonne poire pour la soif. Le lendemain il
filait à l'étranger en compagnie d'une
chanteuse de café-concert. Il abandonnait
sa femme ; mais il lui laissait cinquante
mille francs... de dettes à payer.

Mme Pertuiset fut expulsée de son ma-
gnifique appartement, après avoir vu ven-
dre à l'encan son riche mobilier. De sa
splendeur, il ne lui restait que la honte
d'avoir été la dupe d'un misérable. Que
fit-elle pendant les années qui suivirent ?
Nous ne saurions le dire. Evidemment,
elle trouva le moyen de gagner un peu
d'argent, ce qui lui permit de louer et de
meubler un petit appartement rue de Clé-
ry où ayant repris son nom de Cadore,
elle faisait de nouveau, ainsi que nous l'a-
vous dit, son métier de tireuse de cartes.

III

MÉLANIE BERTOUX, COUTURIÈRE.

Mélanie Bertoux n'avait pas eu une des-
tinée semblable à celle de Mme Cadore.

La fausse Mme Durantin lui avait dit :
— Vous êtes couturière et vous connais-
sez parfaitement votre métier ; avec les
vingt mille francs que je vous donne,
vous pourrez vous établir, fonder une mai-
son de couture, et devenir une couturière
en renom.

Or, la Cadore avait été prophétesse sans
avoir eu besoin de consulter ses cartes
pour dévoiler l'avenir. Quand on n'a ja-
mais rien possédé, vingt mille francs c'est
quelque chose. C'était une fortune pour la
pauvre Mélanie. Mais elle pensait à la fa-
çon dont elle avait acquis cet argent et
elle poussait de gros soupirs et versait des
larmes amères. Elle avait beau se dire :

— Je ne pourrais pas, il le fallait !
Elle se trouvait odieuse d'avoir livré son
enfant à une étrangère dont elle ne savait
même pas le nom. La sage-femme lui avait
promis de revenir la voir, et vainement
elle l'avait attendue. Pendant les trois se-
maines qu'elle était encore restée à Saint-
Mandé, la malheureuse mère avait souffert
le martyre. Bien remis, ayant recouvré
ses forces, elle rentra à Paris et loua pour

un mois une petite chambre dans un hôtel
de cinquième ordre.

Avant de chercher du travail et de re-
prendre son aiguille, elle voulait retrouver
Mme Durantin. Elle avait une idée fixe :
avoir des nouvelles de son enfant, le voir
et l'embrasser si c'était possible. Mais, en
se faisant amant de Mélanie sous le faux
nom de Durantin, Mme Cadore s'était
bien gardée de lui donner même une faus-
se adresse. Pendant quinze jours la jeune
femme s'épuisa en démarches et en recher-
ches inutiles. Mais elle savait qu'il n'exis-
tait ni à Paris ni dans la banlieue aucu-
ne sage-femme du nom de Durantin. Ainsi
cette femme, qui lui avait témoigné un si
vif intérêt, lui avait menti, l'avait trompé !
Elle pleura, elle pleura beaucoup.

Hélas ! elle ne pouvait que pleurer !
Cependant elle pensa au conseil que
lui avait donné Mme Cadore. Il était bon.

Elle résolut de le suivre. Assurément elle
pouvait s'établir. Mais aurait-elle immé-
diatement du travail ? Il s'agissait de son
avenir ; elle devait être prudente. Elle se
confeciona un costume, d'un prix mo-
deste, mais qui lui allait à ravir, s'acheta
un chapeau, des bottines, le linge indis-
pensable, et une après-midi, coiffée avec
goût, les mains bien gantées, elle se ren-
dit rue du Sentier pour faire une visite à
Mme Ricquier.

Mme Ricquier, qui lui avait maintes
fois témoigné une sincère amitié, était la
femme d'un très riche négociant en soie-
ries. Cette dame avait deux jeunes filles
de dix-sept et seize ans, qui venaient de
sortir du pensionnat. Très répandue dans
le monde de la finance et du haut com-
merce, elle dépensait beaucoup pour sa
toilette. A chaque saison, il lui fallait pei-
gnoirs, costumes et robe de ville, toilettes
de bal, robes de soirées. Mme Ricquier
était une des meilleures clientes de l'an-
cienne patronne de Mélanie Bertoux.
Dès que la jeune femme se fut fait an-
noncer, la dame la fit entrer dans son
boudoir.

— Comment ! c'est vous ! s'écria-t-elle ;
eh bien, je vous le dis franchement,
votre visite m'est agréable, car, vous ne
l'ignorez pas, j'ai de l'amitié pour vous.

— C'est parce que vous avez toujours
été bonne pour moi, madame, que je me
suis permis de venir vous voir.

— Vous avez bien fait, ma chère en-
fant ; mais qu'êtes-vous donc devenue
depuis cinq ou six mois ? Je me suis in-
formée de vous et j'ai appris que vous
aviez quitté l'atelier de Mme Daubrun.
J'ai voulu savoir pourquoi. Alors, on
m'a raconté une histoire. Est-ce vrai ce
que l'on m'a dit ?

— Je ne sais pas ce qu'on vous a dit,
madame.

— Que votre mari vous avait abandon-
née, avec un enfant. Qu'est-ce que vous
avez fait de votre enfant ?

Mélanie resta un instant interloquée.
Des larmes lui vinrent aux yeux, elle
poursuivit un soupir et répondit d'une voix
mal assurée :

— Il est en nourrice.

— Oui, vous ne pouviez faire que cela.
La jeune femme laissa échapper un nou-
veau soupir.

— Je vous attristai, reprit Mme Ric-
quier ; parlons d'autre chose. Savez-
vous Mélanie, que vous êtes fort bien ha-
billée ? Est-ce vous qui avez fait cette
robe ?

— Oui, madame.

— Elle vous va dans la perfection ; le
corsage est élégant et la jupe tombe des
hanches avec beaucoup de grâce. Tour-
nez-vous un peu, que je voie. Très bien,
très bien, il y a là un goût d'artiste. On
voit que vous savez travailler. Avec rien,
vous faites quelque chose.

— Vous me rendez confuse, madame.

— Ma chère Mélanie, ce que je vous
dis, je le pense. Mme Daubrun a perdu
en vous sa meilleure ouvrière. Mais
asseyez-vous dans ce fauteuil, là, en
face de moi. Où travaillez-vous mainte-
nant ?

— Nulle part, madame.

— Ah ! Est-ce que vous n'avez pas
trouvé à vous placer ?

— Je n'ai pas cherché, madame.

— Ah ! fit encore Mme Ricquier,
regardant la jeune femme avec sur-
prise.

Celle-ci avait l'air embarrassé.

— Allora, reprit la dame en souriant, je
lis dans vos yeux que vous avez quelque
chose à me dire. Parlez sans crainte, je
vous écoute.

— Eh bien, madame, je suis venue pour
vous demander...

— Un service ?

— Un bon conseil donné, madame, peut
être considéré comme un service rendu.
Madame, j'ai l'intention de m'établir ;
comptant sur l'intérêt que vous avez bien
voulu me témoigner, j'ai cru devoir vous
consulter à ce sujet. Pensez-vous que je
puisse réussir ?

— Mais certainement. Pourquoi ne
réussiriez-vous pas ?

— Ainaï vous me conseillez...

— Avez-vous de l'argent ?

— Pas beaucoup, madame ; mais assez,
je crois, pour m'installer convenablement,
acheter quelques pièces d'étoffes et at-
tendre que les quelques personnes qui,
comme vous, madame, s'intéressent à
moi, me donnent du travail.

— S'il en est ainsi, ma chère enfant,
établissez-vous vite et sans hésiter : je
vous promets de vous aider de tout mon
pouvoir. Mes filles et moi, nous serons
vos premières clientes. Je connais beau-
coup de dames ; je ferai pour vous, près
d'elles, une propagande très active, et je
vous les amènerai, soyez-en sûre.

— Oh ! madame, madame !

— Pour vous prouver la sincérité de mon
amitié et combien est grande ma confiance
en vous, je ferai plus encore. Dans les
magasins de M. Ricquier vous trouverez
toutes les étoffes de soie dont vous aurez
besoin et, à ma demande, mon mari vous
ouvrira un crédit.

Mélanie se retira enchantée du gracieux
accueil de Mme Ricquier et des bonnes
promesses qu'elle lui avait faites. Un mois
après, elle était chez elle, dans un joli
petit appartement, au deuxième étage,
rue des Petits-Champs. Elle avait dépensé
quatre mille francs pour son installation
et mis en réserve quatre autres mille
francs pour ses premiers achats d'étoffes,
de passementeries, de boutons, etc. Avec
le reste de ses vingt mille francs, un agent
de change lui avait acheté cinq cents
francs de rente sur l'Etat. C'était presque
la moitié de son loyer.

Mme Ricquier s'était mise en campagne.
Elle plaça si chaleureusement en faveur
de sa protégée auprès de ses amies, que,
dès le lendemain de son installation, la

jeune couturière eut des commandes. Au bout de trois mois, on entra dans la saison d'été, des villas d'eau et des bains de mer ; Mélanie avait déjà, outre deux jeunes apprenties, quatre ouvrières travaillant avec elle. La jeune couturière avait pleinement réussi. Sa maison était fondée. Elle n'avait plus qu'à marcher dans la voie qu'elle s'était ouverte avec l'aide de Mme Ricquier. Sa clientèle se faisait petit à petit, mais avec facilité. Dans un salon :

— Oh ! ma chère, comme vous êtes bien habillée, ce costume vous va... Il est vrai que vous portez admirablement la toilette. Quelle est donc votre couturière ?

— Mme Mélanie Bertoux, une jeune femme nouvellement établie, qui m'a été recommandée par la comtesse de Lucerolle.

— Cette modiste travaille dans la perfection, je veux aussi me faire habiller par elle. Je vous en prie, chère amie, donnez-moi son adresse.

Mélanie Bertoux avait une cliente nouvelle. Les commandes lui venaient ainsi de tous les côtés, elle augmentait successivement le nombre de ses ouvrières. Deux ans s'écoulèrent. Alors, se trouvant à l'étroit dans son petit appartement de la rue des Petits-Champs, elle alla s'installer dans un vaste appartement, au premier étage, rue Saint-Honoré, près de la rue Royale. De chaque côté de la porte cochère, sur deux plaques de marbre, en lisaient en lettres gravées :

MME MÉLANIE BERTOUX,

Couturière

ROBES ET MANÈGES

Les mêmes mots étaient reproduits sur un écusson de cuivre à la porte de l'appartement, qui se composait de huit grandes pièces : un premier salon pour recevoir les visiteuses, un second salon pour l'essayage, deux chambres à coucher, une salle à manger et deux autres belles chambres dont Mélanie avait fait son atelier et où il y avait vingt-cinq ouvrières et cinq apprenties. Dans le grand salon, sur une table d'ébène incrustée d'ivoire, les clientes pouvaient feuilleter les journaux de mode, et des albums richement reliés où se trouvaient les gravures de modes des saisons de l'année. Le salon d'essayage, délicieusement meublé, était une merveille de goût et d'élégance. Il y avait là deux superbes miroirs, de ceux auxquels on a donné le nom de psyché, plus quatre grandes et larges glaces dans lesquelles la cliente pouvait se voir de la tête aux pieds.

Comme on le voit, Mélanie Bertoux marchait rapidement vers la fortune. Tout semblait lui sourire, et cependant elle n'était pas heureuse. Hélas ! elle pensait constamment à son enfant. Que n'aurait-elle pas donné pour retrouver sa chère petite fille ; ou tout au moins pour avoir de ses nouvelles ! Quelques personnes seules connaissaient le malheur de Mélanie ; mais, par discrétion, elles ne lui parlaient jamais de son enfant.

Un jour, Mme Ricquier lui ayant demandé comment allait sa petite fille, sa physionomie exprima une telle souffrance que la protectrice n'osa plus l'interroger à ce sujet. De temps à autre, Mme Ricquier venait voir la cou-

ture, en amie. La fortune de Mélanie était un peu son œuvre. Aussi, comme elle était heureuse de la prospérité, de la jeune femme, un jour elle lui demanda si elle avait des nouvelles de son mari.

— Non, madame, répondit Mélanie.

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— Si, j'ai appris qu'il était à Londres.

— Que fait-il à Londres ?

— Il travaille de son état.

— Vous m'avez dit, je crois, qu'il est bijoutier.

— Oui, madame.

* * * Un matin, vers neuf heures, pendant que la maîtresse couturière et sa première ouvrière distribuaient le travail de la journée, la domestique entra dans l'atelier, s'approcha de Mélanie et lui dit :

— Madame, il y a au salon un monsieur qui désire vous parler.

— Un courtier ?

— Je ne crois pas que ce soit un courtier, madame.

— A-t-il dit son nom ?

— Je le lui ai demandé, mais il m'a répondu qu'il ne pouvait le dire qu'à vous-même.

— C'est bien, priez ce Monsieur de vouloir bien attendre quelques minutes.

Dès qu'elle put quitter ses ouvrières, Mélanie se rendit au salon. Le visiteur était debout, pâle, tremblant, tenant son chapeau à la main.

— Henri ! s'écria la jeune femme en le reconnaissant.

Il posa son chapeau sur la table et se laissa tomber à genoux.

— Mélanie, dit-il avec des larmes dans la voix, je suis arrivé à Paris hier soir ; j'ai quitté Londres où je travaillais depuis plus de trois ans pour venir vous demander pardon. Ma conduite envers vous a été odieuse et lâche ! Pardon, Mélanie, pardon !

Il tendit vers elle ses mains suppliantes. Elle les prit et l'aida à se relever, en disant simplement :

— Henri je vous pardonne !

Et ne pouvant plus les retenir, elle laissa couler ses larmes. Le jeune homme reprit :

— Mélanie, je suis un misérable. Trompé par un faux ami, je vous ai follement et cruellement accusé. Oh ! ce que j'ai fait est horrible, monstrueux ! Je savais que vous m'aimiez ; c'est vous que je devais croire quand, éperdue, folle de douleur, vous protestiez de votre innocence, en sanglotant à mes pieds. Je vous adorais et je vous ai repoussé, vous jetant au visage les plus grossières insultes, vous traitant comme la dernière des malheureuses. La jalouse m'avait fait perdre la raison. Ai-je été assez coupable, mon Dieu ! Je suis parti pour Londres en jurant de ne vous revoir jamais. Je vous quittai, je vous abandonnai lâchement. Et vous alliez être mère ! Ah ! Mélanie, vous avez été vengée par les souffrances que j'ai endurées, parce que je sais que vous étiez innocente.

Pierre Gallon, ce faux ami en qui j'avais une confiance aveugle, est mort à Londres il y a huit jours. Avant de rendre son dernier soupir, rependant du mal qu'il vous avait fait, il m'a déclaré qu'il vous avait odieusement calomniée.

— J'avais besoin de votre pardon, Mélanie, vous me l'avez accordé, merci ! Ah ! votre cœur n'a pas changé, vous êtes tou-

jours bonne ! J'ai appris, il y a environ un an, que, aidé par quelques personnes qui vous avaient priée en amitié, vous vous étiez établie et que déjà, vous étiez une couturière en renom. C'est à votre ancienne adresse qu'on m'a dit que vous demeuriez ici. Pendant une demi-heure, je me suis promené devant la maison, lisant relisant votre nom sur le marbre ; je n'osais pas entrer, j'avais peur. Mais, venu à Paris exprès pour vous demander pardon, je ne pouvais pas retourner à Londres sans l'avoir obtenu, sans avoir eu le bonheur de vous voir. Vous avez rérénus Mélanie, rien ne vous manque, vous êtes heureuse, vous le méritez. Dieu est juste. Je voudrais... Mélanie, après le pardon, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce !

— Oui, une grâce, une satisfaction, un bonheur ! Mélanie je voudrais embrasser votre enfant !

IV

LE PÈRE ET LA MÈRE

Mélanie avait pâli et baissé la tête.

— Je suis bien coupable et je ne peux que vous implorer, reprit la jeune femme ; ne me refusez pas cette satisfaction, cette joie suprême. Je vous en supplie, dit-elle moi où est votre enfant ! Oh ! le voir, l'embrasser, le tenir dans mes bras, sur mon cœur !

La malheureuse se mit à sangloter.

— Mélanie, pourquoi cette douleur, ces sanglots ? où est votre enfant ? Je l'aime, Mélanie, je l'aime !

La jeune femme couvrit son visage de ses mains et murmura d'une voix étranglée :

— Il est mort !

— Mort, mort ! répéta Henri sourdement.

Il laissa échapper une plainte et ses larmes jaillirent.

— Notre enfant est mort, continua-t-il, parce que, dénué de tout, sans soutien, vous n'avez pu le garder près de vous, parce que les soins lui ont manqué. Ah ! je suis plus misérable encore que je ne le pensais, si je ne vous avais pas abandonné, il eût vécu. Je suis le meurtrier de mon enfant ! C'est horrible, horrible !

— Oui, répondit-elle d'une voix douloureuse, la perte de mon enfant a été la conséquence de votre abandon.

— Et vous avez pu me pardonner !

— On vous avait trompé !

— C'était un petit garçon ?

— Non, une petite fille.

— Combien de temps a-t-elle vécu ?

— Quelques mois.

— Elle est morte en nourrice ?

— Oui.

— Loin de Paris !

— Oui, loin de Paris.

Il y eut un assez long silence. Ils pleuraient. Sans se chercher, leur mains se rencontrèrent et restèrent unies.

— Oh ! oui, reprit Henri, vous êtes bonne et miséricordieuse, je suis un rien qui vaillait et vous avez pitié de moi. Pas une parole amère. Au lieu de me chasser de votre maison, vous me recevez comme un ami. Pourtant, Mélanie, vous auriez le droit de me haïr.

— Peut-être. Mais je me souviens que vous m'avez aimée, Henri ; j'oublie ce que j'ai souffert et ne veux plus penser aux larmes que j'ai versées.

l'appria, il y a environ un par quelques personnes prise en amitié, vous et que déjà, vous étiez en renom. C'est à votre qu'on m'a dit que vous Pendant une demi-heure, ené devant la maison, lire nom sur le marbre ; je rer, j'avais peur. Mais, près pour vous demander pouvais pas retourner à voir obtenu, sans avoir eu voir. Vous avez ré-rien ne vous manque, vous vous le méritez. Dieu est rais. ... Mélanie, après le grâce à vous demander.

franco, une satisfaction, un amie je voudrais embrasser

IV

MÈRE ET LA MÈRE

et pâli et baissé la tête. n coupable et je ne peux rer, repris le jeune homme ; sa cette satisfaction, cette Je vous en supplie, dit-ore enfant ! Oh ! le voir, tenir dans mes bras, sur

seuse se mit à sangloter. pourquoi cette douleur, ces et notre enfant ? Je l'aime, lino !

lino ! comme couvrit son visage de larmes d'une voix étran-

ort ! répéta Henri sourde-

chapper une plainte et ses

ant, faut est mort, continua-t-il,

innée de tout, sans soutien, u le garder près de vous,

suins lui ont manqué. Ah !

misérable encore que je ne le

ne vous avais pas abandon-

eu. Je suis le meurtrier de

C'est horrible, horrible !

ondit-elle d'un ton doule-

re de mon enfant à été la con-

voite abandon.

avez pu me pardonner !

avait trompé !

un petit garçon ?

ne petite fille.

de temps à-t-elle vécu ?

es mois.

mourte en nourrice ?

de Paris l

n de Paris.

un assez long silence. Ils pleu-

nt et cherchier, leur mains se

int et restèrent unies.

ui, reprit Henri, vous êtes

néfériodieuse, je suis un rien

vous avez pitié de moi. Pas

andré. Au lieu de me chas-

—Mélanie, voilà de consolantes paroles, mais elles sont impuissantes à apaiser mes remords. Depuis que je me suis éloigné de vous, vous avez sans cesse occupé ma pensée. Vous croyant coupable, je vous maudissais ; je vous maudissais, Mélanie, et le maudit, c'était moi ! Je voudrais vous le cacher, mais je ne peux pas, Mélanie, je vous aime toujours, et je jure de vous rendre heureuse. Mais, maintenant, entre vous et moi, la distance est grande : vous avez monté, je suis resté en bas. Tenez, pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis, je suis un insensé : Si vous n'étiez toujours qu'une simple ouvrière, vous me répondriez froidement. " Je ne vous hais pas, mais vous m'êtes devenu indifférent ; je vous ai aimé, mais je ne vous aime plus ! "

Mélanie regarda longuement Henri.

—Je n'ai plus le droit de vous aimer !

—Henri, je ne suis plus une simple ou-

vière ; mais je suis toujours Mélanie Bertoux, qui vous a donné son cœur et sa vie. Henri, moi aussi je vous aime tou-

jours !

—Mélanie ! Quoi, malgré mes torts

envers vous, vous accepteriez ?

—Quand vous le voudrez, Henri, je

vous reprendrez.

—Oh ! ma femme ! que vous êtes

bonne !

* * Un mois après, Mélanie Bertoux

représentait le nom de Mme Henri Levas-

seur.

Comme Mme Cadore, elle changea son

enseignement ; mais M. Henri Levasseur n'é-

tait pas pètri de la même pâte que M.

Jules Peruiset. Sa femme travaillait, ga-

gnait de l'argent ; il voulait travailler de

son côté et gagner aussi. A deux, on

mettrait moins de temps à faire fortore.

Avec cinquante mille francs que lui avan-

ça Mélanie, M. Levasseur acheta une pe-

tite boutique au Palais-Royal et vendit

des bijoux. Les bénéfices de la bijouterie

vinrent bientôt se joindre à ceux de la

couture ; ils s'accablèrent l'un des deux

époux au point qu'ils eussent voulu,

se retirer des affaires avec plus d'un mil-

lion de fortune.

Mais il leur manquait un enfant. Ne

pas avoir un enfant à aimer était leur

deuxième désespoir. En vérité, c'é-

tait bien la peine d'avoir travaillé et si

bien réussi. Pour avoir un enfant, ils

auraient donné tout ce qu'ils possédaient.

Ils étaient jeunes encore ; en continuant

à travailler, ils auraient gagné une nou-

velle fortune. Un enfant met la joie au

cœur, donne tous les courages.

Tous les jours M. Levasseur quittait

son magasin à sept heures et ne revenait

plus au Palais-Royal. Il dînait avec sa

femme et restait près d'elle. Ils n'a-

vaient que ces heures du soir pour causer

de leurs affaires. M. Levasseur avait un

premier commis qui le remplaçait. Ce

et parfois son visage prenait une expres-
sion si douloureuse que le mari s'effrayait.
Disons-le, les regrets exprimés par Henri
faisaient horriblement souffrir la pauvre
mère : ils tombaient sur son cœur comme
du plomb en fusion. De temps à autre
s'agitait cette question : quitterait-on
bientôt les affaires, ou continuerait-on à
travailler ? Henri trouvait qu'ils étaient
assez riches pour avoir le droit de se re-
poser. A quoi bon tant amasser puisqu'ils
n'avaient personnes après eux pour re-
cueillir leur héritage ?

Ils avaient loué, à Bois-Colombes, une
maison de campagne où ils allaient passer
le dimanche pendant la belle saison. Mais
M. Levasseur aurait voulu acheter une
villa à quelques lieues de Paris, au bord de
la Seine. Mélanie n'était pas du même
avis que son mari : elle voulait travailler
encore et augmenter le chiffre de leur for-
tune. Ils étaient jeunes et avaient la
santé ; ils s'emuleraient s'ils n'étaient
plus occupés. Au sujet de l'achat de la
villa, elle répondait :

—Nous avons bien le temps, attendons.

Mais elle ne faisait pas connaître à son
mari le fond de sa pensée. Quelque
chose lui disait que sa fille vivait et qu'il
n'était pas impossible qu'elle la retrouvât
un jour. En songeant à sa fille qu'elle
répondait toujours à son mari :

—Attendez.

C'est pour sa fille qu'elle voulait tra-
vailler encore. Le jour où elle la retrou-
verait, comme elle serait heureuse de lui
dire :

—Chère enfant, j'ai été forcée de t'a-
bandonner ; mais c'est en pensant à toi,
c'est pour toi que j'ai travaillé, tout ce
que je possède t'appartient.

Un soir, en causant comme d'habitude,

M. Levasseur dit à sa femme :

—Tu ne veux pas céder ta maison et

tu tiens à ce que je garde la mienne ; soit,

restons dans les affaires ; mais si nous

venions à mourir tous les deux ; que deven-

drat notre fortune ?

Mélanie baissa la tête et devint rêveuse.

—Cur, enfin, continua le mari, je ne me

connais aucun héritier, et toi, tu n'as que

ta vieille tante, qui ne t'a jamais aimée,

qui même t'a chassée de chez elle quand

tu avais besoin de son aide.

—C'est vrai, murmura la jeune femme.

—Ce matin, j'ai lu dans un journal un

procès judiciaire des plus singuliers. Il

s'agit d'un enfant que ses parents, de pau-

vres ouvriers, ont vendu à des gens riches.

qui l'ont adopté.

Mélanie releva brusquement la tête.

—Aujourd'hui, le père et la mère veu-

lent reprendre leur enfant, et les autres,

qui se sont attachés à lui, veulent le gar-

der. Voilà l'affaire qui va se plaider de-

vant le tribunal. Eh bien, Mélanie, une

idée m'est venue.

—Une idée ?

—Puisqu'il y a des mères qui vendent

leur enfant, si nous en achetons un ?

La jeune femme se dressa comme une

par un ressort, pâle, frémissante, les yeux

hagards.

—Tais-toi, malheureux, tais-toi ! s'é-

cria-t-elle d'une voix étranglée.

Les jambes lui manquèrent, elle retom-

regardait. Il ne comprenait pas. Il ne pou-
vait pas comprendre.

—Pourquoi cette douleur ? Qu'as-tu ?

demanda-t-il, lui prenant les mains.

—C'est trop, c'est trop, prononça-t-elle

d'une voix rauque, je ne peux plus, je ne

peux plus ! Ce terrible secret m'étouffe, il

est devenu si lourd qu'il m'écrase ! Ah !

tu me demandes ce que j'ai ! eh bien, je

vais te le dire. Je t'ai menti, Henri, je

t'ai menti en te disant que ma

filie, ma petite Henriette était morte

chez sa nourrice. La vérité, la voici : j'ai

abandonné ma fille ou plutôt je l'ai ven-

due !

—Mélanie, que dis-tu ? Est-ce que tu

perdis la raison ?

—Non, non. Je te dis ce qui est que : Je ne

peux plus garder mon secret. J'ai livré

ma fille, je l'ai vendue, oui, vendue, puis-

qu'un me la prenait, on m'a donné vingt

mille francs. C'est avec cette argent que

je me suis établie. Il n'était pas maudit,

cet or, puisque nous avons fait fortune.

Écoute, Henri, écoute. Quelques heures

après sa naissance, mon enfant fut arraché

de mes bras, et depuis je n'ai pu sa-

voir ce qu'il était devenu. Pourtant, j'ai

voulu la retrouver, ma chère petite, je

l'ai cherchée, je la cherche encore, je la

chercherai jusqu'à ce que je la retrouve,

car il y a en moi une voix qui me crie sans

cesse :

—Ne perds point courage ; ta fille n'est

pas morte, tu la rattras, elle te sera ren-

due ! "

Le mari écoutait, éperdu, les yeux dé-

mesurément ouverts, la bouche béante.

Mélanie poursuivait :

—Tu voudrais que j'eusse une voiture,

tu ne grombles parce que je sors toujours

à pied. Eh bien, je ne sors jamais autre-

ment, afin de pouvoir examiner toutes les

femmes d'un certain âge que je rencontre

dans les rues. Vois tu, je conserve l'espoir

de me trouver un jour face à face avec la

femme qui m'a pris mon enfant. Elle est

vieille aujourd'hui, elle doit avoir soixante

et des années ; mais je la reconnaitrais

entre mille ; j'ai gardé ses traits dans ma

mémoire. Dieu du ciel, Dieu juste et puis-

sant, placez donc une fois encore cette

femme sur mon chemin ! Ah ! comme elle

a su s'y prendre pour m'amener à lui ven-

dre ma fille ! Henri, voilà ce que j'ai fait,

voilà mon crime !

—Ah ! je suis plus coupable que toi !

s'écria-t-il avec désespoir.

Et, à son tour, courbé comme sous une

malediction, il se mit à sangloter. Après

qu'il serait bien soigné, elle s'était décidée à se séparer de sa chère petite. Henri avait écouté, le cœur serré comme dans un étou et en frémissant.

— Ainsi, demanda-t-il, tu n'as jamais revu cette femme qui s'est fait connaître sous le faux nom de Durantin ?

— Jamais.
— Était-ce réellement une sage-femme ?
— Oui.

— Dans ce cas, il n'est pas impossible de la retrouver.

— Où la chercher ? Il n'y a pas à Paris de Mme Durantin, sage-femme.

— Sans aucun doute ; du reste, elle ne s'en est point cachée, elle agissait pour le compte d'une autre personne.

— De cette dame très riche dont elle m'a parlé. Je n'ai aucune raison de supposer que, sur ce point, elle m'ait trompée. Assurément, elle ne m'a pas pris mon enfant pour lui faire du mal. Ma petite fille a été donnée à la dame riche, qui, probablement, l'a adoptée.

— C'est ce que nous devons admettre. Et si notre fille a vécu...

Elle n'est pas morte, Henri, elle vit ! exclama la mère avec un accent convaincu.

— Oui, Mélanie, ayons cet espoir et aussi celui de la retrouver un jour. Elle est maintenant dans sa dix-huitième année, notre fille, et comme elle doit te ressembler, elle est grande et belle, il est impossible que sa mère adoptive ne l'ait aimée ; alors elle est heureuse.

— Henri, répliqua vivement la jeune femme, une fille ne peut être heureuse que près de sa mère, sa vraie mère !

— Oui, si elle sait que sa vraie mère existe et qu'elle n'est que la fille adoptive de la femme près de laquelle elle vit. Mais cela Mélanie, elle doit l'ignorer. Ah ! si elle savait que nous la pleurons, si elle savait toute la tendresse, tout l'amour qu'il y a pour elle dans nos cœurs !

— Henri, nous la chercherons !

— Oui. Et nous la retrouverons !

— Je n'ai jamais perdu cet espoir.

— Le hasard nous servira.

— Le hasard, mon ami, c'est la Providence.

— Eh bien, que la Providence nous vienne en aide.

— Henri, pour retrouver notre fille, nous dépenserons, si le faut, la moitié de notre fortune.

— Notre fortune tout entière, ma chère femme. Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas que nous nous retirions des affaires !

— Nous devons travailler pour notre enfant.

Le père et la mère sans enfant se joirent dans les bras l'un de l'autre et mêlèrent leurs larmes.

V

CE QUE FILLE VEUT...

M. de Carmelle était seul dans son cabinet. Il achevait de lire son courrier. Soudain la porte s'ouvrit et Mlle Valentine entra toute souriante.

— Comment, fit M. de Carmelle, déjà levée ! On ne dirait pas que tu t'es couchée cette nuit après deux heures du matin.

— J'ai mal dormi, j'étais agitée. Je me suis réveillée à huit heures et levée aussi-tôt. J'ai entr'ouvert la porte de la chambre de maman : mais elle dormait d'un sommeil si profond

que je me suis éloignée sans faire de bruit, et je suis descendue pour avoir le plaisir de causer un instant avec toi. Tu es occupé, est-ce que je te dérange ?

— Nullement, je lis ma dernière lettre.

— Eh bien, lis chère père j'attendrai que tu aies fini.

M. de Carmelle acheva de lire la lettre, indiqua la réponse à faire par une annotation au crayon bleu, fit un paquet de toutes les lettres qui étaient sur son bureau et sonna un garçon à qui il remit le paquet. Puis, se tournant vers sa fille.

— Maintenant, mignonne, dit-il, je suis tout à toi.

Valentine s'assit sur les genoux de M. de Carmelle, le prit par le cou et mit sur ses joues deux gros baisers sonores.

— Voyons, t'es-tu bien amusée, hier, au bal de la préfecture ? demanda le père.

— Oui, bien et beaucoup.

— Tu as dansé ?

— Oh ! cela ne se demande pas.

— Il y avait beaucoup de monde ?

— Toute la ville.

M. de Carmelle se mit à rire.

— Excepté, dit-il, les personnes qui, comme moi, ont été empêchées de se rendre à l'invitation du préfet.

— C'est vrai, je dois te dire, chère père, que ton absence a été remarquée ; pour ma part, j'ai regretté que tu n'aies pas pu venir.

— Du moment que tu as beaucoup dansé, que tu t'es amusée.

— Oui, mais ça ne fait rien, j'aurais voulu que tu fusses là.

— Pour vous admirer, mademoiselle ; vous étiez donc bien belle ?

— Méchant, tu sais bien que je ne suis pas coquette.

— Ce qui n'empêche pas que tu sois adorable.

— Père tu aimes bien ta fille ?

— Si je l'aime !

— Oh ! oui, tu m'aimes ; je le sais bien, va. Veux-tu que je cause avec toi et que je t'ouvre mon cœur ?

— D'abord, mademoiselle, vous ne devez causer avec moi qu'à cœur ouvert.

— C'est vrai. Père, tu m'as dit souvent que quand je voudrais me marier tu me laisserais choisir mon mari.

— Eh bien ?

— Eh bien, patih père chéri, je crois que, bientôt, j'aurai le désir de me marier.

— Vraiment ? Alors le choix du mari est fait.

— Je crois que oui.

S'il en est ainsi, Valentine, répondit M. de Carmelle devenu sérieux, tu vas me dire où tu as rencontré le beau garçon qui a le bonheur si envié de plaire à ma fille.

— A Paris, plusieurs fois l'hiver dernier, chez Mme Dulanier et aussi chez Mme la baronne de Molènes.

— Il te faisait danser ?

— Oh ! très peu ; ce n'est pas un danseur et n'a qu'un goût médiocre pour la danse ; mais il y met tant de bonnes volontés. Par exemple, il ne ressemble pas à M. de Canonge, dont Mlle de Nangis me parle sans cesse et qu'elle voudrait me faire épouser ; M. de Canonge conduit le cotillon, nous apprend toutes les danses

du vieux temps et danserait pendant vingt-quatre heures sans s'arrêter.

— Laisse M. de Canonge et occupons-nous de l'autre.

— J'aime mieux cela.

— Ta mère le connaît ?

— Maman l'a vu certainement ; mais je crois qu'il n'a pas autrement attiré son attention.

— Est-ce qu'il t'a adressé des paroles d'amour ?

— Jamais ! il n'a pas osé.

— Tu suppose donc qu'il t'aime ?

— Oui.

— Pourtant, s'il ne t'a rien dit.

— Quand il me regardait, ses yeux avaient une expression.

— Et toi, tu le regardais aussi ?

— Naturellement.

— Enfin, Valentine, il y a six ou huit mois que tu connais ce jeune homme et aujourd'hui seulement tu me parles de lui.

— C'est que je l'ai revu.

— Quand ?

— Hier.

— Oh cela ?

— Au bal de la préfecture.

— C'est donc un jeune homme de la ville ?

— Non, il habite à Paris.

— Comment se trouvait-il chez le préfet ?

— C'est un ami intime de M. Georges, le fils du préfet.

— Alors, je comprends. Quel âge a-t-il ce jeune homme ?

— Il peut avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

— Il est bien ?

— Oui, très bien, il est beau et grand comme toi !

— Quo fait-il ?

— Je ne sais pas.

— Il a de la fortune ?

— Je ne sais pas.

— Nous l'apprendrons plus tard. Mais voyons, Valentine, aimes-tu réellement ce jeune homme que tu connais à peine ? As-tu suffisamment interrogé ton cœur ?

— Écoute, cher père, tu vas voir : Quand nous sommes revenus à Troyes, dans les premiers temps, j'ai beaucoup pensé à lui, je le voyais dans mes rêves. Le jour, il y avait des instants où, sans bien savoir pourquoi, j'étais triste. Je m'imaginais qu'il viendrait à Troyes et nous ferait une visite ; je l'attendais. Un bruit dans la cour ou un coup de sonnette à la porte me faisait tressaillir et mon cœur se mettait à battre. Cependant, je me disais sans cesse que j'étais folle, que probablement, je ne le reverrais jamais. A la fin, je pensais moins à lui ; mais chaque fois que son souvenir venait me enlever, tout à coup, j'éprouvais au cœur une émotion extraordinaire. Hier soir, quand nous entraînâmes, maman et moi, dans le grand salon de la préfecture, un jeune homme sortit vivement d'un groupe et vint nous saluer ; c'était lui ! Juge de ma surprise. Quelle émotion et aussi quelle joie ! Je me sentais si heureuse que si je ne m'étais retenue, je lui aurais sauté au cou pour l'embrasser.

— Oh ! oh ! fit M. de Carmelle.

— Rasseure-toi, reprit vivement la jeune fille, je ne pouvais pas faire cela ; d'abord il y avait trop de monde autour de nous. D'ailleurs, je te dis cela pour te faire connaître mes impressions. Lui aussi a été

champs et danserait pendant
heures sans s'arrêter.
M. de Canonge et occupais.
deux cela.
le connaît ?
l'a vu certainement ; mais je
n'ai pas autrement attiré son
qu'il t'a adressé des paroles
il n'a pas osé.
ose donc qu'il t'aime ?
t, s'il ne t'a rien dit.
l moi regardait, ses yeux
expression.
le regardais aussi ?
ment.
Alentine, il y a six ou huit
connaiss ce jeune homme et
seulement tu me parles de
je l'ai revu.

la préfecture.
no un jeune homme de la
abité à Paris.
se trouvait-il chez le pré-
mi intime de M. Georges.
comprends. Quel âge a-t-il
me ?
voir vingt-six ou vingt-sept
bien, il est beau et grand

l ?
pas.
fortune ?
pas.
prendrons plus tard. Mam
entine, aime-tu réellement
me que tu connais à peine ?
ment interrogé ton cœur ?
her père, tu vas voir ; Quand
revenus à Troyes, dans les
s, j'ai beaucoup pensé à lui,
s mes rêves. Le jour, il y
anta oh, sans bien s'en
lais triste. Je m'imaginai
à Troyes et nous ferait une
tenda. Un bruit dans la
up de sonnette à la porte
saillir et mon cœur se met-
tendant, je me disais sans
la folle, que probablement.
mais jamais. A la fin, je pen-
ai ; mais chaque fois que
enait me surprendre, tout à
mais au cœur une émotion
Hier soir, quand nous en-
et moi, dans le grand sa-
nature, un jeune homme sor-
un groupe et vint nous sa-
il ! Juge de ma surprise.
et aussi quelle joie ! Je
sais que si je ne m'étais
aurais sauté au cou pour

it M. de Carmeille.
l, reprit vivement la jeune
rais pas faire cela ; d'abord
le monde autour de nous.
dis cela pour te faire com-
pression. Lui aussi a été

heureux de me revoir et je m'appercus
qu'il était fort troublé. Il m'a fait danser
souvent et plusieurs fois, sans le vouloir.
sa main a doucement serré la mienne. Il
m'a parlé de choses insignifiantes ; mais
je vis bien que ce n'était pas ce qu'il au-
rait voulu me dire. Je te le répète, cher
père, il n'ose pas... Et puis il était gêné,
M. de Canonge avait constamment les
yeux sur lui. Décidément, je finirai par lui
détester, M. de Canonge.

M. de Carmeille ébaucha un sourire.
— Nous sommes rentrées, continua Val-
entine, je me suis couchée, au lieu de
m'endormir, je me suis mise à pleurer.
J'étais heureuse et je pleurais ! C'est
drôle !

— Et fatiguée, au lieu de te reposer, de
dormir, toute la nuit tu as pensé au beau
jeune homme ?

— Oui.
M. de Carmeille mit sa main sur son
front et resta silencieux, songeur. Valen-
tine l'embrassa.
— Père, est-ce que je t'ai contrarié ? de-
manda-t-elle.

— Non certes.
— Alors, à quoi penses-tu ?
— A ton bonheur.
— Je t'ai tout dit ; crois-tu que je l'ai-
me ?

— Oui. Mais pourquoi aimes-tu ce jeune
homme ? Est-ce parce qu'il est beau ?
La jeune fille secoua la tête.

— Non, répondit-elle gravement, je l'ai-
me parce qu'il est intelligent, qu'il a du
cœur, des sentiments élevés et que, comme
toi, il est bon.

— Très bien ; mais tu ne peux pas savoir
si ce jeune homme possède toutes ces qua-
lités.

— Elles sont écrites dans son regard.
— Comment se nomme-t-il ?
— James Lincoln.
— James Lincoln ! mais c'est un nom
d'anglais !

— Ou américain, ajouta la jeune fille ;
mais il n'a aucun accent étranger, et je
t'assure qu'il a le cœur d'un français.

— Enfin, du moment que tu l'aimes !
— Et, crois-le, cher père, si je l'aime,
c'est qu'il est digne de toi, de ma mère et
de moi.

— Nous verrons.
— Maintenant, cher père, j'ai une chose
à te demander.

— Quel est cette chose ?
— Dans quinze jours, nous nous ren-
drons aux Cormiers !

— Oui.
— Et tu vas faire tes invitations pour
les chasses ?

— Comme chaque année.
— Et bien, cher père, il faut inviter M.
Lincoln.

M. de Carmeille eut un haut-le-cœur.
— Ma chérie, répondit-il, j'ai un peu
l'habitude de faire tout ce que tu veux.

— Ce n'est pas une mauvaise habitude,
fit-elle d'une voix câline.

— Oh ! enfant gâtée ! répliqua M. de
Carmeille. Seulement, cette fois, ce que
tu me demandes n'est pas possible.

— Pourquoi ?
— Je ne connais pas M. Lincoln.
— Cher père, il viendra aux Cormiers et
tu le connaîtras.

— Valentine, il me semble que, en ce
moment, tu ne te préoccupes pas assez des
convenances. Encore une fois, je ne peux
pas inviter ce monsieur à venir passer

chez moi, chez ta mère, si tu aimes mieux,
quinze jours ou trois semaines. Il te plaît,
tu vois en lui ton futur mari, soit ; mais
il n'a été présenté ni à ta mère ni à moi,
et tu dois comprendre que, dans ces con-
ditions, une invitation serait étrange.
Il y a des choses qu'un père ne saurait
faire.

— Oui, oui, tu as raison ; je n'avais pas
pensé à cela. Mais si M. Lincoln vous était
présenté, à toi et à maman ?

— Dame, la situation ne serait plus la
même.

— Eh bien, cher père, j'ai trouvé un
moyen.

— Voyons.
— M. Lincoln doit rester à Troyes qua-
tre ou cinq jours ; il faudrait inviter à dî-
ner pour demain ou après-demain, le pré-
fet, sa femme et leur fils. Naturellement
tu prierais M. George Vibert d'amener
son ami.

— Hum, c'est un peu hasardé !
— Oh ! avec un tant soit peu d'adresse.

— Tiens, Valentine, tu es une sirdine !
— Tu inviteras le préfet ?

— Puisque tu le veux.
— Tu es toujours les meilleurs des pères ;
je l'adore !

Et elle se mit à le manger de baisers.
— Folle, folle, disait-il, va-t-en, va-t-
en !

A son oreille elle chuchota ces mots :
— Je suis heureuse !
Et, radieuse, elle s'élança hors du cabi-
net.

* M. de Carmeille n'eut pas besoin de
se rendre à la préfecture. Ayant une com-
munication à lui faire, le préfet vint le
voir dans l'après-midi. Il fit son invitation
pour le lendemain.

— Je l'accepte pour Mme Vibert et
pour moi, répondit le préfet ; mais peut-
être mon fils ne viendra-t-il pas ; il doit
tenir compagnie à un de ses amis qui
est venu passer quelques jours avec lui.

— En effet, on m'a parlé d'un jeune
homme, M. Lincoln. Ma femme et ma
sœur le connaissent un peu, elles l'ont
vu à Paris. Ah ! il est l'ami de M. Geor-
ges Vibert ?

— Son ami intime.
— En deux mots vous faites son éloge,
monieur le préfet.

— Je vous remercie pour mon fils.
— Je fais grand cas des mérites de M.
Georges, vous le savez. Est-ce que M.
Lincoln est aussi ingénieur des ponts et
chaussées ?

— M. Lincoln est ingénieur des mines.
C'est un garçon d'une intelligence rare et
qui est appelé à un brillant avenir. A peine
âgé de vingt-cinq ans, il occupe déjà
un poste très important au ministère des
travaux publics.

— Mme de Carmeille lui donnait vingt-
sept ou vingt-huit ans.

— Homme de travail, sérieux, réfléchi,
il paraît, en effet, plus âgé qu'il ne l'est.

— Il n'est pas d'origine française ?
— Il est né en Amérique : son père et
sa mère sont Américains ; mais dès l'âge
de quatorze ans il a été amené en France
pour achever ses études. A dix-huit ans,
il est entré à l'Ecole polytechnique. C'est
là que lui et mon fils se sont connus et
sont devenus amis inséparables. James
Lincoln, élève de premier ordre, sortit de
l'Ecole polytechnique avec le numéro qua-
tre et passa à l'Ecole des mines. Il est
fils unique ; il a de la fortune, il habi-

tent à Paris, rue de Balzac, un charmant
petit hôtel. James Lincoln, le père, est,
paraît-il, un petit cousin du fameux Lin-
coln, qui fut président de la République
des Etats-Unis.

— Mon cher préfet, vous faites naître
en moi le désir de connaître ce jeune
homme.

— Rien de plus facile ; avant son départ
je l'amènerai ici et aura le plaisir de vous
le présenter, ainsi qu'à Mme et Mlle de
Carmeille.

— Au fait, mon cher préfet, puisque
vous avez accepté mon invitation à dîner
pour demain, pourquoi votre fils ne vien-
drait-il pas avec son ami ?

— Du moment que vous invitez M. Lin-
coln. Georges n'a plus aucune raison pour
ne pas accepter.

— Alors, c'est entendu ?
— Je transmettrai votre invitation aux
deux amis.

Le préfet partit, Valentine accourut
près de M. de Carmeille.

— Eh bien ? demanda-t-elle.
— Il viendra demain.

— Pour dîner ?
— Oui.

— Tu le regarderas bien, n'est-ce pas ?
— Sois-en sûre.

— Et franchement, tu me diras ce que
tu penses de lui.

— Oui. Mais, en attendant, nous cau-
serons de tout cela, ce soir, avec ta mère.

Le lendemain, le jeune ingénieur des
mines fut présenté par le préfet. Très
distingué, bien élevé, homme du monde,
il plut aussitôt. On n'eut pas de peine à
le trouver charmant. Il se montra très
aimable auprès de Mme de Carmeille. Il
parla peu ; mais ce qu'il dit donna une
haute opinion de sa personne et de son
savoir. Séance tenante, les deux amis
furent invités à venir faire l'ouverture de
la chasse dans les bois du domaine des
Cormiers. Ils acceptèrent avec joie. Valen-
tine aurait voulu que ce fut avec en-
thousiasme par M. James Lincoln. Elle
oubliait toujours que son père était im-
mensement riche et que, près d'elle, la
timidité ou la crainte d'un soupçon était
toute naturelle. Quand ses invités se fu-
rent retirés et qu'il se trouva seul, M. de
Carmeille se dit :

— Je crois, en effet, que Valentine a
trouvé son mari !

VI.

UN PROBLÈME À RÉSOUDRE

Il y avait nombreuse et brillante réu-
nion au château des Cormiers. On était
constamment en fête. Depuis quelques
années, M. et Mme de Carmeille ne re-
cevaient pas moins de cent personnes au
château pendant les mois de septembre
et d'octobre. Les invités restaient plus
ou moins longtemps, les uns huit jours,
les autres quinze jours ; mais dès qu'une
famille s'en allait, une autre la rempla-
çait. On venait de Troyes, de Paris et
un peu de tous les côtés de la France, car
M. de Carmeille avait partout des amis.

Bien avant l'aube, les corps des pi-
queurs sonnaient le réveil. Les chas-
seurs s'habillaient, s'armaient, la meute
sortait du chenil et l'on se mettait en
chasse. Les bois du domaine étant bien
peuplés, on ne revenait jamais sans avoir
un certain nombre de pièces du gibier à
envoyer aux amis.

Dans une matinée, il n'était pas rare que cinq ou six chevreuils et vingt lièvres tombassent sous les coups des chasseurs. Quelques-uns de ces messieurs préféraient la chasse en plaine avec chiens d'arrêt ; ils tuaient la perdrix, la caille, la bécasse et aussi la bécassine ; cette dernière, oiseau exquis, abondait sur les bords d'un étang qui se trouvait au milieu d'une immense prairie.

Le samedi de chaque semaine était consacré à la chasse aux sangliers, dont les gardes suivaient la piste et qu'on faisait sortir des épaïs fourrés. On chassait rarement dans l'après-midi ; lorsque cela arrivait, des dames à cheval, Valentine en tête, suivaient la chasse.

La jeune fille était une excellente écuyère, et elle portait avec grâce et élégance son costume d'amazone. Elle avait autour d'elle un essaim de folles jeunes filles, dont les mamans tenaient compagnie à Mme de Carmoille en l'absence des chasseurs. Au milieu de ces jeunes compagnes, Valentine était comme une reine entourée de sa cour. Reine et souveraine, elle l'était par sa grâce, sa beauté, le rayonnement de sa personne. Le château était plein de bruit et de chansons. On faisait de la musique, ou chantait, on dansait, on riait. Enfin on s'amusa. Et le temps s'écoulait vite, trop vite. Valentine s'en apercevait. En soupirant, elle pensait.

— Déjà huit jours qu'il est aux Cormiers.

Elle parlait, on le devine, de M. James Lincoln, le jeune ingénieur des mines, qui, ayant accepté l'invitation de M. de Carmoille, était venu pour quinze jours aux Cormiers. Encore quelques jours, et il retournerait à Paris. Valentine aurait voulu pouvoir faire comme le Jésus biblique, arrêter le soleil. La jeune fille se trouvait heureuse partout, du moment qu'elle avait près d'elle ceux qui l'aimaient et qu'elle aimait. Mais, comme Mme de Carmoille, il lui semblait qu'aux Cormiers elle était plus chez elle et mieux à l'aise. C'est au château qu'elle était née, croyait-elle. Son berceau avait été conservé tel qu'il était arrivé de Paris, et, avec émotion, elle le montrait à ses jeunes amies.

— Croirait-on que j'ai dormi dans cette chose si petite ! disait-elle en souriant.

Les jardins du château étaient beaux, admirablement entretenus, bien plantés et égayés par une très nombreuse variété de fleurs bordant les allées. Le parc était grand. Valentine en connaissait tous les détours ; elle aimait à y conduire ses compagnes, leur servant de guide, leur faisant voir les chutes d'eau, les cascades, les grottes, le labyrinthe, toutes les choses intéressantes et curieuses. Quand elle éprouvait le besoin de s'isoler, d'être seule, c'est dans le parc qu'elle cherchait la solitude, s'égarant dans les allées, sous des arceaux de verdure.

Georges Vibert avait accompagné son ami James ; ils devaient partir le même jour. M. de Canonge était aussi du nombre des invités ; mais il ne devait pas s'en aller, lui ; il restait les deux mois. N'ayant rien à faire, tout son temps lui appartenait. Il n'avait d'autres soucis que de trouver le moyen de ne pas s'ennuyer de sa vie oisive. Il avait vingt-six ans et était un assez joli garçon ; il avait l'habitude du monde, causait bien, cherchant à paraître

spirituel. Mais, chez lui, tout était à la surface, au fond, rien. Il avait d'ailleurs le double ridicule d'être infatué de sa personne et entiché de sa noblesse, il était baron. Il avait une belle fortune, environ cent cinquante mille livres de rentes. Il n'avait pas eu beaucoup de peine à l'acquiescer ; elle lui venait de plusieurs héritages. Il avait encore un million à recueillir un jour ; ce million était la fortune de la vieille demoiselle de Nangis, dont il était le neveu et l'unique héritier.

On voyait en lui le futur mari de Valentine et lui-même, très présomptueux, croyait sérieusement que la jeune fille lui était destinée et que, dès qu'elle aurait ses dix-huit ans accomplis, elle serait sa femme. Aussi lui faisait-elle sa cour en conscience. Et, comme Valentine, voyant en M. de Canonge un ami de sa famille, n'était pas moins gracieuse et aimable avec lui qu'avec les autres personnes qui fréquentaient le salon de Mme de Carmoille, il s'imaginait sérieusement qu'il était aimé. Du reste, n'avait-il pas vu, déjà, trois ou quatre prétendants lui céder la place ?

Mlle de Nangis le poussait, l'aiguillonnait et il allait de l'avant. La vieille fille attendait que le moment fût venu pour faire officiellement la demande en mariage. N'ayant pu avoir le père, elle avait juré que son neveu aurait la fille. Du reste, elle ne se gênait point pour dire à qui voulait l'entendre que son neveu Antonin était le seul jeune homme qui convint à la belle Valentine et qu'on pouvait le considérer comme marié. M. de Canonge partageait si bien les idées de sa tante que, déjà, il croyait que Valentine était à lui. Il veillait sur elle, la surveillait d'un œil jaloux. Il s'étonnait naïvement de la voir aimable, charmante, gracieuse avec d'autres qu'avec lui. Et, au fond de son cœur, il lui en voulait d'un regard, d'un sourire, d'une douce parole qui ne lui étaient pas adressés.

L'entrée de James Lincoln dans la maison de M. de Carmoille lui fut on ne peut plus désagréable. Si infatué qu'il fût de sa personne et de son mérite, il sentait, sans vouloir le reconnaître, toutefois, que, sous plus d'un rapport, le jeune ingénieur lui était supérieur. Il ne voulait pas avoir un rival dans M. Lincoln ; mais les attentions dont le jeune homme était l'objet de la part de Valentine lui déplaisaient singulièrement. Il avait pour James une antipathie qui pouvait facilement se changer en haine, et il ne se gênait pas pour le lui faire sentir quand il en trouvait l'occasion.

Aux Cormiers, comme à Troyes, M. de Canonge était de toutes les parties, le champion de tous les exercices, le boute-en-train du plaisir, de la joie, des amusements. C'est lui qui organisait les promenades, les dames, les jeux. A tout prix, envers et contre tous, il voulait qu'on fit attention à lui, qu'on ne s'occupât que de lui. Il jetait un regard, un sourire de Valentine, menait sa approbation. S'il eût été un tant soit peu observateur, il se serait aperçu que, depuis quelque temps, la jeune fille le traitait avec une certaine froideur. Valentine ne voyait, ne pouvait plus voir que James Lincoln. L'amour s'était rapidement et complètement emparé de son cœur. Elle aimait de toute son âme, autant qu'une jeune fille de dix-huit ans

peut aimer. C'est sa vie qu'elle avait donnée. Et la pauvre enfant se demandait avec angoisse :

— M'aimes-tu, lui ?

James ne lui disait rien. James évitait de se trouver seul avec elle. Si elle n'était pas aimée ! A cette pensée elle se sentait défaillir et s'écriait sans hériter :

— J'en mourrai !

Il allait partir dans quelques jours et il gardait le silence. Il ne partageait point la joie des autres ; au contraire, il avait l'air soucieux, triste, comme s'il y avait en lui quelque douleur secrète. Pourquoi était-il ainsi ? N'avait-il pas été reçu au château comme un vieil ami ? Avait-il à se plaindre de quelqu'un ? Est-ce qu'elle ne lui avait pas fait comprendre de toutes les manières qu'elle était heureuse de le voir, de le sentir près d'elle ? D'un autre côté, M. de Carmoille lui témoignait une amitié si sincère, si franche, qu'elle devait être pour lui le meilleur des encouragements.

Valentine ne savait que penser. La tristesse du jeune homme chassait sa gaieté et elle aussi était triste. Elle réfléchissait, puis, fuyant ses jeunes compagnes, elle allait se cacher pour verser des larmes. Si l'amour a des joies, il a aussi des larmes. Mais Valentine avait pris une résolution ; M. Lincoln ne partirait point sans qu'elle fût sortie de son incertitude. S'il s'obstinait à ne lui rien dire, à elle, elle ferait intervenir son père et M. de Carmoille aurait bien forcé M. Lincoln à rompre le silence qu'il gardait. Une après-midi, la société était réunie dans le grand salon du château. On faisait de la musique. Soula, Georges et James n'étaient pas là.

— Ils sont ensemble, pensait Valentine. Mais, au bout d'un instant, M. Vibert entra seul. Valentine, inquiète, alla s'asseoir près de lui.

— Qu'avez-vous donc fait de votre ami ? demandait-elle.

— Mais je n'étais pas avec lui, mademoiselle.

— Et vous ne savez pas où il est ?

— Je ne le sais pas ; je n'ai pas vu James depuis le dîner.

— Savez-vous qu'il n'est pas aimable ; vous allez nous quitter dans trois jours, c'est comme si M. Lincoln nous accordait une grâce quand il nous tient compagnie un instant.

— Il est certain, mademoiselle, que James n'apprécie point, comme il devrait, le bonheur d'être près de vous ; mais il ne faut pas trop lui en vouloir, c'est un incorrigible rêveur.

— Ou dirait qu'il s'ennuie ici.

— Ne croyez pas cela, mademoiselle ; mon ami est enchanté de l'occu qui lui a été fait, de l'amitié qu'on lui témoigne. Hier, il m'en parlait avec une émotion...

— Pourquoi alors est-il si triste ?

— Mais James n'est pas triste du tout, mademoiselle.

— On le voit préoccupé.

— Préoccupé, c'est possible. James est toujours ainsi. Il a constamment la tête bourrée d'ex et de z. Depuis que nous sommes aux Cormiers, il cherche la solution d'un important problème algébrique.

Et le jeune homme se mit à rire.

— Ah ! vraiment ! fit Valentine.

Essayant de sourire, elle ajouta :

— S'il en est ainsi, je comprends.

C'est sa vie qu'elle avait la pauvre enfant se demandait-elle :

— Tu disais rien, James devait-elle se souler avec elle. Si elle aimait ! A cette pensée elle faillit et s'écriait sans hé-

— (surtout) :

— rir dans quelques jours et il enco. Il ne partageait point d'atres ; au contraire, il avait de triste, comme s'il y avait de douleur secrète. Pourquoi ? N'avait-il pas été reçu au ne un vieil ami ? Ava-t-il h e quelqu'un ? Est-ce qu'elle s'est fait comprendre de toutes qu'elle était heureuse de le voir près d'elle ? D'un autre Carmelle lui témoignait une ore, si franche, qu'elle devait le meilleur des encourage-

— ne savait que penser. La tri-

— homme chassait sa gaieté était triste. Elle réfléchissait, es jeunes compagnes, elle pour verser des larmes. Si joies, il a aussi des larmes. Je avait pris une résolution : il partirait point sans qu'elle on incertaine. S'il s'obati- nait dire, à elle, elle ferait père et M. de Carmelle orcer M. Lincoln à rompre gardait. Une après-midi, la unie dans le grand salon du isait de la musique. Soula, nes s'éloignait pas là.

— ensemble, pendant Valentine. t d'un instant, M. Vibert Valentine, inquiète, alla s'as-

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

— (surtout) :

Son cœur était horriblement serré. Les larmes lui venaient aux yeux. Elle se leva et marcha vers la porte.

— Tu es très pâle, lui dit Mme de Carmelle ; est-ce que tu éprouves un malaise ?

— Un peu de fatigue, répondit-elle ; mais ce n'est rien ; je vais prendre un peu d'air, cela me remettra.

Elle sortit après avoir illuminé le salon d'un de ses adorables sourires. Elle descendit au jardin, se dirigea rapidement vers le parc et s'enfonça dans une allée sombre. Elle avait la poitrine oppressée, pleurant à son aise, en toute liberté ses larmes coulerent en abondance. Soudain, James Lincoln, qui, lui aussi, s'était réfugié dans le parc afin d'être seul avec ses pensées, se trouva devant elle.

— Ah ! mademoiselle Valentine, te voilà seule !

Il l'arrêta brusquement, voyant les larmes de la jeune fille. Son visage changea d'expression et il reprit :

— Mon Dieu, vous pleurez, qu'avez-vous ?

Elle avait son mouchoir à la main, elle essaya vivement ses yeux.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur répondit-elle, je n'ai rien. Je pleurais, c'est vrai. Cela m'arrive quelquefois, lorsque je ne laisse aller à mes réflexions, qui ne sont pas toujours gaies.

— Et, dans ces instants, vous chérchiez à être seule.

— Oui, monsieur.

— Et, cependant, je suis venu troubler votre solitude. Excusez-moi, mademoiselle.

Il allait s'éloigner.

— Attendez que je vous réponde, dit-elle. Vous n'avez pas à vous excuser. Puisque vous étiez ici avant moi. C'est moi, au contraire, qui suis venue maladroitement, vous déranger dans vos graves méditations.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne m'expliquais pas votre air soucieux, préoccupé, votre tristesse ; je me disais : M. James Lincoln ne se plait pas aux Carmiers, il s'y ennuit et a hâte de retourner à Paris, et je me demandais si vous aviez à vous plaindre de l'accueil qui vous a été fait.

— Oh ! mademoiselle.

— Eh bien, oui, je pensais que mon père et ma mère ne vous avaient pas assez témoigné le plaisir que vous leur avez fait en acceptant leur invitation.

— Comme vous vous trompiez, mademoiselle !

— Oui, je me trompais, je donnais maintenant la cause de votre ennui, de vos préoccupations.

— Ah !

M. Vibert, votre ami, m'a appris tout à l'heure que vous cherchiez la solution d'un problème très important, très difficile.

— Ah ! vraiment, mademoiselle, répliqua le jeune homme avec un sourire forcé, Georges vous a dit cela.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, c'est vrai, je suis en face d'un problème que je cherche à résoudre sans pouvoir y parvenir. Seulement, Georges ne se doute même pas de quelle nature est ce problème.

— Il vous aiderait peut-être à trouver la solution.

Le jeune homme secoua la tête. Enfin, monsieur, quelle est donc ce fameux problème ? Ne pouvez-vous pas m'en parler, à moi ?

— Si, mademoiselle.

— Je ne suis pas tout à fait ignorante, monsieur Lincoln, j'ai un peu appris l'algèbre avec mon père.

— S'il ne s'agissait que d'une question d'algèbre, mademoiselle, je ne serais pas aussi anxieux. Depuis que je suis aux Carmiers, où l'accueil le plus bienveillant, le plus sympathique m'a été fait, je me demande si j'ai eu tort ou raison d'y venir.

La jeune fille tressaillit.

— Voilà le problème que je me suis posé, continua le jeune ingénieur ; et sa solution se cache derrière un point d'interrogation. Vous le voyez, mademoiselle, j'ai le droit d'être soucieux, préoccupé et même triste. C'est plus que mon avenir, c'est mon existence qui est en jeu !

— Monsieur Lincoln, dit la jeune fille très émue, donnez-moi votre bras et marchons !

Tout en parlant, elle avait pris le bras du jeune homme. Ils firent une vingtaine de pas sans rien dire, tous deux songeurs.

— Voyons, monsieur Lincoln, reprit Valentine, rompez le silence, qu'est-ce que vous redoutez ?

— Je ne suis pas : tout et rien. Mademoiselle Valentine, je m'étais promis de garder le silence que la prudence me conseillait. Je viens de sortir de la réserve que je m'étais imposée et, malgré moi, les paroles que je voulais taire montent de mon cœur à mes lèvres. Vous voulez bien m'écouter, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur James, parlez !

— Vous savez que j'ai une mère ?

— Oui, vous aimez beaucoup.

— Oui, beaucoup, trop, peut-être, car je suis tout pour elle ; elle ne vit que par moi et pour moi. Depuis ma naissance, elle m'a enveloppé de sa tendresse, de son amour. Dieu seul sait jusqu'où pourrait aller son dévouement. Près d'elle, je n'ai jamais eu un chagrin, une pensée douloureuse. De même qu'elle avait soutenu, guidé mes pas d'enfant, jeune homme elle m'a dirigé dans la vie. Elle n'a pas trouvé que c'était assez de m'avoir mis au monde, elle a mis en moi son cœur et son âme. C'est dans ses bras, sous la chaleur de ses baisers, que s'est développée mon intelligence. Toutes ses pensées ont été pour moi, tout ce qu'elle a fait, elle l'a fait pour moi. Enfin, si je suis quelque chose, c'est à ma mère que je le dois. Aussi, elle n'a pas affaire à un fils ingrat : Je la vénère, je l'aime, je l'adore ! Pour lui éviter une peine, une douleur, je ferais tous les sacrifices ; pour que son bonheur ne lui soit point enlevé, je donnerais ma vie ! Lorsque je fus invité par Georges Vibert à venir passer quelques jours à Troyes, ma mère parut assez vivement contrariée. Surpris, je lui demandai ce qu'elle avait. Elle me répondit par cette question :

— As-tu positivement promis ?

— Oui, car je ne pouvais pas faire de la peine à Georges.

— Dans ce cas mon ami, je n'ai rien à dire.

— Mais cela paraît te contrarier, pourquoi ?

— Je ne sais pas, une idée. Jamais voulu que tu n'allasses pas à Troyes.

— Elle disait cela, et pourtant, d'ordinaire, elle me laisse aller où il me plaît, sans jamais s'inquiéter.

A mon retour elle me demanda :

— Eh bien, t'es-tu amusé dans la ville de Troyes ?

— Oui, beaucoup.

— La fête à la préfecture était belle !

— Superbe !

— Il y avait beaucoup de monde ?

— Toute la ville.

— As-tu été reçu dans plusieurs maisons ?

— Je n'ai été que dans une maison de la ville où j'ai été invité à dîner avec le préfet, Mme Vibert et Georges.

— Ah ! Et chez qui as-tu dîné ?

— Chez M. de Carmelle.

Ma mère est comme un tremblant nerveux ; mais aussitôt, souriante :

— As-tu été bien reçu chez M. de Carmelle ?

— Comme un vieil ami.

— Je connais de nom M. de Carmelle ; c'est un riche fabricant, l'homme le plus considérable de la ville de Troyes.

— Oui, ma mère.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Valentine.

— C'est une jeune fille charmante, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère, charmante, ravissante, adouci ! répondit-je avec enthousiasme ; mais tout ce qu'un pauvre diable de Mlle Valentine de Carmelle ne peut être que très au-dessous de la réalité ; il faut la voir, être appelé au bonheur de l'admirer !

Ma mère assista ma main et, en la serrant fortement, me regarda fixement, dans les yeux, comme si elle eût voulu pénétrer au fond de ma pensée.

— James, me dit-elle, tu parles avec beaucoup de chaleur de cette jeune fille que tu n'as vu qu'une fois, que tu ne reverras probablement jamais.

— Mais, chère mère, répliquai-je, je la connaisais déjà Mlle de Carmelle.

— Tu la connaissais ?

— Oui.

— Où donc l'avais-tu rencontrée ?

— A Paris, l'hiver dernier, plusieurs fois chez la baronne de Molènes et chez Mme Dulaurier, la femme de mon inspecteur général.

En tête s'inclina sur sa poitrine et elle resta un instant pensive. Je l'entendis soupirer.

— James, mon ami, me dit-elle avec un accent singulier, il faut, dans ton intérêt, ne plus revoir Mlle de Carmelle.

— Cela me sera bien difficile, chère mère, répondis-je en souriant : M. de Carmelle m'a fait l'honneur de m'inviter à faire l'ouverture de la chasse dans la Haute-Saône, et à passer quinze jours au château des Cormiers.

— Et tu as accepté ?

— Sans doute. Pouvais-je refuser ?

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-elle.

— En vérité, ma mère, je ne vous comprends pas !

— James, mon enfant, je suis effrayée, oui, j'ai peur !

— Vous avez peur !

— Pour toi.

— Mais de quoi avez-vous peur ?

— De te voir courir au-devant d'un malheur. James, je te connais et mieux que toi, peut-être, je sais ce qu'il y a dans

ton cœur. Ah ! mon fils, mon cher enfant, prends garde, prends garde !

— Je vous en prie, chère mère, répondis-je, calmez-vous et expliquez-vous.

— Ainsi, tu ne comprends pas ?

— Non.

— Comment, tu ne sais pas que tu peux aimer Mlle de Carmelle ?

— Mlle de Carmelle est un ange on peut l'aimer, ma mère.

— Pas toi, pas toi ! Encore une fois prends garde ! Tu ne peux pas, tu ne dois pas aimer cette jeune fille. Je t'en conjure, pour toi, pour moi, ne pense pas à Mlle de Carmelle. Vois la haute position qu'elle occupe et regarde la tienne. Tu ne pourrais songer à l'épouser sans être un audacieux, un insensé, car M. de Carmelle est puissamment riche, tu le sais ; quoi que tu fasses et quel que soit ton mérite, tu ne peux pas t'élever jusqu'à sa fille.

— Mlle Valentine de Carmelle n'est pas pour toi, elle ne peut pas être ta femme. Garde-toi de l'aimer, mets une cuirasse sur ton cœur ; écoute ta mère, qui ne songe qu'à ta tranquillité, à ton avenir, à ton bonheur, et crois à ses paroles. Si tu aimais Mlle de Carmelle, ce serait épouvantable, ce serait le plus grand des malheurs qui puissent t'arriver. Oh ! l'aimer sans espoir ! Tu courrais toutes les douleurs, toutes les souffrances ; ton avenir, que je vois si beau, serait détruit, ton bonheur serait à jamais perdu ! Tu sais comme je t'aime, mon enfant ; oh, dis-toi bien que si ta mère, te voyant pleurer et souffrir, était impuissante à sécher tes larmes, à calmer ta douleur, elle mourrait !

VII

LE VERDE AIMER.

Valentine écoutait, toute palpitante d'émotion, et comme suspendue aux lèvres du jeune homme. Après un court silence, il continua :

— Ainsi m'a parlé ma mère, mademoiselle ; mais l'on ne peut rien changer à sa destinée, la fatalité est là, poussant les uns vers le bonheur, les autres à leur perte. Ma mère aurait voulu que j'écrivisse à M. de Carmelle pour m'excuser de ne pouvoir me rendre à son invitation ; je ne l'ai pas fait. Le cœur n'écoute pas facilement les conseils de la raison. Ne pensant point à ce malheur dont je suis menacé, je suis venu aux Corniers et j'y suis encore. Mais les graves paroles de ma mère ne sont pas sorties de ma mémoire ; toutes les nuits, au milieu du silence, elles résonnent à mes oreilles. Et il me semble que j'entends une voix suppliante, qui me crie :

— "Prends garde ! prends garde !"

Depuis que je suis ici, mademoiselle, je n'ai pas cessé de m'adresser cette question : Ai-je eu tort ou raison ?

Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas dit à ma mère toute ma pensée, je ne lui ai pas fait connaître ce qui se passe en moi. Quelle espèce de crainte m'a retenu ? Je ne sais. Mais, enfin, je lui ai caché la vérité. Ce que je n'ai pas osé lui avouer, je dois vous le dire, à vous ; il le faut, je le vois. Je vous aime, mademoiselle Valentine, je vous aime !

La jeune fille s'arrêta brusquement et, peut-être sans le vouloir, sa main serra le bras du jeune homme. Son charmant visage s'était illuminé, son regard et son front rayonnaient.

— Monsieur James, dit-elle d'une voix

vibrante d'émotion, je ne suis pas une coquette ; je me trouverais indigne de moi-même si je ne vous répondais pas avec une entière franchise. L'avez-vous vu venir de me faire me rend frère et heureux ; je l'espérais, je l'attendais et, s'il faut vous le dire, vous avez bien tardé. Oui, j'attendais, car j'avais deviné que vous m'aimiez. Vous m'aimiez ! monsieur James ; si Mme Lincoln connaissait mon père et ma mère, elle n'aurait aucune de ces craintes qu'elle vous a manifestées ; elle ne vous eût pas dit : "Si tu songeais à épouser Valentine de Carmelle, tu serais un audacieux, un insensé !" Sans doute mon père a une très grande fortune ; mais qu'est-ce que c'est donc que la fortune ? Qu'est-ce que c'est que l'argent à côté des choses du cœur ? Rassurez-vous, monsieur James, vous n'êtes pas un audacieux, ni un insensé. Vous m'aimiez ! Eh bien, en m'aimant, vous vous élevez jusqu'à moi, quoi qu'en dise votre mère. D'ailleurs, est-ce que vous n'avez pas votre mérite personnel ? Est-ce que devant vous l'avenir n'est pas largement ouvert ?

— Quoi, mademoiselle Valentine, s'écria le jeune homme troublé jusqu'au fond de l'âme, c'est ainsi que vous me punissez de ma hardiesse ?

— Oui, je vous punis ainsi, fit-elle avec un accent de tendresse intraduisible.

— Ah ! prenez garde, mademoiselle, vous m'encouragez, vous me donnez un espoir.

— Que je ne vous enlèverai point.

— Mon Dieu, mais vous m'aimiez donc ?

— Si je ne vous aimais pas, je ne vous aurais pas écouté. Je vous aime, monsieur James, et je n'hésite pas à le dire : je serai votre femme !

— Ah ! exclama-t-il avec transport, vous me montriez le ciel ouvert, vous faites descendre en moi toutes les joies, tous les ravissements. Vous m'aimiez ! O félicité suprême ! Aimer et être aimé ! Toute la vie est là ! Le voilà, le vrai bonheur, le bonheur infini ! Ah ! Valentine, Valentine, je n'aurai pas assez de m'a vie entière pour vous adorer.

Il avait pris une des mains de la jeune fille et la pressait sur ses lèvres. Ils se regardaient, s'enivraient de leurs regards. Ils ne pensaient pas que la trop longue absence de Valentine pouvait être remarquée, que peut-être on était à sa recherche. Ils étaient tout à leur bonheur ; il leur semblait qu'il n'y avait plus qu'eux au monde.

— Je tenais mon cœur fermé, disait la jeune fille, comme si, vous connaissiez dès mon enfance, je vous avais attendu pour aimer.

— C'est comme moi, répondit le jeune ingénieur, ma vie était prise par le travail, et, jusqu'à un jour où je vous ai vu pour la première fois, je n'avais jamais fait attention à une jeune fille. Le soir où je vous rencontrai chez Mme Dulauriat, je ne sais ce qui se passa en moi ; je fus ébloui comme par un rayon de soleil et je sentis que je n'étais plus le même ; je n'avais plus du tout les mêmes idées, la vie m'apparaissait sous un aspect nouveau. Que vous dirai-je encore, Valentine ; déjà vous étiez dans mon cœur et remplissiez ma pensée ; votre chère image m'accompagnait partout ; plongé dans mes calculs, trépanné des lignes, ouvrant des puits de mine, creusant des galeries souterraines, il me semblait que vous étiez à côté de

moi, me criant : Courage ! Je vous aime, je vous aime !

— Eh bien, James, c'est ce même soir où nous nous sommes vus la première fois, que j'ai senti que je vous donnais ma vie ; vos impressions ont été les miennes. Nos cœurs se sont élançés l'un vers l'autre et nos âmes se sont unies. Cela devait être, je vous étiez destinée, nous devions nous aimer !

Soudain la physionomie du jeune homme s'attrista.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Valentine, ne l'enveloppant d'un regard d'infinie tendresse. Pourquoi cette tristesse subite ? Est-ce la menace de ce malheur imaginaire dont a parlé votre mère, qui revient dans votre pensée ? Pourtant, James, je croyais vous avoir rassuré.

— En effet, Valentine, je viens de penser à ma mère que j'oubliais près de vous, en me rappelant ses craintes, ses inquiétudes, j'ai aussi pensé à M. de Carmelle et à votre mère, Valentine ; j'ai cru trop vite et trop facilement à mon bonheur ; la distance qu'il y a entre nous est si grande ! Comparativement à vous, je suis pauvre. J'ai l'avenir, dites-vous, oui, mais l'avenir n'a que des promesses, il ne tient pas toujours. Ah ! si au lieu d'être la fille de M. de Carmelle, vous étiez une jeune fille pauvre, je n'aurais aucune crainte, je serais heureux, au contraire, de vous dire : Valentine, je vous aime ; je veux vous consacrer ma vie tout entière, partager mon avenir, quel qu'il soit ; je vous promets, je vous jure, qu'un jour, vous serez, non pas la plus riche, mais la plus heureuse des femmes ! Voilà ce que je vous dirais si vous étiez pauvre ; mais vous êtes Mlle de Carmelle. Votre père a le droit d'exiger beaucoup, de me montrer difficile ; il peut ne voir en moi qu'un ambitieux, un audacieux, un insensé, comme dit ma mère.

La jeune fille eut un délicieux sourire. — Voyons, monsieur James, répliqua-t-elle, n'avez-vous pas remarqué que mon père a pour vous une estime, une amitié toute particulière.

— Oui, jusqu'à ce jour, M. de Carmelle s'est montré pour moi en ne peut plus bienveillant ; mais il ne sait pas. — Attendez, l'interrompit-elle. Mon père sait très bien ce que vous valez ; il voit en vous un homme de haute valeur. Et ma mère, si réservée, si froide avec la plupart de nos invités, ne voyez-vous pas qu'elle vous considère comme si vous étiez un membre de notre famille ?

— Je reconnais que Mme de Carmelle est très bonne pour moi.

— Et cela ne vous dit rien ?

— Mais...

— Monsieur James, mon père et ma mère connaissent mon caractère, mes sentiments, ma manière de voir et d'apprécier les choses ; ils savent que je suis incapable d'une action qu'ils pourraient blâmer ou même désapprouver, et ils ont en moi une entière confiance. Cette confiance, j'en suis digne ! ajouta-t-elle, avec un mouvement de noble fierté.

Elle s'arrêta un instant, puis, ayant un doux sourire sur les lèvres, elle reprit :

— Mon père est si sûr de moi, qu'il m'a dit souvent : "Valentine, je te laisse absolument libre de choisir ton mari, car je suis convaincu que ta mère et moi, nous n'aurons qu'à approuver ton choix. Tu es riche, mais tu ne dois pas penser

enrichi, jusqu'au jour où, ayant quitté les affaires, il était venu demeurer à Paris avec sa famille. Cet Américain, M. Johnston devait connaître M. Lincoln, le père de James, qui, lui aussi, était de New-York, surtout si, comme on le disait, il était un parent du président Lincoln, mort assassiné.

Un beau matin de décembre, Mlle de Nangis partit pour Paris. Le soir même elle se présentait chez M. Johnston, qui la reçut aussitôt avec cette galanterie pleine de courtoisie que Lafayette et ses illustres compagnons ont laissée en Amérique, après y avoir versé leur sang généreux pour la cause de l'indépendance et de la liberté. M. Johnston se souvenait des agréables parties de whist qu'il avait faites avec la vieille demoiselle, très aimable en société, quand elle le voulait.

— Cher monsieur Johnston, dit-elle, vous êtes probablement surpris de ma visite ?

— Je ne m'attendais pas au grand honneur que vous me faites, mademoiselle ; mais je suis heureux de voir que vous avez gardé le souvenir de votre vieux partenaire.

— On n'oublie jamais ses amis, monsieur.

L'Américain s'inclina.

— On ne les oublie pas, monsieur Johnston, et, quand on a besoin d'eux, on n'hésite pas à venir les trouver.

Je suis entièrement à vous, chère demoiselle ; on quel puis-je vous être agréable ?

— Certains renseignements me sont nécessaires ; pensant que vous pouvez me les donner, je viens vous les demander.

— Mademoiselle, je vous écoute.

— Vous avez dû connaître beaucoup de monde à New-York ?

— Oui, à peu près toute la ville.

— Alors vous devez connaître un M. Lincoln qui, comme vous, a longtemps habité à New-York et est actuellement résident en France, à Paris.

— Il y avait de mon temps, plusieurs Lincoln à New-York ; mais j'ai parfaitement connu celui dont vous me parlez. Je sais que, comme moi, il s'est fixé à Paris ; seulement nous ne nous voyons pas. Nous n'étions pas liés d'amitié.

— Est-ce qu'il a une grande fortune ?

— Une grande fortune, je ne crois pas ; mais il doit être dans l'aisance. A New-York il avait dit-on, un million de fortune.

— Dans ce cas, M. Johnston, comme vous le dites, il n'est que dans l'aisance. Savez-vous comment il a gagné sa petite fortune ?

— Il faisait le commerce des grains.

— Est-il de la famille du président ?

— Un de ses petits-cousins, mademoiselle.

— Alors, il est d'une famille honorable ?

— Parfaitement honorable.

— Il a un fils unique ?

— Oui, mais ce fils n'est pas le sien.

— Comment pas le sien ?

— Il l'est devenu par un contrat d'adoption.

— Ainsi, ce fils est un enfant adopté par les époux Lincoln ?

— Par l'époux seulement, car Mme Lincoln est sa mère.

— Alors elle était veuve quand elle a épousé M. Lincoln ?

— Naturellement, puisqu'elle avait un

enfant. Cet enfant, ce fils est aujourd'hui un homme.

— Un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans.

— Vous le connaissez ?

— Je le connais.

— Je ne l'ai pas vu depuis une dizaine d'années ; que fait-il ?

— Il est ingénieur des mines.

— Ah ! il a fait son chemin, ce jeune homme ; j'en suis enchanté. Autant que je puis me rappeler, le garçonnet était très intelligent et sa mère mettait en lui les plus belles espérances.

Il a tenu ce qu'il promettait, c'est bien. J'ai peu connu Mlle Lincoln ; à l'époque où j'ai eu l'occasion de la voir deux ou trois fois, elle pouvait avoir une trentaine d'années ; elle était déjà Mme Lincoln. C'était une bien charmante jeune femme. Comme toutes les Françaises, mademoiselle, continua galamment M. Johnston, elle avait la distinction, la grâce et l'esprit qui font reconnaître et admirer vos compatriotes partout où elles se trouvent.

— Ainsi, monsieur Johnston, madame Lincoln n'est pas Américaine ?

— Non, elle est Française, tout ce qu'il y a de plus Française, et je crains même Parisienne.

— J'ignorais cela, monsieur Johnston.

— J'ai la satisfaction de vous l'apprendre, mademoiselle.

— C'est à New-York qu'elle a perdu son premier mari ?

— Non, elle était veuve et son fils était déjà un petit garçon de sept ou huit ans lorsqu'elle est venue en Amérique. En ce temps-là, elle était fleuriste et avait un petit établissement à Paris, je ne saurais vous dire dans quel quartier.

— Ah ! vraiment, Mme Lincoln a été fleuriste ? fit la vieille fille, qui commençait à flairer une révélation importante.

— Parfaitement, et même très habile dans son métier. Elle fut indiquée, je ne sais comment, à un de mes amis, M. Arthur Bayle, qui venait de fonder à New-York une importante fabrique de fleurs artificielles, avait besoin d'une personne intelligente, active, connaissant bien la partie, pour diriger son établissement et former des ouvrières.

C'est ainsi que Mme Lincoln est venue à New-York.

— Comment s'appelait-elle, alors ? demanda vivement Mlle de Nangis.

— Peut-être ai-je su son nom ; mais je ne me le rappelle plus. Si vous tenez à le connaître, ce nom, il ne sera facile de vous le donner.

M. Johnston regarda la pendule et continua :

— Vous l'aurez dans un instant, mademoiselle, car mon ami Bayle est à Paris en ce moment et je l'attends. La jolie fleuriste était à New-York depuis deux ans environ, lorsque M. Lincoln eut l'occasion de la voir. Il en devint fort épris, et, finalement, lui offrit son nom et sa fortune. Elle accepta, bien que M. Lincoln eût une vingtaine d'années de plus qu'elle, et le mariage se fit, M. Bayle, que vous verrez tout à l'heure, a été un des témoins de la mariée. Voilà, chère demoiselle, tout ce que je peux vous dire concernant Mme et M. Lincoln et les seuls renseignements que peut vous donner votre serviteur dévoué.

— Sans le nom que portait Mme Lincoln avant son mariage et que je connais-

trais tout à l'heure, sans doute, grâce à votre ami, les renseignements que vous venez de me donner sont aussi complets que je pouvais le désirer, et je vous remercie, monsieur Johnston. Je ne puis vous dire aujourd'hui quel intérêt l'on a à avoir ces renseignements, mais j'ai encore un secret ; mais plus tard nous reparlerons de cela.

Un instant après, M. Bayle arriva. M. Johnston présenta cérémonieusement son ami à Mlle de Nangis et celle-ci à M. Bayle.

— Mon ami, reprit M. Johnston, Mlle de Nangis désirait savoir comment s'appelait l'ancienne intendante de votre maison avant son mariage avec M. James Lincoln ?

L'Américain se tourna gracieusement vers Mlle de Nangis :

— Mademoiselle, dit-il, elle s'appelait Léontine Dupré.

Les petits yeux gris et éraillés de la vieille fille lancèrent des flammes. Pour cacher la joie méchante qui se révélait sur son visage bilieux, elle s'inclina très bas, en disant :

— Merci, Monsieur.

Presque aussitôt, elle se leva, salua les deux Américains et se retira. Avons-nous besoin de dire qu'après la visite faite à la Cadore par Hélène de Carmelle, Mlle de Nangis avait revu la tireuse de cartes ? Celle-ci n'avait pas été aussi complètement discrète que Mme de Carmelle le lui avait recommandé. Si elle avait caché à la vieille fille l'histoire de l'introduction d'un enfant étranger dans la famille de Carmelle, elle ne lui avait pas laissé ignorer, comment et à quel propos le riche filateur s'était trouvé en relation avec Léontine Dupré ; elle connaissait l'existence du fils de M. de Carmelle.

Nous connaissons Mlle de Nangis et pouvons avoir une idée de ce qui se passait en elle dans la voiture qui la ramenait au Grand-Hôtel où elle était descendue. Elle triomphait. Et quel triomphe ! La joie l'étouffait !... Quelle précieuse découverte elle venait de faire ! Quelle étonnante aventure ! Il n'y avait jamais rien de pareil sous la calotte des dieux. C'était inouï. Si elle parlait, quel beau scandale ! Il y avait là dix fois plus qu'il ne fallait pour amuser, pendant plusieurs années, le département de l'Aube tout entier. Mais, non, il n'y avait pas de quoi rire. C'était épouvantable, horrible ! C'était à faire dresser les cheveux sur la tête !

Le frère et la sœur amoureux l'un de l'autre ! Et, trompés par le nom de Lincoln, la mère de la jeune fille, le père de l'un et de l'autre ne se doutaient de rien. Le père ne reconnaissait point son fils ! Quel, la voix du sang ne parlait pas en lui ? Assurément, jusqu'alors, pour une cause ou pour une autre, le jeune homme avait cru devoir cacher le secret de sa naissance. Mais il faudrait bien, qu'à la fin, tout se découvrit. Léontine Dupré, la mère, ne resterait pas toujours cachée dans l'ombre ; elle finirait par se montrer. Et les papiers, les actes de naissance, de mariage, dont on ne parlait pas encore, il faudrait les faire voir. Alors, alors... Oh ! alors, quand les autres seraient consternés, c'est elle, Mlle de Nangis, qui rirait bien.

Maintenant, elle était tranquille, elle n'avait plus d'inquiétude. Ce c'est elle qui

sure, sans doute, grâce à renseignements que vous donneront aussi complaisamment le désirer, et je vous remercie Johnston. Je ne puis lui quel intérêt l'on a en renseignements ; c'est encore plus tard nous reparler.

près, M. Bayle arriva. M. Bayle cérémonieusement son Nangis et celle-ci à M.

reprit M. Johnston, Mlle Bayle savait comment s'ap- prentisante de votre mariage avec M. James

se tourna gracieusement Nangis ; elle, dit-il, elle s'appelait

ce. Aux gris et éraillés de la décent des femmes. Pour méchante qui se résistait sur eux, elle s'inclina très bas,

consieur.

sitôt, elle se leva, salua les uns et se retira. Avons-nous qu'après la visite faite à la gloire de Carmelle, Mlle de veu la tireuse de cartes ? pas été aussi complètement

pas de Carmelle le lui avait. Si elle avait caché à la

l'annonce l'introduction d'un ar dans la famille de Car- mel, lui avait pas laissé ignorer, quel propos le riche Bateau en relation avec Léontine connaissait l'existence du fils

meille. Mais Mlle de Nangis et une idée de ce qui se pas- sions la voiture qui la ramenait

col où elle était descendue. dit. Et quel triomphe ! La

l'... Quelle précieuse dé- venait de faire ! Quelle éton- nement ! Il n'y avait jamais

en sous la calotte des yeux. Si elle parlait, quel beau

avait là dix fois plus qu'il ar amuser, pendant plusieurs

épartement de l'Aube tout non, il n'y avait pas de quoi

épouvantable, horrible ! dresser les cheveux sur la

la seule amoureux l'un de rompus par le nom de Lin-

de la jeune fille, le père de tre ne se doutait de rien.

connaissait point son fils ! de sang ne parlait pas en

ent, jusqu'alors, pour une d'une autre, le jeune homme

pour cacher le secret de sa nia il faudrait bien, qu'à la

découvrit. Léontine Dupré, la stérile pas toujours cachée ; elle finirait par se montrer,

on, les actes de naissance, de t on ne parlait pas encore, il

l'aire voir. Alors, alors... Oh ! les autres seraient contrarier, Mlle de Nangis, qui risait

lait serait, elle était puissante comme Dieu, disant : *Fiat lux !* Cette fois, elle pouvait se venger d'Helène et d'Armand d'une façon éclatante. La belle vengeance ! Ce sont eux qui lui fournissaient ses armes. Mais quelle rôle allait-elle jouer dans ce drame intime, ce drame de famille ? Eh bien, elle ne dirait rien, jusqu'à nouvel ordre, elle garderait le silence. Oui, elle attendrait. Rien ne la pressait, elle pouvait attendre. Elle les tenait dans ses mains, elle n'avait pas à craindre qu'ils lui échappaient. Plus il y aurait de honte, moins ils auraient le droit de se montrer difficiles à l'égard de son neveu. La belle et fière Valentine serait trop heureuse de se jeter dans les bras d'Antonin, en lui criant : Sauvez-moi ! Le roman, car c'était un véritable roman, ne pouvait avoir un autre dénouement.

Le lendemain, de bonne heure, Mlle de Nangis était de retour à Troyes. M. de Canonge savait pourquoi sa tante était allée à Paris. La voyant revenir toute guillerette, ses jambes grêles frémissaient, il l'interrogea avec anxiété.

— Ma bonne tante, je vais à votre air que vous êtes satisfaite de votre voyage.

— Très satisfaite, répondit-elle gaie-

ment.

— Ainsi, vous savez quelque chose ?

— Beaucoup de choses, monsieur mon

neveu.

— M'est-il permis de vous deman-

der ?

— Je vous prie de ne rien me deman-

der attendu que j'ai résolu de garder

pour moi ce que j'ai appris.

— Mais, ma tante...

— Pas de mais, s'il vous plaît ; je suis

ce que je dois faire ou ne pas faire.

Maia voici le conseil que j'ai à vous

donner : Continuez à faire votre cour à

Mlle de Carmelle, sans montrer ni in-

quiétude, ni dépit ; ayez l'air de ne

rien comprendre, et que M. James Lin-

coln ne vous cause nul souci. Soyez ai-

mable, empressée, prévenante, pleine

de délicates attentions : enfin qu'on re-

trouve en vous la vieille galanterie fran-

çaise.

— Ah ! la vieille galanterie française !

Qu'est-elle devenue ? Les parvenues, les

enrichies du commerce et de l'industrie,

les roturiers, enfin, l'ont mise à la porte

des salons. Depuis que les filles de con-

cierge jouent du piano, s'habillent suivant

la mode ; depuis que certaines demoiselles

donnent le ton, tout est de travers en

France. Les beaux esprits ont cédé la

place aux sots. Les hommes manquent de

tenue, de politesse ; ils parlent une langue

abominable qu'ils appellent l'argot et

fument sous le nez des femmes. Jusqu'où

irons-nous, grand Dieu ! Il paraît que

c'est le progrès. Voilà où nous mènent

les révolutions.

— A force de tout démocratiser, ce mot est

enroute une invention nouvelle, on finira

par tout détruire. Monsieur le baron,

n'oubliez pas que vous êtes un des derniers

représentants de la vieille noblesse restez

un des fidèles gardiens des anciennes

traditions ; ne laissez pas disparaître à

jamais la galanterie de nos pères. Mais

revenons à Mlle de Carmelle ; ce que je

vous ai dit, je le maintiens ; elle sera votre

femme, car elle n'épousera point M. James

Lincoln. Ah ! ce jeune homme ne se doute

guère de ce qui l'attend !

Elle est un petit rire sardonique.

— Ceci dit, monsieur mon neveu, conti- nuez-elle, basez votre conduite sur mes paroles ; vous savez ce que vous devez faire comment vous devez agir. Allez, marchez et ne craignez rien ! Ah ! ah ! ah ! je n'ai pas dit mon dernier mot ! votre tante est derrière vous, monsieur de Canonge, et vous savez ce que peut Mlle de Nangis !

IX

MADEMOISELLE CLÉMENCE, SOMNAMBULE.

Les époux Levasseur ne pensait plus qu'à leur fille adorée, leur chère Henriette. Le bijoutier n'allait plus aussi régulièrement à sa boutique. La couturière abandonnait presque complètement la direction du travail de sa maison à ses premières ouvrières, ce qui n'était pas sans con- trarier plusieurs grandes dames qui ne voulaient avoir affaire qu'à la patronne. Depuis que, ne pouvant plus le garder, Mélanie avait laissé échapper son secret, elle se trouvait moins malheureuse. Elle n'avait plus rien à cacher ; elle pouvait pleurer devant son mari, lui faire connaître toutes ses pensées.

M. Levasseur n'avait aucun reproche à faire à sa femme ; par sa faute, Mélanie s'était trouvée dans une situation horrible, avait été forcée d'abandonner son enfant. Si elle était coupable, il l'était plus encore. Ils pleuraient ensemble et se consolait l'un l'autre. Hélas ! les larmes ne ramè- naient point leur fille près d'eux, les regrets ne pouvaient la leur rendre. Pour la retrouver, ils se livraient à des recherches actives, incessantes, mais rien, rien ! Les malheureux perdaient courage. Ne sachant plus à quel saint se vouer, Mélanie résolut de consulter une somnambule et parla de son projet à son mari. Henri sourit, secoua la tête. Il n'avait pas confiance. Mais il ne voulait pas contrarier sa femme.

— Fais ce que tu veux, lui dit-il.

Mélanie avait entendu parler d'une demoiselle Clémence, somnambule extra- licide, une voyante, qui faisait des révé- lations merveilleuses, aidant à retrouver des objets perdus, indiquant les endroits où des trésors étaient enfouis, découvrait le secret de nombreuses maladies réputées incurables, faisait connaître les remèdes à employer et guérissait. Peut-être même avait-elle le pouvoir de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Mlle Clémence demeurait rue Bleue. Une après-midi, Mme Levasseur se présenta chez elle.

C'était une jeune femme de trente à trente-cinq ans, très maigre, ayant de beaux cheveux blonds ; figure pâle, souffreteuse ; le regard était mélancolique, sans manquer cependant de vivacité et de clarté. Elle se souleva légèrement et salua la visiteuse en ébauchant un sourire. Le monsieur indiqua un siège à Mme Levas- seur, qui s'assit un peu de côté, à quelque distance de la somnambule. Alors, le monsieur, qui n'était autre que le magnétiseur de Mlle Clémence, retroussa légèrement ses manches, de façon à découvrir les poi- gnets, se plaça bien en face de la demoiselle, ouvrit de grands yeux, comme s'il se fût mis en colère, et commença à faire ses passes, agitant ses bras, ses mains, ses doigts d'un se dégageait, sans doute, le fluide mystérieux. Au bout d'un instant, la voyante agita avec malaise ; elle pensa de profonds soupis, fit entendre quel- ques plaintes étouffées et, comme malgré elle, ferma les yeux. Son visage, dont les

muscles s'étaient contractés, reprit son expression première, et elle resta immo- bile, la tête en arrière.

— Elle dort dit une assistante.

— Se tournant vers Mélanie, il ajouta :

— Maintenant, madame, vous pouvez l'interroger.

— Mademoiselle, dit Mme Levasseur, je suis une pauvre mère désespérée. Il y a dix-huit ans, j'ai mis au monde un enfant. C'était une petite fille. Le jour même de sa naissance elle m'a été enlevée et depuis je n'ai pu savoir ce qu'elle est devenue. J'ai fait tout au monde pour la retrouver ; hélas ! toutes mes recherches ont été inu- tiles. Ne sachant plus à qui m'adresser, j'étais bien découragée ; mais on m'a parlé de vous et je viens vous trouver avec con- fiance, le cœur rempli d'espoir. Ah ! dites-moi où est ma fille, aidez-moi à retrouver mon enfant !

Le front de la dormeuse se plissa, ses lèvres remuèrent ; mais elle resta silen- cieuse, Mélanie attendit quelques minutes : voyant que la somnambule se taisait.

— Mon Dieu, mon Dieu, reprit-elle d'une voix oppressée, que signifie votre silence ? Je meurs d'anxiété ; ayez pitié d'une malheureuse mère, qui a mis en vous son dernier espoir. Je tremble à la

peur... Dites, dites, est-ce que vous n'osez pas me répondre ?

La somnambule semblait ne pas vouloir sortir de son mutisme.

— Ah ! je comprends, je comprends, s'écria Mélanie, prête à sangloter, ma fille est morte !

L'assistante crut devoir intervenir.

— Quoi que vous ayez à dire, dit-elle d'un ton impératif, répétez à madame, je l'ex- voux. Vous en, est ce que sa fille est morte ? Répondez, répondez !

— Non, la fille de madame existe.

Mélanie ne put retenir un cri de joie.

— Ma fille n'est pas morte, mon cœur me l'a toujours dit. Merci, mon Dieu, merci !

La somnambule avança le bras.

— Donnez-moi votre main, dit-elle.

Mme Levasseur avança son siège et mit sa main dans celle de la dormeuse. Celle-ci, après un bout de silence, reprit :

— Votre enfant ne vous a pas été volé ;

alors pauvre, malheureuse, abandonnée par le père de votre enfant, vous étiez dans l'impossibilité de l'élever.

— C'est vrai.

— On ne vous l'a pas enlevé de force ;

vous l'avez donné à une femme qui vous l'a demandé.

— Qu'en a-t-elle fait, cette femme ?

— Elle l'a donnée à une autre.

— Vous voyez cela ?

— Oui. Attendez, je vais autre chose :

Il y a un marché, vous avez reçu de l'or.

— C'est la vérité ! exclama Mélanie.

— Vous avez donc vendu votre enfant à

La malheureuse mère laissa échapper un gémissement et courba la tête.

— Aujourd'hui, vous êtes riche, vous voudriez reprendre votre fille et même la racheter, a-t-il fallu.

— Oui, oui.

— Malheureusement pour vous c'est lui possible.

— Pourquoi ?

— On ne vous la rendra pas.

— On refuserait de rendre l'enfant à sa

mère ! Mais ma fille abandonnera tout pour me suivre !

— Elle ne vous connaît pas ; elle ignore

que vous êtes sa mère.

—Je le lui dirai.

—Il faudrait d'abord que vous la retrouviez ; mais vous croiriez-elle ?

—Oui, elle me croirait ; la voix d'une mère a des accents qui la font reconnaître ; dans mes bras, sous l'ardeur de mes baisers, voyant mes larmes, elle sentirait que je suis sa mère. Nous verrons nous verrons ! Où est-elle ? Dites-moi où est ma fille !

—Je regarde, je cherche.

—Oui, oui, regardez, cherchez bien.

La somnambule resta un long instant sans faire un mouvement, Mélanie attendait, haletante, et pleine d'anxiété. La dormeuse secoua la tête.

—Vous ne la voyez pas ? fit Mme Levasseur d'une voix tremblante.

—Si, si, je la vois

—Ah !

—La voilà d'abord toute petite dans les bras de sa nourrice, je la suis dans la vie ; elle grandit ; la voici jeune fille. Ah ! c'est une charmante jeune fille, aussi douce, aussi bonne qu'elle est gracieuse et jolie !

—Oh ! mon Henriette bien-aimée ! Ainsi vous la voyez ?

—Oui.

—Oh, en quel lieu la voyez-vous ?

—Je ne peux pas vous le dire.

—Vous ne pouvez pas !

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne vois pas assez pour nommer l'endroit.

—Regardez, cherchez encore.

—Non. Je ne verrai pas. Il faudrait que vous eussiez quelque chose à mettre dans un main ; mais vous ne l'avez pas.

—Qu'est-ce donc ?

—Des cheveux de votre fille.

—Hélas ! soupira la mère.

—Pourtant, c'est bien elle que je vois.

—Est-elle à Paris ?

—Non.

—Dans les environs ?

—Plus loin. Elle n'est pas toujours dans le même endroit ; je la vois à la ville, dans une grande et belle maison ; à la campagne, au milieu des champs et des bois et des prairies en fleurs ; puis encore dans un beau château, sur le bord d'une rivière. Il y a beaucoup de monde dans ce château, des hommes des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles. Les châteaux donnent des fêtes. On fait de la musique, on danse, on s'amuse.

—Alors, ma fille est riche !

—Son père et sa mère ont une très grande fortune.

—Oh ! son père et sa mère !

—Elle est leur fille par le cœur, si elle ne l'est point par le sang.

—Elle les aime ?

—Oui, elle les aime ; et c'est bien naturel, elle se croit leur fille.

—Et eux, l'aiment-ils ?

—Ils l'adorent.

—Elle n'est pas leur enfant, pourtant.

—Ils ne sont attachés à elle, elle est devenue leur fille par le cœur, je vous l'ai dit.

—Alors elle est heureuse ?

—On ne peut plus heureuse. Elle n'a rien à désirer ; elle a toutes les joies, tous les bonheurs.

Mélanie soupira de nouveau.

—Elle n'a pas sa mère, un vrai mère ! murmura-t-elle.

La somnambule avait l'air extrêmement

fatigué. Mme Levasseur voulut l'interroger encore ; mais elle l'interrompit avec impatience :

—Non, non, c'est tout, je n'ai plus rien à vous dire.

—Ses forces étaient épuisées, maintenant nous essayerions inutilement de la faire parler dit l'assistante. La séance est terminée.

Et elle fit sortir la somnambule de son sommeil magnétique. Mme Levasseur s'était levée et tenait son porte-monnaie. La pauvre mère n'était qu'à moitié satisfaite.

—Quel est le prix de la consultation ? demanda-t-elle.

—Deux cents francs ; c'est le même prix pour tout le monde.

Mme Levasseur tira de son porte-monnaie deux billets de cent francs et les lui mit dans la main. Elle salua la somnambule, qui répondit par un mouvement de tête, et se retira. Elle rentra chez elle en proie à une grande agitation. Son mari l'attendait.

—Eh bien, as-tu vu la somnambule ! lui demanda-t-il d'un ton moitié sérieux, moitié railleur.

—Oui, je l'ai vue, répondit-elle ; mais je t'en prie, Henri, ne plaisante pas. Cette femme est vraiment douée d'un pouvoir surnaturel ; elle m'a dit des choses... Je suis encore sous le coup de mes émotions.

Notre fille, notre Henriette bien-aimée, existait. Ah ! je savais bien que mon cœur ne pouvait pas me tromper ! Notre fille est belle et, ce qui vaut mieux encore que la beauté, elle est bonne. Le monsieur et la dame qui l'ont adoptée, des personnes très riches et probablement d'un rang élevé, l'aiment comme si elle était réellement leur fille. On lui a caché le secret de sa naissance et elle se croit la fille de ses parents adoptifs. Elle a, quant à présent, tout ce qu'elle peut désirer ; enfin, elle est heureuse.

—Je veux bien le croire ; mais où est-elle ?

—La somnambule n'a pu ou n'a pas voulu me le dire.

—Parbleu, je t'attendais là, je savais d'avance ce que tu allais me répondre. Ma pauvre Mélanie, je ne voudrais, en t'enlevant ton espoir, te rendre malheureuse ; mais, permets-moi de te le dire, tu as trop de confiance. J'ai bien peur que tu n'aies été la dupe d'une de ces habiles comédiennes qui, en fait de savoir, ont surtout celui de vider plus ou moins proprement le porte-monnaie des niais ou des naïfs.

—Non, non, Henri, tu te trompes, répliqua la jeune femme avec animation, la somnambule n'est point ce que tu veux dire. D'ailleurs, écoute-moi, et, quand tu sauras ce que cette femme m'a dit, comme moi tu croiras.

Et Mélanie raconta à son mari ce qui s'était passé entre elle et la somnambule.

—Tu as raison, Mélanie, dit alors M. Levasseur devenu très grave, il y a dans tout cela quelque chose de surnaturel. Si peu crédible que je sois, je ne puis nier l'évidence. Je n'ai plus le droit de railler, je reste confondu. Je regrette, maintenant, de ne pas t'avoir accompagnée chez la somnambule.

Oh ! je retournerai la voir.

—Elle a probablement peur que tu désirerais avoir une seconde consultation, et ce serait pour cela qu'elle n'a pas voulu tout te dire. Alors qu'importe, nous irons la voir ensemble.

—Peut-être la trouverons-nous moins fatiguée et, pour cela même, plus lucide.

Le même jour, dans la soirée, un journal, vieux déjà d'une semaine, tomba, par hasard, sous la main de Mélanie. Pour essayer de changer le cours de ses pensées, pour se distraire, elle se mit à parcourir des yeux la quatrième page de la feuille quotidienne. Au bas de la page, elle lut, avec une grande attention, l'annonce que voici :

Tous les secrets de la vie dévoilés !
Mme CADORE, CÉLÈBRE CARTOMANCIENNE,

Elève de Mlle Lenormand
Dit le PASSÉ, le PRÉSENT et L'AVENIR

Viaible tous les jours
De 9 h. à midi et de 2 h. à 6 h.

24, RUE DE CLÉRY, 24.

Mélanie prit des ciseaux, détacha le carré de papier contenant l'annonce, le plaça en quatre et le mit dans un petit carnet de poche qu'elle portait toujours sur elle.

—Demain, se dit-elle, sans rien dire à mon mari, j'irai consulter cette cartomancienne.

X

UNE ANCIENNE AMIE.

Dans son impatience de voir la célèbre cartomancienne, élève de Mlle Lenormand, Mme Levasseur était habillée, prête à sortir, dès neuf heures du matin.

Elle donna rapidement quelques ordres à ses deux premières ouvrières, et, à neuf heures et demie, elle sonnait à la porte de Mme Cadore. Une jeune servante de dix-huit ans, à l'air quelque peu effronté, lui ouvrit.

Mme Levasseur portait un très beau costume de ville et était coiffée d'un chapeau fraîchement surti des mains d'une modiste en renom. La jeune servante n'était probablement pas habituée à voir venir chez sa maîtresse des dames aussi bien et aussi richement mises, car, ouvrant de grands yeux, elle restait en admiration et comme extasiée devant l'élégante visiteuse.

—Mademoiselle, dit Mélanie, je viens voir Mme Cadore ; est-elle visible ?

—Mais certainement, madame, elle est visible, et elle va vous recevoir tout de suite.

—Veuillez donc prévenir votre maîtresse.

La jeune fille reforma la porte et fit entrer la visiteuse dans une petite pièce rectangulaire à laquelle on avait voulu donner l'aspect d'un salon. Par exemple ce n'était guère coquet ; il était facile de voir que le mobilier avait été acheté pièce par pièce chez le bric-à-brac ou à l'hôtel des ventes. Mme Levasseur éprouva une sensation pénible et, malgré elle, fit cette réflexion que les somnambules, à Paris, faisaient mieux leurs affaires que les cartomancieuses.

—Je me suis fourvoyée, pensa-t-elle.

Elle avait le regret de se démancher et se demanda si elle ne ferait pas bien de se retirer sans avoir vu Mme Cadore. Mais la jeune servante, qui l'avait quittée, reparut et lui dit :

—Madame, madame Cadore vous attend.

La jeune femme n'eut qu'à faire quelques pas pour se trouver dans le cabinet

de la et
assise d
une tabl
couleur
voyait p
jouer le
et le fan
de la sc
scène ch
rue de C
venue p
surprise
jeune
nonçait
toujours
les gens
ses habi
luer la
Elle
profond
son an
toux. Il
taient é
seur es
nant, à
mourait
nier de
la Cad
et elle
de la v
connu u
les trai
avait p
remarq
sa chie
—Eh
lous co
vous vo
passé o
consult
lez con
Le c
peine f
reconnu
Durant
ment p
clair.
dressa
cri.
—Q
Cadore
—R
moi bi
voix fr
avaient
naissance
—N
pus, b
—A
pas à E
Elle
secour
—Je
elle ;
mon es
La
pouvai
sa pré
—M
vous c
parven
Mélan
—A
ironie
vous
Bertou
—N
—S
tin,
m'ave

la trouverons-nous moins
sur cela même, plus lucide.
r, dans la soirée, un jour-
à d'une semaine, tomba
à la main de Mélanie. Pour
onger le cours de ses pen-
sées, elle se mit à par-
la quatrième page de la
une. Au bas de la page,
une grande attention, l'an-

crets de la vie dévoilés !
CÉLÈBRE CARTOMANCIENNE,
le Mlle Lenormand
le PRÉSENT et L'AVENIR
ble tous les jours
midi et de 2 h. à 6 h.
UR DE CLÉRY, 24.

t des ciseaux, détacha le
r contenant l'annonce, et
et le mit dans un petit car-
elle portait toujours sur
le dit-elle, sans rien dire à
consulteur cette cartoman-

X
ANCIENTE AMIE.

patience de voir la célèbre
c, élève de Mlle Lenor-
Levasseur était habillée
des neuf heures du matin.
péciment quelques ordres à
pères ouvriers, et, à neuf
lu, elle sonnait à la porte de
Une jeune servante de dix-
r quelque peu effrontée, lui

seur portait un très beau
lle et était coiffée d'un cha-
ent sorti des mains d'une
enom. La jeune servante
lement pas habituée à voir
maîtresse des dames aussi
richement mises, car, ouvrant
x, elle restait en admiration
siéu devant l'élégante visi-

elle, dit Mélanie, je viens
dore ; est-elle visible !
chamment, madame, elle est
va vous recevoir tout de

donc prévenir votre mal-

lle referma la porte et fit en-
se dans une petite pièce rec-
laquelle on avait voulu
et d'un salon. Par exemple
re cossu ; il était facile de
de noblesse avait été achetée pièce
z le bric-à-brac ou à l'hôtel.
Mme Levasseur éprouva
pénible et, malgré elle, fit
ne que les convalescentes, à
n mieux leurs affaires que
général.

nia fourvoyée, penna-t-elle.
le regret de sa démarche et
si elle ne ferait pas bien de
se avoir vu Mme Cadore,
e servante, qui l'avait quit-
et lui dit :

— Madame Cadore vous at-

omme n'eût qu'il faire quel-

se trouver dans le cabinet

de la cartomancienne. La vieille était
assise dans un vieux volaire, devant
une table chargée, recouverte d'un tapis
couleur chair de saumon, sur laquelle on
voyait plusieurs jeux de cartes, cartes à
jouer le piquet, le whist, le bésigue, etc.,
et le fameux grand jeu avec toutes sortes
de figures calandriales. La mise en
scène chez Mme Cadore était la même
rue de Cléry que rue de Rambuteau. Pré-
venue par sa domestique elle ne fut pas
surprise de voir paraître devant elle une
jeune femme dont l'élégance an-
nonçait la fortune. Et, comme on doit
toujours avoir de la considération pour
les gens riches, Mme Cadore, sortant de
ses habitudes, se dressa debout pour sa-
luer la belle visiteuse.

Elle avait toujours le regard clair et
profond ; mais elle ne reconnut point
son ancienne petite amie, Mélanie Ber-
toux. Il est vrai que dix-huit ans s'é-
taient écoulés et que Mme Henri Levas-
seur ne ressemblait plus guère, mainte-
nant, à la pauvre petite ouvrière qui
mourait de faim et de froid dans le gre-
nier de Saint-Mandé. Sur un signe de
la Cadore, la jeune femme s'était assise,
et elle examinait curieusement le visage
de la vieille qui ne lui semblait pas in-
connu et dont elle cherchait à retrouver
les traits dans sa mémoire. Mme Cadore
avait pris ses cartes et les battait sans
remarquer la persistance avec laquelle
sa cliente la regardait.

— Eh bien, inmadame, dit-elle, nous al-
lons commencer. C'est le grand jeu que
vous voulez ? N'est-ce pas ? Est-ce sur le
passé ou le présent que vous désirez me
consulter ? Est-ce l'avenir que vous vou-
lez connaître ?

Le son de la voix de la Cadore eut à
peine frappé l'oreille de Mélanie, qu'elle
reconnut sa sage-femme, la fausse Mme
Durantin. Aussitôt elle devint effréné-
ment pâle et son regard se chargea d'é-
clairs. D'un seul mouvement, elle se
dressa sur ses jambes en poussant un
cri.

— Qu'avez-vous, madame ? demanda la
Cadore étonnée et effrayée.

— Regardez-moi, madame, regardez-
moi bien ! dit la jeune femme d'une
voix frémissante en se courbant et en
avançant la tête : eh bien, me recon-
naissiez-vous ?

— Non, je... je ne vous reconnais
pas, balbutia la Cadore.

— Ah ! ah ! vous ne me reconnaissez
pas ! Eh bien, je vais vous dire qui je suis.
Elle saisit la vieille par le cou et la
secouait avec violence :

— Je suis Mélanie Bertoux ! oria-t-
elle ; misérable, qu'avez-vous fait de
mon enfant ?

La Cadore ne put retenir un cri d'é-
pouvante. Mais, retrouvant subitement
sa présence d'esprit :

— Mais vous êtes folle, madame, je ne
vous connais pas, je ne sais pas ce qui
vous prend, dit-elle avec calme, et en
parvenant à se dégager de l'étreinte de
Mélanie.

— Ah ! vraiment, répliqua celle-ci avec
ironie, vous ne me reconnaissez pas,
vous avez oublié le nom de Mélanie
Bertoux, mais moi je vous reconnais.

— Non, non, vous vous trompez !

— Sous le faux nom de Mme Duran-
tin, vous disant sage-femme, vous
m'avez pris mon enfant ; une petite

fills, je venais de la mettre au monde
quand vous l'avez prise. Qu'avez-vous
fait de ma fille ?

— Encore une fois, madame, je ne
sais pas ce que vous voulez me dire, je
ne comprends rien à vos paroles. Je
veux bien croire que vous avez toute
votre raison, que ce que vous me dites
est la vérité ; mais vous vous trompez,
vous me prenez pour une autre.

— Vous niez, vous niez ! Suit. Mais
je saurai bien vous forcer à retrouver
votre mémoire. Ah ! vous ne savez pas
ce que, depuis dix-huit ans, je vous ai
cherchée partout. Aujourd'hui, je vous
retrouve, je vous tiens, vous ne m'é-
chapperez pas ! Il est, par hasard, j'ai lu
votre nom et votre adresse dans un
journal ; je venais vous consulter au
sujet de ma fille. Dites, dites, n'est-ce
pas la Providence qui a placé le journal
sous ma main ? A peine entrée chez
vous, je voulais m'en aller sans vous
avoir vue. Et je suis restée. Toujours
la Providence ! Comprenez-vous, com-
prenez-vous ? Je venais me faire tirer
les cartes, et dans Mme Cadore, la car-
tomancienne, je reconnais Mme Duran-
tin, la femme qui m'a pris mon enfant !
O Dieu du ciel, Dieu tout puissant,
Dieu juste et bon, je te bénis ! Ah !
madame, que vous soyez Cadore ou Du-
rantin, sage-femme ou cartomancienne,
vous ne savez pas ce que c'est qu'une
mère qui a soif des baisers de son en-
fant ! En me prenant ma petite Hen-
riette, vous n'avez pas arraché de mon
cœur l'amour maternel. Je veux ma
fille ! Je veux ma fille ! Allons, j'ai tort
de m'enporter, je veux être calme, ma-
dame Cadore, dites-moi où est mon en-
fant ?

— Madame, répondit la cartomancienne
de sa voix mielleuse, je vois que vous
souffrez beaucoup ; pauvre mère, je vous
 plains sincèrement. Vous me demandez où
est votre enfant ? Eh bien, reprenez votre
place, je vais interroger les cartes, peut-
être répondront-elles selon votre désir ?

Les yeux de Mélanie lancèrent des
flammes. Elle arracha le jeu des mains de
la Cadore, le jeta avec une sorte de fureur
et les cartes volèrent, éparpillées au milieu
de la pièce.

— Je croyais que vous vouliez être
calme, dit tranquillement la vieille femme.

Son sang-froid augmenta encore la
colère de Mélanie. De nouveau la jeune
femme saisit la vieille et, d'une voix
impérieuse, menaçante :

— Lèvez-vous, misérable, levez-vous !
oria-t-elle ; dussé-je vous y traîner, vous
allez venir avec moi chez le commissaire
de police. Ah ! vous avez perdu la mé-
moire ; eh bien, le commissaire de police
vous la fera retrouver. Debout, donc,
debout ! Je veux faire un procès qui re-
tentira d'un bout à l'autre de la France.

En entendant parler du commissaire de
police, la Cadore s'était mise à trembler
et elle changea aussitôt d'attitude.

— Laissez-moi, dit-elle, laissez-moi, le
commissaire de police n'a rien à voir dans
nos affaires. Remettez-vous, essayez-vous,
et nous causerons.

— Ah ! enfin ! fit la jeune femme en se
laissant tomber sur un siège.

Il y eut un moment de silence. La Ca-
dore avait l'air de réfléchir. Mais Méla-
nie n'avait pas une patience à la laisser
longtemps dans ses réflexions.

— Maintenant, vous me reconnaissez ?
dit-elle.

— Oui, je vous reconnais.

— Et vous avez retrouvé la mémoire ?

— Oui.

— Ce n'était pas la peine, convenez-en,

de jouer votre comédie de tout à l'heure.

— J'étais embarrassée, je ne savais quoi
dire.

— Mais vous allez me répondre ?

— Il le faut !

— Je veux la vérité !

— Je ne vous la cacherai point.

— Où est ma fille ?

Votre fille est morte !

— Vous mentez ! exclama Mélanie.

— Hélas ! non. D'ailleurs, pour quoi
menterais-je ?

— Je n'en sais rien. Mais vous cher-
chez encore à me tromper !

— Dans quel but ? je vous le demande.

— Il faut bien que vous ayez une rai-
son. Mais je suis sûre, vous entendez,
je suis sûre que ma fille existe !

Mme Cadore leva hypocritement ses
mains vers le ciel.

— D'ailleurs, continua Mélanie, ap-
puyant sur les mots, ne croyez pas que je
vais me contenter de votre réponse. Je
vous conseille de ne pas jouer au plus in-
avec moi, car ce jeu pourrait être dan-
geroux pour vous. Vous voulez avertir et je
vous dis : Prenez garde ! Il ne me suffit
pas que vous me répondiez : « Votre fille
est morte ! » Il me faut des preuves que
j'ai le droit d'exiger.

— Mais...

— Laissez-moi parler. A quel âge me
fille est-elle morte ?

— Elle était encore toute petite.

— Ah ! vous mentez avec une lan-
guage...

— Madame !...

— Je vous bien admettre, pour un in-
stant, que vous me dites la vérité ; mais,
encore une fois, il me faut des preuves ;
le témoignage de la nourrice de mon en-
fant, son acte de décès.

La Cadore regarda Mme Levasseur avec
effarement. Celle-ci pourvint.

— Si c'est à Paris ou près de Paris que
ma fille est morte, vous m'auriez bientôt
fourni les preuves que je vous demande ;
si c'est loin de Paris, la distance importe
peu, nous partirons dans une heure pour
nous rendre sur les lieux. Oh ! vous n'a-
vez à vous occuper de rien ; je payerai
les frais du voyage et vous indemniserai
de votre dérangement. Si vous me de-
mandez cinquante francs par heure, je
vous les donnerai.

— Vous êtes donc bien riche ? fit la Ca-
dore, en regardant la jeune femme en des-
sous.

— Oui, je suis riche ; mais ce n'est pas
de ma fortune qu'il s'agit. Vous allez
vous préparer à m'accompagner. Je vous
donne une demi-heure.

Mélanie regarda sa montre.

— Il est dix heures et demie, reprit-
elle, à onze heures nous partirons. Al-
lons, dépêchez-vous, je vous attendrai
ici ; au besoin, je vous servirai de femme
de chambre.

— Vous êtes terrible, madame.

— Je suis comme cela. Mais le temps
passe et je vous le répète, nous partirons
à onze heures.

— Pour aller où ?

— Je vous l'ai dit, pour aller chercher
l'acte de décès de mon enfant. Et puis,

madame, nous irons ensemble nous agenouiller et prier sur sa tombe.

—Allons, je vois qu'avec vous il faut dire la vérité, car vous n'êtes pas une femme qu'on peut tromper. Votre fille n'est pas morte.

—J'attendais ces paroles, madame Cadore; aussi, vous le voyez, je ne deviens pas folle de joie; mais la joie n'en est pas moins en moi, elle inonde mon cœur. Maintenant, je vous écoute, parlez, parlez!

—Mais que puis-je vous dire?

—Dites-moi d'abord où est ma fille.

—A quoi bon?

—Comment, à quoi bon! Mais je veux la voir, l'embrasser; je veux la tenir dans mes bras, serrée contre mon cœur!

—C'est impossible.

—Je ne vois pas cela, moi; je suis mère, madame, je suis mère. Quand vous m'avez pris mon enfant...

—Pardonnez-moi, madame, rectifiez la Cadore, je ne vous ai pas pris votre enfant, vous me l'avez donné.

—Soit. Quand je vous l'ai donné, c'est-à-dire, comme vous me l'avez dit, pour le remettre à une dame riche, sans enfant, qui désirait en avoir un?

—Je ne vous ai pas trompée; j'ai porté votre fille à cette dame.

—Qui voulait l'adopter?

—Où.

—La-t-elle adoptée?

—Où.

—Dites-moi le nom de cette dame et où elle demeure.

—Pourquoi faire?

—Ah! vous ne comprenez donc rien, vous n'avez donc pas d'entraînes! Je veux qu'on me rende ma fille!

—On ne vous la rendra pas fit la Cadore en secouant la tête.

—On ne me la rendra pas! exclama Mélanie. Oh! je voudrais bien voir qu'on refusât de me rendre mon enfant!

—Vous ne pouvez rien.

—On verra si je ne peux rien! De gré ou de force je reprendrai ma fille! Il y a encore des magistrats et une justice en France. Je réclamerai ma fille devant les tribunaux.

—Vous ne ferez pas cela, madame.

—Je le ferai, je le jure! Et, si grand qu'il soit, je ne reculerai pas devant le scandale. Je veux ma fille, je veux ma fille!

—Encore une fois, madame, je vous le dis: vous ne pouvez rien. Vous aimez votre fille, n'est-ce pas?

—Si je l'aime!

—Et vous songez à troubler sa tranquillité! Mais le bruit et le scandale que vous feriez tourneraient contre vous et votre enfant. Vous détruiriez son bonheur, vous briseriez sa vie. Votre fille serait votre première victime. Alors, elle aurait le droit de vous dire: Si c'est ainsi que vous m'aimez, j'aurais pu me passer d'une pareille tendresse! Tenez, si vous le voulez, examinons la situation: si l'on vous avait volé votre enfant, vous auriez certainement le droit de le réclamer, de crier bien haut, et tout le monde serait avec vous; mais cela n'est pas. Vous avez consenti à me livrer votre petite fille et, en échange, vous avez reçu une somme d'argent; de quelque façon que vous considériez la chose, c'est un marché que nous avons conclu; c'est une vente, que

vous avez faite. Après cela, en admettant que la vérité des faits soit reconnue, est-ce vous, madame, dites, est-ce vous qui aurez le beau rôle devant un tribunal? Voyez ce qu'on peut retirer d'un scandale public.

La jeune femme laissa échapper un sourd gémissement.

—Mais, poursuivit la Cadore, qui sentait toute sa force, pourriez-vous seulement fournir la preuve des faits? Trois personnes les connaissent; vous d'abord; la dame que tout le monde croit la mère de votre fille et moi. Naturellement vous nous feriez appeler toutes devant les magistrats. Mais qui vous dit que la dame ne vous traiterait pas de visionnaire, d'insensée! Qui vous dit que moi, ayant intérêt à le faire, je ne nierais pas la chose d'une façon absolue? Croyez-moi, madame, nous devons y regarder à deux fois avant de demander à la justice de s'occuper de nos affaires. Ne parlez donc plus de magistrats et de tribunaux. Je vous le répète, vous ne pouvez rien.

—C'est vrai, murmura Mme Levasseur accablée.

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains et ses larmes jaillirent. Si extraordinaire que cela puisse paraître, la Cadore fut prise d'un sursaut de pitié.

—Pauvre mère, pensa-t-elle, elle aime réellement sa fille.

Elle reprit à haute voix:

—Maintenant, madame, vous plaît-il que je vous parle de votre enfant?

—Oh! oui, oui, prononça Mélanie d'une voix suppliante.

—Écoutez-moi donc:

Le jour où le hasard me fit vous rencontrer rue Saint-Antoine, si j'ai bonne mémoire, j'étais, je puis vous le dire aujourd'hui, à la recherche d'une pauvre femme dans la position où vous vous trouviez. Il me fallait un enfant nouveau-né, fille ou garçon. Je m'étais engagée à l'apporter à une dame qui voulait avoir un enfant. Inutile de vous dire la joie que j'ai éprouvée quand j'ai enfin trouvé la pauvre femme que je cherchais depuis plusieurs mois. Je n'ai pas à vous raconter ce qui s'est passé entre nous; mais vous ne pouvez pas dire que je vous ai traitées durement, que je n'ai pas fait pour vous ce qu'une bonne et sincère amie aurait fait. Sans doute, j'agissais dans mon intérêt; mais je vous le dis et vous pouvez me croire, je vous ai prise en affection. Il me fallait votre enfant; du reste, vous l'avez reconnu vous-même, si vous ne m'avez donné votre petite fille, vous auriez été forcée de l'abandonner: c'est l'assistance publique qui vous l'aurait prise. D'une façon ou d'une autre, votre fille était également perdue pour vous, et, aujourd'hui, elle ne serait certainement pas ce qu'elle est.

—Elle vit dans le monde un matin; comme c'était convenu entre nous, le soir, après vous avoir laissé l'embrasser autant que vous avez voulu, je l'emportai. Je voyageai avec elle toute la nuit, et, le matin, un peu avant le jour, j'arrivai dans un château sans qu'on ait pu se douter que vous aviez un enfant dans mes bras. A dix heures, on annonça que la châtelaine venait de donner le jour à une petite fille. Toutes les mesures avaient été prises pour qu'aucun doute ne pût s'élever à ce sujet. Pour une cause que je n'ai pas à

vous faire connaître, la dame était depuis neuf mois séparée de son mari. Il n'eut pas même la pensée que sa femme pouvait le tromper; il se crut le père de l'enfant. La nourrice, que j'avais retenue, arriva au château à midi, et votre petite fille lui fut aussitôt confiée. Le même jour, la naissance fut déclarée à la mairie, de sorte que, légalement, c'est-à-dire aux yeux de la loi, votre fille est bien la fille de M. et de Mme X. Comme vous le voyez, c'est plus sérieux qu'une adoption. On a donné à votre fille le prénom de Valentine.

—Elle s'appelle Valentine?

—Oui.

—Valentine! murmura la mère, les mains jointes.

—On a tenu envers elle toutes les promesses que je vous avais faites. Elle a eu tous les soins, toute la tendresse, tous les baisers que vous-même auriez pu lui donner. Elle a grandi, est devenue la plus charmante, la plus adorable jeune fille qu'on puisse voir. On ne l'appelle jamais autrement que la belle Valentine. Elle a reçu une brillante éducation; elle est très instruite; elle a la distinction d'une duchesse. Jusqu'à ce jour, elle n'a connu que les joies de la vie. Ayant tout, elle n'a rien à désirer. On l'aime, on l'adore. Elle n'est pas ingrate, elle aussi adore son père et sa mère, car, comme vous devez bien le penser, Mme X. ne lui a pas révélé le secret de sa naissance. Eh bien, avais-je raison de vous dire: Prenez garde de troubler la tranquillité de votre fille, de détruire son bonheur, de briser sa vie! Et cela arriverait fatalement si vous vous adressiez à la justice pour vous faire rendre votre fille. Oui, les conséquences d'un procès seraient terribles. Vous courriez de honte vous et votre fille. Et les autres? ceux qui l'ont élevée, ceux qui l'aiment autant que vous pouvez l'aimer. Pour eux, ce serait le dés honneur!

—Vous êtes riches, je le vois; la somme que je vous ai remise a été probablement la base de votre fortune. Enfin, vous avez réussi, c'est bien; tout le monde ne peut pas avoir le même bonheur. Moi, je suis pauvre, je vis comme je peux, tant bien que mal, et cependant je ne suis pas jalouse de votre fortune. Je ne sais pas ce que vous possédez; mais votre fille n'a pas besoin de votre richesse pour être heureuse, pour avoir une existence enviable. Elle est dans une haute position. M. et Mme X. ont une immense fortune. On peut l'évaluer à dix, quinze millions, peut-être plus. Cette fortune, qui grossira encore, sera un jour celle de Valentine, car elle est fille unique. Maintenant, dites, êtes-vous satisfaite?

Mme Levasseur pleurait à chaudes larmes. Hélas! elle comprenait, elle sentait que sa fille était à jamais perdue pour elle. Mme Cadore avait raison, elle ne pouvait rien.

—Est-ce que vous la voyez quelquefois? demanda-t-elle.

—Votre fille?

—Où.

—Je ne l'ai vue qu'une seule fois, il y a environ trois ans; mais j'ai été suffisamment renseignée pour pouvoir vous affirmer que tout ce que je viens de vous dire est l'exacte vérité.

—Madame Cadore, vous êtes pauvre?

—Oui, je suis pauvre, répondit la vieille avec amertume; pourtant je devrais être

riche;

moi.

—On

ma fille

—Je

—P

—On

su con

Je pré

de ten

tes, je

heureu

sans qu

pas d'a

—C

—Je

—O

mière.

La C

ment le

—V

fit-elle.

—M

vingt a

nées.

—H

vieille

—Je

somme

—Ah

—J'a

—Je

fit la C

ui, Eh

Mme

la vieil

—Ma

t-elle av

moi le r

—No

quenaen

—Ah

glotant,

reuse, h

Voyez,

en suppl

de plus

Si vous

series pi

que je p

assez? C

le en en

voir l'o

compara

tortures

si je la

texte, l

voir! M

ce que j

vous en

moi!

La m

aux pied

c'était d

défendre

laur si e

te, fassi

Cadore

ma, en

chants f

—Ass

lez-vous

—Pro

—Je v

voire fil

—Je v

—De

—Je tran

dorée.

—C

onnaître, la dame était depuis
parée de son mari. Il n'eut
pensée que sa femme pouvait
se crut le père de l'enfant.
que J'avais retenue, arriva
à midi, et votre petite fille lui
confia. Le même jour, la
à dédicar, et la mairie, de
légalement, c'est-à-dire au
doit, votre fille est bien la fille
de Mme X. Comme vous le
plus sérieux qu'une adoption.
à votre fille le prénom de

appelle Valentine?

el murmura la mère, les

u envers elle toutes les pro-
vous avais faites. Elle a eu
s, toute la tendresse, tous les
vous-même auriez pu lui don-
grandi, est devenue la plus
la plus adorable jeune fille
voir. On ne l'appelle jamais
ue la belle Valentine. Elle a
llante éducation; elle est très
le à la distinction d'une du-
qu'à ce jour, elle n'a connu
de la vie. Ayant tout, elle
s'ir. On l'aime, on l'adore.
s ingrate, elle aussi adore son
mère, car, comme vous devez
ner, Mme X. ne lui a pas ré-
té de sa naissance. Eh bien,
on ne vous dire: Prenez
ubler la tranquillité de votre
aire son bonheur, de biser sa
arriverait fatalement à vous
à la justice pour vous faire
s fille. Oui, les conséquences
raient terribles. Vous cou-
te vous et votre fille. Et les
x qui l'ont élevée, ceux qui
ant que vous pouvez l'aimer.
rait le déshonneur!

es riches, le vois; la somme
ai remise a été probablement
re fortune. Enfin, vous avez
bien; tout le monde ne peut
même bonheur. Moi, je suis
s comme je peux, tant bien
pendant je ne suis pas ja-
e fortune. Je ne sais pas ce
tédez; mais votre fille n'a pas
re richesse pour être heureu-
e existence envinée. Elle
haute position. M. et Mme
une immense fortune. On peut
ix, quinze millions, peut-être
fortune, qui grossira encore,
elle de Valentine, car elle est
Maintenant, dites, êtes-vous

assez pleurant à chaudes lar-
elle comprenait, elle sentait
à jamais perdue pour elle.
avait raison, elle ne pouvait

vous la voyez quelquefois?

ans qu'une seule fois, il y a
ans; mais j'ai dû, suffisam-
ment pour pouvoir vous affir-
me que je viens de vous dire
srit.

Cadore, vous êtes pauvre?
s pauvre, répondit la vieille
e; pourtant je devrais être

riche; mais, voilà, je n'ai pas réussi,
moi.

— Cette dame, à qui vous avez donné
ma fille, ne fait donc rien pour vous?

— Je ne lui demande rien.

— Pourquoi, si vous avez besoin?

— On a sa dignité. Et puis, je n'ai pas
à conduire ma barque, tant pis pour moi.
Je préférerais crever de misère plutôt que
de tendre la main. Je suis tireuse de car-
tes, je vis de mon métier. Souvent, mal-
heureusement, plusieurs jours se passent
sans que j'aie une visite. Alors ça va mal;
pas d'argent; le pain manque.

— Comment faites-vous?

— Je ne mange pas, voilà tout.

— Oh! je ne vous laisserai pas dans la
misère.

La Cadore se redressa et regarda fixe-
ment la jeune femme.

— Vous êtes donc toujours bonne, vous?

fit-elle.

— Madame Cadore, je vous rendrais les
vingt mille francs que vous m'avez don-
nés.

— Hein! vous feriez cela! s'écria la
vieille dont les yeux étincelèrent.

— Je vous le promets et dès ce soir la
somme vous sera remise. Seulement...

— Ah! il y a un seulement.

— J'ai quelque chose à exiger de vous.

— Je m'y attendais, encore un marché!

fit la Cadore dont le front s'était roubruni.

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez?

— Mme Levasseur prit une des mains de
la vieille femme.

— Madame, je vous en prie, pronon-
cez-elle avec l'accent de la prière, dites-moi
moi le nom de ceux qui, plus que mon
mari et moi, sont ses père et mère.

— Non, je ne peux pas, répondit brus-
quement la Cadore.

— Ah! s'écria la jeune femme en san-
glotant, ayez pitié d'une mère malheu-
reuse, laissez-vous toucher par mes larmes.

— Voyez, je me mets à vos genoux; je vous
en supplie, au nom de tout ce qu'il y a
de plus sacré, dites-moi où est ma fille!

Si vous saviez comme je souffre, vous ne
seriez pas impitoyable. Il y a dix-huit ans
que je pleure mon enfant! N'est-ce pas
assez? Comprenez donc, avoir ma au mon-
de un enfant, savoir qu'il existe et ne pou-
voir l'embrasser! Y a-t-il une douleur
comparable à celle-là? Oh! de toutes les
tortures, c'est la plus épouvantable. Tenez,
si je la voyais seulement, je serais con-
tente, heureuse. Oh! voir ma fille, la
voir! Mon Dieu, c'est pourtant bien peu
ce que je demande! J'ai vous en prie, je
vous en supplie, madame, ayez pitié de
moi!

La malheureuse s'aggloutait et se tordait
aux pieds de la tireuse de carte. Celle-
ci était émue, elle avait beau se raidir, se
défendre contre ses impressions, la dou-
leur si vive, si éloquent, de la supplian-
te, faisait fondre la glace de son cœur. La
Cadore était une misérable, une coquette;
mais, en somme, ce n'était pas une mé-
chante femme.

— Asses, asses, dit-elle. Voyons, vou-
lez-vous me faire une promesse?

— Je vous le fais toutes.

— Promettez-moi de ne dire jamais à
votre fille que vous êtes sa mère.

— Je vous le promets.

— De ne rien faire qui puisse troubler
sa tranquillité et celle de ceux qui l'ont
donnée.

— Oh! oui, je vous le jure!

— C'est bien, j'ai foi en votre promesse,
en votre serment, vous verrez votre fille!

Mme Levasseur poussa une exclama-
tion de joie. Elle se releva, le visage
rayonnant. La Cadore reprit:

— Votre fille s'appelle Valentine de
Carmeille, M. et Mme de Carmeille dé-
meurent à Troyes; dans la belle saison,
la famille de Carmeille habite à la Maisou-
Blanche, village à trois lieues de Troyes;

ou M. de Carmeille a une très belle mai-
son de campagne. La famille passe aussi
deux ou trois mois de l'année au château
des Cormiers. C'est au château des Cor-
miers, dans la Haute-Saône, que j'ai pur-
té, il y a dix-huit ans, votre petite fille à
Mme de Carmeille.

— Oh! merci, merci! s'écria Mme Le-
vasseur éperdue de joie.

— Sur tout, pas d'imprudence, prenez
garde à l'oublier pas que vous avez juré!

— Je ne demande qu'une chose! voir
ma fille!

— Vous la verrez.

— A ce soir, madame Cadore, à ce soir,
et encore une fois, merci!

Sur ces mots la jeune femme s'élança
hors du cabinet. La Cadore resta un
instant perdue, la tête inclinée.

— S'il arrive quelque chose grommela-t-
elle, tant pis pour Mme de Carmeille;
après tout j'ai eu pitié d'une malheureuse.

Elle lui devait bien cela!

Il était midi lorsque Mme Levasseur
entra chez elle. La joie étincelait dans
ses yeux. Elle était comme folle. Elle se
bata au cou de son mari en criant:

— Oh! retrouvé ma fille!

— Que dis-tu? exclama M. Levasseur.

Rapidement et presque sans reprendre
haleine, M. de Carmeille lui raconta sa visite à
la cartomancienne. Le récit achevé, M. Le-
vasseur prit sa femme dans ses bras et les
deux époux s'embrassèrent.

— Maintenant, Henri, qu'allons-nous
faire? demanda M. de Carmeille.

— Demain nous serons à Troyes, répon-
dit-il.

XI

UN FUTUR GENDRE

Comme nous l'avons dit, James Lincoln
avait été assez vivement impressionné par
les avertissements de sa mère. S'il eût

écoute les conseils de cette excellente
mère, qui ne pensait qu'à lui, ne vivait
que pour lui et ne songeait qu'à le défan-
der contre les dangers qui pouvaient le
menacer, il aurait certainement écrit à M.
de Carmeille pour s'excuser de ne pouvoir
accepter l'invitation qui lui avait été faite
de venir passer quinze jours aux Cor-
miers et il n'aurait pas revu Valentine.

Mais il ne comprenait pas les inquiétudes
de sa mère: il trouvait ses craintes exa-
gérées, sans raison; il ne pouvait deviner
la véritable cause des terreurs de la pau-
vre femme. Il est vrai que, déjà, et mal-
heureusement, il aimait Valentine.

Une étrange fatalité avait poussé les
deux jeunes gens l'un vers l'autre. James,
pour ne pas augmenter les inquiétudes de
sa mère, avait eu le tort de ne pas lui
dire, avant d'aller aux Cormiers, qu'il ai-
mait Mlle de Carmeille. A son retour,
ayant le pressentiment qu'elle ne partage-
rait point ses idées et émaignant qu'elle ne
le plaçât entre lui et Valentine, il ne lui
avait pas dit encore qu'il aimait Mlle de
Carmeille et qu'il en était aimé.

— Plus tard, pensait-il, quand le mo-

ment sera venu, je lui ferai mes grandes
confidences.

James croyait pouvoir attendre. M. de
Carmeille avait dit qu'il aimait sa fille, cel-
ci le lui avait dit; mais si le riche flâteur
lui témoignait de l'intérêt, de l'amitié, il
ne lui avait pas fait comprendre encore
qu'il désirait l'avoir pour gendre. Le jeu-
ne homme avait eu également le tort de
cacher à sa mère que, tous les quinze
jours, il se rendait à Troyes, depuis que
la famille de Carmeille y était revenue.

Il prenait le train express le samedi soir,
passait la journée du dimanche près de
Valentine et rentrait à Paris le lundi
avant-midi. Sa mère le croyait à Fontai-
nebleau, à Compiègne ou ailleurs, en
compagnie de quelques amis de l'école.

Voyant son fils joyeux, travailler avec
plus d'ardeur que jamais, l'excellente
mère avait senti peu à peu ses inquiétudes
se dissiper. Devenu tranquille, elle
avait cessé d'interroger son fils au sujet
de Mlle de Carmeille.

— J'étais folle, se disait-elle. James n'a
jamais pensé sérieusement à cette jeune
fille. D'abord il sait que M. de Car-
meille a une immense fortune et puis
pourquoi aimerait-il Mlle de Carmeille
plutôt qu'une autre?

Après avoir redouté ce malheur, Mme
Lincoln ne voulait plus le voir possible.

Parmi ses craintes, une des moins sé-
rieuses, il est vrai, avait été que M. de
Carmeille ne reconnût son fils. Pour
elle, le fils ressemblait beaucoup à son
père.

James, on avait substitué ce prénom à
celui d'Arnold pour donner satisfaction à
un désir de M. Lincoln. James était un
beau garçon dans toute l'acceptation du
mot. Grand, sveltes, bien découplé, la sou-
plesse de ses mouvements révélait la force
du corps, la vigueur musculaire des mem-
bres. Il avait les cheveux noirs et la barbe,
qu'il portait entière, était d'un beau châ-
tain-foncé.

Sa physionomie, habituelle-
ment calme, était grave et réfléchi, mais
avait en même temps un je ne sais quoi
de doux, de bon, de communicatif, de par-
lant, qui faisait naître l'intérêt et appelait
la sympathie. Comme M. de Carmeille, il
avait le front haut et bombé du penseur,
de l'homme de science. Il avait le nez
droit, un peu gros, la bouche petite avec
de très belles dents. La main aussi était
très belle. Sa figure avait la coupe de
celle de son père et certains traits de celui-
ci, mais sans qu'il y eût une ressemblance
prononcée. C'est dans l'expression de son
regard qu'il ressemblait réellement à son
père. Mais encore fallait-il saisir cette
expression du regard à certains moments,
comme un soir Mme de Carmeille, sans
qu'elle y eût, d'ailleurs, ajouté une grande
importance.

La famille de Carmeille était venue pas-
ser le mois de mars à Paris. Là avaient
rue Pasquier, au premier étage, dans une
maison que M. de Carmeille avait achetée
quelques années auparavant, un grand et
bel appartement. Deux domestiques, le
mari et la femme l'un valet de chambre,
l'autre cuisinier, y habitaient toute l'an-
née. De cette façon, quand M. de Carmeille
venait à Paris dans le courant de l'année
pour deux ou trois jours, il n'était pas
obligé de descendre à l'hôtel. A Paris,
comme à Troyes, il y avait toujours table
ouverte chez M. de Carmeille. Mme de
Carmeille, pour être agréable à Valentine,

donnait deux ou trois soirées auxquelles on invitait chaque fois une cinquantaine de personnes.

James Lincoln, on le comprend, avait été heureux de l'arrivée à Paris de la famille ; il aurait voulu qu'elle y restât six mois. Mais un mois, c'était déjà quelque chose. Il aurait le bonheur de voir souvent celle qu'il aimait. Cependant, M. de Carmeille ne connaissait pas encore M. et Mme Lincoln ; or il était assez naturel qu'il désirât les voir au moins une fois avant d'avoir avec l'ami de sa fille une conversation décisive qu'il avait cru devoir retarder. Il résolut d'inviter les parents du jeune homme à une soirée de Mme de Carmeille. Il fit connaître son intention au jeune ingénieur, qui approuva, et la lettre d'invitation fut envoyée. On comprend l'effroi dont Mme Lincoln fut saisie quand elle lut :

« Monsieur et madame de Carmeille prient monsieur et madame James Lincoln de vouloir bien venir passer la soirée chez eux, rue Pasquier, No. 6, le... »

— Eh bien, irons-nous ? demanda l'Américain à sa femme.

— Non, non, jamais ! s'écria Mme Lincoln en proie à une grande agitation, je ne veux pas, je ne peux pas aller là !

M. Lincoln dut répondre à M. de Carmeille que sa femme était souffrante depuis quelque temps déjà, ils ne pouvaient, à leur grand regret, accepter la gracieuse et très flatteuse invitation qui leur était faite. M. de Carmeille fut vivement contrarié ; mais, enfin, il n'avait aucune raison de supposer que le mauvais état de la santé de Mme Lincoln n'était qu'un prétexte.

— Comment va Mme votre mère ? demandait-il un soir à James.

— Mon père et moi, nous sommes très inquiètes au sujet de sa santé, répondit tristement le jeune homme ; depuis deux jours, elle est forcée de garder la chambre.

— C'était vrai Mme Lincoln était malade par suite du bouleversement que lui avait causé l'invitation inattendue de M. de Carmeille. La pauvre mère avait deviné une partie des choses que son fils lui cachait et était retombée subitement dans ses douloureuses angoisses. M. de Carmeille eut un instant la pensée de faire une visite aux époux Lincoln ; mais, après réflexion, il se dit que la situation dans laquelle se trouvait le jeune ingénieur vis-à-vis de lui et de sa famille, ne lui permettait pas de faire cette démarche. Il sentait qu'il devait se montrer réservé.

Bref, la famille quitta Paris dans les premiers jours d'avril et, après être restée une semaine à Troyes, alla s'installer à la Maison-Blanche. La Maison-Blanche est un charmant petit village, dans un site magnifique, à vingt minutes de la Seine et à peu près à une égale distance de Troyes et de Bar-sur-Seine. On n'avait pas là les superbes promenades autour de la ville, telles que le mail des Carmeilles ; mais l'on y respirait à l'aise loin du mouvement et du bruit continuels de la cité ouvrière et industrielle. Pour les longues promenades, on avait les bois et les bords fleuris de la rivière.

C'était pour sa femme et sa fille et afin d'être presque constamment avec elles, que M. de Carmeille avait acheté cette campagne, où il avait dépensé des sommes énormes pour la rendre digne de celles qui allaient y demeurer. La villa dans ses pro-

portions et sa forme, avait l'air et l'apparence d'un élégant château moderne. Les jardins avaient été plantés et décorés avec goût. Au mois d'avril, mai et juin, ce n'étaient que fleurs et verdure. Le parc n'était pas grand comme celui des Carmeilles, mais M. de Carmeille y avait jeté à profusion des travaux d'art, des merveilles. Le matin ou le soir, avec sa voiture ou à cheval, le flâneur pouvait aller à l'une ou l'autre de ses usines et revenir à la Maison-Blanche en moins de trois heures. Comme nous l'avons dit, tout en s'occupant de ses affaires, il était presque constamment avec sa femme et sa fille. Un dimanche matin, après le déjeuner, M. de Carmeille prit familièrement le bras de James Lincoln et lui dit :

— Monsieur James, vous ne connaissez encore qu'imparfaitement la Maison-Blanche ; venez, je vais vous faire visiter le parc ; je vous ferai voir divers ouvrages exécutés sous mes yeux et dignes de fixer votre attention d'ingénieur.

Le jeune homme, très ému, se laissa emmener. Il était arrivé la veille et Valentine lui avait dit :

— Demain, mon père doit vous parler sérieusement, oh ! mais, très sérieusement ; préparez-vous à lui répondre.

Plusieurs personnes de la ville, M. Antonin de Concouge entre autres, devaient venir dîner à la Maison-Blanche. Ces invités arriveraient vers deux heures. M. de Carmeille profitait de l'instant où il était entièrement libre pour causer intimement avec James. Les deux hommes suivaient la grande allée du jardin.

— Monsieur Lincoln, dit M. de Carmeille, j'ai l'honneur de vous connaître depuis quelques mois, et j'ai constaté avec plaisir que le père de votre ami Georges Vibert ne s'était pas trop avancé en ne faisant de vous et de votre caractère les plus grands éloges. Je vous ai ouvert ma maison et l'accueil qui vous a été fait à dû vous satisfaire.

— Oh ! monsieur, fit le jeune homme avec émotion, vous avez été pour moi d'une bienveillance, d'une bonté...

— Dès le premier jour, je n'ai pas à vous le cacher, vous m'avez plu ; je me suis intéressé à votre avenir et vous m'avez inspiré une affection que je pourrais trouver exagérée et même déraisonnable si vous ne la méritiez complètement. En dehors de votre mérite, que j'ai su apprécier, j'ai découvert en vous les plus heureuses qualités.

— Monsieur, je suis confus...

— Ne rougissez pas, mon ami, il faut que vous sachiez ce que je pense.

Souriant, M. de Carmeille continua :

— J'ai voulu aussi connaître vos défauts, M. Lincoln ; mais ou vous n'en avez pas ou vous les cachez si bien que je les ai cherchés sans pouvoir les trouver.

— Oh ! monsieur, de grâce...

— Monsieur James, reprit le flâneur d'un ton grave, j'ai voulu avoir avec vous, aujourd'hui, un entretien que, sans vous adresser un reproche, vous auriez pu solliciter. Il est des situations qui ne peuvent rester longtemps sans être nettement définies. Sans autre préambule, j'aborde franchement la question : Monsieur Lincoln, vous aimez ma fille ?

— De toute mon âme, monsieur.

— C'est bien, vous aimez ma fille et elle vous aime. Confiant dans le bon sens, la fierté et la sagesse de Valentine, je l'ai

laissée libre de se choisir un mari ; en vous aimant c'est vous qu'elle a choisi, et ce choix, monsieur James, sa mère et moi nous l'approuvons.

— Ah ! monsieur, vous me donnez le droit d'espérer !

— C'est plus que de l'espoir que je vous donne ; vous aimez ma fille et elle vous aime ; je réponds au vœu de vos vœux. Valentine sera votre femme.

— Ah ! vous me rendez le plus heureux des hommes !

— Je crois faire votre bonheur et celui de ma fille.

— Vous pouvez être sûr de moi, je la rendrai heureuse.

— Aussi mettrai-je sans crainte, sans appréhensions, sa main dans la vôtre.

— Mor amour sera toujours le fidèle gardien de son bonheur.

— Oui, oui, vous l'aimerez toujours, dit M. de Carmeille en serrant la main du jeune homme.

Après un bout de silence, il reprit :

— Vous savez quelle est la dote de Valentine ?

— Oui, monsieur ; mais je n'y ai jamais pensé, je vous le jure ! Ah ! croyez-le, si, depuis longtemps déjà, je ne vous ai pas parlé de l'amour profond que m'a inspiré Mlle Valentine, c'est que votre fortune m'effrayait et m'imposait silence. Oui, j'avais, oh ! pas de vous, monsieur de Carmeille, j'avais peur que d'autres personnes ne visent en moi un ambitieux effronté. Tenez, je voudrais que Mlle Valentine fut pauvre, afin de pouvoir me dire : je travaillerai pour elle, pour lui donner le bien-être ; pour elle, je gagnerai une fortune !

— Je comprends ce sentiment, mon ami, mais vous ne pouvez pas changer ce que est ; au plus riche, Valentine n'en est pas la cause.

— Néanmoins, monsieur, je puis ne pas accepter une dot.

— Ceci est une autre question, répliqua M. de Carmeille en souriant. Admettons que je ne donne rien à ma fille en la mariant ; comment ferez-vous ?

— J'ai quinze mille francs de rente et la position que j'occupe actuellement me donne huit mille francs par an. Avec cela on peut vivre.

— Dans une honnête médiocrité. Mais c'est assez sur ce sujet. Pas plus que vous, je n'aime les questions d'argent quand il s'agit des choses du cœur. Nous reparlerons de tout cela quand nous nous occuperons de l'arrangement de votre vie ; alors Mme de Carmeille et Valentine seront consultées. Allez, mon jeune ami, la fortune, au contraire, à marcher vers le brillant avenir qui vous attend. Maintenant autres choses : Bien que je ne sois pas un homme à préjugés, je ne me place point, cependant, au-dessus des convenances. Or il est indispensable que la main de ma fille soit demandée par votre père.

— Certainement, monsieur.

— Alors, alors seulement, je pourrais vous présenter à nos amis comme mon futur gendre. Chose singulière, monsieur James, mais qui s'explique, ceux-ci habitent à Paris et nous à Troyes, nous ne nous connaissons pas encore M. et Mme Lincoln.

— C'est vrai, murmura le jeune homme.

Et en pensant à sa mère un nuage passa sur son front. Mais, se dit-il, elle n'a

plus s'rai que endre.

— Eh t-

l'esteur,

rechain,

rements p

royes à s

ez à la t

lar. Ce

— Parf-

morcie.

— Co m-

elle, n-

lans votr

Lincoln,

son pour

ous puis

ville. Dan

urons cer

ous parl

ants et v

ar un inc

amédi tou

— Oui,

ous recev

— Très

Les den

tenade et

—

On s'éta

alon. On

un album

Mlle Brian

sa mère

le mari

l'ange et

heux ; il a

l'amus et

ient ; il s'

ait main

raison, lui,

Thaque fo

ancer une

assait pas

petits coup

épétés, fin

du resto, n

ions de sa

uerelleur,

chaque fois

James.

Ce soir-là,

seine de dis

et le peu d

pour l'ingén

Amérique

— En son

lle, s'adres

ue vous pr

tes les Fran

Je l'avo

pendit le

l'aucun souv

ue, pour r

sa joies et

rouve en F

ous sont to

tira.

— Ce que

Carmeille er

vous donner

son patriot

ien, j'aim

ans ce pays

— Oh ! ce

me Briant

de se choisir un mari ; en c'est vous qu'elle a choisi, et monsieur James, sa mère et moi nous.

Monsieur, vous ne donnez le ver !

Vous que de l'espoir que je vous aimez ma fille et elle vous donne au vu de vos oeuvres. Pour votre femme, nous me rendez le plus heureux.

Je fais votre bonheur et celui

vous être sûr de moi, je la

nettrai-je sans crainte, sans

na, sa main dans la vôtre.

pour sera toujours le fidèle

on bonheur.

vous l'aimerez toujours, dit

elle en serrant la main du

out de silence, il reprit ;

vez quelle est la dote de Va-

monsieur ; mais je n'y ai jamais

la jure ! Ah ! croyez-le, si,

temps déjà, je ne vous ai pas

our profond que m'a inspiré

ine, c'est que votre fortune

et m'imposait silence. Oui,

pas de vous, monsieur de Car-

la peur que d'autres person-

en moi un ambitieux ef-

z, je voudrais que Mlle Va-

mauvre, afin de pouvoir me

aillera pour elle, pour lui

un-être ; pour elle, je gagne

rends ce sentiment, mon ami,

pourvez pas changer ce que

est riche, Valentine n'en

use.

ins, monsieur, je puis ne pas

dot.

une autre question, répliqua

elle en souriant. Admettons

rien à ma fille on la mar-

teirez-vous ?

se mille francs de rente et la

l'occupe actuellement me

ille francs par an. Avec cela

est honnête médiocrité. Mais

de sujet. Pas plus que vous,

questions d'argent quand il

ses du cœur. Nous reparle-

plus ses craintes quand je lui appren-

rai que M. de Carnelle n'accepte pour

— Eh bien, mon cher James, reprit le

lateur, voici à quoi j'ai pensé : samedi

rochain, dans l'après-midi, vous et vos

arents prendrez le train pour arriver à

royes à cinq heures et demie. Mon lan-

au vous attendrait à la gare et vous se-

rez à la Maison-Blanche avant l'heure du

mar. Cet arrangement vous convient-il ?

— Parfaitement, monsieur, et je vous

mercie.

— Ce sera une joie pour Mme de Car-

nelle, ma fille et moi, de recevoir ici

me votre mère en même temps que M.

Lincoln. Nous ne ferons aucune invita-

tion pour dimanche prochain, afin que

vous puissiez passer cette journée en fa-

milie. Dans la circonstance présente, nous

aurons certainement beaucoup à causer,

vous parlerez donc de mon idée à vos pa-

rents et vous voudrez bien ne prévenir

par un mot si nous devons vous attendre

samedi tous les trois.

— Oui, monsieur, et mercredi matin

vous recevrez ma lettre.

— Très bien.

Les deux hommes achevèrent leur pro-

menade en faisant le tour du parc.

XII

LE NEVEU ET LA TANTE.

On s'était levé de table pour passer au salon. On causait. Valentine faisait voir un album de dessins à une de ses amies, Mlle Briant, qui était venue avec son père et sa mère, passer l'après-midi à la villa de la Maison-Blanche. M. Antonin de Canonge était de mauvaise humeur, grincheux ; il avait ses nerfs. Les regards que James et Valentine échangeaient l'agaçait ; il sentait que le jeune ingénieur était maintenant, plus que lui dans la maison, lui, un ami d'enfance de Valentine. Chaque fois qu'il trouvait l'occasion de lancer une épigramme à son rival il ne la laissait pas échapper. C'étaient de ces petits coups d'épingle qui, trop souvent épétés, finissent par faire une blessure. Du reste, malgré les sages recommandations de sa tante, il était toujours aussi terriblement hargneux, pointu, mordant, chaque fois qu'il se trouvait en présence de James.

Ce soir-là, il ne se donnait même pas la peine de dissimuler sa mauvaise humeur et le peu de sympathie qu'il éprouvait pour l'ingénieur. Mme Briant parlait de l'Amérique et des Américains.

— En somme, monsieur Lincoln, dit-elle, s'adressant au jeune homme, avouez que vous préférez la France à l'Amérique et les Français aux Américains.

— Je l'avoue très volontiers, madame, répondit le jeune homme ; je n'ai jamais connu souvenir en Amérique, tandis que, pour moi, tout ce qui constitue les joies et les espérances de la vie se trouve en France, et c'est en France que sont tous mes doux et chers souvenirs.

— Ce que je vais dire, fit Mlle de Carnelle en levant la tête, va peut-être vous donner une mauvaise opinion de mon patriotisme ; mais n'importe ; eh bien, j'aime l'Amérique, moi, parce que, dans ce pays on a, plus que partout ailleurs, le respect de la femme.

— Oh ! cela c'est bien vrai, s'écria

Mme Briant.

— Je ne connais l'Amérique que par les livres que j'ai lus, ajouta Valentine ; mais si je n'étais pas Française, je voudrais être Américaine.

— Ceci est une profession de foi, dit en riant un vieux médecin, le médecin, de la famille.

— Si vous voulez, docteur, répliqua la jeune fille en regardant James avec tendresse.

M. de Canonge eut une grimace dans le regard.

— Moi, dit-il d'un ton brusque, je n'aime pas l'Amérique et je ne sais aucun gré à Christophe Colomb de l'avoir découverte.

Cette ridicule et inepte boutade fit rire tout le monde.

— Heureusement, reprit M. de Carnelle, légèrement railleur, les paroles de M. de Canonge ne diminuent rien la gloire de l'illustre navigateur génois.

— Est-ce que vous connaissez l'Amérique, monsieur de Canonge ? demanda Mme Briant.

— Dieu merci, non, répondit-il adhé-

ment.

— Alors, mon cher, vous ne savez pas pourquoi vous ne l'aimez pas, répliqua le docteur.

— On ne saurait nier les immenses progrès que l'industrie a faits et fait chaque jour en ce pays, dit M. de Carnelle ; il est certain aussi que, grâce à l'Amérique, il ne peut plus y avoir de famine en Europe. Lorsque les céréales nous manquent, les blés nécessaires à la consommation européenne nous viennent en grande partie des États-Unis. Il faut le reconnaître, nous devons déjà beaucoup à l'Amérique ou plutôt aux Américains ; il marchent en avant, forçant les portes de l'avenir. C'est un peuple vaillant et fort, entreprenant, actif, et travailleur.

— Oh ! un peuple, un peuple ! fit ironiquement M. de Canonge.

— M. Briant qui, jusque-là, avait gardé le silence, répondit :

— Un peuple jeune, monsieur de Canonge, qui est en pleine possession de sa force ; il grandit et s'élève sans cesse quand d'autres peuples, nous avons ce spectacle sous les yeux, menacent de tomber en décadence.

— Allons donc !

— Monsieur, les Américains sont un peuple nouveau ; ils n'ont pas derrière eux la routine, les tenants en laisse ; voilà pourquoi, monsieur de Canonge, ils marchent à pas de géants, sûrs de l'avenir qu'ils ont devant eux.

— Vous voulez que les Américains soient un peuple, répondit M. de Canonge, avec aigreur, mais je ne pense pas comme vous. D'abord, monsieur Briant, où voyez-vous les Américains, les vrais Américains, que vous les cherchez dans le nord ou au sud ? Ils ont tous disparu ; s'il en reste encore quelques-uns, il faut pénétrer au fond des forêts vierges pour les rencontrer. Vous avez raison si vous appelez génie l'esprit mercantile de vos nouveaux Américains ; moi, je ne puis voir en eux que des marchands, des exploitateurs, calculateurs habiles, ayant du plus petit au plus grand, la soif de l'or. Qu'ont-ils fait pour avoir des droits à notre admiration ? Je me le demande.

— Ils ont d'abord conquis leur indé-

pendance ! répondit James Lincoln.

— Leur état est donc nécessaire ? Ils ont chassé des usurpateurs pour être usurpateurs à leur tour. Leur intérêt personnel est leur mobile ; encore une fois, je ne puis voir en eux que des exploitateurs ; ils n'ont ni noblesse, ni grandeur, ni générosité.

— Pourtant, monsieur, ils se sont montrés nobles, grands et généreux, quand ils ont lutté pour l'abolition de l'esclavage. Quand un peuple s'arme pour défendre une cause juste, une cause humaine et que le sang coule, que ce soit en France, à la frontière, en Amérique ou ailleurs, c'est toujours un sang généreux qui est versé.

M. de Canonge sentit que le terrain lui manquait. Mais, engagé dans une mauvaise voie, il n'était pas homme à reculer en arrière. Il riposta avec un aplomb superbe :

— C'est possible ; mais qu'on ne vienne pas me dire que les Américains ou les hommes du Nouveau-Monde sont un peuple, bien qu'ils aient cette prétention ridicule, insensée. Ah ! ah ! ah ! le joli peuple, vraiment ! D'où sort-il ce peuple jeune ? De quoi est-il formé ? D'un ruisseau de déclassés, de gens de toutes sortes, d'individus sans foi, ni Dieu, coquins et fripons repoussés de partout et que les hommes gens d'Europe ont jetés à la mer.

Le rouge de l'indignation monta au front de James Lincoln.

— Monsieur de Canonge, dit-il d'une voix frémissante, attriez-vous par ce que vous venez de dire, l'intention de blesser en moi l'honneur national américain ?

— Prenez-le comme vous voudrez, monsieur, riposta le baron d'un ton insolent : du reste, je n'ai pu vous faire grand mal, il y a des épidémies qui ont la dureté d'une cuirasse et que rien ne peut entamer.

James bondit sous l'insulte. Pâle comme un mort, il se dressa debout, prêt à sauter à la gorge d'Antonin, qui se leva aussi, afin de pouvoir répondre à l'attaque. Mais déjà toute tremblante, l'œil en feu, Valentine s'était précipitée entre les deux rivaux. Elle allait parler. M. de Carnelle l'arrêta par ses mots :

— Tais-toi, tu n'as rien à dire, cela ne te regarde pas.

Puis très calme, s'adressant à James :

— Monsieur Lincoln, reprit-il, faites-moi l'amitié de reprendre votre place.

— Pourtant, monsieur, une pareille injure...

— Faites ce que je vous demande.

Le jeune homme retomba sur son siège. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

M. de Carnelle lança un regard froid à Antonin et reprit :

— En vérité, messieurs, voilà une bien sottise que celle-ci ; je ne comprends pas que les paroles que nous venons d'entendre aient pu être prononcées. Voilà, convenez-en, une singulière manière de passer gaiement notre soirée. Laissons l'Amérique et les Américains, nous avons d'autres sujets de conversation.

M. de Canonge, tout confus, se repentant trop tard de sa sottise, se mordit furieusement les lèvres. Mais le mal était fait. James et Antonin étaient devenus deux ennemis mortels. La soirée se termina péniblement. Les deux jeunes gens restèrent silencieux. La conversation des autres se traîna languissante et cessa tout

à coup. Bien qu'il ne fût encore que dix heures, les invités se levèrent pour se retirer.

Le docteur avait sa voiture et M. Briant la sienne. Quant à Antonin, il était venu à cheval. La famille Briant et le docteur partirent les premiers. M. de Carmeille lui avait accompagné dans la cour de la villa. Comme Antonin allait mettre le pied dans l'étrier, M. de Carmeille lui dit :

— Monsieur de Canonge, vous avez été ce soir d'une inconvenance sans exemple ; vous avez oublié que vous étiez dans le salon de Mme de Carmeille et en présence de personnes respectables que vous avez scandalisées.

— C'est vrai, monsieur de Carmeille, j'ai eu tort, balbutia le baron, courbant la tête ; je n'ai pas été maître de moi, je me suis laissé entraîner, croyez que j'ai des regrets.

— Je veux bien croire à vos regrets, monsieur ; mais il ne fallait rien dire qui puisse les faire naître, ces regrets. Maintenant, comme je ne vous pas qu'une pareille scène se renouvelle chez moi, je vous prie de ne plus revenir à la villa.

— Oh ! monseigneur.

— Vous n'avez compris, c'est bien. Adieu, monsieur de Canonge.

Et sans avoir tendu la main au jeune homme, M. de Carmeille s'éloigna brusquement. Le baron resta un instant immobile, égaré. Il était chassé, chassé ! Lui le baron de Canonge, neveu du Mlle de Nangis, on le chassait, on le mettait à la porte comme un valet. Intérieurement, il rougissait du fureur. Intérieurement, il rougissait de la honte. Il avait la rage au cœur. Et il se demandait s'il n'y avait pas en lui plus de haine pour James Lincoln que d'amour pour Valentine. Enfin, après avoir jeté autour de lui un regard farouche, il se mit en selle, piqua des deux et le cheval partit comme une flèche.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Mlle Arthémise de Nangis arriva à la Maison-Blanche. Elle descendit de voiture devant la villa et se fit annoncer à Mme de Carmeille. La vieille fille savait que M. de Carmeille était absent. Parti le matin avec James Lincoln, qu'il avait conduit à la gare, le flâneur était à Troyes où il devait rester jusqu'à cinq heures. Mme de Carmeille ne pouvait pas fermer sa porte à Mlle de Nangis. Elle la reçut dans sa chambre. La vieille fille avait sur ses lèvres pincées un faux sourire qui n'annonçait rien de bon. On voyait qu'elle avait peine à contenir sa colère. Mme de Carmeille l'accueillit, comme toujours, avec une froide politesse.

— Chère madame, dit Mlle Arthémise, s'efforçant de paraître calme, je suis tout sens dessus dessous ; ce matin, à la première heure, mon neveu est venu me voir. Ah ! le pauvre garçon, il est dans un état pitoyable. Il m'a fort effrayée ; il parloir de se brûler la cervelle. Il m'a raconté... je ne sais pas ce qu'il m'a raconté, car je n'ai pas compris grand-chose à tout ce qu'il m'a dit. C'est pour savoir, me rendrez-vous compte des faits que je suis venue vous trouver. Voyons, que lui a donc dit M. de Carmeille hier soir en le quittant.

— Je l'ignore, mademoiselle.

— Vous l'ignorez ?

— Absolument. Aussi, je vous conseille de vous adresser à M. de Carmeille.

— Non, je ne veux pas avoir à faire à lui quant à présent, à nous deux, nous arrangerons mieux et plus facilement la chose.

— Mais mademoiselle....

— Vous avez tout pouvoir sur votre mari, chère madame ; quand vous aurez dit de cette voix charnante à laquelle il n'a jamais résisté : Mon ami, il faut faire cela, il le fera aussitôt. M. de Canonge prétend que M. de Carmeille lui a défendu de revenir à la Maison-Blanche.

— Ah ! fit Mme de Carmeille.

— Si cela est vrai et je suis forcée de le croire, M. de Carmeille nous a fait, à mon neveu et à moi, une sanglante injure. Par mes ancêtres, madame, on ne chasse pas comme un ratier un baron de Canonge dont les pères ont tant de fois versé leur sang pour l'honneur de la France, M. de Carmeille n'aurait pas dû oublier qu'un aïeul de mon neveu, le baron Charles-Philippe de Canonge, capitaine du Champagne a porté l'oriflamme de Saint-Louis ! Non, encore une fois non, on ne manque pas ainsi aux regards qui sont dus à un baron de Canonge.

— Je vous le répète, mademoiselle, j'ignore absolument ce qui s'est passé entre M. de Canonge et M. de Carmeille.

— Soit : mais vous savez ce qui s'est passé le soir, dans votre salon, car vous étiez présente.

— Une scène regrettable, mademoiselle ; M. de Canonge a manqué à toutes les convenances ; il s'est laissé aller à des écarts de langage....

Pourquoi ? interrompit violemment Mlle de Nangis : parce qu'un nouveau venu dans votre maison s'est plu à l'irriter, à le pousser à bout. Je n'hésite pas à vous le dire, chère madame, si mon neveu a pu sortir de son caractère, c'est un peu la faute de M. de Carmeille et de la vôtre. Depuis trop longtemps vous lui faites souffrir la présence de ce nouveau venu. Pourtant, chère madame, continua la vieille fille avec une intention méchante, vous, plus que personne, savez ce qu'on peut faire quand on est saisi par un sentiment de jaloux.

Le coup était rude, Mme de Carmeille se sentit touchée au cœur et pâlit en regardant Mlle de Nangis avec une sorte d'effroi. Sans avoir l'air de remarquer l'effet produit par ses paroles, la tante poursuivit :

— Mon neveu aime, adore Mlle Valentine ; l'amitié qu'il avait autrefois pour la petite fille, dont il a souvent partagé les jours, s'est changée en un grand amour pour ne pas dire une passion violente. A tort, oh ! bien à tort, Antonin voit un rival dans ce James Lincoln, qui prend des airs de ridicule importance, et, parait faire chez vous la pluie et le beau temps.

— Pardon, mademoiselle, répliqua Hélène, avec hauteur, il me semble que chez nous, nous avons le droit de recevoir qui nous voulons et de témoigner de l'amitié à ceux que nous en trouvons dignes.

— Certainement, chère madame ; mais je vous le dis nettement, vous n'auriez pas dû, comme vous l'avez fait, ouvrir votre maison à ce M. James Lincoln. Il y a tant de mauvaises langues ! On dit que ce jeune homme, ébloui par les millions de M. de Carmeille et la dot princière de Valentine a l'audacieuse prétention de devenir votre gendre. Moi, je ne crois pas

un mot de cela, et tout ce que j'entends dire me fait bien rire. Je n'ai plus à faire connaître mes intentions ni à vous, ni à M. de Carmeille ; vous savez que je veux avoir Valentine pour nièce. Antonin aime Valentine, et je l'ai mis là, dans ma tête. Mlle de Carmeille sera baronne de Canonge.

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

— Vous connaissez les idées de M. de Carmeille, répondit-elle, il laisse notre fille, il l'a dit et répété devant vous, libre de choisir son époux. Pour que Valentine réponde à vos prétentions, il faudrait qu'elle aimât M. de Canonge.

— Valentine aime Antonin, chère madame.

— Vous le croyez ?

— Je veux le croire. Du reste, si elle ne l'aime pas encore, elle l'aimera.

— A moins que, déjà, elle n'en aime un autre, répondit brusquement Mme de Carmeille.

— M. James Lincoln exclama la vieille fille, dont le regard eut un éclat singulier allons donc ! Non, non, la chère enfant n'aime pas ce jeune homme ; elle n'a rien fait pour être frappée d'un pareil malheur. Quoi qu'il en soit, M. de Canonge est jaloux et veut voir un rival plus heureux que lui dans M. James Lincoln ; je l'ai rassuré ce matin en lui donnant l'assurance qu'il n'avait rien à redouter de ce monsieur. Oui, il n'a rien à redouter de ce rival imaginaire. Oh ! moi, de ce côté, je suis parfaitement tranquille. Votre engagement, chère madame, celui de M. de Carmeille et de Valentine pour ce jeune homme passera comme tant de choses oubliées. Et, tenez, je vais plus loin : si la fatalité avait voulu que Mlle de Carmeille aimât ce jeune homme, elle cesserait de l'aimer. Jamais, c'est Mlle de Nangis qui vous le dit, et vous savez qu'on doit tout compte de ses paroles, jamais Mlle de Carmeille ne sera la femme de M. James Lincoln.

Mme de Carmeille regardait la vieille fille avec effarement. Elle éprouvait une malaise indéfinissable dans lequel il y avait de l'angoisse et de la terreur.

— Mou Dieu, mais que sait-elle donc se demandait-elle.

Mlle de Nangis reprit :

— Chère madame, je viens de vous parler comme devait le faire une vieille amie, vous voilà avertie et je vous le répète, gardez-vous des mauvaises langues. Vous le savez, quand la médiancée et la calotte ne se mettent en marche, elles font un chemin rapide. C'est à vous de voir ce que vous devez faire. A propos, chère madame, je ne suis pas encore venue cette année passer un dimanche à la Maison-Blanche. Soyez donc assez aimable pour priez M. de Carmeille de nous inviter, mon neveu et moi, à venir dimanche prochain.

— Mais mademoiselle je ne sais pas mon mari....

— Oh ! qu'est-ce que c'est que deux visites de plus ? Vous forcez ce que je vous demande, n'est-ce pas ? Vous si bonne, toujours si indulgente pour certaines fautes, vous plaiderez la cause de M. de Canonge et obtiendrez sa grâce. De mon côté, je gronderai monsieur mon neveu la belle façon et vous verrez comme il est charmant. C'est entendu, je compte sur vous.

La vieille demoiselle se leva pour se retirer.

...et tout ce que j'entends
bien rire. Je n'ai plus à faire
ses intentions ni à vous, ni à
elle ; vous savez que je veux
toute pour moi. Antonin aime
et j'ai mis là, dans ma tête,
cette sera baronne de Ca-

...ne put s'empêcher de sourire.
connaissiez les idées de M. de
répondit-elle, il laisse notre
et répété devant vous, libre-
son époux. Pour que Valentine
vos prétentions, il faudrait
et M. de Canonge.
ne aime Antonin, chère ma-

...vous croyez ?
le croire. Du reste, si elle ne
meure, elle l'aimera.
que, déjà, elle n'en aime un
dit brusquement Mme de Car-

...les Lincoln l'exclama la vieille
regard ut un délat anguille-
Non, non, la chère enfant
jeune homme ; elle n'a rien
frappée d'un pareil malheur
soit, M. de Canonge est ja-
voir un rival plus heureux
M. James Lincoln ; je l'ai
atin en lui donnant l'assurance
rien à redouter de ce mou-
à rien à redouter de ce mou-
re. Oh ! moi, de ce côté, je
suis tranquille. Votre chère
madame, celui de M. de
de Valentine pour ce jour
era comme tant de choses au-
mour, je vais plus loin : si
voulu que Mlle de Carnieille
homme, elle consentirait
mais, c'est Mlle de Nangis
et vous savez qu'on doit tou-
ses paroles, jamais Mlle de
la femme de M. James Lin-

...Carnieille regardait la vieille
farenient. Elle éprouvait
finissable dans lequel il y avait
et de la terreur.
eu, mais que sait-elle donc
t-elle.
Angis reprit :

...madame, je viens de vous par-
avait le faire une vieille amie
vertie et je vous le répète
des mauvaises langues. Vous
and la médisance et la calou-
ut on marche, elles font un
le. C'est à vous de voir ce que
airo. A propos, chère ma-
la pas encore venue cette au-
dimanche à la Maison-Blanc
un assez aimable pour pri-
eille de nous inviter, moi m-
à venir dimanche prochain.
demoiselle je ne sais pas

...est-ce que c'est que deux
? Vous forcez ce que je
est-ce pas ? Vous si bon-
dulgent pour certaines fa-
fiderez la cause de M. de
tiendrez sa grâce. De m-
derai monsieur mon neveu
et vous verrez comme il se
est entendu, je compte s-

...demoiselle se leva pour se
...et elle !
-Non, Melanie, c'est un domestique.
-C'est vrai.

—Surtout, reprit-elle d'un ton superbe,
une personne ne me parle plus de M. Ja-
mes Lincoln ; le baron de Canonge doit
être placé bien au-dessus de cet étranger
et je considérerais comme une injure per-
sonnelle qu'il en fût autrement.
Tendant la main à Mme de Carnieille,
elle ajouta, presque railleuse :

—Soyez avec moi, madame de Car-
nieille, et Mlle de Nangis sera avec vous !
Elle serra la main de Mme de Carnieille
en disant :

—A revoir, chère, à revoir et à diman-
che !

Et grave et rapide, faisant bruis-
sage de sa robe de soie, elle sortit
de la chambre. Mme de Carnieille, qui
était levée, retomba sur son siège comme
évanouie.

—Cette femme me fait peur ! murmura-
t-elle ; à chaque instant son regard iron-
ique et méchant me faisait frissonner.
Quel est donc le malheur dont elle me
menace ? Car elle m'a menacée, je l'ai bien
compris. Voyons, est-ce qu'elle connaît
mon terrible secret ? Ah ! si elle sait que
Valentine... c'est fini, je suis perdue !
Cette vieille fille, vindicative, jalouse,
calomnieuse, sera sans pitié pour moi ! Que
fais-je ? Hélas ! je ne puis même pas me dé-
fendre !

Mme de Carnieille prit sa tête dans ses
mains et pleura. Pauvre femme, ce n'é-
taient pas ses dernières larmes !

XIII

L'EAU BÉNITE.

Le jour même où les époux Levasseur
avaient appris que leur fille demeurait à
Troyes, et se nommait Valentine de Car-
nieille, M. Levasseur avait dit à son pre-
mier commis :

—Mme Levasseur et moi, nous allons
faire un voyage et nous ne savons pas en-
core où nous serons plus ou moins long-
temps éloignés de Paris. J'ai en vous
une confiance entière ; du reste, je ne
vous ai pas laissés ignorer que vous se-
riez un jour mon successeur. Ce jour
est proche, je crois. En attendant que
ma maison soit à vous, vous allez en-
tre le gérant. Nous avons une excel-
lente clientèle ; en continuant à la bien
servir, elle nous restera fidèle. Donc,
mon ami, à partir de demain, c'est plus
encore pour vous que pour moi que
vous travaillerez.

De son côté, Mme Levasseur avait
également annoncé son départ à ses ou-
vrières et donné ses instructions aux
deux premières, confiant ses pleins pou-
voirs à la plus âgée et aussi la plus
ancienne dans la maison. Le lendemain,
M. et Mme Levasseur arrivaient à
Troyes. La première personne à laquelle
ils s'adressèrent leur indiqua la demeure
du riche flâneur. Avant de s'occuper
d'un logement, ils se promènèrent pen-
dant deux ou trois heures autour de la
maison, du jardin et de l'usine. S'ils
pouvaient voir leur fille, on seulement
l'apercevoir derrière les vitres d'une fe-
nêtre ! Oh ! comme ils sentaient battre
leur cœur. A chaque instant, c'était une
émotion nouvelle.

—Regarde, Henri, regarde !

—Oh !

—Là, à cette fenêtre. C'est elle, Henri,

c'est elle !

—Non, Melanie, c'est un domestique.

—C'est vrai.

Un bruit quelconque, venant de la
maison, les faisait tressaillir. Une per-
sonne y entra :

—Est-elle heureuse, cette personne !
La porte de la maison ne lui est pas
fermée comme à nous ; elle peut y aller
notre fille.

Une personne sortait ; s'ils ne s'é-
taient retenus, ils l'auraient arrêtée pour
lui demander :

—Vous venez de faire une visite chez
M. de Carnieille, avez-vous vu Mlle Va-
lentine ?

Il se fatiguèrent inutilement, atten-
dant que la jeune fille se montrât.

—Allons, ce sera pour demain, dit
Henri.

—Oui, soupira Melanie.

Ils s'éloignèrent comme à regret. Il
fallait savoir où ils logeraient. Oh !
n'importe dans quel hôtel, pourvu qu'il
soit tout près de la maison de M.
de Carnieille. Ils se trouvèrent tout à l'en-
trée de la rue.

—Nous serons bien là, dit Henri.

Il louèrent deux chambres au premier
étage, ayant fenêtre sur la rue, se di-
sant que lorsqu'elle sortait, leur fille
passait certainement dans cette rue, sous
les fenêtres de l'hôtel. Ils s'étaient pré-
sentés comme de petits rentiers voya-
geant pour leur agrément, et venus à
Troyes afin de visiter cette ville qu'ils
ne connaissaient point. Ils avaient laissé
leurs bagages à la gare ; un garçon de
l'hôtel les alla chercher. Comme ils se
montrèrent généreux, ne marchandant
rien, et qu'ils déclarèrent vouloir pren-
dre leur repas seuls, dans leur apparte-
ment, au lieu de s'asseoir à la table
d'hôte, tout le personnel de l'hôtel, de-
puis les maîtres jusqu'au laveur de vais-
selle, eut tout de suite une haute opi-
nion des deux étrangers.

Une jeune Champenoise de vingt-cinq
ans, assez jolie de figure et suffisam-
ment défilée, fut désignée par la mai-
tresse de l'hôtel pour servir M. et Mme
Levasseur et se tenir constamment à leurs
ordres. Régine ainsi se nommait la ser-
vante, avait le défaut d'aimer à babiller.
Quand elle se lançait, elle en disait,
elle en disait, ça ne finissait plus. Mais,
si être bavarde est un gros défaut, on
n'en voudra pas trop à Régine, car ser-
vante ou non servante, aussi bien en
Champagne qu'ailleurs, les filles bavar-
des ne manquent point. Après tout, il
faut qu'on les veuille ainsi en tout pays,
attendu que nulle part on ne leur coupe
la langue. Le défaut de Régine ne pou-
vait déplaire aux époux Levasseur qui,
ayant bien des choses à savoir, ne de-
mandaient qu'à faire causer la jeune
servante.

Il n'y avait pas deux heures qu'ils
étaient installés à l'hôtel, que, déjà,
Régine leur avait appris qu'elle était
née à Bar-sur-Aube, était en service à
Troyes depuis huit années et, qu'au-
sai bien qu'à Bar-sur-Aube, elle y connais-
sait tout le monde. Sans désespérer,
elle parla de son père, qui était cordon-
nier, de sa mère, qui était blanchis-
seuse, de son frère Louis, de sa sœur
Jacqueline, de son autre frère Eusèbe,
de sa seconde sœur Catherine et se dis-
posait à raconter l'histoire des deux sœurs
et la sienne par dessus le marché, lors-
que Mme Levasseur, qui s'intéressait
mélancoliquement à tout cela, jugea qu'il
était temps de passer à un autre sujet.

—C'est très bien, ma fille, fit-elle, in-
terrompant la servante, nous sommes
enchantés, mon mari et moi de savoir
que vous êtes née à Bar-sur-Aube, que
vous avez encore votre père et mère,
plus deux frères et deux sœurs. Cela
nous fait également plaisir de savoir
que vous êtes à Troyes depuis huit an-
nées et que vous y connaissez tout le
monde ; vous pourrez nous donner les
renseignements dont nous aurons besoin.
—La patronne m'a mis à vos ordres
madame, je suis entièrement à votre
service.

—Eh bien, je vais tout de suite vous
demander quelque chose : dites-moi, je
vous prie, à qui appartient cette grande
et belle maison qui se trouve à droite
sur la place, au bout de la rue.

—Comment, vous ne le savez pas ?

—Vous oubliez que nous venons d'ar-
river à Troyes et que cette ville nous
est entièrement inconnue.

—La grande et belle maison dont
vous parlez, madame, est celle de M.
de Carnieille.

—M. de Carnieille, le flâneur ?

—Oui, madame.

—Le nom de M. de Carnieille ne nous
est pas tout à fait inconnu ; c'est, dit-on,
un homme très riche.

—Un archi-millionnaire.

—Et ce qu'il est âgé ?

—Oh ! pas très âgé ; qu'est-ce qu'il peut
avoir ? A peine soixante ans.

—Il a des enfants ?

—Une seule fille, madame, la belle
Valentine comme on l'appelle à Troyes.
Et elle est bien nommée, je vous assure,
car je crois bien qu'il faudrait faire le tour
douta France pour trouver une aussi belle
demoiselle. Et puis elle est si bonne, si
aimable avec tout le monde ; elle n'est pas
plus fière que vous et moi ; elle parle à un
mendiant comme à un ami de son père.
Elle n'a pas peur des mains noires et
calieuses, allez, et n'est pas embarrassée
pour tendre sa main douce et mignonne
aux ouvriers qu'elle connaît. Aussi, il
faut voir comme on l'aime ! Il y a plus de
deux cents ouvriers dans l'usine de M. de
Carnieille ; eh bien, il n'y en a pas un seul
qui ne soit prêt à donner sa vie pour Mlle
Valentine. C'est que, voyez-vous, elle est
comme leur providence. Dieu seul sait le
bien qu'elle fait aussi bien aux ouvriers
des autres fabriques de la ville qu'à ceux
de son père. Elle donne sans cesse et trou-
ve qu'elle n'a jamais assez donné.

Entendant faire ainsi l'éloge de leur
fille adorée, Melanie et Henri avaient
peine à retenir leurs larmes.

—Du reste, continua Régine, Mlle
Valentine ne peut pas être autrement ;
elle tient de son père et de sa mère,
qui sont bien les meilleurs gens qu'il y
ait au monde ; le bon Dieu sait bien ce
qu'il fait quand il donne la fortune à
ceux qui savent en faire profiter les
autres. Allez, le tonnerre ne tombera
jamais sur la maison de M. de Carnieille
elle est trop entourée de bénédictions.

—Quel âge a Mlle Valentine ?

—Dix-huit ans.

—Alors ses parents ne tarderont pas
à la marier.

—Oui, on en parle ; mais ce n'est pas
encore bien sûr. Mlle Valentine est dif-
ficile et elle a raison ; elle ne man-
gerait pas de prétendants, si elle voulait ;

mais elle les renvoie à mesure qu'ils se présentent, parce qu'ils ne lui conviennent point. Un jeune homme de la ville, assez bien tourné, très riche, mais pas comme M. de Carmeille, fait depuis longtemps une cour très assidue à Mlle Valentine. On dit l'épousera-t-il, ne l'épousera-t-il pas ? Mais non idée à moi, est que la belle Valentine n'est pas pour lui. Si ce mariage avait dû se faire, Mlle Valentine aurait marié maintenant. Malgré sa fortune et sa noblesse, dont il se montre trop fier, M. le baron de Canonge n'est pas le mari qu'il faut à Mlle de Carmeille ; elle a le droit de vouloir mieux encore. Il y a à Troyes beaucoup de gens qui disent qu'il n'existe pas dans le département un jeune homme qui soit digne de Mlle Valentine. On connaît les idées de M. de Carmeille ; il tient moins à la fortune qu'au mérite de son futur gendre ; mais l'on sait qu'il donnera à sa fille un se marier, cinq millions et même plus ; à cause de cela, il y a des jeunes gens très bien, moins riches que M. de Canonge, qui n'osent s'approcher de la maison ; qui sait si, parmi eux, ne se trouve pas celui que Mlle de Carmeille aimerait ?

— Depuis quelque temps son voit venir chez M. de Carmeille un grand et beau jeune homme de Paris. Les uns disent qu'il fait la cour à Mlle Valentine, les autres prétendent que c'est un jeune ingénieur à qui M. de Carmeille s'intéresse et à qui il veut confier prochainement la direction des filatures. En réalité, je crois bien que les uns et les autres ne savent rien du tout. Toujours est-il que, depuis un an, on s'occupe beaucoup de la belle Valentine. Pensez donc, une si riche héritière !

— Tout ce que vous venez de nous dire, mademoiselle Régine, me donne le vif désir de voir Mlle Valentine de Carmeille, oh ! de la voir seulement, en la rencontrant ou en me trouvant sur son passage, de pouvez-vous pas me donner un moyen de satisfaire ma curiosité ?

— Si nous étions en été, je vous dirais : Demain ou après-demain, vous rencontrerez sûrement Mlle de Carmeille, entre quatre et six heures du soir, faisant leur promenade sur le mail ; mais, dans cette saison, elles sortent très rarement, et, quand elles sortent, c'est, en voiture, pour aller à un dîner, à une soirée ou faire des visites.

— Est-ce qu'elles ne vont pas quelquefois au théâtre ?

— Si quelquefois ; mais il faudrait savoir le jour.

— Ah ! elles vont à l'église ?

— Sans doute, à la messe, presque tous les dimanches.

— À quelle église ?

— Parfois à Saint-Urbain, le plus souvent à la cathédrale.

— Voilà un précieux renseignement. C'est aujourd'hui jeudi, dimanche prochain nous pourrions voir Mlle de Carmeille à l'église.

— A moins qu'elle ne soit plus à Troyes.

— Comment, plus à Troyes ? Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes au 28 février, et tous les ans la famille de Carmeille va passer le mois de mars à Paris.

— Seraient-ils déjà partis ?

— Non, mais il peut se faire qu'ils partent demain ou après-demain.

Le mari et la femme échangeaient un rapide regard.

— Et, reprit Mélanie, quand ils ont passé le mois de mars à Paris, ils reviennent à Troyes ?

— Oui, mais pour quelques jours seulement ; ils vont ensuite à la Maison-Blanche ?

— C'est un village à trois lieues de la ville où M. de Carmeille a une maison de campagne. La famille reste à la Maison-Blanche jusqu'à la mi-juin. Après, si elle ne va pas dans quelque ville d'eau ou au bord de la mer, elle passe l'été à Troyes, puis se rend au château des Cormiers, dans la Haute-Saône, où M. de Carmeille a, paraît-il, des chasses magnifiques.

M. et Mme Levasseur étaient suffisamment renseignés. Ils remercièrent Régine et la congédièrent. Les deux jours suivants, c'est-à-dire le vendredi et le samedi, on aurait pu voir, à différentes heures de la journée, le mari et la femme rôder autour de la maison de M. de Carmeille, allant, venant, s'arrêtant, regardant avec des allures qui auraient pu paraître suspectes. Le temps était beau. Pensant que la jeune fille cherchait vainement à plonger leurs regards dans l'encluse dont les murs étaient hauts. A toute force, ils ne pouvaient voir leur enfant. N'était-ce pas pour cela qu'ils étaient à Troyes ? Ils avaient compté sur un heureux hasard, mais le hasard, capricieux, ne voulait pas leur servir.

— Elle est là, à quelques pas de nous, pensait Mélanie, et il nous est défendu d'entrer dans cette maison, et moi, sa mère, je ne peux pas la voir !

Le dimanche matin, à neuf heures, les époux Levasseur étaient habillés, prêts à sortir. La famille de Carmeille n'étant pas encore partie pour Paris, on pouvait espérer que Mlle Valentine irait à l'église et même sortirait à pied, le temps étant superbe. Régine avait promis à Mélanie de lui faire voir Mlle de Carmeille, si elle allait entendre la messe à Saint-Pierre, son chemin étant de passer devant l'hôtel. Dans le cas où la jeune fille irait à Saint-Urbain, elle prendrait une autre rue ; mais, alors, Régine accompagnerait M. et Mme Levasseur à l'église Saint-Urbain.

Le mari et la femme s'étaient mis à la fenêtre, pendant que, de son côté, la servante se tenait en observation. Le cœur de Mélanie battait la générale. Elle et Henri frémissaient d'impatience et d'espoir. Mais si Valentine ne sortait pas ! Que leur fille partirait pour Paris sans qu'ils aient eu le bonheur de la voir ! A dix heures moins quinze minutes, Régine se précipita dans la chambre où attendaient le père et la mère.

— Voici Mlle Valentine, dit-elle, elle va passer devant la maison ; elle est à pied et Mlle Louise sa gouvernante, l'accompagne. Regardez !

Mélanie et Henri se penchèrent à la fenêtre. Enfin, ils virent leur enfant. Valentine marchait à côté de sa gouvernante, souriante et radieuse comme le beau soleil de mars qui inondait la ville de sa lumière ; par de gracieux mouvements de tête, elle

saluait des hommes et des femmes du peuple qui passaient. La personne qui l'accompagnait, une femme de quarante ans, avait été élevée au rang de gouvernante, après dix ans de service comme femme de chambre de Mlle de Carmeille. Quand la jeune fille fut passée, Mélanie tomba à genoux, en disant :

— Mon Dieu, merci !

Henri essayait de lui serrer la main. La servante étonnée regardait, cherchant à comprendre. Mélanie se releva.

— Eh bien, madame, lui demanda Régine, avez-vous vu, aussi bien que vous le desiriez, Mlle de Carmeille ?

— Oui, oui, répondit Mélanie dont le visage rayonnait.

— N'est-ce pas, madame, qu'elle est bien belle ?

— Merveilleusement belle. C'est un ange ! Vous êtes bien sûre qu'elle va à la cathédrale ?

— Oui, madame, bien sûre.

— Alors nous y allons aussi.

M. et Mme Levasseur sortirent.

— Je ne comprends pas, murmura la servante ; mais tout de même, c'est drôle.

* Il y avait ce jour-là, à Saint-Pierre, des fidèles ; mais, après l'avoir un instant cherchée des yeux, Mélanie reconnut

celle, qui occupait une des premières places à droite de la grande nef. Elle et son mari s'approchèrent autant que cela leur fut possible. Henri s'appuya contre un pilier, et comme tout à l'heure, dans la

chambre d'hôtel, Mélanie s'agenouilla, la main jointe et les yeux fixés sur sa fille.

A ce moment, elle ne pensait ni à la Trinité divine qui allait paraître sur l'autel dans l'encensier, ni aux saints, ni à l'ange, ni à la vierge sainte, reine du ciel.

Elle ne pensait qu'à sa fille, ne voyait qu'elle ; elle était en adoration devant son enfant !

— A la fin de la messe, Mélanie prit subitement la résolution de se trouver face à face avec Valentine. Elle voulait voir si elle avait pas entre elle et sa fille une certaine ressemblance. Elle fit un signe à son mari, et tous deux descendirent vers le portail. Mélanie indiqua à Henri l'endroit où il devait se placer et elle-même se rangea contre la vasque contenant l'eau bénite.

L'office était terminé. Les fidèles descendaient la nef, se pressant vers le portail ouvert. Quand elle vit Valentine s'avancer, Mélanie trempa les doigts de sa main droite gantée dans le bénitier, et par une manœuvre habile, calculée d'avance, trouva la première à offrir l'eau bénite à la jeune fille. Les doux regards se rencontrèrent. Celui de la mère avait un tel éclat

que Valentine, surprise, eut comme un mouvement d'effroi. Mais l'attitude de l'inconnue était si respectueuse, si sympathique, que la jeune fille sourit aussitôt et ses doigts prirent l'eau bénite sur ceux de Mélanie, prête à pousser un cri de joie.

Valentine s'éloigna en faisant le signe de la croix.

— Eh bien, Henri, disait un instant après Mélanie à son mari, l'as-tu bien regardé ?

— Oui.

— Elle me ressemble ; n'est-ce pas ?

— Elle a beaucoup de ses traits quand tu avais son âge ; mais, vois-tu, ma chère Mélanie, elle est bien plus belle encore que tu ne l'étais.

Il se é
quétier
mer les
jeta au
les deu
pauvre
avaient

Le le
Mme I
déjeun
Carme
tia pou
Henri
ce dépa
n'avais
leur fil
—Qu
tenant
rent as
—D'
a donn
seur la
nois à
après s
campag
—Ou
vante.
—Ce
me d'ea
la voir
da l'ei
sible.
—Oh
ble.
—Si
ture et
Blanch
—Tut
Maison
trop loi
une ma
pour de
—Elle
—Elle
si M'd
habitud
che oet
—Da
faire ne
maison
—En
—Ne
est bon
Si, au l
mois et
mille d
ville d'
si elle
bord de
voyage
magne,
ire.
—Tr
l'écho d
—No
ne voul
—Plus
marche
je voie
que son
piro l'ai
—Do
la Maie
—Qu
—Et
je l'esp

es hommes et des femmes du pou-
vaient. La personne qui l'as-
sant, une femme de quaran-
sint, et élevée au rang de gouver-
de dix ans de service comme
chambre de Mme de Carmelle
jeune fille fut passée, Mélanie
gouche, on disait ;
« Dieu, mori !
on voyait deux larmes. La se-
gnée regardait, cherchant à com-
Mélania se releva.

« Vous vu, aussi bien que vous
Mlle de Carmelle ?
« Oui, répondit Mélanie dont
l'œil brillait.

« Ce pas, madame, qu'elle es-
t-elle ?
« Veilleusement bello. C'est un
sont des bien sîre qu'elle va à la

« Madame, bien sîre.
« Nous y allons aussi.

« Mme Levasseur sortit.
« Je comprends pas, murmura
mais tout de même, c'est drôle
avait ce jour-là, à Saint-Pierre-
Paul, une nombreuse assistance ;
mais, après l'avoir un instant
des yeux, Mélanie reconnut et
occupait une des premières pla-
ces de la grande nef. Elle et son
rochèrent autant que cela leur
pouvait. Henri s'appuya contre un
pilier, et elle se pencha vers lui.

« Tout à l'heure, dans le
hôtel, Mélanie s'agenouilla, les
larmes et les yeux fixés sur sa fille
tout, elle ne pensait ni à la Tru-
qui allait paraître sur l'autel, ni
à l'orgue, ni aux chants, ni au
la vierge sainte, reine du ciel
venant qu'à sa fille, ne voyait
qu'elle était en adoration devant

de la messe, Mélanie prit sub-
itement la résolution de se trouver face
à Valentine. Elle voulait voir sa
sœur entre elle et sa fille une
combance. Elle fit un signe à sa
sœur, et celle-ci descendit vers la
Mélania indiqua à Henri l'endroit
où se placer et elle-même se ran-
ga à la queue contenant l'eau bénite
il terminée. Les fidèles descen-
dant, se pressant vers le porte-
au-dessous d'elle vit Valentine s'avan-
cer et se cramper les doigts de sa main
dans la bénédiction, et par un
habile, calculée d'avance, elle
première à offrir l'eau bénite à
sa sœur. Les deux regards se rencon-
trèrent, et elle eut un tel éclat
dans l'œil, surprise, ont comme un
d'effroi. Mais l'attitude de
était si respectueuse, sa physio-
nomie avait une expression si sup-
plémentaire, la jeune fille sourit aussitôt
et prit l'eau bénite sur deux
prête à pousser un cri de joie
d'orgueil en faisant le signe de

« Henri, disait un instant
à son mari, l'as-tu bien re-
connu ?
« Non, dit son mari, mais
c'est bien plus belle enco-

« C'est-à-dire ?
« C'est-à-dire que c'est pas
seulement de ses traits que
l'âge a changé, mais, vois-tu, ma chère
c'est bien plus belle enco-

« C'est-à-dire ?
« C'est-à-dire que c'est pas
seulement de ses traits que
l'âge a changé, mais, vois-tu, ma chère
c'est bien plus belle enco-

« C'est-à-dire ?
« C'est-à-dire que c'est pas
seulement de ses traits que
l'âge a changé, mais, vois-tu, ma chère
c'est bien plus belle enco-

« C'est-à-dire ?
« C'est-à-dire que c'est pas
seulement de ses traits que
l'âge a changé, mais, vois-tu, ma chère
c'est bien plus belle enco-

« C'est-à-dire ?
« C'est-à-dire que c'est pas
seulement de ses traits que
l'âge a changé, mais, vois-tu, ma chère
c'est bien plus belle enco-

« Elle était dans la rue. Mais, sans s'in-
quiéter de ce que pouvaient dire ou pen-
ser les témoins de la scène, Mélanie se
jeta au cou de son mari et l'embrassa sur
les deux joues. Elle était comme folle, la
pauvre mère ! Les doigts de sa fille
avaient touché les siens.

XIV

LA MAISON-BLANCHE.

Le lendemain, à midi, comme M. et
Mme Levasseur se mettaient à table pour
déjeuner, Régine leur apprit que M. de
Carmelle, sa femme et sa fille étaient par-
tis pour Paris dans la matinée. Mélanie et
Henri ne furent ni surpris, ni attristés de
ce départ. Ils s'y attendaient. D'ailleurs,
n'avaient-ils pas eu le bonheur de voir
leur fille bien-aimée ?

« Qu'est-ce que nous allons faire main-
tenant ? demanda Mélanie quand ils fu-
rent seuls.

« D'après les renseignements que nous
a donnés Régine, répondit M. Levasseur
la famille de Carmelle restera un
mois à Paris, et presque immédiatement
après son retour, elle ira s'installer à la
campagne, à la Maison-Blanche.

« Oui, voilà ce que nous a dit la ser-
vante.

« Ce que nous voulons, ma chère fem-
me, c'est d'être près de notre fille afin de
la voir souvent et de trouver un moyen
de lui parler, de l'embrasser, si c'est pos-
sible.

« Oh ! il faudra bien que ce soit pos-
sible.

« Si tu le veux je vais louer une voi-
ture et nous nous rendrons à la Maison-
Blanche. Pourquoi ? Tu le divines.

« Tu voudrais trouver à louer à la
Maison-Blanche ou dans les environs, pas
trop loin de la villa de M. de Carmelle,
une maisonnette où nous nous installerions
pour deux ou trois mois.

« Eh bien, oui, voilà mon idée.

« Elle est excellente, mon ami ; mais
si M. de Carmelle, contrairement à ses
habitudes, n'allait pas à la Maison-Blan-
che cette année ?

« Dans ce cas, nous n'aurions rien à y
faire nous-mêmes et nous laisserions la
maisonnette inhabitée.

« En admettant que nous la trouvions.

« Naturellement. Enfin, je crois qu'il
est bon de prendre des mesures d'avance.
Si, au lieu de passer deux mois ou trois
mois et demi à la Maison-Blanche, la fa-
mille de Carmelle se rend dans quelque
ville d'eau, nous irons dans cette ville ;
si elle va au bord de la mer, nous irons au
bord de la mer ; si lui plaît de faire un
voyage en Suisse ou en Italie ou en Alle-
magne, nous la suivrons n'importe où elle
ira.

« Très bien, Henri. Oh ! comme tu es
l'écho de toutes mes pensées.

« Nous avons retrouvé notre fille, nous
ne voulons plus la quitter !

« Vivre trop loin d'elle ne me serait
plus possible, maintenant il faut que je
marche sur les chemins où elle passe : que
je voie les arbres, la verdure, les fleurs
que son doux regard caresse, que je res-
pire l'air qu'elle respire !

« Donc, Mélanie, nous allons partir à
la Maison-Blanche.

« Oui.

« Et si nous trouvons à louer, comme
je l'espère, nous louerons.

— Oui.

« Cela fait, comme nous n'avons plus
besoin de rester à Troyes, nous retournerons
à Paris. Mélanie, nous avons travaillé
et nous avons réussi au-delà de toutes
nos espérances ; nous avons acquis le droit
de nous reposer afin de permettre d'autres
de faire fortune à leur tour. Le moment
est de nous retirer définitivement des
affaires. Je vais céder ma maison de
bijouterie à M. Duvergier, mon premier
commis et je te conseille de faire de même
en faveur de Mme Gérard et de Mlle Sou-
chet, tes deux premières ouvrières.

« Mon ami, répondit Mélanie en sou-
riant, c'est ta intention.

« A trois heures, M. et Mme Levasseur
étaient à la Maison-Blanche. Ils s'arrê-
tèrent un instant devant la villa de M. de
Carmelle.

« Une charmante habitation, dit Mé-
lanie.

« Oui, ajouta Henri ; on ne trouve pas
mieux que cela aux environs de Paris.
Mais, voilà, M. de Carmelle a des mil-
lions.

Il y avait un notaire à la Maison-Blan-
che, les deux époux se firent indiquer sa
demeure. Le notaire les reçut avec cour-
toisie, et quand M. Levasseur lui eut dit
ce qu'il cherchait et expliquer ce qu'il
désirait trouver, il répondit :

« J'ai ici à la Maison-Blanche, et dans
les communes voisines, plusieurs maisons
à vendre et d'autres à louer. Celle qui se-
rait au mieux votre affaire est une espèce
de chalet suisse, qui a été construit il y a
une vingtaine d'années pour servir en
même temps de rendez-vous de chasse et
d'habitation à un garde. Le chalet est au
milieu d'un joli jardin bien planté et en-
touré d'une haie d'aulépine. Dans le jar-
din, il y a une source abondante laquelle
alimente un bassin et une petite rivière
qui serpente à travers la propriété. Mais
il y a cela de fâcheux que cette habitation
se trouve à vingt minutes de la Maison-
Blanche, et qu'elle est complètement iso-
lée à l'entrée du bois.

« Ceci, monsieur le notaire, répondit
M. Levasseur ne peut nous empêcher de
louer la propriété, si elle plaît à ma fem-
me, attendu que c'est précisément pour
respirer le grand et bon air des champs et
des bois que nous désirons passer la belle
saison dans ce pays. Si vous le voulez bien,
monsieur, nous irons voir le chalet.

« Je suis à vos ordres, dit le notaire,
mettant son chapeau et prenant sa canne.

Mélanie fut enchantée du chalet et
Henri dit au notaire.

« Je loue.

Le prix de la location était de quatre
cents francs pour l'année. Ce n'était pas
cher, vraiment ! Seulement il fallait meubler
le chalet. Mais c'était une petite af-
faire. On trouverait ces meubles à la ville.
On revint à l'étude. M. Levasseur versa
quatre cents francs, dont le notaire lui
donna la quittance. Le soir même, M. Le-
vasseur vit un tapissier de la ville qui
prit l'engagement de meubler très conve-
nablement le chalet du bois dans la hui-
taine. Le lendemain M. et Mme Levasseur
revenaient à Paris.

« Quand, au commencement d'avril, la
famille de Carmelle vint s'installer à la
villa de la Maison-Blanche, les époux Le-
vasseur habitaient depuis quinze jours déjà
le chalet du bois avec une vieille domesti-
que que Mélanie avait à son service de-

puis seize ans. L'arrivée des deux étran-
gers dans le pays n'avait pas été sans exci-
ter certaines curiosités. Qu'est-ce que c'é-
taient que ces gens-là ? D'où venaient-ils ?
Etait-ce qu'ils étaient riches ? Comment
étaient-ils venus habiter le pays, n'y
connaissant personne ? Étaient-ils réelle-
ment le mari et la femme ? Ceux qui con-
naissent les canaux du village savent tout
ce qui pouvait se dire à la Maison-Blanche
au sujet des locataires du chalet du bois.

On savait leur nom, car M. Levasseur
n'avait aucune raison de le cacher ; mais
on ne savait guère que cela. On supposait
qu'ils étaient des petits commerçants de
Troyes ou d'une autre ville de l'Aube, qui
s'étaient retirés ayant quelques milliers de
francs de revenu. Comme ils dépensaient
peu, on ne pouvait voir en eux des mil-
lionnaires. Dans tous les cas, on n'avait
pas à craindre qu'ils fissent des dupes,
puisque la domestique payait toujours
comptant tout ce qu'elle achetait.

Le mari et la femme concurent bientôt
les habitudes journalières des hôtes de la
villa. Ils avaient, par exemple, que la fa-
mille déjeunait à onze heures et dînait à
sept heures ; le temps que Valentine con-
sacrait à la peinture et à la musique ;
l'heure du matin et du soir à laquelle elle
sortait pour faire une promenade à cheval
et de quel côté elle se dirigeait de préfé-
rence. Ils avaient également que, le plus
souvent, M. de Carmelle accompagnait la
jeune fille. Quand il se trouvait empêché,
Valentine était toujours suivie par un do-
mestique de confiance, excellent cavalier.
La jeune fille sortait aussi à pied ; alors
elle allait visiter des malades, des pauvres
gens à qui elle distribuait des secours en
argent. Ces jours-là, elle était accompa-
gnée de Mme de Carmelle et de Louise,
l'ancienne femme de chambre.

Henri et Mélanie, ensemble ou séparé-
ment, se portaient sur le passage de Va-
lentine ; mais, n'osant se montrer, ils at-
tendaient la jeune fille cachés derrière
une haie, un buisson ou des arbustes. N'im-
porte, ils étaient si heureux de la voir.
Le soir, à la brune, ils se glissaient comme
des ombres le long des murs du jardin de
la villa avec l'espoir d'entendre la voix de
leur enfant. Cela arrivait quelquefois. Le
son de cette voix fraîche et suave péné-
trait en eux comme l'écho d'une mélodie
céleste et, le cœur plein d'allégresse, ils re-
gagnaient le chalet du bois. Ils dormaient
bien. Toutefois, toutes les nuits Mélanie
rêvait, toujours le même rêve. Elle rêvait
que Valentine était dans ses bras et que
toutes deux se mangeaient de baisers. Le
matin elle racontait son rêve à Henri et
ajoutait :

« Un jour, peut-être, il se réalisera.

Les deux premiers dimanches, Mélanie
ne manquait pas d'aller à la messe, espérant
voir Valentine à l'église ; mais la jeune
fille ne vint pas. C'était à supposer qu'elle
était moins pieuse au village qu'à la ville.
Les deux époux devenaient plus hardis ;
le soir, quand il ne craignait pas trop
d'être remarqués, et que Valentine jouait
du piano, ils osaient s'approcher de la villa
pour mieux entendre ; ils écoutaient recueilli,
palpitant d'émotion éivres. C'é-
tait bien autre chose quand la jeune fille
chantait ! Oh ! alors, ils tombaient en ex-
tase ! Discours, les sensations éprouvées
par le mari n'étaient pas moins vives et
fortes que celles de la femme. S'enhardis-
sant de plus en plus, ils cessèrent de se

eachor pour voir passer Valentine. Ils s'arrêtèrent pour saluer la jeune fille, qui rendait le salut froidement, ou avec indifférence.

Valentine n'avait pas reconnu sa donnesse d'eau bénite de la cathédrale. Assurément, Mélanie était heureuse que le regard de la jeune fille s'arrêtât sur elle et qu'elle lui rendit son salut; mais elle trouvait que ce n'était pas assez. Elle aurait voulu pour elle cet adorable sourire qu'elle avait vu sur les lèvres de Valentine, saluant dans la rue des femmes et des hommes du peuple. Cependant Mlle de Carmoille finit par s'étonner de toujours rencontrer sur son chemin cet homme et cette femme qu'elle ne connaissait point. Un jour que Mélanie venait de la saluer, quêtant un sourire qui lui était toujours refusé, Valentine demanda au domestique qui l'accompagnait ce jour-là :

— Pierre, savez-vous quelles sont ces deux personnes que je rencontre constamment dans mes promenades et qui ne manquent jamais de me saluer ?

— Ma foi, mademoiselle, on n'en sait pas long, dans le pays, sur le compte de ces gens-là ; il n'y connaissait personne et personne les connaît.

— Ah !
— Ils se font appeler M. et Mme Levasseur et habitent le petit chalet du bois qu'ils ont loué, paraît-il, pour une année. D'où viennent-ils ? On n'en sait rien. Que faisaient-ils avant de venir dans ce pays ? On ne le sait pas davantage, et l'on s'étonne un peu de l'existence mystérieuse de ces deux étrangers. On les rencontre partout, car ils ne font que se promener, tantôt ensemble, on lui d'un côté, elle de l'autre. Rarement ils parlent à quelqu'un ; ils vivent un peu comme des sauvages.

— Ils ont l'air d'honnêtes gens.

— Je ne dis pas le contraire, mademoiselle ; mais enfin, on ne sait pas qui ils sont. Ils ont une domestique dont les allures ne sont pas moins mystérieuses que celles de ses maîtres. Si l'on essaye de la questionner, elle se met en colère, on roule de grands yeux farouches et ne répond pas.

— Merci, dit Valentine.

Et elle agita la bride de son cheval qui partit au grand trot. Vis-à-vis des deux inconnus, qu'elle continua à trouver sur son chemin, la jeune fille se montra encore plus froide et plus réservée. Aussi, quand elle était passée, il arriva plus d'une fois à Mélanie d'essuyer ses larmes.

— On la dit affable, parlante, gracieuse avec tout le monde, pensait la pauvre mère, et moi je trouve qu'elle est d'une fierté !

Henri et Mélanie avait eu l'occasion de voir M. de Canonge. Le neveu de Mlle de Nangis n'avait pas plu à Mme Levasseur. Elle dit à son mari :

— Ce jeune monsieur, si riche qu'il soit, et tout baron qu'il est, n'est point le mari qui convient à Valentine ; je suis de l'avis de Régine, la servante de l'hôtel, notre fille n'épousera pas ce garçon-là.

Un samedi soir, ils virent descendre de voiture un beau jeune homme qui arrivait à la villa. C'étaient James Lincoln. Une femme, qu'ils interrogèrent, leur répondit :

— Ce jeune homme est un monsieur de Paris, un jeune ingénieur qui vient tous les dimanches passer la soirée à la Maison-Blanche, chez M. de Carmoille.

Le mari et la femme s'éloignèrent.

— C'est le jeune homme dont nous avons parlé Régine, dit Mélanie à son mari, comment le trouves-tu ?

— Fort bien.

— Ah ! celui-là, à la bonne heure, il m'a plu ; Henri, voilà le mari que je voudrais pour notre Valentine.

— Seulement, répliqua gravement M. Levasseur, quand M. de Carmoille sera au moment de la marier, il ne viendra pas te demander ton avis.

Mélanie resta un moment silencieuse, puis dit :

— Qui sait ? on ne peut pas savoir !

Après un second silence, elle reprit :

— Est-ce que je ne suis pas la mère, moi, la vraie mère ?

XV

LA COULEUVAS.

Une après-midi, vers quatre heures, Mélanie et Henri attendaient Valentine. Ils l'avaient aperçue de loin ; elle allait bientôt passer devant eux. A l'endroit où ils se trouvaient, la route avait une pente assez rapide, de sorte que, quand la jeune fille arriva près d'eux, le cheval, après un temps de grand trot, marchait au pas. Ce jour-là, Pierre accompagnait Valentine et la suivait à dix ou douze pas de distance. M. Levasseur se découvrit respectueusement et Mélanie salua l'amazone en inclinant la tête. Comme toujours, la jeune fille rendit le salut ; mais si froidement, et avec une telle raideur, que le cœur de Mélanie se serra affreusement, et un sanglot lui monta à la gorge.

A environ cent mètres plus loin, une vieille femme, une mendicante, se traînait péniblement au bord du chemin, s'appuyant sur un bâton. Un sac vide, destiné à recevoir des morceaux de pain, pendait à son côté. Quand Valentine arriva près de la vieille mendicante, soit que l'aspect misérable de celle-ci eût effrayé le cheval, ou pour toute autre cause, l'animal se cabra tout à coup, lançant du fort son nez. La vieille femme poussa un cri de terreur et, en se jetant brusquement de côté, fit un faux pas et s'abattit sur le sol. Dès que Valentine avait maîtrisé sa monture ; elle jeta la bride aux reins de Pierre, qui s'était vivement avancé, releva sa longue jupe flottante, sauta lestement à terre et courut à la malheureuse qu'elle aidait à se relever.

— Voyons, n'êtes-vous point blessée ? lui demanda-t-elle, tenant ses deux mains.

— Non, ma bonne demoiselle rassurez-vous, je ne me sens aucun mal.

— Vous avez eu peur seulement ?

— Oui seulement, ma bonne demoiselle ; je ne suis plus guère alerte, mes jambes sont vieilles comme le reste ; c'est cette pierre, que mon pied a rencontrée, qui m'a fait tomber.

— Vous êtes toute tremblante et très pâle.

— Ce n'est rien, ma bonne demoiselle, c'est le cœur qui bat, ça va se passer.

Valentine sortit de sa poche un petit flacon, le déboucha, et, le passant sous les narines de la mendicante, lui fit respirer l'odeur des saules.

— Ça me fait du bien, ça me remet, cette chose-là, fit la vieille.

— Est-ce que vous allez à la Maison-Blanche ? demanda Valentine.

— Oui, ma bonne demoiselle.

— Vous savez où est la maison de de Carmoille ?

— Bien sûr que je le sais ; les domestiques de M. de Carmoille me connaissent bien, allez. Quand je passe à la villa, y a toujours à la cuisine quelque chose bon pour la pauvre vieille.

— Eh bien, ma bonne amie, allez à la villa, ce soir vous y dînerez.

— Pardon, mademoiselle, est-ce que vous seriez Mlle de Carmoille ?

— Oui, je suis Mlle de Carmoille.

— Ah ! mon Dieu, comment n'ai-je deviné tout de suite que vous étiez belle Valentine ?

— Etes-vous assez forte maintenant pour continuer votre chemin ?

— Oui, oui, ma bonne demoiselle.

— Alors, rendez-vous à la maison de de Carmoille ; je vous y attendrai, car j'ai été très malade.

La jeune fille se remit en selle et, instant après, elle avait disparu. Mme Levasseur avait été témoin de scène touchante. Trop éloignée pour pouvoir entendre, ils avaient vu. Ils avaient vu avec quelle sollicitude Valentine s'occupait de la vieille femme et lui parlait du reste, Mélanie avait déjà observé que lorsqu'elle rencontrait un pauvre, Valentine s'arrêtait, ouvrait son porte-monnaie et mettait son aumône dans la main malheureuse, en prononçant quelques paroles gracieuses, qui augmentaient la règle du don. Pendant la scène, en présence d'une émotion poignante, Mélanie s'était appuyée sur son mari, très ému, aussi.

— As-tu vu Henri, as-tu vu ? demanda la jeune femme, quand Valentine fut loin de vue.

— Oui, Mélanie, j'ai vu.

— Est-ce assez beau, dis ?

— Regarde, j'ai comme toi les yeux pleins de larmes.

— Oh ! la bonne fille ! Oh ! la brave enfant ! quel noble cœur, Henri !... c'est notre fille, c'est notre enfant ! Je sens tout mon être tressaillir de joie et d'orgueil ! Et dire que je la trouvais si fatiguée ! Oh ! elle l'est avec nous, qui ne sommes pour elle que deux étrangers, deux inconnus. Nous sommes riches, elle le voit ; c'est pas à nous qu'elle peut s'intéresser. Elle nous croit heureux ! Elle garde ses sourires pour les humbles, ses doutes pour les désolés de la vie !

En parlant ainsi, une idée, qui ne pouvait venir qu'à une mère, jaillit du cœur de Mélanie. Elle le communiqua aussitôt à son mari.

— Quelle folie ! fit M. Levasseur.

— Oui, c'est insensé, répliqua la jeune femme, le visage illuminé, mais je ferai cela ; je veux que ma fille me parle, veux qu'elle ait des sourires pour sa mère !

Le lendemain matin, M. Levasseur rendit à la ville, et revint avec un paquet sous son bras. Dans la soirée une femme pauvrement vêtue sortit du chalet du bois. Sa robe était propre, mais elle avait des boutons et des déchirures, et de nombreuses pièces qui n'étaient pas du color de l'étoffe du vêtement. De vieilles souliers ferrés aux talons usés, éraillés, aux empointures éventrées chausaient ses pieds. Un mauvais capuchon, rapiécé comme la robe et formant pelote sur la tête et les épaules, enveloppait sa tête, cachant entièrement les cheveux et le

— Ce n'est rien, répondit M. Levasseur, un simple évanouissement ; elle a mis le pied sur une coulèuvre ; j'ai tué l'animal ; elle n'a pas été mordue. Donne-lui tes soins, Mélanie.

— Mon Dieu, mais ce sang sur sa main ?
— Un égratignure qu'elle s'est faite en tombant.

Mélanie se mit à genoux près de Valentine, colla ses lèvres sur la main blessée, et fit disparaître le sang. Ce n'était, en effet, qu'une légère égratignure. Sans perdre de temps, Mélanie déboutonna le corsage de la robe de Valentine et dégrafa le corset. Rosette, accourue à quelques pas, regardait, hébétée et toute tremblante encore de peur. M. Levasseur, debout, attendait anxieusement que la jeune fille rouvrit les yeux. Elle était toujours sans mouvement, malgré les efforts que faisait Mélanie pour la rappeler à la vie.

— Mon Dieu, mon Dieu, soupirait la pauvre mère, si j'avais quelque chose, seulement un peu d'eau.

Soudain, elle se souvint que, quelques jours auparavant, Valentine avait ramené une vieille mendiante, grâce à l'odeur d'un petit flacon qu'elle avait tiré de sa poche. Si elle avait son flacon sur elle ! Mélanie chercha, et presque aussitôt laissa voir son contentement ; elle avait trouvé le flacon. Elle dévissa le couvercle, enleva le petit bouchon de cristal, et, soulevant la tête de Valentine, lui fit respirer les sels. L'effet ne se fit pas longtemps attendre ; la respiration de la jeune fille devint plus forte ; elle commença à agiter et le rose reparut sur ses joues et ses lèvres. Elle allait reprendre connaissance.

— Mélanie, dit M. Levasseur, je te laisse.

Et il s'éloigna rapidement à travers le bois.

XVI LA MÈRE.

Quand Valentine revint tout à fait à elle, elle se souleva, se mit sur son séant et regarda de tous côtés avec surprise et un reste d'effarement. Mélanie, toujours agenouillée près de sa fille, avait rabattu son capuchon sur son front. Valentine ne tarda pas à ressaisir sa pensée, et elle frissonna, en se rappelant la scène terrible qui avait précédé son complet évanouissement.

— Je me souviens, je me souviens, prononça-t-elle d'une voix lente ; je suis tombée, glacée de terreur, et peu à peu j'ai perdu connaissance.

Ses yeux se fixèrent sur Mme Levasseur dans lequel elle reconnut, à son capuchon, la pauvresse de l'avenue des Tilleuls. Mélanie avait encore à la main le petit flacon. La jeune fille eut un doux sourire.

— Je vous reconnais, dit-elle ; j'ai, ma bonne mère, c'est vous qui m'avez éloignée et fait revenir à moi, merci, merci !

Regardant de nouveau autour d'elle, elle vit Rosette qui, toujours dans la même attitude, pleurait silencieusement.

— Allons, ma petite Rosette, dit-elle, ne pleure pas ainsi, tu vas bien que je n'ai plus de mal. Tu as eu bien peur aussi, n'est-ce pas ? Oh ! la vilaine bête. Mais elle ne m'a pas mordue, elle n'a pas eu le temps. C'était une vipère....

— Non, mademoiselle, répondit vivement Mélanie, il n'y a pas de vipère dans cette forêt, c'était une grosse coulèuvre. Elle est là, à vingt pas de nous, la tête écrasée, sans vie.

Une fois encore, Valentine chercha des yeux autour d'elle.

— Pourtant, murmura-t-elle, je me souviens, j'ai vu....

— Qu'est-ce que vous avez vu, mademoiselle ?

— Un homme, un monsieur, il s'adressait tout à coup devant moi et le reptile : c'est lui qui l'a tué, c'est lui qui a empêché que je sois mordue.

— C'est vrai, mademoiselle. Ainsi, à ce moment, vous n'aviez pas encore perdu connaissance ?

— Non, mais j'avais comme un nuage sur les yeux, c'est quand il n'y a plus eu de danger ! ni pour mon libérateur, ni pour moi, que je me suis évanouie. Mais où est-il donc, ce monsieur ?

— Lorsqu'il a vu que vous reveniez à vous, il s'est éloigné.

— Pourquoi ?

— Peut-être pour se soustraire à vos remerciements, à votre reconnaissance.

Valentine hocha la tête en souriant.

— Qui m'a relevée et apportée à cet endroit ? demanda-t-elle.

— Le monsieur, l'inconnu.

— Il n'est pas un inconnu pour moi.

— Vous dites, mademoiselle ?

— Je dis que, malgré ma vue troublée, j'ai reconnu le monsieur : je sais son nom et où il demeure. Il ne s'est pas soustrait à ma reconnaissance, car tout à l'heure j'irai le remercier chez lui.

— Quoi ! mademoiselle Valentine, s'écria Mélanie, vous daigneriez....

— Ah ! fit la jeune fille, vous savez que je m'appelle Valentine !

Mais la surprise de Mlle de Carmeille était dans l'exclamation qui venait d'échapper à Mélanie. Elle regarda fixement la fausse mendiante. Le capuchon cachait bien les cheveux et le front ; mais, mal attaché sous le menton, il s'écartait de chaque côté de la tête et laissait voir presque entièrement le visage. D'autre part, Mélanie n'avait plus la voix tremblante comme dans l'avenue des Tilleuls. En découvrant qu'elle avait affaire à une fausse mendiante, Valentine, en même temps, reconnaissait Mme Levasseur. Elle ne put s'empêcher de tressaillir. Qu'est-ce que cela signifiait ? Cependant elle ne voulut point faire voir, tout d'abord, qu'elle avait découvert la supercherie.

— Dites-moi, ma bonne mère, reprit-elle après un instant de silence, comment se fait-il que vous vous soyez si heureusement trouvée ici pour me donner vos bons soins.

Mélanie prit son bouquet de muguet et répondit :

— Oh ! mademoiselle, c'est bien simple, je venais de cueillir ce gros bouquet pour vous le porter ce soir.

— Vrai, ces fleurs m'étaient destinées ?

— Oui, mademoiselle. Je vous les offre et vous me rendrez bien heureuse en les acceptant.

Valentine prit le bouquet et en respira le parfum.

— Ce bouquet est magnifique, dit-elle ; je vous remercie mille fois, ma bonne mère, et pour que vous soyez plus heureuse encore, je ne vous cache point que la fleur du muguet est ma favorite.

— Je la savais, mademoiselle.

— Vous le saviez !

— Dernièrement, vous promenant avec M. de Carmeille, vous lui avez dit, je vous ai entendu : "Cher père, la fleur que j'aime tant, le muguet, le voilà fleuri."

— En effet, je me rappelle avoir dit cela. Et vous avez entendu ? Vous étiez douz, à peu de distance, cachée derrière un buisson ?

Mélanie rougit et baissa la tête.

— Enfin, reprit Valentine, vous pensez m'apporter votre bouquet à la villa ?

— Oh ; je ne me serais pas présentée à la villa.

— Pourquoi cela ?

— Je n'aurais pas osé.

— Pourtant, pour m'offrir ce bouquet....

— Je vous aurais attendue dans l'avenue.

— Et si je n'étais pas sortie ?

— Je vous l'aurais fait porter par une petite fille du village.

— Je n'aurais pas su qu'il était envoyé par vous.

— C'est vrai, mademoiselle, mais du moment que vous auriez eu les fleurs je me serais tout de même trouvée contente.

Il y eut un bout de silence.

— Tout cela est très bien, reprit Valentine prenant un ton plus grave ; mais il y a une chose que je ne parviens pas à m'expliquer, à comprendre ?

— Quelle chose, mademoiselle ?

— Je vais vous dire cela ; dernièrement, quand je vous ai rencontrée dans l'avenue de la villa, j'ai cru voir où vous une pauvre vieille femme ; je me suis trompée, ou plutôt c'est vous qui avez réussi à me tromper, car vous n'étiez ni une femme pauvre, ni une vieille femme. Aujourd'hui, je vous ai reconnue, vous habitez le chalet du bois, vous êtes madame Levasseur !

La jeune femme rougit comme une jeune fille prise à son premier rendez-vous d'amour et resta tout interloquée.

— Voyons, madame, continua Valentine avec un doux accent de reproche, pourquoi avez-vous pris ce déguisement ?

— Oh ! mademoiselle, répondit Mélanie, ne pouvant plus retenir ses larmes, croyez-le, il n'y a en moi aucune mauvaise intention.

— Mais je le sais, je le vois, répliqua vivement la jeune fille ; convenez, cependant, que j'ai le droit de m'étonner et de trouver vos agissements singuliers.

— C'est vrai, mademoiselle, et je vous prie de me pardonner.

— Vous n'avez pas commis un crime, fit la jeune fille avec son adorable sourire, et si c'est de m'avoir trompée que vous me demandez de vous pardonner, je le fais de grand cœur. Allons, poursuivit-elle avec douceur, ne pleurez plus, sèche vos larmes ou je vais à mon tour vous demander pardon de vous avoir fait de la peine.

Mélanie saisit la main de Valentine et la baisa avec transport. Elle sanglotait, la pauvre mère ! Cependant, se raidissant contre son émotion, elle se releva et essuya ses yeux.

— Mademoiselle, dit-elle, vous attendez une explication de ma conduite, n'est-ce pas ?

— Oui, mais à une condition, c'est que vous m'éprouverez sans peine à me la donner.

— Sur
avec un
vous fais
profonde
vous sere
mademoi
vous me
d'une pa
unique d
natre su
ainsi à v
parler. J
ques-uns
la douce
que dana
moiselle
fit enten
de ces bo
tous les r
frent ; et
davanta
lèvres su
La jou
une stup
Mélanie
— Tout
cette pla
chirée, il
sang. Ce
Valentin
bu comm
Machi
sa main.

— Mor
ga-t-elle.
— Atte
à l'heure
somaine
che, vou
et moi.
Nous vo
Vous ne
attendre
Vous ne
regard r
sans sou
tout, qu
de Carm
vous, pe
entendre
l'ombre
de la vil
Nous vo
pure, vo
dans la
croquons
des ang
vous acc
qu'il eut
"Der
en souv
tre chev
terre, si
habitué
dressé e
bonds f
mon co
lais m'é
par vot
Pendan
pauvre
Voulan
elle fit
vous vi
et couri
aidée à
nimée.
et belle
sharité

ment, vous promenant avec elle, vous lui avez dit, je le salue : "Cher père, la fleur du muguet, le voilà !"

je me rappelle avoir dit : "Avez-vous entendu ! Vous étiez si distante, cachée derrière la porte."

igit et baissa la tête. "Prit Valentine, vous pourriez votre bouquet à la villa ? Je ne serais pas présente."

cela ? "Je ne pas osé. "Pour m'offrir ce bouquet."

aurais attendue dans l'avant-cour ? "C'était pas sortie ? "J'aurais fait porter par une domestique au village."

la pas su qu'il était envoyé ? "J'ai, mademoiselle, mais du moment que vous auriez en les fleurs je ne de même trouvée con-

bout de silence. "C'est très bien, reprit Valentine, mais il y a une chose que je ne parviens pas à comprendre ?"

ose, mademoiselle ? "Vous dire cela ; dernièrement vous ai rencontrée dans la villa, j'ai cru voir en votre vieille femme ; je ne ou plutôt c'est vous qui m'avez trompé, car vous m'avez dit que vous n'avez pas de femme, mais une fille."

Aujourd'hui, je vous ai vu habitez le chalet du bois, dans le jardin."

emme rougit comme une rose et son premier rendez-vous et resta tout interloquée. "Madame, continua Valentine, d'un accent de reproche."

vous pris ce déguisement ? "Mademoiselle, répondit Mélanie, n'y a en moi aucune mau-

je sais, je le vois, répliqua Valentine, je conviens, cependant, que le droit de m'étonner et de me méfier de ces agissements singuliers, mademoiselle, et je vous pardonne."

vous pas commis un crime, mais avec son adorable sourire et de m'avoir trompée que vous pardonnez, grand cœur. Allons, pour ce bon cœur, ne pleurez plus, mes oncles et je vais à mon tour vous pardonner de vous avoir trompés."

elle prit la main de Valentine et se transporta. Elle sanglota. "Pardonnez-moi, seigneur, seigneur, elle ne se sentait pas d'émotion, elle ne se sentait pas d'émotion."

elle, dit-elle, vous attendez la fin de ma conduite, n'est-ce pas ? "C'est une condition, c'est que vous n'avez aucune peine à me la pardonner."

— Sur ce point, soyez tranquille. Vous avez vu mes larmes, mademoiselle ; en vous faisant connaître la cause de ma profonde douleur, tout ce qui a pu vous étonner, vous paraître étrange, vous sera expliqué. Veuillez m'écouter, mademoiselle. Je me suis habillée comme vous me voyez, me donnant l'aspect d'une pauvre vieille femme ; dans le but unique d'attirer votre attention, de faire naître votre pitié et de vous forcer ainsi à vous approcher de moi et à me parler. Je voulais avoir pour moi quelques-uns de vos sourires, je voulais sentir la douce lumière de vos yeux pénétrer jusque dans mon cœur, je voulais que mademoiselle de Carnelle, la belle Valentine, fit entendre à mes oreilles quelques-unes de ces bonnes paroles qui savent consoler tous les malheureux, tous ceux qui souffrent ; enfin, je voulais, n'osant vouloir davantage, je voulais pouvoir mettre mes lèvres sur une de vos blanches mains."

La jeune fille écoutait avec une surprise, une stupefaction facile à comprendre. Mélanie continua :

— Tout à l'heure, sur votre main, à cette place où la peau est légèrement décolorée, il y avait quelques gouttelettes de sang. Ce sang, le vôtre, mademoiselle Valentine, mes lèvres l'ont sué, je l'ai bu comme le plus délicieux breuvage. Machinalement la jeune fille regarda sa main."

— Mon Dieu, mais pourquoi ? comment ça te sent-elle ?

— Attendez, interrompit Mélanie, tout à l'heure vous comprendrez. Depuis six semaines que vous êtes à la Maison-Blanche, vous nous avez vu souvent, mon mari et moi, nous porter sur votre passage. Nous voulions vous voir, vous admirer. Nous nous arrêtons pour vous saluer, attendant un regard, espérant un sourire. Vous nous rendiez notre salut ; mais votre regard restait froid et vos lèvres étaient sans sourire. C'était bien naturel. Après tout, qu'est-ce que nous étions pour Mlle de Carnelle ? Deux étrangers, deux inconnus, peut-être deux importuns. Pour vous entendre, le soir, nous dissimulions dans l'ombre des arbres, nous nous approchions de la villa aussi près que nous le pouvions. Nous vous écoutions chanter. Fraîche et pure, votre voix arrivait à nos oreilles, et dans le ravissement, en extase, nous croyions entendre dans le ciel, un concert des anges. Si, tout à l'heure, mon mari a pu accourir à votre secours, c'est qu'il vous avait vue vous dirigeant vers le bois, et qu'il vous suivait."

— Dernièrement sur la route, vous vous en souvenez, mademoiselle Valentine, votre cheval se cabra ; il vous aurait jetée à terre, si vous n'aviez pu vous enlever de l'habitude du cheval et en même temps l'adresse et le sang-froid. De loin, je vis les bonds furieux de l'animal ; épouvantée, mon cœur cessa de battre un instant. J'allais m'élancer vers vous, lorsque, maîtrisé par votre main ferme, le cheval se calma. Pendant que j'avais pour vous, une pauvre mendiante ait peut-être pour elle. Voulez-vous se gâter trop précipitamment, elle fit un faux pas et tomba. Alors, je vous vis relever votre jupe, sauter à terre et courir à la pauvre femme. Vous l'avez aidée à se relever, vous l'avez rassurée, ramassée. Ah ! comme vous étiez rayonnante et belle ainsi, représentant l'ange de la charité. Moi, dans mon cœur, je remerciais

Dieu d'avoir donné à une de ses créatures une âme si belle ! Tout à coup, une idée me vint."

— Vraiment elle ne parle qu'aux malheureux, aux mendicants, me dis-je, puis-je vous sourire, ces douces paroles sont pour eux, eh bien ! je me ferai mendiante !

— Le lendemain même, mademoiselle Valentine, je vous attendis dans l'avenue des tilleuls. Je jouai assez bien mon rôle, puis-je me ruer réussit. Enfin, j'eus les caresses de votre regard, vous me parlatés avec bonté, et j'eus la joie de baiser votre main, cette main qui mit dans la mienne une petite pièce d'or. Oh ! si j'avais acquis par fraude, cette chère petite pièce d'or, je ne vous la rendrais pas ; je veux la conserver comme le plus précieux des souvenirs ! C'est pour vous, mademoiselle Valentine, c'est uniquement pour vous que mon mari et moi nous sommes venus habiter à la Maison-Blanche."

— Alors vous me connaissiez déjà ?

— Oui, nous nous avions vus à Troyes. La veille de votre départ pour Paris, vous étiez allée à la cathédrale. Après l'office, une femme s'est brusquement placée devant vous, vous tendant sa main mouillée d'eau bénite."

— Oui, je me souviens ; et c'était vous ?

— C'était moi, mademoiselle, qui avais voulu toucher votre main."

— En vérité, madame, je ne sais que penser ; tout ce que vous me dites est si étrange !

— Nous savions, continua Mélanie, que votre séjour à Paris serait d'un mois, et que, dès les premiers jours d'avril, vous viendriez demeurer à la Maison-Blanche. Le jour même où vous êtes partis pour Paris, nous sommes venus dans ce pays et nous avons loué le chalet du bois. Nous voulions être près de vous ! Nous vous attendions depuis quinze jours, lorsque vous êtes arrivée à la villa. Tout ce que je viens de vous dire, mademoiselle Valentine, doit vous paraître bien singulier, bien mystérieux ; beaucoup de gens ne voudraient voir en cela que des notions insensées, et vous êtes impatientes, je le vois, d'en connaître la raison. La voici :

— Nous avions une fille adorée, notre unique enfant, qui aurait exactement votre âge. Elle était comme vous, grande et belle, et comme vous aussi elle avait la grâce charmante, la douceur et la bonté des anges. Comme vous encore, elle tendait la main aux malheureux, rassurait les faibles, consolait les affligés. Cette fille bien-aimée, qui était tout pour nous, car nous ne vivions que pour elle, nous l'avons perdue."

— Elle est morte ! fit Valentine très émue."

— Oui, elle est morte ! répondit Mélanie d'une voix étranglée."

— Pauvre mère ! pauvre mère ! murmura la jeune fille."

Après un moment de silence, Mme Levasseur reprit :

— Ma fille avait de grande et beaux cheveux noirs comme les vôtres ; elle avait aussi vos jolis yeux, et, sur votre visage, je retrouvais tous ses traits ; enfin, sa ressemblance avec vous était si grande, si complète, que la première fois que nous vous avons vue, mon mari et moi nous avons cru revoir notre chère enfant. Heureuse surprise ! Merveilleuse illusion ! Hélas ! ce n'était qu'une illusion

trompeuse ! Nous démadames votre nom. On nous répondit :

— C'est Mlle Valentine de Carnelle."

Nous baissâmes tristement la tête. Hélas ! Mlle Valentine de Carnelle n'est pas notre fille ! Mais qu'importe, nous retrouvons notre fille en vous ! Au lieu de nous armer, de nous défendre contre l'illusion, nous l'avons doucement caressée, et nous sommes berçés dans ses ravissantes mensonges. Tout l'amour que nous avions pour notre enfant, nous vous l'avons donné. Nous adorions notre fille, c'est vous qui étiez l'objet de notre adoration. Maintenant, comprenez-vous, mademoiselle Valentine, comprenez-vous ?

La jeune fille pleurait. Elle prit les deux mains de Mme Levasseur et répondit :

— Oui, oui, je comprends. Oh ! pauvre mère !

Mélanie la dévorait des yeux. Si elle ne s'était pas retenue, si elle n'avait pas pensé aux terribles conséquences d'une pareille révélation, avec quelle joie elle aurait crié à Valentine :

— Je suis ta mère !

Hélas ! elle devait se taire. Pour la tranquillité de son enfant, pour son avenir et son bonheur, il fallait, dit-elle en mourir, qu'elle imposât silence à son cœur. Sa fille pleurait. Et ses larmes d'attendrissement, c'est elle qui les faisait couler. Comme elle les trouvait belles, ces larmes. Elle aurait voulu les boire ! Valentine était troublée. Pensive, elle cherchait à se rendre compte de ce qui se passait en elle. Jamais elle n'avait été sous le coup d'une pareille émotion ; elle éprouvait des sensations qu'elle ne connaissait pas encore ; elle sentait qu'une corde de son cœur venait d'être touchée pour la première fois, et il lui semblait entendre des vibrations inconnues."

— Mademoiselle Valentine, reprit Mme Levasseur, j'ai maintenant une grâce à vous demander."

— Une grâce ?

— Oui."

— Quelle est cette grâce ?

— Permettez-moi de vous embrasser !

— Ah ! s'écria la jeune fille avec un accent que rien ne saurait rendre, j'allais vous faire la même demande !

Et, le front irradié, elle se jeta au cou de Mélanie. Celle-ci entoura Valentine de ses bras. Ce fut une étreinte passionnée. Rosette, qui ne savait point ce que cela voulait dire, entendait des soupirs étouffés, accompagnés d'un grésillement de baisers. Et, dans les bras de cette femme, qu'elle connaissait à peine, et qui n'était pour elle, après tout qu'une étrangère, Valentine se disait :

— Ma mère m'aime beaucoup, et pourtant elle ne m'a jamais embrassée ainsi !

XVII

VISITE AU CHALET.

Ce fut Valentine qui, la première, se dressa sur ses jambes. Elle regarda sa montre qui marquait quatre heures."

— Nous ne devons pas être très loin du chalet du bois, dit-elle."

— Nous n'en sommes qu'à une petite distance, mademoiselle."

— En combien de temps pouvons-nous y arriver ?

— En moins d'un quart d'heure."

— Eh bien, madame... non, je dois

maintenant vous appeler mon amie, eh bien, ma bonne amie, je vous prie de me conduire chez vous.

—Vrai, mademoiselle, vrai, vous voulez bien ? fit Mélanie laissant éclater sa joie.

—Je ne veux pas attendre à demain pour remercier M. Levasseur.

Mélanie prit Valentine par la main ; elles sortirent de la clairière et se trouvèrent bientôt sur un sentier qui conduisait directement à l'ancienne maison du garde. Rosette les suivait. Mme Levasseur avait bien calculé la longueur du chemin. Après un quart d'heure de marche, on arriva au chalet.

—Rosette, dit Valentine à la fille du jardinier, en lui montrant à quelques pas de l'habitation un petit terre gazonné, vous allez vous asseoir là et vous m'attendrez ; je ne serai pas longtemps.

A la vue de Valentine, bien qu'elle fût accompagnée de sa femme dont les yeux étincelaient de joie, M. Levasseur eut un vif mouvement de surprise.

—Mon ami, lui dit Mélanie, Mlle de Carmelle t'a reconnu au moment où tu tuis la couleuvre et c'est elle qui a voulu venir ici.

Pour vous remercier, monsieur, d'être venu à mon secours, ajouta vivement la jeune fille en tendant sa main à M. Levasseur. Grâce à vous, je n'ai pas été mordue par l'affreux reptile. Je me souviendrai, monsieur, et je saurai, je l'espère, vous donner des preuves de ma reconnaissance.

—Oh ! mademoiselle, balbutia Henri, ce que j'ai fait est si peu de chose.

Monsieur Levasseur, répliqua Valentine, ne parlons pas de la couleuvre qui a payé de sa vie le mal qu'elle voulait faire. Mme Levasseur, que j'appelle maintenant ma bonne amie, m'a parlé de votre fille que vous aimez autant que je suis aimée par mon père et ma mère et que la mort vous a enlevée.

Je ressemble beaucoup, paraît-il à votre chère défunte, et quand vous me voyez, vous voulez vous imaginer que votre enfant tant regretté revit en moi. Monsieur Levasseur, tout à l'heure j'ai embrassé la mère de la pauvre morte ; laissez-moi vous embrasser aussi. Ah ! si je voudrais que mes baisers eussent pour vous la douceur de ceux de votre fille !

Le père et la fille s'embrassaient, Mélanie avait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots. Le soleil, au couchant, perçait de ses flèches les vitres de la fenêtre et éclairait la scène de sa lumière couleur d'or. Tableau touchant ! Du haut des cieux, Dieu, regardant la terre, levait sourire. N'était-ce pas lui qui, ce jour-là, avait conduit les pas de la jeune fille ? Dans cette immense joie, consolation suprême, donnée à la mère et au père, n'y avait-il pas une manifestation de la Providence ? Cependant Mme Levasseur fit asseoir Valentine.

—Mademoiselle, dit-elle, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. Donnez-nous la satisfaction de prendre quelque chose sous notre toit. Nous avons ici un peu de toutes les liqueurs les mieux connues, chartreuse, anisette, curaçao.

—Je n'ai besoin de rien, répondit Valentine, cependant, pour vous être agréable, je boirai un peu de vin en mangeant un biscuit.

Une nappe d'une éclatante blancheur fut vite mise sur un guéridon, malgré la

jeune fille qui répétait :

—Mais ce n'est pas la peine, pourquoi vous donner tant de mal ?

—Par exemple, disait Mélanie, je voudrais bien voir que nous ne fissions pas de notre mieux les honneurs de notre maison à mademoiselle Valentine.

—Et, pendant que son mari débouchait une bouteille de vieux Saint-Julien, Mélanie plaçait devant la jeune fille un verre sur un petit plateau d'argent et des biscuits de Reims sur une assiette de porcelaine de Saxe.

—Est-ce que vous ne voulez pas trinquer avec moi ? fit Valentine.

—Oh ! mais si, répondit Mélanie, qui n'avait pas osé mettre trois verres.

Elle s'empressa d'en apporter deux autres. La jeune fille but à la santé de M. et de Mme Levasseur et ceux-ci au bonheur de Mlle Valentine.

—Je reviendrai vous voir, dit Mlle jeune fille.

—Oh ! oui, vous reviendrez, n'est-ce pas ? et vous nous rendrez bien heureux !

—Je ne passerai plus devant le chalet sans m'y arrêter un instant.

—Oui, oui, c'est cela.

—Et quelque le sujet soit bien triste, nous parlerons de la chère enfant que vous avez perdue.

—Oui, mademoiselle, nous parlerons d'elle.

Et Mélanie soupira en regardant son mari, ayant l'air de lui dire ?

—Si elle savait !

Le temps passait vite. Valentine se leva pour se retirer.

—Mademoiselle Valentine, dit Mme Levasseur, je voudrais bien vous donner quelque chose comme souvenir de votre visite au chalet ; mais je n'ai rien qui me paraisse digne de vous.

La jeune fille sourit.

Tenez, dit-elle, montrant les roses d'un superbe maréchal Niel, qui encadraient la fenêtre, donnez-moi une de ces belles roses.

Toutes, toutes ! s'écria M. Levasseur s'élançant vers la fenêtre.

—Non, non, une seule rose, dit vivement Valentine, une seule.

Heuri choisit la plus belle fleur, la cueillit et le présenta à la jeune fille, qui l'attacha à son corsage en disant :

—Elle s'effeuillera, mais, en souvenir de vous et de celle que vous pleurez, je conserverai ses pétales fanés.

—Maintenant, mademoiselle Valentine, reprit Mme Levasseur, j'ai une chose à vous demander.

—Dites, mon amie.

—Eh bien, je voudrais que vous gardassiez le secret des confidences que je vous ai faites dans la clairière. Nous redoutons de trop attirer l'attention du monde et de passer aux yeux de certaines gens pour des insensés.

—Oui, je comprends, répondit Valentine ; je ne dirai rien, je vous le promets.

—D'ailleurs, il est inutile que M. et Mme de Carmelle soient instruits de ces choses intimes ; cela pourrait les contrarier, les inquiéter.

—C'est vrai ; mais ils ne savent rien ; je garderai votre secret.

—La jeune fille qui est avec vous a dû entendre.

—Peut-être. Mais je lui dirai de garder le silence et elle se taira.

Valentine embrassa Mélanie, tendit sa main à M. Levasseur, puis sortit du chalet en disant :

—A bientôt.

Rosette rejoignit sa maîtresse et elles reprirent le chemin de la villa. Le père et la mère s'étaient avancés sur le chemin ; ils suivirent leur fille des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

—Rosette, dit Valentine à sa compagne, quand elles ne furent plus qu'à quelques pas de la villa, vous avez eu, comme moi, bien peur de la couleuvre ?

—Oh ! oui, mademoiselle.

—Avez-vous entendu ce que, m'a dit la dame du chalet ?

—Oui, mademoiselle, mais je n'y ai pas compris grand-chose.

—Rosette, voulez-vous m'être agréable ?

—Si je le veux, mademoiselle !

—Eh bien, Rosette, vous ne parlerez à personne, pas même à votre père et à votre mère de ce qui nous est arrivé dans le bois. Je ne veux pas qu'on sache, vous entendez bien, Rosette, je ne veux pas qu'on sache que j'ai failli être mordue par une couleuvre et que j'ai causé avec la dame du chalet. Si vous étiez indiscrète, ma petite Rosette, vous me feriez beaucoup de peine.

—Je ne dirai rien, mademoiselle, je ne dirai rien ! s'écria la fillette prête à pleurer.

C'est bien, Rosette, et, pour vous prouver que j'ai de l'amitié pour vous, je vous emmènerai encore avec moi.

Mme de Carmelle était encore sous le coup de l'effroi que lui avaient causé les paroles ambiguës de Mlle de Nangia, lorsque Valentine entra dans sa chambre, après avoir mis son bouquet de muguet dans un vase et sa rose dans un autre. En tendant son front à Hélène, la jeune fille remarqua sa pâleur, et, sur ses joues, des traces de larmes mal essuyées.

—Mon Dieu ! mais qu'est-ce que ça veut ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Valentine, mon enfant, je suis tourmentée, j'ai des craintes.

—A propos de quoi ?

—Je crains pour ton bonheur.

—Mon bonheur ! exclama la jeune fille, mais qui donc peut y toucher ? Entre ma mère et mon père, est-ce que j'ai quelque chose à redouter ?

—Le malheur est souvent où on ne le voit pas.

—Voyons, chère mère, d'où te viennent ces lugubres pensées ?

—J'ai eu la visite de Mlle de Nangia.

—Ah ! je comprends, c'est cette méchante vieille fille qui t'a fait pleurer !

—Oui, elle m'a dit des choses...

—Quelles choses ?

—Je ne peux pas te les répéter, Valentine ; Mlle de Nangia m'a effrayée.

—Je sais de quoi elle est capable ; mais, chère mère, comment peux-tu prendre au sérieux les accès de mauvaise humeur de cette précieuse ridicule ! Il n'y a pas longtemps de cela, elle m'a menacé de toutes les foudres du ciel. Oh ! les menaces de Mlle de Nangia, elle ne font rien !

—Valentine, cette vieille fille est redoutable, et crois-moi, il faut prendre garde à elle.

—Eh bien, chère mère, répliqua la jeune fille en riant, nous ferons en sorte d'éviter ses morosures. Tout ce qu'elle a pu te dire, je le dévins, je le sais. Elle est encore venue près de toi plaider la cause

—Ce qui prouve que tu tenais un certain compte des avertissements que je t'avais donnés. Malheureusement, tu ne les as pas assez écoutés, et c'est en vain que je t'ai crié : Prends garde ! Ah ! James, je croyais que ce cri de ta mère aurait plus d'échos dans ton cœur ! Tu n'as pas voulu comprendre que, redoutant un grand malheur, j'avais peur pour toi !

—Chère mère, rassurez-vous ; oui, le malheur que vous redoutiez était possible, mais il ne peut plus exister.

—Malheureux enfant, ta confiance redouble mes terreurs ! Va, je lis dans tes yeux : tu aimes Mlle de Carmeille !

—Oui, je l'aime, autant qu'un homme peut aimer, comme je t'aime aussi, toi, ma mère chérie, de tout mon cœur, de toute mon âme.

—Et Mlle de Carmeille t'aime.

—Oui, elle m'aime.

—Mais il y a le père et la mère.

—Mme et M. de Carmeille savent que j'aime Mlle Valentine, que nous nous aimons.

—Ah !

—Hier, chère mère, j'ai eu, à ce sujet, un assez long entretien avec le père de Valentine, et il m'a dit que, n'ayant en vue que le bonheur de sa fille, il serait heureux lui-même d'y avoir pour gendre.

—Ah ! il t'a dit cela ?

—Comme vous le voyez, chère mère, vous n'avez plus aucune crainte à avoir. Mme Lincoln laisse échapper un soupir.

—Cependant, continua le jeune homme, M. de Carmeille, avant de me présenter à ses amis comme le futur époux de Mlle Valentine, désire que la main de sa fille lui ait été officiellement demandée par mon père ou par vous, ma mère. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette démarche auprès des parents de Mlle Valentine, démarche imposée par les convenances, doit être faite sans retard. Aussi il a été convenu entre M. de Carmeille et moi, que la demande en mariage serait faite dimanche prochain. Donc, chère mère, dimanche nous serons attendus tous les trois à la Maison-Blanche.

La mère, droite et raide sur son siège, les yeux démesurément ouverts, fixés sur son fils, avait l'immobilité d'une statue. La malheureuse sentait son sang se figer dans ses veines.

—Chère mère, ajouta le jeune homme, tu veux bien, n'est-ce pas ?

Mme Lincoln sursauta, puis se secoua comme si elle eût voulu échapper à un horrible cauchemar.

—Et je n'ai rien pu empêcher, murmura-t-elle d'une voix creuse ; oh ! fatalité !

Le malheur qu'elle avait pressenti, qui avait été l'objet de tant de secrètes angoisses, de tant de sombres terreurs, cet affreux malheur s'était abattu sur son fils, sur elle et la famille de Carmeille pour les écraser tous, d'un seul coup, comme des malheureux sous l'écrasement d'une montagne. Hélas ! le mal était fait. La pauvre mère ne pouvait en détruire toutes les fatales conséquences ; mais elle puiserait dans son amour maternel le courage et la force nécessaires pour empêcher d'être mortel le coup qui allait frapper son enfant. Si épouvantable que fût la situation, il lui

fallait l'accepter et se dresser en face d'elle pour lui tenir tête. Il n'y avait pas à jeter aucunes imprécations, à s'abîmer dans des lamentations inutiles. Il fallait se raidir contre la douleur et, pour le moment, lui imposer silence. James regardait sa mère avec inquiétude, attendant une réponse. Léontine prit la tête de son fils dans ses mains et lui mit un baiser sur le front.

—Tu te souviens, lui dit-elle, ébauchant un sourire, c'était toujours ainsi que je t'embrassais autrefois.

—Chère mère, tes baisers sont toujours les mêmes, puisque ta tendresse pour ton fils est restée la même. Mais, tu ne m'as pas répondu ?

—C'est vrai, James, je ne t'ai pas répondu ; mais ce que tu demandes n'est pas une chose sans importance ; j'ai besoin de quelques jours de réflexion.

—Je ne vois pas que tu aies besoin de réfléchir, répliqua vivement le jeune homme.

—Tu ne vois pas, toi ; mais moi, je vois.

—J'ai promis à M. de Carmeille de lui écrire pour lui annoncer notre arrivée à la gare de Troyes samedi soir ou dimanche matin.

—Tu as jusqu'à vendredi pour écrire la lettre.

Le jeune homme baissa la tête.

—Ainsi, James, reprit Mme Lincoln, tout entier à tes nouveaux projets, tu t'enivres de la joie dont ton âme est pleine et tu n'aperçois aucune ombre dans l'avenir ?

—Aucune.

—Alors, tu ne prévois pas qu'un obstacle insurmontable puisse se dresser tout à coup entre toi et Mlle de Carmeille ?

—Je n'ai pas à prévoir des choses impossibles.

—James, James, tout est possible. D'où viendrait-il cet obstacle que forge ton imagination toujours trop prompt à s'alarmer ?

—Qui sait, James ? Il faut souvent bien peu de choses pour réduire à néant les projets les mieux conçus. Enfin, suppose qu'un événement quelconque se produise et mette empêchement à ton mariage ?

—Chère mère, je n'ai pas à faire de ces suppositions sans raison. J'aime, je suis aimé et M. de Carmeille me trouve digne d'être son fils. N'est-ce assez pour que je croie à mon bonheur ? Va, chère mère, ma tranquillité est complète.

—Moi, James, je ne puis pas être tranquille.

—Mais, je te le dis encore une fois, rassure-toi !

—Peut-être serais-je un peu rassurée si tu avais toi-même quelques craintes. Mais tu ne veux douter de rien, et voilà ce qui me fait peur. Songe donc, cher enfant, à la douleur que tu éprouverais si M. de Carmeille ne te donnait pas sa fille.

Les yeux du jeune homme étincelèrent. —Si cela arrivait, ma mère, je mourrais ! répondit-il d'une voix vibrante.

—Tais-toi, malheureux, tais-toi ! exclama-t-elle.

—Oui, vous avez raison, fit-il en souriant, je viens de prononcer des paroles insensées. Mais aussi, chère mère, pourquoi cherchez-vous à troubler mon cœur et ma pensée ?

—Pour te mettre en garde contre toi-même ; pour que, s'il t'arrivait un malheur, tu n'en sois pas déracé. Hélas ! je

ne peux plus que cela, puisque, malgré tout ce que j'ai pu te dire, tu t'es épris de Mlle de Carmeille.

—Ma pauvre mère, fit James avec un doux accent de gronderie, comme il est difficile de te faire voir les choses sous leur véritable aspect !

—Si je suis ainsi, ne t'en plains pas trop ; tu y vois la preuve de mon grand amour pour toi.

—Tu m'aimes trop, ma mère chérie, tu m'aimes trop !

—Non, je t'aime comme une mère doit aimer son enfant !

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

—James, M. de Carmeille sait-il que ta mère est une Française, que tu es né en France, à Paris, et que M. Lincoln n'est que ton père adoptif ?

—J'ignore s'il sait cela, ma mère.

—Eh bien, James, j'ai la conviction qu'il ne le sait pas.

—M. de Carmeille ne m'a jamais interrogé à ce sujet.

—Soit. Mais c'était à toi, sans attendre comme tu l'as fait, de lui donner des renseignements sur M. Lincoln, sur ta mère et sur toi. Tu as cru devoir te taire, mais je n'hésite pas à te dire que tu as eu tort. Si pénibles que soient certaines révélations, il faut les faire.

Une situation n'est franche et nette que s'il n'y a rien de caché. M. de Carmeille est assez riche pour donner sa fille à un jeune homme n'ayant qu'une fortune modeste ou même à un jeune homme tout à fait pauvre, à cette condition, toutefois, que le jeune homme soit digne d'entrer dans sa famille, et, sur ce point, M. de Carmeille doit être le meilleur juge. Tu es jeune, distingué, intelligent, instruit, et tu es devant toi un brillant avenir. Tu devais plaire à M. de Carmeille, qui ne se trompe pas sur la valeur d'un homme. Mais plus les questions d'intérêt, d'argent, de fortune, qui sont tout pour les esprits vulgaires, lui sont indifférentes, plus il a le droit de se montrer difficile d'un autre côté. James, mon cher enfant, grand que soit ton mérite, il n'efface pas ta tache originelle. Que dira M. de Carmeille quand il apprendra que tu n'es pas le fils de l'Américain Lincoln ?

—Que tu ne connais pas ton père ?

—Il me semble pourtant que quand j'étais petit je disais papa, mais je ne me rappelle pas bien. Mon père est-il mort ou bien... Vous ne me parlez jamais de mon père ! Pourquoi ce mystère qui entoure ma naissance ?

Léontine se tut.

—Oh ! ma mère je respecte votre silence.

Léontine hésita un moment si elle devait lui dire la vérité et lui révéler qui était son père ou passer aux yeux de son fils pour ce qu'elle n'était pas. Elle endurent toute espèce de tortures et se sacrifia, faisant comme si elle eût craint de soulever le voile du passé.

—Ma mère, s'écria le jeune homme avec véhémence, ne parlez pas de votre passé je ne veux pas que ma mère, si noble et si grande, puisse rougir devant son fils !

Mme Lincoln se redressa superbe.

—Je n'ai à rougir ni devant mon fils, ni devant personne, répliqua-t-elle avec un sentiment de noble orgueil. James,

et remplis tous mes

—Qui n'est peut-être pas allé

Elle com

—James

arriver, qu

pour moi,

puis marié

de donner

obtenu le

me suis tr

—Ma m

—Rien,

l'explique

pensées s

James, a

peut ne p

—De g

donc pas

fait vous

dedicat les

son gend

aucun cas

de la faut

On n'a pa

lui tenir c

Si, malgr

désiré

dans la v

monde, i

Dernière

le s'est en

Nangis,

prétendai

ce genre

rebut de

—Mado

abnormal

société tr

quelques

heureux

ce serait

si je voy

ces pers

mépris,

tendrais

Voilà

Carmeille

tu n'as s

Léontine

que cela, puis-que, malgré
il pu te dire, tu t'es écrie de
veille.

— Mais, fit James avec un
de gronderie, comme il est
à faire voir les choses sous
un aspect !

— Mais, si ainsi, ne t'en plains pas
mais la preuve de mon grand
moi.

— Mais trop, ma mère chérie, tu
t'aime comme une mère doit
enfant !

— Un moment silencieuse et re-

M. de Carnelle sait-il que ta
Française, que tu es né en
Paris, et que M. Lincoln
père adoptif ?

— Il sait cela, ma mère.
— Mais, j'ai la conviction
ait pas.

— Carnelle ne ma jamais inter-
jet.

— Mais c'était à toi, sans atten-
dre la fait, de lui donner
éments sur M. Lincoln, sur
ur toi. Tu as cru devoir te
ne n'hésite pas à te dire que
t. Si pénibles que soient
relations, il faut les faire.

— N'est-elle pas franche et nette que
en de caché. M. de Car-
sees riche pour donner à
une homme n'ayant qu'une
este ou même à un jeune
à fait pauvre, à cette con-
fois, que le jeune homme
nter dans sa famille, et

— M. de Carnelle doit être
age. Tu es jeune, distingué,
nstruit, et tu es devant toi
venir. Tu devais plaire à
elle, qui ne se troupe pas
d'un homme. Mais plus
d'intérêt, d'argent, de for-
ont tout pour les esprits
sont indifférentes, plus il
se montrer difficile d'un

— Mais, mon cher enfant, je
doit ton mérite, il n'efface
originelle. Que dira M. de
neid il apprendra que ta
de l'Américain Lincoln
nnée pas toi père ?

— Mais, pourtant que quand
je disais papa, mais je ne
pas bien. Mon père est-il
... Vous ne me parlez
un père ! Pourquoi ce mys-
ère ma naissance ?

— Et tut.
— Ma mère je respecte votre si-

— Mais, à un moment si elle de-
la vérité et lui révéler qui
ro ou passer aux yeux de
r ce qu'elle n'était pas. Elle
e espèce de tortures et de
ent comme si elle eut craint
e voile du passé.

— S'écria le jeune homme
nce, ne parlez pas de votre
vous pas que ma mère, si
grande, puisse rougir devant

— Mais, se redressa superbe.
à rougir ni devant mon fils,
ronne, répliqua-t-elle, avec
de noble orgueil. James,

— Je remplis envers toi, comme je le devais,
tous mes devoirs de mère.

— Qui ma mère, et je t'adore !
— C'est parce que tu m'as aimé que je
peux aller partout la tête haute !

— Elle continua avec des larmes dans la
voix.

— James, James, quoi qu'il puisse
arriver, garde-toi d'oublier que tu es tout
pour moi. Tu n'as pas une mère, je me
suis mariée, avec ton consentement, pour
te donner un père. Ai-je bien fait ? Je me
le demande. Je voulais une chose, j'ai
obtenu le contraire. Malheureuse mère ! Je
me suis trompée !

— Ma mère que veux-tu dire ?
— Rien, James rien. Je ne peux pas
l'expliquer. Ce sont, comme tu dis, mes
pensées sombres qui reviennent. Enfin,
James, à cause de cela, M. de Carnelle
peut ne pas te donner sa fille.

— De grâce, ma mère, ne vous mettez
donc pas ainsi martel en tête ; puis-
qu'il faut vous le dire, je connais sur ce point
délicat les idées de M. de Carnelle ; elles
sont généreuses et larges. Selon lui dans
aucun cas, l'enfant ne doit être responsable
de la faute de ceux qui lui ont donné la vie.

— On n'a pas à chercher d'où il vient, mais à
lui tenir compte de ses mérites personnels.
Si, malgré tout ce qu'il avait contre lui, ce
désert de la famille s'ouvre un chemin
dans la vie et se fait une place dans le
monde, il a droit au respect des autres.

— Dernièrement, devant moi, M. de Carnelle
s'est emporté contre une certaine Mlle de
Nangis, une vieille fille à préjugés, qui
prétendait stupidement qu'un enfant de
ce genre devait être considéré comme un
rebut de la société, un paria.

— Mademoiselle, votre théorie est
abominable, s'écria-t-elle avec feu ; si la
société traitait comme elle le voudrait
quelques-uns de ses membres, moins
heureux et moins favorisés que d'autres,
ce serait une iniquité et sa honte ! Et
si je voyais un de ces désertés, un de
ces persécutés repoussés de partout avec
mépris, c'est à lui, le premier, que je
tendrais ma main loyale.

— Voilà comment s'est exprimé M. de
Carnelle ; ainsi, chère mère tu le vois,
tu n'as aucune crainte à avoir.

— Léontine secoua tristement la tête.
— Je ne suis pas tranquillisée, mon
cher enfant, répondit-elle ; je veux bien
que M. de Carnelle ne partage point
les préjugés de bien des gens ; mais,
dans la circonstance présente, il ne s'agit
pas de lui personnellement, mais de
sa fille qu'il veut voir honorée et entourée
d'hommages. Ce que M. de Carnelle
accepterait pour lui peut-être, il
ne peut pas l'accepter pour sa fille et
sa femme. Et puis, derrière, il y a le
monde. On ne transige pas avec les
questions de fierté et d'orgueil. Le nom
de Carnelle est un vieux nom sur le-
quel il n'y a pas une tache ; nous devons
compter avec l'honneur de cette noble
famille. James tu t'es toujours bien trouvé
des conseils que j'ai pu te donner ; veux-
tu, aujourd'hui, dans la situation excep-
tionnelle où tu trouves, un nouveau con-
seil de ta mère ?

— Voyons, chère mère, ce que vous
voulez me conseiller.

— Écris à M. de Carnelle une lettre
très polie, très humble, dans laquelle,
après l'avoir remercié de sa bienveillance
à ton égard, de l'amitié qu'il a témoignée,

tu lui diras que, ayant sérieusement réflé-
chi, voyant la distance énorme qu'il y a
entre Mlle de Carnelle et toi, tu renon-
ces au grand honneur d'entrer dans la fa-
mille.

— Le jeune homme se dressa tout d'une
pièce les yeux pleins de larmes.

— Si j'écrivais de pareilles choses,
s'écria-t-il d'une voix frémissante, il n'y
aurait plus qu'à m'ensuifiner et à me jeter
parmi les fous !... Oh ! ma mère, ma
mère ! Et c'est vous qui me donnez le
conseil de me déshonorer ! Mais vos crain-
tes seraient-elles sérieuses, quand même je
saurais que M. de Carnelle est décidé à
me refuser sa fille, je n'écrirais pas cette
lettre, qui serait pour lui une insulte grossière,
pour Mlle Valentine la plus sang-
lant de tous les outrages. Mais restons-
en là pour ce soir, puisque nous ne parve-
nons pas à nous entendre et à nous com-
prendre. J'ai promis à M. de Carnelle
que vous m'accompagneriez dimanche à
la Maison-Blanche ; vous ne voudrez pas,
chère mère, que votre fils manque à sa
promesse ; vous y réfléchirez.

— Oui, James, je réfléchirai ; la nuit
porte conseil.

— Il s'agit du bonheur de votre fils, ma
mère.

— Oui, répliqua-t-elle d'une voix lente
et grave, il s'agit de ton bonheur. Va, je
saurai le prouver que c'est toujours ton
bonheur que je mets au-dessus de toutes
choses. Ah ! cher enfant, c'est quand tu
seras malheureux, quand tu souffriras,
que tu auras le cœur brisé, que tu sentiras
ce qu'il y a de torse dans l'amour de ta
mère. Je connais mon devoir ; quoi qu'il
m'en coûte, je ferai ce que je dois faire.

— M'ai jamais reculé devant le sacrifice.
Maintenant mon fils, embrasse ta mère et
va te reposer.

— Cette pauvre Léontine était désolée
d'en être réduite à faire croire à son fils
qu'il avait à rougir de son origine, afin de
l'empêcher d'aimer Valentine. Mais elle
y était obligée.

II.

LE FILS.

Le mercredi matin, M. de Carnelle re-
çut à la Maison-Blanche une lettre qui
l'intrigua beaucoup. Il se sentit même in-
quiet. Aussi ne parla-t-il point de cette
lettre à Mme de Carnelle. La voici :

« Monsieur,

« Une personne ayant à vous faire une
communication de la plus haute impor-
tance, vous prie de vouloir bien l'attendre
à Troyes, dans votre hôtel, jeudi prochain
à onze heures du matin. »

— Ces lignes n'étaient pas signées ; mais
elles étaient datées de Paris et l'enveloppe
portait aussi le timbre de Paris. Donc la
mystérieuse personne qui avait à faire une
communication de la plus haute impor-
tance habitait à Paris. L'écriture était
fine, régulière, quoique un peu tremblée.
M. de Carnelle n'eut pas de peine à
reconnaître une écriture de femme. L'eut
beau chercher dans sa mémoire, cette
écriture ne lui rappelait aucune femme
qu'il connaissait ou avait connue. Cepen-
dant il pensa à Léontine Dupré. Mais,
depuis tant d'années qu'il n'avait plus
entendu parler d'elle, il ne pouvait guère
admettre que le billet anonyme vint d'elle.

— D'ailleurs, à moins qu'elle ne fût complè-
tement changée, ce n'était pas son
écriture.

Et puis si Léontine n'était pas ma-
te, comme il avait pu le supposer, si revenue
en France, elle avait besoin de lui, ce
n'est pas un billet mystérieux qu'elle lui
écrivait, mais une lettre explicative et
signée. Toujours est-il que pendant vingt-
quatre heures, M. de Carnelle se creusa
vainement la tête pour deviner à quel
pouvait se rapporter l'importante commu-
nication.

Le jeudi matin, à neuf heures, il mon-
ta dans sa voiture, après avoir dit à Mme
de Carnelle et à Valentine qu'il allait à
Troyes et ne rentrerait que dans l'après-
midi. Arrivé chez lui, avant de se rendre
à l'usine pour visiter les ateliers, il pré-
vint le domestique gardien de l'hôtel,
qu'une personne, qu'il attendait, viendrait
le demander vers onze heures.

— Si cette personne se présente avant
que je ne sois revenu de l'usine, ajoutez-
t-il, vous la ferez entrer dans mon cabinet
et la prierez de vouloir bien m'attendre
un instant.

— M. de Carnelle resta au milieu de ses
ouvriers jusqu'à onze heures. La cloche
de l'usine sonnait l'heure du déjeuner.

— On est arrivé, murmura le fileteur,
voyant un fiacre à la porte de l'hôtel.
Le domestique l'attendait dans le vesti-
bule.

— Monsieur, dit-il, cette dame est là,
elle attend dans votre cabinet.

— Depuis longtemps !
— Dix minutes à peine.

— Enfin, se dit M. de Carnelle, se di-
rigeant vers son cabinet, je vais avoir le
mot de l'énigme.

— A sa vue, la dame qui était assise se
leva vivement et a eut en inclinant la
tête. Elle était entièrement vêtue de noir
et un voile épais couvrait son visage.

— Madame, dit M. de Carnelle, je
vous ai fait un peu attendre, veuillez
m'excuser. Mais vous êtes toute trem-
blante, madame ; de grâce, remettez-
vous.

— Ce n'est rien, monsieur, l'émotion...
Puis montrant la porte du cabinet en-
tr'ouverte :

— Il faut que personne ne puisse nous
entendre, ajouta la dame.

— Le son de la voix de l'inconnue fit tres-
sailir M. de Carnelle. Cependant, il
s'empressa de former la porte sur laquelle,
par surcroît de précaution, il fit tomber
une lourde tapisserie. Quand il se retour-
na, la dame avait levé son voile.

— Léontine ! exclama-t-il.

— Quoiqu'elle fût bien changée et qu'il ne
l'eût pas vue depuis près de dix-neuf ans,
il avait immédiatement reconnu son an-
cienne protégée. Il lui prit les mains et
l'enveloppant de son regard :

— Vous, c'est vous, dit-il, ici, à
Troyes, chez moi !

— Je vois, monsieur, et non sans en
être vivement émue, que vous ne m'avez
pas complètement oubliée, puisque vous
n'avez pas hésité à me reconnaître.

— Non, prononça-t-il gravement, je
ne vous ai pas oubliée. Est-ce que je le
pouvais ? Ah ! Léontine, il y a des choses
dans la vie qu'on ne peut pas effacer !
Après avoir tant cherché à savoir
ce que vous étiez devenue avec mon
fils, après tant d'années écoulées, je vous
revois !

— En êtes-vous réellement content ?
— Vous le voyez à l'accueil que je
vous fais,

—C'est vrai.
—Depuis quand avez-vous quitté l'Amérique ?
—Depuis dix ans.
—Et depuis dix ans vous êtes en France.
—Oui.
—Pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir que vous étiez revenue ? Pourquoi ne m'avez-vous jamais donné de vos nouvelles ?
—Je m'étais juré à moi-même que vous n'entendriez plus parler de moi.
—Pourquoi ce serment ?
—Dans l'intérêt de votre tranquillité, de votre bonheur, je ne voulais pas troubler les joies de famille. Si vous me voyez aujourd'hui, monsieur de Carmeille, c'est que je suis malheureuse et que j'ai besoin de vous.
—Léontine, quoi que vous ayez à me demander, c'est accordé d'avance. Mais, avant tout, donnez-moi des nouvelles de... de... mon fils.
—A ces paroles, la pauvre mère ne put retenir ses larmes.
—Ah ! il est mort ! s'écria M. de Carmeille devenue effrayée.
—Non, non, il n'est pas mort, dit vivement Mlle Lincoln.
—Mais alors, pourquoi ces larmes ?
—Hélas ! c'est pour votre fils que je suis ici.
—Pour lui ?
—Le malheureux enfant s'est mis dans une situation épouvantable !
—Mais qu'a-t-il donc fait ? Aurait-il commis quelque vilaine action ?
—La mère se redressa de toute sa hauteur, les yeux étincelants.
—Que dites-vous là, monsieur, s'écria-t-elle ; votre fils capable d'une mauvaise action !
—Pardon, Léontine, pardon ! Mais vous venez de me le dire, c'est pour lui que vous êtes ici. Parlez, qu'avez-vous fait pour lui ? Où est-il ? que fait-il ? Est-il instruit ?
—Vous le connaissez, monsieur.
—Je le connais !
—Vous lui avez serré la main, vous vous êtes fait son ami !
—Léontine, que dites-vous ?
—Vous lui avez ouvert votre maison, et en lui vous n'avez pas reconnu votre sang. Et rien, rien ne vous a dit que ce jeune homme, portant un nom étranger, était votre fils !
—Grand Dieu ! James Lincoln !
—James Lincoln est le fils de M. de Carmeille.
—Le malheureux tomba sur un siège comme une masse.
—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-il, serrant sa tête dans ses mains.
—Maintenant, M. de Carmeille, je n'ai plus à vous dire pourquoi je suis ici.
—Mon fils, c'est mon fils ! Mais pourquoi ce nom de James Lincoln ?
—Ce nom est celui de mon mari qui, en adoptant l'enfant qu'il croit être le mien, lui a donné ses nom et prénom.
—Malheur ! Malheur !
—Je me suis mariée en Amérique dans l'intérêt de votre fils. Oh ! si vous le jurez, monsieur, je croyais bien faire. Je me disais : si plus tard, le hasard met le fils en présence de son père, le père ne verra dans son fils qu'un étranger, et n'éprouvera ni gêne, ni contrainte, ni ennui. Comme je me suis trompée dans mes

calculs, mon Dieu ! Mais alors, je ne pensais pas que votre fille grandirait et deviendrait une belle et adorable jeune fille. Il y a des choses si peu vraisemblables qu'on ne peut les prévoir. Pouvais-je deviner ce qu'a fait la fatalité ? Pouvais-je supposer qu'un horrible démon pourrasserait le frère et la sœur l'un vers l'autre et que les deux malheureux enfants s'aimeraient ?
—C'est épouvantable murmura M. de Carmeille.
—Depuis le jour où mon fils m'a appris que vous l'aviez reçu chez vous, depuis qu'il est allé passer quinze jours au château des Corniers, j'ai vécu dans des angoisses continuelles. Hélas ! j'avais le pressentiment du malheur qui nous frappe tous.
—Mme Lincoln raconta alors ce qu'elle avait cru devoir dire à son fils pour le mettre en garde contre le danger.
—Malheureusement, il ne tint aucun compte de mes avertissements, continua-t-elle. Mes craintes lui semblaient puériles. Je ne voulais pas lui dire que M. de Carmeille était son père. Pour ne pas entrer en lutte avec moi et pour que je n'aie plus à manifester des craintes qu'il trouvait sans raisons ou tout au moins exagérées, il ne me parla plus de vous ni de Mlle de Carmeille et me cachait avec soin ses fréquentes voyages à Troyes et à la Maison-Blanche. Le malheureux enfant parvint ainsi à me tranquilliser. Je vous le dis, bien que j'en aie eu la pensée, je ne voulais pas croire que James put devenir amoureux de sa sœur. Ah ! si des les premiers jours il m'avait dit : "J'aime Mlle Valentine de Carmeille," je n'aurais pas hésité un instant à vous faire savoir que James Lincoln était votre fils.
—Le mal était fait, Léontine, car déjà ils s'aimaient.
—C'est lundi soir que le malheureux m'a enfin avoué la vérité. Jugez de mon épouvante, de ma douleur. Je crus un instant que j'allais devenir folle.
—Je comprends ce que vous éprouvez, car je l'éprouve moi-même. Comme vous, Léontine, je suis épouvantée. Oh ! oui, il y a là une fatalité infernale ! Quelle horrible situation ! Mais ce n'est pas le moment de perdre la tête. Avez-vous dit à James que je suis son père ?
—Non.
—Pourquoi ?
—J'ai eu peur que le remède fut pire que le mal.
—Et le mal est grand. Ma fille, mon fils. Pour mes deux enfants, je donnerais mon sang, ma vie, et je ne peux pas les défendre contre le malheur ! Et il me faudra rester sourd à leurs cris de désespoir. Que faire, que faire ?
—M. de Carmeille, il faut que James ne revienne plus Mlle de Carmeille.
—Oui, il le faut. La belle besogne pour un père ! il faut que je chasse mon fils de ma maison !
—Nous lui laisserons ignorer que vous êtes son père.
—En sera-t-il moins malheureux ?
—Il aura sa mère pour le consoler comme Mlle de Carmeille aura la sienne pour sécher ses larmes.
—Soudain, chez M. de Carmeille, à l'insensiblement succéda un état d'agitation et de fièvre. Il bondit au milieu de la pièce, en fit le tour plusieurs fois, marchant d'un pas lourd, saccadé, et de travers comme un homme ivre. Mme Lincoln

le suivait des yeux, inquiète, effrayée. Sa physionomie avait pris une expression farouche. Il était hâletant, avait le sang à la tête et à chaque instant il se frappait la poitrine et faisait entendre des gémissements rauques. Tout à coup il s'arrêta brusquement devant Léontine, et, croisant les bras, il la regarda fixement ou hochant la tête. Il avait l'air d'un fou !
—Est-ce un châtiment ? s'écria-t-il. Si c'est un châtiment, il est injuste, monstreux ! Ils s'aiment ! Est-ce qu'ils avaient qu'il leur était défendu de s'aimer ! Où est leur crime ? Cet amour, je ne l'ai pas contrarié, au contraire, je l'ai encouragé. Je trouvais James Lincoln si digne de ma fille ! Je crois bien, mon fils ! Je l'aimais, ce jeune homme, avant de savoir que c'était mon sang qui coulait dans ses veines, et maintenant que je sais qu'il est mon fils, je l'aime autant que ma fille. Léontine, Léontine, vous avez bien rempli tous les devoirs d'une véritable mère envers mon fils, je vous en suis reconnaissant. De l'enfant que je vous ai laissé, vous avez fait un homme ! Mais pourrais-je deviner que James Lincoln était mon fils ! Il est mon fils, soit ; et si, pourtant pour le marier à ma fille, je ne veux pas, moi, qu'il soit mon fils !
—M. de Carmeille, que dites-vous, grand Dieu !
—Je dis qu'aux yeux de notre loi rigide, James Lincoln est un étranger pour moi ; je dis que j'ai le droit de lui donner ma fille.
—Monsieur, vos paroles me font frémir.
—J'ai ce droit, vous le savez.
—Non, non, vous ne l'avez pas !
—Encore une fois, c'est la loi qui me le donne !
—Il y a en face de vous, monsieur de Carmeille, quelque chose de plus fort que la loi : votre conscience et l'honneur de votre nom.
—Ma conscience, mon honneur ! murmura le malheureux père.
—Oui, et c'est à eux que je fais appel pour vous rappeler à vous-même, j'aimais votre fils autant que je pourrais aimer mon propre enfant, mais je vous le dis, mon enfant doit-il mourir de douleur, moi rendre mon dernier soupir sur un corps inanimé, je ne consentirais jamais une union pareille. Mais, non, ces enfants ne mourront pas ; nous sommes là pour les consoler. Monsieur de Carmeille, êtes-vous nos âmes et soyons à la hauteur de la mission que nous allons avoir à remplir.
—M. de Carmeille laissa échapper une plainte sourde, s'affaissa sur un siège et se mit à pleurer comme un enfant.
—Au bout d'un instant il releva la tête.
—Léontine, dit-il, j'ai peur, moi aussi, de devenir fou !
—Courage, courage ! Maintenant plus que jamais nous avons besoin d'être forts. Faites comme moi : j'ai imposé silence à ma douleur et de toute mon énergie pour défendre cet enfant.
—Et c'est armée ainsi que vous êtes venue me trouver. Eh bien, Léontine, qu'attendez-vous de moi ?
—Que vous écriviez à James Lincoln pour lui dire nettement que, par suite d'une révélation qui vous a été faite, vous ne pouvez plus lui donner la main de votre fille.

M. de
—Je
voulz
—Ou
demain
M. de
s'assit
—Vo
écrite,
—Si
—C'e
—Elle
"J
"J'a
tère, vo
ticulier
té sinco
n'avez
blier m
révélait
faite, n
à mes p
dois m
pour ge
réel qu
fille, je
vos visi
"Ag
—C'e
Léontin
—Ou
il ne f
espoir.
—Oh
—Dé
Nou
Mme L
l'ineu
de ses
homme
que j'a
—E
—Je
à Troy
à dix
—O
Jam
la lettr
la trou
—Ti
de en
Il sa
déchir
yeux s
raque
pour n
qui av
le cabi
les tri
peine.
—M
il.
—J
—N
Jau
criapé
—M
prend
—O
grand
Il :
sortit.

veux, inquiète, effrayée. Sa
vait pris une expression fa-
tiguée, avait le sang à
l'instant il se frappait
à l'entendre des gémisse-
ments. Tout à coup il s'arrêta
devant Léontine, et, croi-
sant la regarda fixement en
saisissant l'air d'un fou !
châtiment ? s'écria-t-il. Si
ce n'est, il est injuste, moi-
sément. Est-ce qu'il sa-
rait défendu de s'aimer ?
Cet amour, je ne l'ai
pas, au contraire, je l'ai enco-
ré. James Lincoln si digne
jeune homme, avant de sa-
voir mon sang qui coulait dans
maintenant que je sais qu'il
l'aimait autant que ma fille,
tintine, vous avez bien ren-
vois d'une véritable mère,
je vous en suis reconnaiss-
ant que je vous ai lais-
sés, un homme ! Mais pour-
quoi James Lincoln était mon
à ma fille, soit ; et si, pourtant
à ma fille, je ne veux pas,
mon fils !

Carmelle, que dites-vous,
aux yeux de notre loi rigi-
coeur est un étranger pour
je n'ai le droit de lui don-
ner vos paroles ne font fre-
dit, vous dis-je.
vous ne l'avez pas !
ne fois, c'est la loi qui me

face de vous, monsieur de
cette chose de plus fort que
conscience et l'honneur de
ences, mon honneur ! tour-
oureux père.
est à eux que je fais appel
peler à vous-même, j'aim-
ant que je pourrais aiter
enfant, mais je vous le dis-
t-il, mourir de douleur
un dernier soupir sur son
je ne consentirais jamais
elle. Mais, non, ces enfant
ous ; nous sommes la pou-
fousier de Carmelle, elle
et ayons à la hauteur de
nous allons avoir à rem-
neille laissa échapper une
s'affaissas sur un siège et
er comme un enfant.
u instant il releva la tête,
dit-il, j'ai peur, moi aussi,
l'encourage ! Maintenant plus
vous avez besoin d'être forts.
moi : j'ai imposé silence à
me suis armée de tout mon
toute mon énergie pour dé-
ant.

armée ainsi que vous êtes
uver. Eh bien, Léontine,
de moi ?
écrivir à James Lincoln
nettement que, par suite
n qui vous a été faite, vous
lui donner la main de votre

M. de Carmelle soupira.

— Je comprends, répondit-il. Et vous
voulez que j'écrive de suite ?

— Oui, afin qu'il reçoive votre lettre
demain matin.

M. de Carmelle se leva péniblement,
s'assit à son bureau et prit une plume.

— Voilà une lettre bien difficile à
écrire, murmura-t-il ; je ne trouve rien.

— Si vous le voulez, je vous la dicterai.

— C'est cela, Léontine, dictiez-moi.

— Eh bien, écrivez :

« Monsieur James Lincoln.

« J'ai pour votre mérite et votre carac-
tère, vous le savez, une estime toute
particulière et pour votre personne une amiti-
té sincère. Mais ces sentiments que vous
m'avez inspirés ne peuvent me faire ou-
blier mes devoirs de chef de famille. Une
révélation inattendue, qui vient de m'être
faite, ne me permet plus de donner suite
à nos projets. A mon grand regret, je
dois renoncer à l'honneur de vous avoir
pour gendre. C'est aussi avec un chagrin
réel que, dans votre intérêt et celui de ma
fille, je vous prie de vouloir bien cesser
vos visites à la Maison-Blanche.

« Agréez mes civilités empreintes.

« A. DE CARMEILLE. »

— C'est dur, dit-il, regardant tristement
Léontine.

— Oui, c'est dur, mais c'est nécessaire ;
il ne faut pas qu'il puisse conserver un
espoir.

— Oh ! les pauvres enfants !

— Défendons-les, sauvons-les !

III

GRANDE DOULEUR.

Nous n'avons pas besoin de dire que
Mme Lincoln s'était rendue à Troyes à
l'insu de son fils et sans qu'il ait pu même
s'en douter. Le vendredi matin, le jeune
homme entra dans la chambre de sa mère.

— Chère mère, dit-il, il faut absolument
que j'écrive ce soir à M. de Carmelle.

— Et effet, c'est aujourd'hui vendredi.

— Je le prévoirai que nous arriverons
à Troyes, tous les trois, dimanche matin,
à dix heures et demi.

— Oui, mon ami.

— Merci, chère mère.

James se rendit à pied au ministère où
la lettre de M. de Carmelle l'attendait. Il
la trouva sur son bureau.

— Tiens, fit-il, ainsi d'une vague inquié-
tude en reconnaissant l'écriture du fils-
leurt.

Il saisit la lettre d'une main tremblante,
déchira l'enveloppe et lut. Aussitôt ses
yeux se voilèrent ; il poussa un grand cri
rauque et dut se cramponner à un meuble
pour ne pas tomber. Un garçon de bureau,
qui avait entendu le cri, se précipita dans
le cabinet. Il vit le jeune homme très pâle,
les traits contractés et se soutenant à
peine.

— Monsieur, qu'avez-vous ? demanda-t-
il.

— Je ne sais, un malaise subit.

— Je cours chercher le médecin.

— Non, c'est inutile, cela va se passer.

James serrait la lettre dans sa main
crispée.

— Monsieur ferait bien, je crois, d'aller
prendre un peu l'air, opina le garçon.

— Oui, répondit le jeune homme, le
grand air est ce qu'il me faut.

Il mit son chapeau, prit sa canne et
sortit.

— Trop de sang, murmura le garçon, le
voyant s'éloigner.

James la pensée absente, marchait droit
devant lui, ayant l'air d'un fou. Il arriva
au bord de l'eau et suivit le quai, allant
vers le Champ de Mars. Peu à peu le
nuage qu'il avait devant les yeux se dissipa
et il parvint à ressaisir sa pensée. Il tenait
toujours dans sa main la lettre froissée.

Il la relut. Mais, hélas ! il n'avait que trop
bien lu la première fois. C'était bien son
cogné qui lui était signifié. Ces lignes,
tracées par la main du père de Valentine,
contenaient sa condamnation sans appel.

Maïs, qu'avait-il fait ? De quoi était-il
coupable ? Pourquoi M. de Carmelle lui
avait-il écrit cette lettre foudroyante ? Il
ne pouvait pas comprendre !

Il se frappait le front, furieux de ne
point trouver dans son cerveau l'explica-
tion qu'il cherchait.

Tout à coup, il eut comme un rugisse-
ment de rage. Ne pouvant soupçonner la
vérité, il accusait Mlle de Nangis. Il
avait bien, partageant en cela les senti-
ments de son neveu, la vieille fille le
haïssait. Il crut avoir trouvé. Il était
victime de quelque monstrueuse machi-
nation ourdie contre lui par la vieille
nigérine. Mais quel moyen la misérable
femme avait-elle pu employer pour le
perdre ? Assurément, elle s'était servie
de la calomnie, cette arme perfide des
lâches et des hypocrites. Mais il ne se
laisserait pas déraiser ainsi ; il se défend-
rait. M. de Carmelle ne pourrait pas
refuser de l'entendre. Il lui arracherait
son masque, à cette vieille fille, qui ne
semblait vivre que pour semer la désola-
tion, le malheur autour d'elle ! Il se
vengerait ! Elle pouvait trembler, la mi-
sérable, il la saurait atteindre. M. de Car-
meille l'avait maudit ; il lui demanderait
raison de son outrage et il le tuerait !

La tête du malheureux jeune homme
était un chaos où tout se mêlait, se
confondait dans un désordre indescripti-
ble. C'était, sous son front brûlant,
prêt à déborder, une tempête déchaînée.

Une pensée en chassait une autre, et le
malheureux se laissait aller aux plus
sombres divagations. Son esprit surex-
cité, troublé, faisait naître dans son cer-
veau les projets les plus bizarres, les
plus insensés. Si, après l'avoir entendu,
M. de Carmelle s'obstinait à lui refu-
ser sa fille, eh bien, il braverait l'autorité
paternelle ; il enlèverait Valentine,
il l'emmènerait à l'extrémité du monde,
au delà des océans, et la cacherait au
fond d'un désert. Dans un autre mo-
ment, sentant bien que M. de Carmelle
ne reviendrait pas sur ce qu'il avait
écrit, que Valentine était perdue pour
lui, il s'abîmait dans sa douleur et pou-
sait de sourds gémissements.

Il s'arrêtait, s'appuyait sur le parapet
du quai et son regard sombre, désolé,
se fixait sur l'eau qui bouillonnait de-
vant lui. On aurait dit qu'il sondait la
profondeur du fleuve. Il pensait qu'il
serait bon pour lui de s'endormir pour
toujours sous cette nappe d'eau. Comme
cela, il ne souffrirait plus, il serait dé-
livré de la vie. La mort, c'est le repos !
Sans Valentine, qu'était-ce que la vie
pour lui ? Peu à peu, il sentait péné-
trer en lui le dégoût de la vie, et la
pensée du suicide l'envahissait.

Alors, pour échapper au vertige qui l'assi-
lait, il fermait les yeux, afin de ne

plus voir cette eau qui semblait l'appeler
et vers laquelle il se sentait attiré ! Il
se redressait brusquement, jetait un
cri de désespoir, et se remettait à mar-
cher rapidement. Il sortit de la ville
sans s'en apercevoir. Il était au milieu
des champs. Où allait-il ? Il n'en savait
rien.

Il passa la journée ainsi à errer à
l'aventure. Si on lui eût demandé où il
avait passé, où il était allé, il n'aurait
certainement pas pu le dire.

Pendant ce temps Mme Lincoln était
dans une inquiétude mortelle. A midi,
sous le prétexte de demander à son fils
une adresse, elle avait envoyé un do-
mestique au ministère. Celui-ci était re-
venu, disant que M. James avait bien
été à son bureau ; mais que, pris d'un
malaise subit, tout en arrivant, il était
sorti pour prendre l'air et n'était pas
revenu. A partir de ce moment, la pau-
vre mère avait été comme une folle.

Elle ne vivait plus. Elle accusait
d'avoir manqué à son devoir. Elle au-
rait dû retenir son fils près d'elle. La
lettre de M. de Carmelle lui aurait été
apportée par un garçon de bureau.

Sans doute, le coup n'aurait pas été
moins terrible ; mais elle aurait été près
de son enfant pour le consoler.

A quatre heures, elle s'était rendue
elle-même au ministère. Le jeune ingé-
nieur n'avait pas reparu. Si l'on avait
pu lui dire de quel côté son fils s'était
dirigé, elle se serait mise à sa recher-
che ; mais où aller ? Elle revint chez
elle plus morte que vive. Elle tremblait
que son malheureux enfant, dans un
accès de douleur et de désespoir n'eût
mis fin à ses jours.

A sept heures, James rentra. Placée
à une fenêtre, sa mère l'avait vu parai-
tre dans la rue et avait poussé un cri
de joie. Le coup n'avait pas tué son
fils ; c'était bien. Elle le sauverait ! Le
jeune homme avait eu le temps de se
remettre ; il était calme en apparence ;
il était facile de voir qu'il se contenait
pour ne pas effrayer sa mère. Toutefois
les yeux luisants indiquaient son état
de fièvre. Léontine l'accueillit comme
d'habitude, tranquillement, se contentant
de dire.

— James, tu rentres bien tard, ce soir.

— J'ai fait une petite promenade, répon-
dit-il.

On se mit à table. Le jeune homme
mangea un peu pour faire plaisir à sa
mère. Mais, immédiatement après le repas,
il se leva pour se retirer.

— Est-ce que tu dors, ce soir ? lui de-
manda Mme Lincoln.

— Non, chère mère, je me sens fatigué,
je vais me mettre au lit. Ah ! j'oubliais de
te dire, vous n'aurez pas, mon père et toi,
à vous déranger dimanche.

— Que veux-tu dire ?

— Votre visite à M. et Mme de Car-
meille est remise à plus tard.

— Alors, James, tu passeras la journée
de dimanche avec nous ?

— Non, ma mère.

— Est-ce que tu dois aller quelque part ?

— Oui.

— Où penses-tu aller ? ne peux-tu pas
me le dire !

Après un moment d'hésitation, il ré-
pondit :

— J'irai à la Maison-Blanche,

— Comme nous devions y aller avec toi, je ne croyais pas que tu irais seul.
— Je dois y aller seul, dimanche.
— C'est nécessaire.
— Absolument nécessaire.
— En ce cas, je n'ai plus rien à dire.
Il s'éloigna. Il avait hâte de se trouver seul avec ses pensées. Léontine se demandait :

— Pourquoi, après la lettre qu'il a reçue, veut-il aller dimanche à la Maison-Blanche ? Oh ! le malheureux enfant médite quelque chose de terrible !

La pauvre mère se réfugia dans sa chambre pour réfléchir, pleurer et prier. Le lendemain, James se rendit au ministère de l'heure habituelle. Dans la matinée, Mme Lincoln adressa à M. de Carmeille le télégramme suivant :

— "Il paraît calme, mais il se contraind. Sa douleur est épouvantable. Attendez-vous à le voir dimanche."

M. de Carmeille, lui aussi, était en proie aux plus vives appréhensions. Il n'osait rien dire à Hélène et moins encore à Valentine. Pour éviter un chagrin à sa fille il aurait donné sa vie, et c'était lui, le malheureux, qui devait porter à la pauvre enfant un coup mortel, peut-être. C'était affreux ! Cette pensée qu'il pourrait marier les deux amoureux lui revenait sans cesse. Comme le naufragé, il cherchait à s'accrocher à n'importe quelle branche de salut.

Sans doute, la loi ne pouvait voir dans James Lincoln le frère de Valentine ; mais en était-il moins son fils ? Aussi les paroles de Mme Lincoln épouvantée revenaient-elles à sa mémoire, et il lui semblait les entendre encore résonner à ses oreilles. Non, il ne pouvait pas transiger avec l'homme, ce qu'il avait voulu faire, sa conscience d'honnête homme le lui défendait. Le malheureux avait beau s'agiter, se débattre de quelque côté qu'il tournât les yeux, il avait devant lui la douleur, le désespoir de sa fille. Hélas ! Il ne pouvait que gémir et maudire la fatalité.

— Ah ! s'écriait-il éperdu, si Dieu a de pareils châtimens pour une faute, quelle douleur tient-il donc en ses mains pour punir le crime !

La dépêche de Mme Lincoln lui parvint à midi, comme il déjeunait avec Hélène et Valentine. Il lut les trois lignes, fronga les sourcils et glissa le papier bleu dans sa poche.

— C'est une mauvaise nouvelle ? demanda Mme de Carmeille.

— Pas précisément, mais peu agréable, répondit-il.

Valentine l'enveloppa d'un long regard, Hélène n'osa pas le questionner. Depuis deux jours, il avait l'air si préoccupé, si contrarié. Du moment qu'il ne faisait pas connaître l'objet de son ennui, c'est qu'il ne voulait rien dire. Après le déjeuner, Valentine se mit à son piano, comme presque tous les jours, pour faire une heure de musique. M. de Carmeille fit un signe à sa femme, et elle le suivit dans son cabinet.

— Hélène, dit-il, j'ai une chose grave, très grave à t'annoncer.

— Depuis deux jours, j'attends que tu veuilles bien me faire connaître la cause de ton ennui.

— Oui, je n'ai pas su te cacher entièrement, ainsi qu'à Valentine, la douleur dont je suis accablé.

— De quoi s'agit-il donc, mon Dieu ?

— Valentine ne peut pas épouser James Lincoln.

— Que dis-tu ?

— La vérité.

— Mais pourquoi ?

— Il y a entre eux un obstacle que rien ne peut briser.

— Un obstacle ? Mais il n'existait pas il y a huit jours.

— Il existait : seulement je ne le connaissais pas.

— Armand, prends garde ! Valentine aime ce jeune homme.

— Je le sais bien.

— Mais tu ne peux pas savoir comme moi combien est grand son amour. Valentine aime James Lincoln comme je t'ai aimé, moi, comme je t'aime toujours. Armand, je te le dis, ce n'est pas seulement le bonheur de Valentine que je défends en ce moment, c'est sa vie. Si tu la sèparas de celui qu'elle aime elle en mourra.

M. de Carmeille laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Elle ne peut pas être sa femme, murmura-t-il d'un ton douloureux.

— Mais cet obstacle, quel est-il ? De grâce, explique-toi !

— Des renseignements n'ont été fournis sur James Lincoln et sa famille.

— Ah !

— Ces renseignements sont d'une nature telle que le mariage est absolument impossible.

— Armand, ne me le cache pas, la méchanceté de Mlle de Nangis n'est pas pour rien dans ceci. Voyons, que t'a-t-elle dit ?

— Je n'ai pas vu Mlle de Nangis ; elle n'a donc pu rien me dire.

— Ces renseignements dont tu parles, qui donc te les a donnés ?

— Une personne en qui je dois avoir une entière confiance.

— Soit. Eh bien, que reproche-t-on à M. James Lincoln ?

— Ce qu'on lui reproche, s'écria le mari dont le regard se remplit d'éclairs, on lui reproche sa naissance.

— Quoi, sa famille n'est pas honorable !

M. de Carmeille laissa échapper un sanglot.

— Hélène, répondit-il, tu veux la vérité, eh bien, la voici : James est moulu !

Mme de Carmeille devint pâle comme une morte. Elle fut sur le point de crier à Armand :

— Valentine n'est pas notre fille !

Mais le moment n'était pas encore venu où elle tomberait aux pieds de son mari pour lui demander pardon de son crime.

Elle devait souffrir encore. Elle se mit à genoux, joignit les mains et murmura :

— Mon Dieu, ayez pitié de nous !

— Hélène, reprit M. de Carmeille, l'aident à se relever, voilà mon châtimement !

— Je subis le mien, pensa-t-elle.

— Et deux innocents portent la peine du coupable ! ajouta M. de Carmeille.

Armand, balbutia Hélène, par qui astu appris ?

— Par la femme de l'Américain Lincoln, qui est Léontine Dupré, que j'ai vu à Troyes avant-hier.

— Maintenant, le jeune homme sait-il que tu es son père ?

— Non, on n'a pas cru devoir lui faire cette révélation. Nous devons agir de même vis-à-vis de Valentine ; elle doit ignorer que James Lincoln est son frère. Hélène, à toi revient la mission de consoler la pauvre enfant !

— Hélas !

— Pour cela, je compte sur ta tendresse de mère.

— Ma tendresse suffira-t-elle ?

— Je t'aiderai.

Mme de Carmeille soupira. Après un moment de silence.

— La dépêche que j'ai reçue tout à l'heure, reprit le mari, est Mme Lincoln. Elle me prévient que James viendra ici demain.

— Ah !

— Il viendra demander une explication au sujet de la lettre que je lui ai adressée pour lui faire savoir qu'il ne doit plus penser à Valentine. Je le recevrai, car, si pénible qu'elle doive être, cette entrevue est nécessaire. Mais toi et Valentine ne sortez pas demain à la ville. Vous partirez ce soir pour passer quelques jours aux Cormiers. A quatre heures, je vous conduirai à la gare.

— Oui, je comprends que tu veuilles éloigner Valentine, mais voudra-t-elle ?

— Comment lui dire ?

— Pendant quelque temps nous pourrions lui cacher la vérité.

Mme de Carmeille hochait tristement la tête. Le mari agita le cordon d'une sonnette. Un domestique parut.

— Veuillez dire à Mlle Valentine que je la prie de venir me trouver.

Le domestique disparut et un instant après la jeune fille entra dans le cabinet. Elle n'eut qu'à jeter un regard sur M. et Mme de Carmeille pour deviner qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Prise d'une inquiétude subite, son cœur se serra.

— Valentine, dit le flâneur, d'une voix qui tremblait malgré lui, la présence de ta mère aux Cormiers est absolument nécessaire ; elle va partir ce soir et tu l'accompagneras.

La jeune fille resta toute décontenancée.

— Vous n'avez que le temps de vous préparer, continua M. de Carmeille ; les chevaux seront attelés au landau à quatre heures et je vous conduirai à la gare.

— Cher père, répliqua Valentine d'une voix oppressée, pourquoi partir ce soir et ne pas attendre à lundi ?

— Parce qu'il faut que vous soyez de main aux Cormiers.

— Pardon, cher père, mais nous attendons demain M. et Mme Lincoln.

— Ils ne viendront pas.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Ils ne peuvent pas. Un empêchement.

— Et M. James ?

— Il ne viendra pas non plus.

Valentine baissa la tête.

— D'ailleurs, reprit M. de Carmeille, vous ne resterez que trois ou quatre jours aux Cormiers.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensait la jeune fille ; ah ! on me cache quelque chose !

Vainement elle questionna Mme de Carmeille. Elle pleura, mais elle se prépara à partir. C'était l'ordre de son père.

IV

DEUX MALHEUREUX.

Le dimanche matin, à huit heures vingt-cinq minutes, James prenait le train express qui arrive à Troyes à onze heures. Le jeune homme n'avait point remarqué qu'une voiture de place avait suivi la sienne jusqu'à la gare de l'Est ; que, de

cette voiture s'enfuit, avec la première d'été dans un oh il a. dit James saut tel d'un l'ordre au Maison-Bl et était et volée mon coupé et d.

— Le jeu dire la voir conduire à ronds aus votre conf distance ; et vous pa

— Pour vingt-cinq

— Je v

Allez.

— Choua l'habaine.

Il grim

fourta sc les traces

heure et

coln mit

M. de C

voiture a

lui en fu

— Est-c

la villa ?

— Non,

Et, m

d'arbrs

maison d

— Nour

l'ombre o

Le jeu

de la vil

tion à la

Il compr

inattendu

s'avança

— Ger

Mme et

— C'es

— Imp

— Mac

pas à la

— Oh

— Non

— Con

à la gar

six heur

sent all

je compte sur ta tendresse
se suffira-t-elle ?

neille soupira. Après un
ce. Je le félicitai, car, si
l'olive être, cette entrevue
Mais toi et Valentine ne
à la villa. Vous partirez
passer quelques jours aux
certaines heures, je vous con-

demander une explication
entre que je lui ai adressée
savoir qu'il ne doit plus
me. Je le félicitai, car, si
l'olive être, cette entrevue
Mais toi et Valentine ne
à la villa. Vous partirez
passer quelques jours aux
certaines heures, je vous con-

comprends que tu veuilles
me, mais voudra-t-elle ?

quelque temps nous pour-
a vérité.
neille hocha tristement la
agita le cordon d'une son-
esthétique parut.

ce à Mlle Valentine que je
me trouver.

disparut et un instant
llo entra dans le cabinet.
jeter un regard sur M. et
ille pour deviner qu'il se
chose d'extraordinaire.

ne resta toute déçonte.

z que le temps de vous
us M. de Carmeille ; les
attelés au landau à quatre
a conduire à la gare.

répliqua Valentine d'un
pourquoi partir ce soir es-
à lundi ?

faut que vous soyez de
ers.
er père, mais nous atten-
et Mme Lincoln.

ront pas.
urquoi ?
vent pas. Un empêche-
es ?

pas non plus,
sa tête.
reprit M. de Carmeille,
que trois ou quatre jours

ce cela veut dire ? pensait
h ! on ne cache quelque

questionna Mme de
pleurs, mais elle se prépa-
rait l'ordre de son père.

IV
MALHEUREUX.

matin, à huit heures vingt-
James prenait le train
à Troyes à onze heures.
n'avait point remarqué
de place avait suivi la
à-gare de l'Est ; que, de

cette voiture, une dame voilée était des-
cendue, avait pris comme lui un billet de
première classe pour Troyes et était mon-
tée dans un compartiment voisin de celui
où il a. ait pris place. A la gare de Troyes,
James sauta dans un coupé de remise, at-
télé d'un bon cheval après avoir donné
l'ordre au cocher de le conduire à la
Maison-Blanche. Le coupé venait de partir
et était encore en vue lorsque la dame
voilée monta à son tour dans un second
coupé et dit au cocher :

— La jeune homme qui vient de pre-
ndre la voiture de votre camarade se fait
conduire à la Maison-Blanche ; je m'y
rends aussi ; vous suivrez le coupé de
votre confrère à environ deux cents pas de
distance ; je vous prends pour la journée
et vous payerez largement.

— Pour aller et revenir, madame, c'est
vingt-cinq francs.

— Je vous en donnerai cinquante.
Allez.

— Chouette ! fit le cocher enchanté de
l'aubaine.
Il grimpa lestement sur son siège et
fouetta son percheron qui s'élança sur
les traces du premier coupé. Après une
heure et demie de trotte, James Lin-
coln mit pied à terre devant la villa de
M. de Carmeille. Le cocher de l'autre
voiture arrêta son cheval sur l'ordre qui
lui en fut donné.

— Est-ce que nous n'allons pas aussi à
la villa ? demanda-t-il.

— Non, répondit la dame.
Et, montrant au cocher un bouquet
d'arbres à trente ou quarante pas de la
maison de M. de Carmeille :

— Nous allons attendre là, dit-elle, à
l'ombre de ces peupliers.

Le jeune homme entra dans la cour
de la villa et ne fit pas grande atten-
tion à la mine étonnée des domestiques.
Il comprit, toutefois, que sa visite était
inattendue. Au valet de chambre, qui
s'avança vers lui :

— Germain, dit-il, je voudrais voir
Mme et Mlle de Carmeille.

— C'est impossible, monsieur.
— Impossible ! Pourquoi ?

— Madame et mademoiselle ne sont
pas à la villa.

— Oh donc sont-elles ?
— Nous l'ignorons, monsieur.

— Comment, vous l'ignorez !
— M. de Carmeille les a conduites hier
à la gare où elles ont pris le train de
six heures. Nous ne savons pas où elles
sont allées.

— Ah ! fit le jeune homme.
Sa paleur s'accrut et il se mordit
furieusement les lèvres.

— M. de Carmeille ? demanda-t-il.
— M. de Carmeille est ici.

— Germain, veuillez m'annoncer ; j'es-
père que M. de Carmeille voudra bien
me recevoir.

James suivit le domestique jusque
dans l'antichambre où il attendit. Au bout
d'un instant, le valet de chambre repa-
rut, disant :

— M. de Carmeille vous attend dans
son cabinet.

Le jeune homme, en proie à une agi-
tation fébrile, se précipita vers le ca-
binet du fils de l'État. Celui-ci, debout, fai-
sait tous ses efforts pour paraître calme.
Cependant, sans pouvoir se maîtriser
complètement, il toulait sa main à l'in-
stant.

— Monsieur James, dit-il, je vous ai
écrit ; est-ce que vous n'avez pas reçu
ma lettre ?

— Si, monsieur, je l'ai reçue.
— Alors je m'étonne de vous voir ici
aujourd'hui.

— Monsieur de Carmeille, répliqua le
jeune homme d'une voix vibrante d'é-
motion, quand un malheureux vient
d'être condamné à mort, qu'il soit ou
non coupable, il s'adresse, espérant sau-
ver sa tête, à la cour suprême de jus-
tice. Si celle-ci repousse sa demande, il
tend ses mains supplantes vers le chef
de l'Etat et lui crie : Grâce ! Monsieur
de Carmeille, je suis dans la situation de
ce malheureux ; comme lui, je suis con-
damné à mort, et c'est à vous, mon
juge, que je m'adresse pour demander
grâce ! Si j'avais commis quelque mau-
vaise action, je tomberais à vos pieds ;
mais je n'ai rien à me reprocher, mon-
sieur, rien. Et pourtant vous me chas-
sez de votre maison. Voyons, dites,
qu'ai-je fait ? De quoi suis-je coupable ?

— Monsieur James, répondit le fils de
l'Etat avec gravité, je me hâte de dire que
j'ai toujours pour vous la même estime
et la même amitié ; vous n'avez donc
en aucune façon mérité à mes yeux.
Je ne vous chasse point de ma maison,
comme vous le dites ; je crois devoir
vous en éloigner dans votre intérêt et
celui de ma fille.

— Dans mon intérêt, dans celui de
Mlle de Carmeille !

— Oui, monsieur James.
— Mais j'aime Mlle Valentine de
toute mon âme, monsieur, vous le sa-
vez, et vous n'ignorez pas que je suis
aimé de Mlle de Carmeille.

— Si cet amour réciproque n'existait
pas, je n'aurais aucune raison de vous
éloigner et de vous empêcher de voir ma
fille.

— Vous brisez deux cœurs !
— Je le sais.

— Que vous soyez sans pitié pour moi,
monsieur je le comprendrais encore ;
mais que vous fassiez le malheur de votre
fille, que vous aimiez !

— Elle soutiendra la pauvre enfant ;
mais sa mère et moi nous la consola-
rons.

— Nous la consolerons ! Comme vous
dites cela froidement ! Et c'est un père
qui parle ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu,
qu'est donc devenu M. de Carmeille,
cet homme bon par excellence, si no-
ble, si juste, si généreux ? Je ne le re-
connais plus ! Dimanche dernier, en me
serrant la main, M. de Carmeille me
disait : " Vous aimez ma fille, et ma
fille vous aime ; vous serez le mari de
Valentine ! " Oui, monsieur, vous me di-
siez cela il y a huit jours, et toutes les
joies du ciel étaient en moi. Vendredi,
j'ai reçu votre lettre. Comment ne m'a-t-
elle pas tué ? Je n'en sais rien. Mais,
allons, le coup est porté. Ce n'est pas
seulement le bonheur que vous m'enle-
vez, c'est la mort que vous me donnez !

— James, ne parlez pas ainsi !
— Sans Valentine, je ne peux plus vi-
vre !

— Enfant, il y a d'autres jeunes filles ;
vous en rencontrerez une que vous ai-
merez et qui vous fera oublier Valen-
tine.

— Oublier Valentine, jamais ! exclama
le jeune homme.

Puis, regardant fixement M. de Car-
meille, il continua d'une voix creuse :

— Un amour comme le mien ne se
donne pas à une autre, monsieur, on le
renferme en soi et on en meurt !

M. de Carmeille tressaillit. Il saisit la
main du désespéré et lui dit avec émo-
tion et un doux accent de reproche :

— James, mon ami, en parlant ainsi
vous ne pensez pas à votre mère.

Le malheureux hocha la tête.
— Une mère donne la vie, répliqua-t-il
prêt à sangloter, elle n'empêche pas de
mourir !

Il resta un moment silencieux, passant
sa main sur son front, et reprit d'un ton
plus ferme :

— Monsieur de Carmeille, je suis venu
vous trouver pour avoir une explication.
— Mais je n'ai rien à vous expliquer.

— Monsieur de Carmeille, votre let-
tre...

— Ma lettre vous a fait connaître ma
volonté, je n'ai pas autre chose à vous
dire.

Le jeune homme secoua la tête.
— Oui, répliqua-t-il vivement, votre
lettre m'a fait connaître votre volonté, mais
comment s'est-il fait qu'en trois jours vous
ne m'avez plus trouvé digne de Mlle
Valentine ? Monsieur de Carmeille ne me
le cachez pas, j'ai près de vous un ou
plusieurs ennemis ; vous avez prêté l'oreille
à des paroles mensongères, odieuses ; on
m'a colonnié, on m'a perdu dans votre
esprit.

— James, ne croyez pas cela.
— Un homme comme vous n'agit pas
sans raison.

— Aussi est-ce avec raison que j'ai agi.
— Et rien n'a pu vous arrêter, pas même
la pensée que Mlle Valentine allait souffrir
par vous ? Ah ! tenez, monsieur, c'est
affreux, et je vous le répète, je ne vous
reconnais plus. Ne vous étonnez pas si,
sans sortir du respect que je dois au père de
Mlle de Carmeille, je vous parle avec tant
de hardiesse ; vous avez une très grande
fortune acquise par le travail ; devant
votre œuvre, je m'incline avec admiration ;
à côté de vous, je ne suis rien, je le sais ;
mais le jour où, approuvant mon amour
pour Mlle Valentine, vous m'avez appelé
votre ami et trouvé digne d'entrer dans
votre famille, vous m'avez élevé jusqu'à
vous, vous m'avez fait votre égal. Voilà
pourquoi, monsieur, après tant de té-
moignages d'affection que vous m'avez
donnés, j'ai le droit de vous demander
pourquoi vous me repoussez aujourd'hui.
Encore une fois, monsieur, que vous ai-je
fait ? En quoi ai-je mérité à vos yeux ?

— Monsieur James, je vous ai déjà ré-
pondu ; je vous ai dit que mon amitié pour
vous restait la même ; plus tard, je l'es-
père, j'aurai l'occasion de vous en donner
la preuve.

— Ah ! fit le jeune homme avec amer-
tume, voilà une étrange amitié qui en-
fonce un poignard dans le cœur du mal-
heureux qui en est l'objet. Mais, mon-
sieur, à quoi me sert votre amitié, si, pour
moi, elle n'est pas moins redoutable que
votre haine ? En vérité, je ne sais plus que
penser. Vous parlez dans votre lettre d'une
révélation qui vous a été faite. Que vous
a-t-on appris ?

— Une chose, ma lettre vous le dit,
qui rend impossible votre mariage avec
ma fille.

— Mais, enfin, quelle est cette chose
terrible ?

— Sur ce point, je garderai le silence. Quand je vous dis : vous ne pouvez pas être l'époux de ma fille, cela doit vous suffire.

— Non, monsieur, non, cela ne me suffit pas ! s'écria le jeune homme avec force. — Monsieur James Lincoln, riposta sévèrement M. de Carmeille, vous vous oubliez !

— Monsieur de Carmeille, répondit l'ingénieur avec dignité, vous pouvez broyer mon cœur, vous pouvez même me faire jeter à la porte de votre maison par vos domestiques ; mais ce que vous ne pouvez pas, c'est de m'empêcher de défendre mon honneur.

Le jeune homme avait prononcé ces paroles d'une voix frémissante, un éclair dans le regard. Sa noble fierté le rendait superbe.

— Oh ! la brave enfant, se disait M. de Carmeille, se laissant aller à l'admiration.

Il aurait voulu le prendre dans ses bras, le serrer contre sa poitrine. Mais, hélas ! il lui fallait imposer silence à son cœur.

— Enfin, monsieur, reprit le jeune homme, qu'avez-vous appris ? Que M. Lincoln, le mari de ma mère, n'est que mon père adoptif ? C'est vrai. On vous a dit aussi autre chose, que mon père est inconnu, eh bien ! c'est encore vrai. Est-ce pour cela, monsieur, est-ce pour cela que vous ne me trouvez plus digne de vous et de Mlle Valentine ?

— Monsieur James, répondit péneusement le filateur, je ne puis dire que vous n'êtes plus digne d'entrer dans ma famille ; mais c'est, en effet, à cause de votre naissance qu'il m'est impossible de vous donner ma fille.

— Alors, vous me faites un crime de ma naissance ?

— Non, certes ; mais pour Mlle de Carmeille, pour ma fille et pour le monde, j'ai le droit d'avoir certaines susceptibilités !

M. de Carmeille n'a pas toujours pensé et parlé ainsi.

— Mes idées sont toujours les mêmes ; mais quand il s'agit de l'avenir de sa fille, il y a telles ou telles situations qu'un père ne peut pas accepter. — Ne pensez plus à Valentine, monsieur James, elle ne peut pas être votre femme.

— Ainsi vous n'oubliez tout espoir ?

— Oui, tout espoir.

— Et comme un châtimement, vous faites retomber sur moi la faute de ceux qui m'ont donné la vie !

M. de Carmeille devint affreusement pâle.

— James, s'écria-t-il, n'ayez pas une parole amère contre celle qui vous a élevé et si tendrement aimé ; n'y a-t-il un coupable, c'est votre père, qui ne vous a pas donné son nom.

Le jeune homme se redressa et répondit avec une sorte d'exaltation :

— Ah ! Dieu me garde d'avoir dans la pensée seulement un reproche à l'adresse de ma mère et de manquer au respect que je dois à la mémoire de mon père ! Je puis maudire l'existence qu'il m'ont donnée ; mais ce n'est pas à moi, leur fils, de juger leurs actions. Mon père est mort ; s'il ne m'a pas donné son nom, monsieur, c'est qu'il ne le pouvait pas. Fut-il coupable, lui ? Je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Il était mon père ! D'ailleurs, ma mère a gardé pieusement son souve-

nir en son cœur. Et quand elle me donnait de sages conseils, pour me mettre en garde contre certains entraînements, elle me répétait toujours : « Mon fils, sois bon, sois dévoué, aime ton pays, aime tout ce qui est bien et ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur, si tu veux être un jour digne de ton père ! »

Si ma mère me parlait ainsi, c'est que la vie du père pouvait servir d'exemple à son fils. Si je vous dis tout cela, monsieur de Carmeille, c'est que je tiens à réhabiliter ma mère à vos yeux ; c'est mon devoir. Ne croyez pas que mon père a, comme tant d'autres, lâchement abandonné la mère et l'enfant ; il nous aimait et je sais ce qu'il a fait pour moi. Si j'ai aujourd'hui une petite fortune, c'est lui qui me l'a donnée. Ma mère n'a jamais voulu me faire connaître son nom. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais qu'importe, puisque ce nom ne peut pas être le mien. J'étais bien jeune encore lorsque la mort m'a pris mon père, et cependant j'ai gardé le souvenir de sa tendresse pour moi ; je me souviens que je l'appelais « papa » et qu'il aimait à me tenir dans ses bras et à me faire sauter sur ses genoux. Mais vous pleurez, monsieur, vous pleurez !

C'était vrai, M. de Carmeille pleurait. Il se tourna de côté et essaya vivement ses larmes.

— Ah ! j'ai su vous attendre, reprit le jeune homme, vous ne pouvez plus être imputoyable !

— Monsieur James, répondit le filateur visiblement ému, vous augmentez mes regrets de ne pouvoir vous donner ma fille. Ah ! si je pouvais. Mais je ne peux pas. Ce mariage est impossible !

James fit entendre une plainte sourde et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Mon ami, mon pauvre enfant, continua M. de Carmeille avec deux larmes dans la voix ; oubliez Valentine et donnez votre amour à une autre belle jeune fille.

Le jeune ingénieur releva brusquement la tête et s'écria avec égarment :

— Vous me tuez, Monsieur, vous me tuez !

M. de Carmeille mit ses deux mains sur les épaules du malheureux.

— Voyons, James, dit-il d'un ton douloureux, ne sentez-vous donc pas que je vous aime ? Mais comprenez donc que si, après avoir voulu faire de vous l'époux de ma fille, je ne veux plus maintenant de ce mariage, il faut qu'il y ait un de ces empêchements...

— Oui, je comprends que il y a quelque chose que vous ne me dites pas ; mais qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc ? Apprenez-le moi !

— Je ne peux pas ! je ne peux pas !

— Alors, Monsieur de Carmeille, prononça le jeune homme, lentement et d'une voix presque éteinte, je n'ai plus rien à vous demander. Adieu, monsieur, adieu !

Il marcha vers la porte en chancelant. Sur le seuil, il se retourna, espérant encore que le père de Valentine allait le rappeler. Mais M. de Carmeille, sombre, désolé, resta muet. James poussa un cri de douleur et s'éloigna rapidement, la tête baissée, comme frappé d'une malédiction.

V

AMOUR MATERNELLE.

Le malheureux jeune homme avait la tête perdue et s'enfuyait comme un voleur

poursuivi par des gendarmes. Il bonda sur les marches du perron au risque de tomber et de se casser les reins. Les domestiques qui le virent traverser la cour hochèrent la tête ayant l'air consterné. Ne sachant rien encore, ils cherchaient à ce prendre. Devant la grille du village James se trouva en face du cocher et l'avait aimé et qui lui dit :

— Eh bien, patron, où allons-nous maintenant ?

Le jeune homme tira un louis de sa poche, le mit dans la main de l'autonné et répondit :

— Vous pouvez retourner à Troyes, n'ai plus besoin de vous.

Et il reprit sa course affolée, tenant à chapeau à la main, l'œil hagard, les cheveux au vent. La dame voilée, qui attendait dans sa voiture qu'il sortit de la ville vit passer à vingt pas d'elle, au digne, geant comme un trait vers la rivière. Elle poussa un cri de terreur, se précipita la du cocher et dit au cocher :

— Restez-là et attendez !

Puis elle s'élança sur les pas du jeune homme.

— Singulière aventure ! murmura le cocher qui, descendu du son siège, regardait tranquillement manger son cheval dans un sac d'avoine.

Il hâla son camarade qui se disposait à reprendre la route de Troyes.

— Hé, dis donc, qu'est-ce que tu dis là, toi ?

— Je dis que je suis payé et que je m'en vais. Amuse-toi bien, bonsoir !

Non loin de là se promenaient M. et Mme Lovasseur. Ils venaient d'apprendre par Rosette, la fille du jardinier, que Mlle de Carmeille et Valentine étaient parties la veille et que M. de Carmeille n'avait dit à personne où elles étaient allées. Les femmes et inquiètes, ils se demandaient à quoi pouvait être attribué ce brusque départ de la mère et de la fille. Lui, qu'il viendrait passer le jeune homme emporté dans sa course vertigineuse à travers champs.

— C'est M. James Lincoln ! s'écria Mme Lanier.

— Oui, c'est lui, répondit Henri qui avait aussi reconnu l'amoureux de Valentine.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Où il se passe chez M. de Carmeille quelque chose d'extraordinaire !

À ce moment, apparut la dame qui venait de quitter sa voiture.

— Et cette femme, Henri, est cette femme ! exclama Mélanie, où va-t-elle ?

— I est facile de voir qu'elle court après le jeune homme.

— Ah ! je comprends, je comprends ! Le jeune homme se dirige vers la Seine et cette femme, qui s'est élançée sur ses pas, craint sans doute qu'il n'ait l'intention de se jeter dans la rivière. Hanti, nous sommes en présence de deux malheureux dont l'un est un désespéré, Viena, viens et marchons vite, ils peuvent avoir besoin de nous.

Le jeune homme arriva au bord de l'eau. Il était certainement venu là avec la volonté d'en finir avec la vie. Tout à coup, derrière lui, un cri retentit. Il crut entendre son nom. Il regarda à droite et à gauche et ne vit personne. Il s'était trompé sans doute. Il fit un pas de plus vers la rivière, mais aussitôt il se recula.

La douce et ravissante image de Valentine

venait de lui
salle, écheve
ers lui ses
" Je ne v
d'ends de
La vision
sais tomb
— Chère
se-moi, par
son, non, j
l'avoir vue
nis ?
Il prit sa
ant son fro
n sanglota
ent, et il
l'un balais
— Pleure
voix douce
ni pour m
— Ma mè
— Oui, c
l'aine tant
nière, pent
besoin d'êt
Ma, n'en so
que, sans c
quoi, dis, p
à rivière ?
pas répond
venu ici, tu
enfant, est-
la mort à t
la vie, atten
que tout so
à deux pas
Valentine o
mourir. C'
oubliés ta
reproche q
ne voudrai
mon cœur
Valentine
première à
récé.
— Oh ! m
pardon !
— Repos
comme cel
c'est ainsi
dans mes l
— Chère
rites d'être
— Oui, c
eur dans
Et la mè
l'ouement
us d'eux,
ans un r
fleuve fais
les agités
choétaient
chée près
bles bontés
l'amour m
M. et M
à quelque
derrière u
feuilleage,
pas moins
main app
disait :
— Regar
l'embrasse
der qui es
reconnait
— Oui, l
tinement
Cepend
— Vien
Mme Lanier

par des gendarmes. Il bondit hors du perron au risque de se casser les reins. Mais qui le virent traverser la cour, le tête ayant l'air consterné. Il se précipita en courant, et, encoeur, ils cherchaient à courir devant la grille de la villa. Il trouva en face du cocher un homme et qui lui dit :

— Bien, patron, où allons-nous ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— L'homme tira un louis de sa poche et dans la main de l'autonome.

— Pouvez-vous retourner à Troyes, monsieur ?

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— Ah ! ma mère, ma mère, je suis bien malheureux !

— Oui, tu souffres. Mais n'est-ce donc rien d'avoir près de toi ta mère pour te consoler ? Hélas ! pourquoi n'ai-je pas su te préserver de cette grande douleur ?

— Tu es un homme, James, reprends courage ! Sois fort. Fort, il faut l'être pour lutter contre le malheur. Tu souffres, je le sais ; mais souffrir, c'est apprendre à connaître la vie. Va, la vie n'est pas seulement faite de souffrance. Ne regarde plus en arrière, mais devant toi ; songe donc que tu n'as pas encore vingt-cinq ans et tu désespères ! Est-ce que c'est possible ? James, moi aussi, j'ai souffert autrefois, beaucoup souffert, plus peut-être que tu ne souffres en ce moment. Et je n'étais qu'une pauvre fille, sans parents, sans amis, seule au monde ; cependant, je me suis armée de courage et je n'ai pas désespéré. Depuis, j'ai encore souffert et versé bien des larmes ; alors, j'étais, tu étais près de moi ; je te prenais dans mes bras, je t'embrassais et mes larmes cessaient de couler. Toujours tu m'es rendue forte, toujours tu m'as consolée ! Voyons, dis-moi, n'est-ce que tu as été pour moi quand j'étais malheureuse, ne veux-tu pas que ta mère le soit aujourd'hui pour toi ?

— Ah ! ma mère, que deviendrais-je si je ne t'avais plus ?

— Rassure-toi, tu ne me perdras pas ; longtemps encore, pour mon fils bien-aimé, Dieu me fera vivre. Laisse-moi faire, laisse-moi t'aimer et je t'embrasserai que peut l'amar d'une mère ! Tu m'as consolée, à mon tour je te consolerai ! Mais ne parlons plus de cela maintenant ; ce soir, quand tu auras plus calme, nous causerons ; j'aurai quelques questions à t'adresser. J'ai commandé notre dîner, on va nous le servir ici, sur cette table, et nous mangerons assis en face l'un de l'autre, comme dans le temps, tu te rappelles, quand nous demeurions rue de Richelieu. Tu n'as rien pris depuis hier soir, moi non plus. Comme moi, James, tu dois avoir faim ; aussi nous allons bien manger, rien que nous deux, en nous regardant. Le croirais-tu, James, eh bien ! cela me semble bon d'être seule avec toi.

Le jeune homme jeta un long regard sur sa mère et ébaucha un sourire.

— Je suis folle, n'est-ce pas ? fit-elle en l'embrassant ; que veux-tu, c'est parce que je t'aime que je suis ainsi.

Le garçon entra, mit sur la table une nappe, deux couverts et bientôt après servit le dîner. James avait besoin de se restaurer. Stimulé par sa mère, qui s'évertuait de faire diversion à ses pensées et affectait de paraître gaie, il mangea un peu, mais machinalement, comme s'il n'eût pas eu conscience de ce qu'il faisait. Le repas se termina silencieusement. James ne répondant plus à sa mère, celle-ci se taisait, se contentant de regarder le malheureux avec une tendre sollicitude. Sa gaieté factice s'était subitement éteinte ; elle était reprise par la tristesse et sentait renaitre toutes ses inquiétudes.

— Hélas ! se disait-elle, le mal est encore plus grand que je ne le pensais ; il sera bien difficile à guérir.

Le jeune homme avait la fièvre, il retombait dans ses sombres pensées. Mme Lincoln jugea qu'elle ferait bien de le

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

— On dit de lui qu'il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas. Il est un homme de bien, mais on ne le connaît pas.

laisser un peu livré à lui-même. Elle craignait de la fatigue et d'irriter sa douleur en le forçant à l'écouter et à lui répondre.

—S'il pouvait dormir, pensait-elle ; le sommeil repose le corps, calme l'agitation de l'esprit et apaise au moins pour un instant, les souffrances de l'âme.

—Viens, mon fils, viens lui dit-elle en prenant son bras.

Il se dressa comme un automate et elle le fit entrer dans la seconde chambre.

—James, reprit-elle, veux-tu faire plaisir à ta mère.

Où, répondit-il.

—Eh bien, mon ami, il faut te mettre au lit et dormir ; tu es fatigué, tu as un grand besoin de repos. Tu veux bien, n'est-ce pas ?

—Où, je me coucherai tout à l'heure.

—Désires-tu que je reste près de toi ?

—Non, chère mère, laisse-moi ; d'ailleurs tu as aussi besoin de te reposer.

Elle lui mit un baiser sur le front et se retira. Mme Lincoln écrivit à M. de Carmelle :

Troyes, dix heures du soir.
(Hôtel de France.)

"Monsieur,

"Ce matin, j'ai quitté Paris en même temps que mon pauvre enfant, et, sans qu'il s'en doutât, je l'ai suivi jusqu'à la Maison-Blanche. Faut-il vous le dire ? Je craignais qu'après vous avoir vu, le malheureux n'eût la funeste pensée de mettre fin à ses jours. Blottie dans la voiture qui m'avait amenée, toute tremblante et effrayée, j'attendais. James sortit de la villa dans un état de surexcitation impossible à décrire il prit sa course à travers champs, se dirigeant vers la rivière. Je ne m'étais pas trompée, James voulait mourir. Eperdue, folle de terreur, je m'élançai sur ses pas, espérant que j'arriverais à temps près de lui pour l'empêcher de mettre à exécution son fatal projet. Mais j'étais encore à une assez grande distance de lui, lorsque je le vis prêt à se précipiter dans la rivière. Je poussai un grand cri d'épouvante et l'appelai ; James, James ! Il s'arrêta brusquement, fit quelques pas en arrière et s'affaissa sur le sol en sanglotant. Ce n'était pas le cri désespéré de sa mère qu'il avait retenu ; il avait pensé à Mlle de Carmelle et aussitôt, vit-il luire un rayon d'espoir, il sentit que quelque chose encore l'attachait à la vie. Je m'agenouillai près de lui, je le pris dans mes bras, je l'embrassai. Il fut surpris de me voir, mais ne refusa point de m'écouter ; je parvins à le calmer un peu ; il me rendit mes baisers et nous pleurâmes ensemble.

"Enfin, je pris son bras et l'emmenai. Nous revînmes à Troyes, où nous allions passer cette nuit. Depuis hier soir, mon pauvre James n'avait pris aucune nourriture ; j'ai obtenu de lui qu'il mangeât un peu. Depuis une heure, il est dans sa chambre. Je voudrais qu'il se mit au lit ; je serais si contente de le voir dormir ! Plusieurs fois déjà, je lui ai prié doucement de se coucher afin de prendre le repos qui lui est nécessaire. Il me répond : 'Tout à l'heure.'

"Il est étendu sur un canapé et il fait entendre des plaintes, des gémissements, qui retentissent jusqu'au fond de mon cœur. Parviendrai-je à calmer cette grande douleur ? J'ai peur d'être impuissante, et cependant... Mais j'ai confiance en Dieu, il m'inspirera.

"Minuit.

"Il ne se couche pas. Il a ouvert sa fenêtre, trouvant probablement que l'air lui manquait. Je l'entends marcher ; il va et vient dans sa chambre. Il continue à pousser des soupirs et des plaintes sourdes. Le malheureux enfant, comme il souffre ! Mon cœur se brise. Je pleure. Hélas ! je ne peux que pleurer !

"Deux heures.

"Il vient de se jeter tout habillé sur son lit ; il s'est assoupi. Enfin ! La fatigue du corps a vaincu les souffrances du cœur. Il a laissé sa fenêtre ouverte ; je n'ose aller la fermer dans la crainte de le réveiller. Heureusement la nuit est belle et tiède. La ville est tranquille ; aucun bruit n'arrive jusqu'à lui. Dors, mon fils, dors. Puisse le sommeil t'apporter l'oubli ! Moi, je ne me couche pas, je veille sur mon enfant !

VI

UNE IDYLLE A UNE FENÊTRE.

A cinq heures du matin, James fut brusquement réveillé par le bruit de deux persiennes battant contre le mur d'une maison voisine de l'hôtel et que la main d'un locataire venait d'ouvrir. Presque aussitôt, une belle voix d'homme se mit à chanter. James se laissa glisser à bas de son lit, s'approcha de la fenêtre et se plaça de façon à voir le chanteur sans que lui-même pût être aperçu. Le chant et aussi les paroles de la romance l'intriguèrent. C'était une distraction qui l'arrachait pour un instant à ses sombres pensées.

Il faisait jour ; déjà le soleil dorait les toits des maisons et la ville se remplissait de ces bruits divers qui annoncent le mouvement, l'activité, la vie d'un peuple de travailleurs. La fenêtre de James ouvrait sur une petite cour intérieure qui séparait l'hôtel de la maison où habitait le chanteur. Ne voyant qu'une seule fenêtre ouverte, presque en face de la sienne, James n'eut pas de peine à deviner que cette fenêtre était celle de la chambre où la voix se faisait entendre. Le chanteur continuait sa chanson. Au troisième couplet, James vit une fenêtre s'ouvrir doucement ; puis apparut une belle jeune fille, blonde comme la déesse des moissons, et qui ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans. Toute souriante et le regard rayonnant, elle s'appuya sur la barre d'appui de la fenêtre avançant la tête pour mieux entendre la chanson qui, évidemment, s'adressait à elle. De son côté, le chanteur, jusqu'alors invisible, s'était approché de la fenêtre.

James reconnut un jeune homme employé dans les bureaux de M. de Carmelle. Comme la jeune fille, le jeune homme s'appuya à la fenêtre et avança la tête. Il y eut un échange de regards tendres et de doux sourires.

—Bonjour, mademoiselle Georgette.

—Bonjour, monsieur André. Je vous écoute ; c'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous entends chanter *Ma Voisine*.

—Comme dit la romance, mademoiselle Georgette, pour dire bonjour au soleil, vous êtes toujours levée la première.

—Et prête à aller à mon travail, monsieur André.

—Le travail garde votre sagesse, mademoiselle Georgette.

—Et j'ai là, dans un vase rempli d'eau

fraîche, ce qui est ma richesse, un joli bouquet de fleurs des champs qu'hier soir, en rentrant, j'ai trouvé suspendu à ma porte. N'est-ce pas vous, monsieur André, qui m'avez fait ce présent ?

—C'est moi, mademoiselle Georgette ; j'ai cueilli ce bouquet à votre intention ; je sais que vous adorez les fleurs champêtres.

—Merci, monsieur André.

—Si les fleurs parlaient, mademoiselle Georgette, celles que j'ai cueillies pour vous hier vous diraient bien des choses ; elles vous diraient que vous êtes orpheline, que vous avez besoin d'un ami pour vous protéger, vous aimer et que cet ami n'est pas loin de vous. Mademoiselle Georgette, comprenez-vous ce que je veux vous dire ?

—Monsieur André, répondit-elle en rougissant comme une belle carie au soleil, la romance dit que c'est demain que vous parlerez à l'orpheline.

—La romance dit toujours "demain" et c'est aujourd'hui qu'il faut que vous sachiez combien je vous aime. Mademoiselle Georgette, vous me connaissez depuis quelque temps déjà, vous savez que vous pouvez avoir en moi une entière confiance ; je ne crois pas qu'il soit possible de vous aimer plus que je vous aime. Ah ! ce serait un grand bonheur pour moi si, unissant votre destinée à la mienne, vous me donniez la douce mission de vous rendre heureuse !

—Monsieur André, dit la jeune fille très émue, je ne suis qu'une pauvre ouvrière et vous êtes employé.

—Mademoiselle Georgette, répliqua vivement le jeune homme, je ne vois que votre sagesse et les qualités de votre cœur ; voilà pourquoi je vous aime et désire être votre mari !

—Eh bien, monsieur André, je n'ai pas besoin de réfléchir avant de vous répondre ; puisque vous aimez assez l'orpheline pour vouloir être son mari, je serai votre femme, car moi aussi je vous aime !

—Ah ! mademoiselle Georgette, vous me rendez bien heureux. Maintenant, écoutez. On parle de la signature du prochain mariage de Mlle de Carmelle, la belle Valentine.

—Ah ! Mlle de Carmelle va se marier ?

—Où.

—Pas avec M. le baron de Canonge, je suppose ?

—Non, car elle n'aime pas M. de Canonge.

—Qui donc doit-elle épouser ?

—Un jeune ingénieur de Paris, d'un grand mérite, qui se nomme M. James Lincoln.

—Vous le connaissez ?

—J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois.

—Il est bien ce jeune homme ?

—Tout à fait bien et aussi tout à fait digne de Mlle de Carmelle.

—Ah ! je suis bien heureuse pour Mlle Valentine.

James s'était mis à pleurer à chaudes larmes. Il n'avait pas entendu sa mère entrer dans sa chambre. Mme Lincoln, debout, derrière son fils, écoutait, et aussi la conversation des amoureux.

—Où, mademoiselle Georgette, dit le jeune employé, on doit toujours être heureux du bonheur des autres. A l'aise, tout le monde est enchanté de ce mariage, et des maintenant, employés

ouvriers
James L.
nouveau
mademoi-
nous nou-
Mlle Val-
—Où,
nous por-
—Mad-
—Mon-
—J'ai
—Pou-
—Pou-
la disoi-
bre de la
—Il es-
il suffi-
—Il se
mademoi-
çon ou d-
j'aurai la
Les de-
fenêtres

James
—Ah !
t-il.
Et il est
Léontie
disant :
—Eh-
pas perdu
James
avec un
Lincoln
fils sur le
tenant un
—Jam-
cautions
—Je ne
—Peut-
avoir...
—Quoi-
—Ce q-
de Carm-
—Il a
et il a été
—Nas
être en-
—Je n-
c'est qu'il
—Il t'
—Où,
—Eh-
Mlle de
—Ne
je l'aime
—Puis-
entre elle
—Ne
s'écrit le
fureur ;
de vie, je
La m-
puis rep-
—M.
quoi ton
sible ?
—M.
ment set
trouvai-
du mond-
—Ces
—Où,
deviné q-
J'ai sup-
ler. Il
ce, que
homme

est ma richesse, un joir
de ces champs qu'hier soir,
ai trouvé suspendu à ma
pas vous, monsieur André,
ce présent ?

mademoiselle Georgeette ;
bouquet à votre intention ;
adrez les fleurs cham-

maieur André.
a parlaient, mademoiselle
es que j'ai cueillies pour
diraient bien des choses ;
ent que vous êtes orphe-
avez besoin d'un ami pour
vous aimer et que cet ami
de vous. Mademoiselle
prenez-vous ce que je veux

André, répondit-elle sa-
me une belle carie au
ce dit que c'est dema-
ez à l'orpheline.

— Il dit toujours " demain "
d'hui qu'il faut que vous
je vous aime. Mademoi-
elle, vous me connaissez de-
panda déjà, vous savez que
ir en moi une entière con-
vois pas qu'il soit possible
lue que je vous aime Ah !
nd bonheur pour moi si,
estinée à la mienne vous
vous m'aimiez de vous ren-

André, dit la jeune fille
e suis qu'une pauvre con-
sion employé.

— Elle Georgeette, répliqua
me homme, je ne vois que
es qualités de votre cœur ;
je vous aime et désir être

maieur André, je n'ai pas
air avant de vous répon-
me aimez assez l'orpheline
e son mari, je serai votre
aussi je vous aime !

— Elle Georgeette, vous
heureux. Maintenant,
rie à la signature du pro-
Mlle de Carmelle, la

de Carmelle va se marier !

le baron de Canonge, je

e l'aime pas M. de Ca-

it-elle épouser ?

génieur de Paris, d'us
si se nomme M. James

naissiez ?

raison de le voir plusieurs

jeune homme ?

on et aussi tout à fait

Carmelle.

bien heureuse pour Mlle

mis à pleurer à chaudes

it pas entendu sa mère

embr. Mme Lincoln,

nouvriers se préparent à bien fêter M.
James Lincoln dans lequel on voit le
nouveau directeur des filatures. Eh bien,
mademoiselle Georgeette, si vous le voulez,
nous nous marierons le même jour que
Mlle Valentine de Carmelle.

— Oui, oui, Monsieur André, et cela
nous portera bonheur !

— Mademoiselle Georgeette ?

— Monsieur André,

— J'aurai à voir le propriétaire.

— Pourquoi ?

— Pour lui demander de faire enlever

la cloison, afin de ne faire qu'une cham-

bre de la votre et de la mienne.

— Il est inutile de détruire la cloison ;

il suffira d'y percer une porte.

— Il sera fait comme vous voudrez,

mademoiselle Georgeette ; mais d'une fa-

çon ou d'une autre, avec le titre de mari,

j'aurai la chambre et ma voisine.

Les deux amoureux disparurent et les

fenêtres se fermèrent.

VII. — LE NOM DU PÈRE.

James pleurait toujours.

— Ah ! le voilà le bonheur vrai ! s'écria-

til. Et il se mit à sangloter.

Léontine lui mit sa main sur l'épaule,

disant :

— Espère, mon fils, espère, tout n'est

pas perdu pour toi !

James se retourna et regarda sa mère

avec une expression navrante. Mme

Lincoln ferma la fenêtre, fit asseoir son

fils sur le canapé et se plaça près de lui,

tenant une de ses mains dans les siennes.

— James, dit-elle, veux-tu que nous

causions un instant ?

— Je n'ai rien à vous dire, ma mère.

— Peut-être. Moi, mon fils, je voudrais

savoir....

— Quoi ?

— Ce qui s'est passé hier entre toi et M.

de Carmelle.

— Il a vu ma douleur, mon désespoir,

et il a été sans pitié.

— N'as-tu pas remarqué qu'il était peut-

être encore plus malheureux que toi ?

— Je n'ai vu qu'une chose, ma mère,

c'est qu'il était insensible à ma prière.

— Il t'a dit de ne plus penser à sa fille ?

— Oui, il m'a dit cela.

— Eh bien, James, ne pense plus à

Mlle de Carmelle.

— Ne plus penser à Valentine ! Mais

je l'aime ma mère, je l'aime !

— Puisqu'il s'est dressé un obstacle

entre elle et toi, tu dois cesser de l'aimer.

— Ne me dites pas cela, ma mère,

s'écria le jeune homme avec une sorte de

fureur ; tant qu'il y aura on moi un reste

de vie, je l'aimerai, je l'adorerai !

La mère resta un instant la tête baissée,

puis reprit :

— M. de Carmelle, t'a-t-il dit pour-

quoi ton mariage avec sa fille était impos-

sible ?

— M. de Carmelle m'a fait cruelle-

ment sentir que, par ma naissance, je ne

trouvais vis-à-vis de sa famille et vis-à-vis

du monde, dans une fausse situation.

— C'est l'unique raison qu'il t'en a donné ?

— Oui, ma mère ; mais j'ai compris, j'ai

deviné qu'il y avait autre chose. Quoi ?

J'ai supplié le père de Valentine de par-

ler. Il a gardé le silence. Ma mère, est-

ce que mon père n'était pas un homme à

homme ?

— James, mon fils, exclama Léontine,
je te défends de douter de l'honorabilité
de ton père !

— Pardon, ma mère ; cependant, après
ce qui m'arrive, ce qui nous arrive à
tous deux, car l'affront que j'ai reçu
vous touche également, il est assez na-
turel que je veuille savoir....

— Tout ce que je pouvais t'apprendre
sur ton père, tu le sais.

— Il y a bien des choses que vous
m'avez cachées. Mon père était géné-
reux puisqu'il m'a donné une fortune ;
mais pourquoi ne m'a-t-il pas donné son
nom ?

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi ?

— Mais, je te l'ai dit, il ne le pouvait

pas.

— La raison, ma mère, la raison, je ne

la connais pas !

— James, répondit gravement Mme

Lincoln, il y a des choses que je ne peux

pas t'expliquer en ce moment, dans l'état

d'agitation où tu es ; tu ne comprendrais

pas. Mais ce que tu me demandes,

c'est de ne point porter un jugement, qui

pourrait être faux, ni sur moi, ni sur ton

père. Je t'ai, à priori, respecté ton père,

respecte-le !

— Ma mère, tout un protestant de son esti-

me et de son amitié pour moi ! M. de Car-

meille, après m'avoir épousé pour gendre,

me refuse sa fille et m'éloigne de sa mai-

son. Est-ce seulement à cause de mon

nom ? Non ! Il y a une autre cause, j'en

suis sûr. Quelle est cette cause ? Je la

cherche. N'en ai-je pas le droit ? Encore

une fois, ma mère, si mon père m'avait

donné son nom, aurais-je à rougir de le

porter ?

— Non, mon fils, non ; tu le porterais,

au contraire, avec fierté, avec orgueil !

— Ce nom, vous avez toujours refusé de

me le faire connaître.

— C'est vrai.

— Pourquoi, ma mère ?

— Un serment que j'ai fait.

— A qui ?

— A moi-même.

— Vous n'êtes pas forcée de le tenir

éternellement. Ma mère, dites-moi le

nom de mon père !

Léontine resta un instant songeuse, hé-

sitante.

— Ah ! James, mon pauvre enfant, dit-elle

tristement, c'est il y a deux ans,

c'est il y a un an que j'aurais dû te le faire

connaître ce nom.

— Et aujourd'hui vous ne voulez plus

me dire comment s'appelait mon père ?

— Si, si, je te le dirai.

— Ah !

— James, tu crois que ton père est

mort ?

— Vus me l'avez dit, ma mère.

— Je t'ai trompé.

— Mon père existe ?

— Oui.

— Son nom, ma mère, son nom.

— James, j'ai peur.

— De quoi avez-vous peur.

— Je peux te tuer !

Le jeune homme secoua la tête.

— Si, depuis trois jours, je ne suis pas

mort, prononcez-t-il d'une voix craue,

c'est que je dois vivre encore.

— Mon fils, je te le répète, en te disant

le nom de ton père, je peux te tuer !

Mais la guérison est là, peut-être, et c'est

ce que j'espère. James ton père....

Elle s'arrêta effrayée.

— Dis, ma mère, dis, et ne crains rien.

— Ton père, c'est.... c'est M. de Car-

meille !

Le malheureux poussa un cri rauque,
puis il resta immobile, comme foudroyé,
la bouche affreusement contractée et les
yeux désespérément ouverts fixés sur sa
mère. Celle-ci l'enlaça de ses bras et se
mit à l'embrasser avec frénésie. Mais il
restait dans la même immobilité, sans
voix, raide. On aurait dit qu'il venait d'être
pétrifié.

— James, James, réponds-moi !

— Rien. Mme Lincoln sentit qu'il devenait

froid. L'épouvante la saisit.

— Malheureuse, cria-t-elle éperdue, j'ai

tué mon fils, j'ai tué mon enfant !

Elle bondit sur le cordon de la son-

nette. Un garçon de l'hôtel accourut.

— Un médecin, vite un médecin ! cria-

t-elle.

James se ranimait. Il avait entendu.

— Non, dit-il, je n'ai pas besoin d'un

médecin.

S'adressant à sa mère :

— Ce n'est rien, continuait-il, le sang

s'était arrêté dans mes veines et mon cœur

avait cessé de battre. Je me sens mieux,

rasure-toi.

La mère s'était précipitée sur son fils et

le couvrait de baisers et le mouillait de

ses larmes. Le garçon se retira discrète-

ment. Entre la mère et le fils il y eut un

long silence. Le jeune homme avait les

yeux secs, luisants ; mais sa poitrine sor-

rés était pleine de sanglots. Enfin les san-

glots s'échappèrent, accompagnés de gros

soupirs.

— Horrible ! horrible ! s'écriait le mal-

heureux, en se tordant convulsivement

les bras, j'aime ma sœur, j'aime ma sœur !

— Mais ce n'est pas ta sœur, disait Mme

Lincoln ; tu n'as rien à te reprocher ;

c'est une fatalité.

James répétait :

— Horrible, horrible !

— D'ailleurs, reprenait la mère, il ne

t'es pas défendu d'aimer Valentine ; tu

l'aimeras comme un sœur.

— Non, non, répondait-il avec un accent

de douleur poignante, c'est autrement que

je l'aime !

Sans cesse, le mot " horrible " reve-

nait sur ses lèvres la pauvre mère s'effor-

çait vainement à le rassurer, à le calmer

par de douces et bonnes paroles. La crise

fut longue. A la fin, l'irritation des nerfs

s'apaisa, et les derniers spasmes disparu-

rent avec les derniers sanglots. Alors le

malheureux James tomba dans un état de

prostration non moins effrayant que les

convulsions qui avaient précédé. Peloton-

né sur le canapé, les mains derrière la tête,

la face sur un des coussins, il semblait

que tous les ressorts se fussent brisés en

lui ; il était anéanti. Sa mère lui parlait

encore, mais il ne répondait plus. Mme

Lincoln se leva.

— Il faut le laisser, soupira-t-elle.

Elle l'enveloppa d'un long regard, qui

contenait toute la tendresse de son cœur,

et, sans bruit entra dans sa chambre. La

lettre qu'elle avait écrite dans la nuit était

sur la table, inachevée. Elle prit la plume

et traça les lignes suivantes :

" 8 heures du matin.

" Il a dormi plus paisiblement que je

n'osais l'espérer. Mais à cinq heures, le

bruit qui s'est fait dans la ville réveillée

l'a brusquement arraché à son sommeil.

Nous avons causé. N'admettant pas que vous le sépariez de Mlle Valentine à cause de sa naissance, il s'était imaginé que vous refusiez de lui donner votre fille parce que vous auriez découvert que son père n'était pas un honnête homme. Avec une certaine violence, le malheureux enfant me demanda de lui dire comment s'appelait son père. Je vous l'avoue, j'étais très embarrassée et très anxieuse. Les conséquences que pouvait avoir, dans le moment, une pareille révélation, m'effrayaient. Mais, d'un autre côté, je me disais que c'était peut-être le seul moyen que j'eusse de tuer dans son cœur son amour pour Mlle de Carmelle.

« Je commençai par lui avouer que je l'avais trompé en lui disant que son père était mort, puis enfin je vous nommai. Ce fut comme un coup de foudre. Pendant plus de dix minutes, mon pauvre enfant resta raide, sans mouvement, les yeux grands ouverts, fixes, sans regard, pareil à une statue de pierre. Il ne respirait plus, il était glacé, son cœur avait cessé de battre. Un instant, monsieur, je crus avoir tué mon enfant. Il revint à moi. Mais quel affreux désespoir !

« Horrible, horrible ! » cria-t-il.
« La situation est, en effet, horrible pour le malheureux. C'est Mlle Valentine à jamais perdue pour lui. C'est le trouble, l'épouvante, l'horreur que fait naître en lui son amour pour sa sœur. Pendant près de trois heures, il fut en proie à une épouvantable crise nerveuse qui à fini par le terrasser. En ce moment, épuisé, sans force, comme si tout s'était brisé dans son corps, il est gisant sur un canapé, pareil à une masse inerte et sans vie, j'attends, non sans effroi, qu'il reprenne un peu de force pour que nous puissions vite retourner à Paris. Là, nous qu'il, je pourrai l'entourer de soins, et, je l'espère, avec l'aide de Dieu, l'amour maternel fera le reste.

« Monsieur, le malheur de mon enfant ne doit pas m'empêcher de penser au bonheur des autres. Vous avez dans vos bureaux un jeune employé que je ne connais que sous son prénom d'André. Ce jeune homme, monsieur n'a vu mon fils que deux ou trois fois et peut-être ne lui a-t-il jamais parlé ; cependant James a en lui un ami. M. André aime une jeune fille charmante dont il est aimé et ils se sont promis de s'épouser. La jeune fille se nomme Georgette, c'est une orpheline, une modeste ouvrière. Monsieur de Carmelle, je me permets de vous recommander le futur mari de Mlle Georgette ; si c'est possible, préparez-lui un avenir dans votre maison.

10 heures.

« James est mieux, il a l'esprit moins troublé. La raison prend le dessus. Il est presque calme. Pour combattre et vaincre sa douleur, j'appelle à moi toute la force, toute l'énergie que Dieu met au cœur d'une mère. Pour me faire plaisir, James a pris un peu de nourriture. Il vient de se jeter à mon cou en me criant.

« Partons, maman, partons, emmenons-moi loin d'ici !

« Oui, il m'a appelé « maman » comme quand il était enfant. J'ai tressailli de joie. James sent qu'il a encore besoin de la protection de sa mère. Nous allons partir par le train de dix heures quarante

minutes. Ma douleur ne me fait pas oublier celle que vous devez éprouver. Hélas ! nos angoisses sont les mêmes. Mais Mme de Carmelle fera pour sa fille ce que je ferai pour mon fils. Je vous demande pardon, à vous ainsi qu'à madame et à mademoiselle de Carmelle, de tout le mal que mon malheureux enfant a fait sans le vouloir.

« LÉONTINE DUPRÉ. »

Elle mit sa lettre dans une enveloppe, écrivit l'adresse de M. de Carmelle à la Maison-Blanche et fit immédiatement porter la missive au bureau de poste par un garçon de l'hôtel.

VIII

NOUVELLE ÉPREUVE

Le jeudi suivant, dans la matinée, Hélène et Valentine, rappelées par M. de Carmelle, revenaient à la Maison-Blanche. Le filateur les embrassa avec effusion. Pour montrer combien il était heureux de revoir sa femme et sa fille, il avait cru devoir prendre un air de gaieté. Mme de Carmelle était triste, Valentine paraissait calme, mais son regard avait des raideurs étranges qui révélaient une grande agitation intérieure. Armand et Hélène eurent un court entretien, qui fit disparaître la gaieté factice du mari. Il quitta sa femme sombre et soucieux.

La jeune fille avait repris possession de sa chambre. Rien n'y était changé. Les mains des serviteurs n'avaient touché à aucun objet. Debout devant une console, Valentine contemplant tristement dans le vase de Sévres où elle l'avait placé, un énorme bouquet de muguet fané. Un long soupir s'échappa de sa poitrine. A qui s'adressait ce soupir ? Était-ce à la femme aux allures mystérieuses, qui lui avait offert le bouquet, ou à James Lincoln ? Peut-être à tous les deux ensemble.

Maie, assurément, elle pensait aux deux étrangers qui habitaient le chalet du bois, car elle ouvrit une boîte dans laquelle il y avait une rose fanée comme le muguet. Elle prit la fleur avec précaution, pour ne pas l'écheuiller, et la porta à ses lèvres. C'est surtout lorsque nous avons l'âme en peine que notre pensée se porte vers ceux qui nous aiment ! On appela Valentine pour déjeuner.

« Allons, fit-elle, et ne laissons pas voir la souffrance de mon cœur.

Elle descendit. Pauvre Valentine ! Le sourire, ce sourire qu'on aimait tant à voir, avait disparu de ses lèvres. Après le déjeuner, que rien ne put égarer, on le comprend, M. de Carmelle se retira dans son cabinet. Peu de temps après, on frappa à la porte. Le filateur eut un haut-le-cœur et dit :

« Entrez !

Il ne fut pas étonné en voyant Valentine. Il avait bien qu'après avoir répondu à James il aurait à répondre à sa fille. Celle-ci s'arrêta devant lui, dans une attitude respectueuse, et le regarda tristement. L'homme baissa la tête devant l'enfant, comme s'il eût été en présence d'un juge sévère.

« Mon père, dit Valentine d'une voix ferme, vous nous avez envoyés aux Carmis ; maman et moi, afin de m'éloigner momentanément de la Maison-Blanche. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Il répondit par un mouvement de tête.
« Vous attendiez M. James Lincoln, continua la jeune fille, et vous ne vouliez pas que je me rencontrasse avec lui. Que se passe-t-il donc, mon père ?

« Maie, Valentine, balbutia M. de Carmelle.

« J'ai interrogé maman ; d'abord elle garda le silence ; mais, pressée de questions et émue par mes larmes, elle a fini par me dire qu'une barrière s'était subitement dressée entre James et moi et que vous ne pouviez plus consentir à notre mariage.

« Valentine, ta mère t'a dit la vérité.

« Oui, elle m'a dit la vérité. Mais, mon père, quel est donc cet obstacle qui, du jour au lendemain, se dresse entre moi et celui que j'ai choisi pour moi, et que vous-mêmes aviez accepté pour gendre ?

« Valentine, cet obstacle existait, il a toujours existé ; simplement et malheureusement je l'ai vu, au trop tard.

« Mon père, répliqua la jeune fille, les yeux étincelants, je n'admets pas qu'il y ait un obstacle, si grand qu'il soit, que M. de Carmelle ne puisse briser !

« Ma fille, répondit le père en secouant tristement la tête, devant cet obstacle M. de Carmelle est impuissant, c'est un de ces empêchements en face desquels les plus grands, doivent courber la tête.

« Eh bien, moi, mon père, je la lève, la tête ! s'écria Valentine avec exaltation, car rien au monde ne peut m'empêcher d'aimer James Lincoln ! Je suis fière de mon amour, il me remplit d'orgueil !

« Ma fille, ma fille chérie, je t'en conjure, calme-toi !

« C'est difficile, cependant je veux essayer.

« Valentine, tu sais combien je t'aime ?

« En vérité, mon père, on ne dirait guère que vous m'aimez ! Oh ! je crois à votre tendresse. Mais comment un père qui aime sa fille peut-il la rendre malheureuse ?

« Valentine, tu connais ton père et tu sais bien qu'il n'agit jamais sans raison.

« Encore une fois, mon père, quelle raison avez-vous pour me séparer de James ?

« Je te l'ai dit et je le répète, vous ne pouvez être l'un à l'autre.

« Oui, vous me dites cela ; mais vous laissez ignorer pourquoi vos idées ont brusquement changé.

« Tu dois bien admettre, Valentine, qu'il existe des choses d'une nature telle qu'il est impossible à un père de les révéler à sa fille.

« Alors il y a un secret ?

« Oui, un secret, si tu veux.

La jeune fille resta un moment pensive, puis répondit :

« Mon père, j'aime James Lincoln ; je lui ai donné ma vie comme il m'a donné la sienne, et, je vous le déclare, je l'aimerai toujours, vous entendez, mon père, toujours. Allez, je me connais ; quand l'amour est entré dans un cœur comme le mien, il n'en sort plus. Vous avez une grande fortune, mon père, qui vous permet de faire autour de vous bien des heureux, et c'est moi, votre fille, qui suis le plus près de vous, c'est votre unique enfant qui suis malheureuse. Voyons, qu'est-ce que cela

peut me faire riches ? Vous ne savez pas que vous ne pouvez pas vous en passer ? Vous ne pouvez pas vous en passer ? Vous ne pouvez pas vous en passer ?

« Pardon, vous savez ?

« Hélas !

« Depuis

pleurer ; je

pourquoi j'ai

de vous et de

trouve point

père, et je n'

que pouvez-

cher ! Mon

autant que

fois et vous

bien, quel q

donne, et j'

tenez, agenc

demande de

mon père, j'

De grossiè

yeux de M.

file, l'entou

instant, la s

poitrine.

« Ah ! s'e

avez toujou

tendresse !

« Chère e

ra-t-il, mais

être plus en

« Oh ! ou

« Je t'ad

dois souffrir

« Mon pè

douloureux

est ; facile de

« Ah ! j'ai

« Vous n'

Lincoln, dit

puissant av

de son

M. de Car

rir dans se

était soumis

« Valenti

n'avons rien

Lincoln, car

à lui repro

point démen

à te dire qu

intact dans

heureux de

fais vieux, j

vais en lui ;

j'aurais pu

est déçu, m

« Ma, ma

beaux projet

j'y suis for

cette fortun

plus rien pou

ne peut rien

couler tes l

douloureux

un mouvement de tête.
— M. James Lincoln,
fille, et vous ne vouliez
contraste avec lui. Que
mon père ?

— balbutia M. de Car-

maman ; d'abord elle
naïve, pressée de ques-
naïves larmes, elle a fini
barrière s'était subite-
James et moi et que
plus consentir à notre

mère t'a dit la vérité.

dit la vérité. Mais, mon
ce obstacle qui, du
se dressa entre moi et
lui pour moi, et que
accepté pour... et que
obstacle existait, il a
vivement et malheureu-
sement trop tard.

— Mais la jeune fille, les
dit-elle, n'admet pas qu'il y
grand qu'il soit, que M.
n'ose briser !
— On dit le père en so-
la tête, devant cet ob-
stacle est impuissant.
échec en face des-
de, doivent courber la

mon père, je la lève,
Valentine avec exalta-
tion, n'ose pas le dire.
James Lincoln ! Je suis
sur, il me remplit d'or-

— fille chérie, je t'en con-

— cependant je veux es-

— sais combien je t'ai-

— mon père, on ne dirait
l'aimer ! Oh ! je crois
ce. Mais comment un
fils peut-il la rendre

— connais ton père et
l'agit jamais sans rai-

— dis, mon père, quelle
pour me séparer de Ja-

— et je le répète, vous
n'êtes pas l'autre.

— dites cela ; mais vous
pourquoi vos idées ont

— admettez, Valentine,
ses d'une nature telle

— à un père de les révé-

— secret ?
si tu veux.

— à un moment pensive,

— me James Lincoln ; je
comme il m'a donné la

— le déclare, je l'aimerais
ndez, mon père, tou-

— connais ; quand l'amour
eur comme le mien, il

— tous avec une grande
qui vous permet de

— à bien des heures, et
s, qui suis le plus près

— unique enfant qui com-
rons, qu'est-ce que cela

peut me faire, maintenant, que vous soyez
riche ! Vous le voyez, ce n'est pas la riches-
se qui donne le bonheur ; je m'aperçois,
au contraire, que ceux qui la possèdent se
font les esclaves de la position qu'elle leur
donne, de certaines convenances mondai-
nes et de ridicules et sots préjugés. Eh
bien, mon père, je vous le dis, je voudrais
n'être que la fille d'un ouvrier, ouvrière
comme lui, et je me mets à envier le sort
des filles les plus pauvres.

Toutes les paroles de la jeune fille s'en-
fonçaient dans le cœur du malheureux père
comme une lame d'acier.

— Valentine, répondit-il avec tristesse,
sans t'en douter, sans le vouloir, tu es
cruelle pour moi et tu me fais horriblement
souffrir.

— Pardon, cher père pardon ; mais si
vous saviez comme je souffre aussi, moi !

— Hélas !

— Depuis trois jours, je n'ai fait que
pleurer ; je me demande constamment
pourquoi James Lincoln n'est plus digne
de vous et de moi ; je cherche et je ne
trouve point. Je ne comprends pas, mon
père, et je ne sais plus que penser. Mais
que pouvez-vous donc avoir à lui repro-
cher ! Mon père, j'aime James, je l'aime
autant que ma mère vous a aimé autre-
fois et vous aimez encore aujourd'hui ; oh
bien, quel qu'il ait pu faire, je lui par-
donne, et je vous demande, mon père,
tenez, agacée à vos pieds, je vous
demande de pardonner aussi. Je l'aime,
mon père, je l'aime !

De grosses larmes roulaient dans les
yeux de M. de Carmeille. Il releva sa
fille, l'entoura de ses bras, et pendant un
instant, la serra fébrilement contre sa
poitrine.

— Ah ! s'écria-t-elle, je sens que vous
avez toujours pour votre fille la même
tendresse !

— Chère enfant, chère enfant ! murmura-
t-il, mais je t'aime aujourd'hui peut-
être plus encore que je ne t'aimais !

— Oh ! oui, vous m'aimiez !

— Je l'adore ! Aussi juge de ce que je
dois souffrir à la vue de ta douleur.

— Mon père, mon bon père, oui ma
douleur est profonde ; mais il vous est si
facile de me consoler !

— Ah ! si je le pouvais !

— Vous n'avez qu'à rappeler M. James
Lincoln, dit Valentine, d'une voix caline,
appuyant avec langueur sa tête sur l'é-
paule de son père.

M. de Carmeille sentit un frisson cou-
rir dans ses membres. Le malheureux
était soumis à une cruelle épreuve.

— Valentine, dit-il, écoute-moi ! Nous
n'avons rien à pardonner à M. James
Lincoln, car il n'y a rien, absolument rien
à lui reprocher. Le brave garçon n'a
point mérité de nous et je n'hésite pas
à te dire que mon affection pour lui reste
intacte dans mon cœur. Oui, j'aurais été
heureux de l'avoir pour gendre. Je me
fais vieux, je me sens fatigué ; je trou-
vais en lui mon successeur et les fati-
gues j'aurais gagnées. C'était mon rêve.
Il est déçu. Ah ! crois-le bien. Valen-
tine, ma fille chérie, si je renonce aux
beaux projets que j'avais formés, est-ce
que j'y suis forcé. Je possède des millions,
cette fortune que tu dédaignes, qui n'est
plus rien pour toi, et avec mes millions je
ne peux rien, rien ! Il faut que je voie
couler tes larmes, que je sois témoin de ta
douleur sans pouvoir te consoler ! J'aime

ma fille, s'écria-t-il avec une sorte de fu-
reur, je l'aime, je donnerais ma vie pour
elle, elle souffre et je ne peux pas la ren-
dre heureuse !

Après un bout de silence, il reprit :
— Comprends-le, Valentine, comprends-
le bien, si je ne te donne pas James Lin-
coln pour époux, c'est que ce mariage est
impossible.

La jeune fille laissa échapper un pro-
fond soupir.

— Et, répliqua-t-elle, appuyant sur les
mots, je ne dois pas savoir quel est l'ob-
stacle qui s'est dressé entre James Lincoln
et moi ?

— Sur ce point, Valentine, je dois gar-
der le silence.

La jeune fille laissa tomber sa tête sur
sa poitrine.

— Valentine, reprit M. de Carmeille
après un instant de silence, avec le temps,
entourée de l'affection de ta mère et de la
mienne, ta douleur s'apaisera et tu oubli-
ras vite M. James Lincoln, tu verras. Je
ne te parle pas aujourd'hui d'un autre
jeune homme que tu pourrais aimer ; mais
il existe et nous le trouverons.

La jeune fille se redressa brusquement.
Elle avait la pâleur de la mort et son sein
se soulevait avec violence.

— Ainsi, mon père, dit-elle d'une voix
étranglée, votre résolution est fermement
arrêtée ; vous ne reviendrez pas sur ce que
vous avez décidé ?

— Ma fille, ce qui est impossible aujour-
d'hui le sera toujours. Et tout ce que
j'avais à te dire sur ce douloureux sujet,
je te l'ai dit.

— C'est bien mon père, n'en parlons
plus. Je sais ce que je me dois à moi-
même et j'ai trop d'affection pour vous
pour me révolter contre votre autorité. Con-
vaincu que vous avez raison, je me cour-
be devant votre volonté et vous trouverez
en votre fille la résignation que vous lui
demandez. Je souffrirai, puisqu'il le faut,
et ne vous donnerai point le spectacle de
ma douleur ; je saurai vous cacher mes
larmes. Quant à oublier James Lincoln,
oh ! cela, mon père, ne l'espérez point !

Son souvenir, vivifiant mon âme, reste-
ra dans mon cœur jusqu'à ce qu'il ait
cessé de battre. Et surtout, qu'on ne
me parle jamais d'un autre mariage ! Il
n'y a plus de bonheur possible pour moi ;
dés maintenant, je renonce à toutes les
joies, à tous les plaisirs ; je voudrais pou-
voir m'ensevelir dans une retraite pro-
fonde, dans un cloître, mon père, avec
votre permission.

— Oh ! cela, jamais, jamais ! exclama
M. de Carmeille.

— Je resterais donc près de vous et de
ma mère.

— Malheureuse enfant que devien-
drions-nous si tu nous quittais ? Ah ! c'est
alors que, moi aussi, je ne ferais plus
aucun cas de cette fortune qui a été
amassée pour toi. Mais non, tu resteras
près de nous. Est-ce que nous pourrions
vivre sans toi ? Oui ta douleur est profon-
de, et cependant elle ne peut pas être
mesurée à celle de ton père. Valentine, ma
fille, l'affection de ta mère et la mienne
auront raison de ton chagrin, tu verras.

— Non, tu seras oublier James Lincoln,
qu'il t'es défendu d'aimer, et, quand la
plaie de ton cœur sera cicatrisée, tu aimeras
un autre beau jeune homme, qui te don-
nera le bonheur que tu crois avoir à jamais
perdu.

La jeune fille secoua énergiquement la
tête.

— Ne me parlez plus de cela, mon père,
s'écria-t-elle ; encore une fois, je vous le
dis, je ne me marierai jamais !

Elle continua avec un accent de tristesse
intraduisible :

— Mais je ne deviendrai pas vieille fille
comme Mlle de Nangis, je n'ai plus long-
temps à vivre, allez, mon père ; je sens
mon mal, je dois en mourir !

Le père saisit sa fille par le bras.

— Tais-toi, Valentine, tais-toi ! s'écria-
t-il d'un ton farouche et malheureux ou-
fant, mais tu ne sais donc pas que si tu
mourrais je ne pourrais pas te survivre !

Près de sa fille morte, je me brûlerais la
cervelle !

Valentine étouffait. Malgré les efforts
qu'elle faisait pour se contenir, elle était
prête à sangloter. Elle jeta sur M. de
Carmeille un regard douloureux et se pré-
cipita hors du cabinet. Le malheureux
père était à bout de forces. Il s'affaissa
sur son fauteuil comme une masse.

— Oh ! c'est trop, c'est trop ! murmura-
t-il comme demandant grâce.

— Mais qui donc Dieu venge-t-il en me
frappant ainsi !

IX

ESPÉREZ !

Valentine avait besoin de pleurer.
Hélas ! la pauvre enfant n'avait pas encore
versé toutes ses larmes. Chose étrange, à
ce moment où elle avait besoin de trouver
un cœur compatissant prêt à prendre part
à sa douleur, ce n'est pas à Mme de Car-
meille qu'elle songea, mais à Mme Levas-
seur, cette femme qu'elle connaissait à
peine et qui l'aimait parce qu'elle s'imagi-
nait retrouver en elle, douce folle, une
fille unique qu'elle avait perdue. Valenti-
ne se sentait irrésistiblement attirée vers
Mélanie, sa véritable mère. Y avait-il en
cela ce qu'on appelle la voix du sang ?
Nous répondrons : Peut-être. Dans tous
les cas, il est évident qu'une voix mysté-
rieuse parlait à l'âme de Valentine.

Elle descendit au jardin et marcha
rapidement vers le pavillon où demeuraient
le jardinier. La femme du jardinier et
Rosette travaillaient l'une près de l'autre.
La fillette tricottait un bas de laine. La
mère et la fille se lavaient en voyant paraître
Mlle de Carmeille.

— Madame, dit Valentine, je désire
faire une petite promenade ; voulez-vous
permettre à Rosette de venir avec moi ?

— Mais certainement, mademoiselle.

— Et vous Rosette, vous est-il agréable
de m'accompagner ?

La gentille Rosette répondit en jetant
son tricet sur un meuble et en accourant
près de sa jeune maîtresse. Elles sortirent
de l'enclos par une petite porte ou-
vrant sur la route.

— Mademoiselle, est-ce que nous allons
cueillir du muguet ? demanda Rosette,
voyant qu'on se dirigeait vers le bois.

— Non, Rosette, répondit Valentine.
Nous n'irons pas plus loin que la maison
du garde où je m'arrêterai, et pendant que
je causerai avec la dame et le monsieur du
chalet, tu te promènera dans leur jardin ;
j'ai remarqué l'autre jour qu'il y avait de
très belles roses.

— Oh ! fit Rosette, la dame sera bien
contente de vous voir. Quand je lui ai
appris dimanche que vous étiez partie, j'ai
cru qu'elle allait se mettre à pleurer.

—Rosette, tu causes donc avec Mme Levasseur ?

—Quand elle me demande quelque chose, mademoiselle, je lui réponds. Est-ce que c'est mal ?

—Non, Rosette.

—Ah ! elle aurait bien voulu savoir où vous étiez allée ; mais je ne pouvais pas le lui dire. Ce matin je l'ai vue.

—Ah !

—Elle m'a embrassée quand je lui suis dit que vous étiez revenue ; et puis elle m'a fait un joli cadeau. Voyez, mademoiselle.

Et elle montra une bague qu'elle avait à son doigt. Ce bijou, probablement acheté à Troyes pour être offert à Mlle Rosette, valait quarante ou cinquante francs. Mme Levasseur, ayant apprise par la fille du jardinier le retour de Valentine, était vite rentrée au chalet pour faire part à son mari de l'heureuse nouvelle. Après le déjeuner, M. Levasseur était sorti pour faire une promenade dans le bois. Quant à Mélanie, pensant que Valentine, fatiguée du voyage, ne sortirait pas ce jour-là, et qu'elle ne pourrait avoir le bonheur de revoir sa fille que le lendemain, elle avait dit à Henri qu'elle resterait à la maison toute la journée. Elle écrivait, répondait à plusieurs lettres des associés à qui elle avait cédé sa maison de couture. Ne pensant plus qu'à sa fille, Mélanie était en retard dans sa correspondance qu'elle négligeait beaucoup.

—Comme c'est convenu, ma chère Rosette, dit Valentine en arrivant au chalet, tu vas m'attendre dans le jardin. Valentine fut d'abord reçue par la vieille domestique qui lui dit : —M. Levasseur est sorti, mais madame est là ; elle va être bien heureuse de vous voir, mademoiselle. Vous pouvez entrer sans que je prévienne madame, ce sera une surprise.

La jeune fille marcha vers la porte du salon que lui indiquait la servante ; mais elle crut devoir s'annoncer en frappant trois petits coups.

—Entrez, répondit Mme Levasseur.

A la vue de Valentine, la jeune femme poussa un cri de joie, jeta sa pèlerine, se dressa comme mue par un ressort et fit trois pas en avant, les bras ouverts.

—Ah ! madame, mon amie ! exclama Valentine en s'élançant au cou de Mme Levasseur.

Les bras de Mélanie étreignirent fortement la jeune fille et les lèvres de la mère se collèrent sur le front pâle de l'enfant. Celle-ci sentit la passion qu'il y avait dans cet embrassement.

—Ah ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle.

Ce cri fit tressaillir Mélanie dans tout son être. Elle serra fiévreusement sa fille contre son cœur palpitant. Aussitôt, la douleur de la jeune fille faisant explosion, la pauvre enfant éclata en sanglots et ses larmes coulèrent en abondance. Tenant toujours Valentine dans ses bras, Mélanie s'assit sur le canapé, ayant sa fille sur ses genoux.

—Malheureuse ! disait-elle, vous, malheureuse ! O mon Dieu ! Et c'est à moi que vous venez dire votre douleur ! Et c'est sur mon sein que vous venez répandre vos larmes ! Mais il y a donc quelque chose en vous qui vous a dit que je pouvais vous rassurer, vous consoler ? Eh

bien, mon enfant, vous ne vous êtes pas trompée. Oui, je vous consolerai ! Ah ! vous venez vous placer sous ma protection ; eh bien, je vous protégerai, je vous défendrai ! Je ne veux pas, moi, je ne veux pas que vous soyez malheureuse !

—Je sais que vous m'aimez, répondit la jeune fille, et c'est pour cela que je viens pleurer près de vous ; mais, hélas ! vous ne pouvez rien.

—Ah ! vous croyez que je ne peux rien ; c'est bon, vous verrez. Quand il s'agit de vous, mademoiselle Valentine, de votre bonheur, mon pouvoir est plus grand que vous ne le pensez.

La jeune fille poussa un long soupir et secoua tristement la tête.

—Ainsi, reprit Mélanie, je ne me suis pas trompée ; ce qui se passe, je l'ai deviné.

—Vous avez deviné ? fit la jeune fille, laissant voir sa surprise.

—Oui, mademoiselle, j'ai deviné que vous aimez M. James Lincoln, que ce beau jeune homme vous aime et que M. de Carmille, votre père, pour des raisons qui me sont inconnues, ne veut pas que vous épousiez M. James Lincoln. Est-ce bien cela ? N'est-ce point là l'unique cause de votre grande douleur ?

—Oui, vous avez deviné la vérité.

—Pourquoi votre père ne veut-il pas vous marier à M. James Lincoln ?

—Hélas ! je l'ignore. Les parents de M. James Lincoln n'ont pas une aussi grande fortune que M. de Carmille ; mais je connais mon père, ce n'est certainement pas pour cela qu'il s'oppose à notre mariage. D'ailleurs, si M. James n'a pas beaucoup de fortune, il est jeune, instruit, a l'avenir devant lui et il doit arriver à une position. Mon père et ma mère ne m'ont pas défendu d'aimer M. James ; ils ont, au contraire, encouragé mon amour ; ils avaient vite reconnu les excellentes qualités de M. James Lincoln, qui est ingénieur des mines, et mon père, enchanté de l'avoir pour gendre, avait l'intention de lui confier la direction des filatures. Comme vous le voyez, tout était pour le mieux et j'étais tranquille, heureuse.

—Tout à coup, du jour au lendemain, mon père prétend qu'il a découvert quelque chose qui ne lui permet plus de me donner M. James pour mari. Qu'est-ce qu'il a découvert ? Qu'elles sont les raisons qui le font agir ? Je n'en sais rien. Tout à l'heure j'ai eu un entretien avec lui, je l'ai interrogé ; je voulais savoir. Mais tout ce que j'ai pu lui dire a été inutile. Il se borne à répondre que mon mariage avec James est devenu impossible. Après cela, que puis-je faire ? Il ne me reste qu'à me résigner, à souffrir. Vous comprenez que je ne puis pas entrer en lutte contre mon père. Il me dit de ne plus penser à James, de l'oublier. Comme si c'était possible ! Vous le voyez, mon amie, je ne peux que souffrir. Seulement, je ne souffrirai pas longtemps ; je sens que je mourrai de mon amour.

—Mourir, vous, mourir ! s'écria Mélanie, pressant de nouveau sa fille contre sa poitrine ; mais je ne veux pas que vous mouriez, moi ! Non, non, ma chérie, vous ne mourrez pas, vous vivrez et vous serez heureuse, car vous épouserez M. James Lincoln, j'en fais le serment devant Dieu !

—Mon père ne reviendra pas sur sa résolution.

—Mourir, vous, mourir ! s'écria Mélanie, pressant de nouveau sa fille contre sa poitrine ; mais je ne veux pas que vous mouriez, moi ! Non, non, ma chérie, vous ne mourrez pas, vous vivrez et vous serez heureuse, car vous épouserez M. James Lincoln, j'en fais le serment devant Dieu !

—Mon père ne reviendra pas sur sa résolution.

—C'est ce que nous verrons. S'il le faut, on le forcera à consentir à votre mariage.

—Vous ne connaissiez pas M. de Carmille ; rien au monde ne pourra faire fléchir sa volonté ; je l'ai bien vu, allez.

—Nous verrons, nous verrons ! Ah ! oui, vous rend malheureuse, on vous fait souffrir ! Eh bien qu'on prenne garde à moi ! On ne sait pas de quoi je suis capable !

La physionomie de la jeune femme avait pris une expression terrible et de fauves éclairs sillonnaient son regard. Valentine la considéra pendant un instant avec étonnement, puis ne put s'empêcher de dire :

—Vous prenez mon parti comme si vous étiez ma mère !

Mme Levasseur sursauta, laissa échapper un soupir, sourit et répondit d'une voix douce, pleine de tendresse :

—C'est que j'ai pour vous, mademoiselle, l'affection que doit avoir une mère pour sa fille !

Et, prenant dans ses mains la tête de Valentine, elle couvrit de baisers son front et ses joues.

—Oh ! oui, murmura la jeune fille, je sens que vous m'aimez ! Et c'est parce que je ressemble à votre fille.

—Mademoiselle Valentine, interrompit Mme Levasseur, ne parlons plus de l'enfant que j'ai perdue, mais de vous, qui êtes près de moi et qui me faites oublier tout ce que j'ai souffert. Oh ! oui, je vous aime, et un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, vous en aurez la preuve.

—Mais cette preuve, je l'ai, vous me la donnez.

—Mademoiselle Valentine, répliqua gravement Mme Levasseur, si vous n'aviez que des caresses et des paroles d'amitié à attendre de moi, ce ne serait pas assez. Je dois, je veux défendre votre bonheur. Mademoiselle Valentine, avez-vous confiance en moi ?

—Oui.

—Alors, écoutez-moi.

—Je vous écoute.

—Eh bien, ne vous laissez pas accabler par votre douleur. Je ne vous dis pas, comme M. de Carmille, d'oublier James Lincoln ; je vous dis, au contraire, espérez ! Ah ! votre mariage est devenu impossible, il y a un obstacle ! Eh bien, Valentine, si grand qu'il soit, est obéissant, je le briserai ! Oui, oui, consolez-vous, séchez vos larmes, James Lincoln sera votre époux.

—Je voudrais vous croire, répondit tristement la jeune fille ; mais, hélas ! si mon père n'a pas eu pitié de mon désespoir, c'est que sa résolution est inébranlable.

—Sa résolution, mademoiselle Valentine, on l'attaquera avec de telles armes qu'il faudra bien qu'il se déclare vaincu. Mais c'est assez. Cependant, je vous dis encore une fois : saluez !

La jeune fille sourit à travers ses larmes. Assurément, elle avait le droit de douter du pouvoir de Mme Levasseur en cette circonstance. Il y eut un moment de silence.

—Vous et Mme de Carmille êtes parties samedi soir, reprit Mélanie, où étiez-vous allées ?

—Dans la Haute-Saône, au château des Cormiers.

—M. de Carmille a eu devoir vous éloigner de la Maison-Diane. Et atten-

—C'est ce que nous verrons. S'il le faut, on le forcera à consentir à votre mariage.

—Vous ne connaissiez pas M. de Carmille ; rien au monde ne pourra faire fléchir sa volonté ; je l'ai bien vu, allez.

—Nous verrons, nous verrons ! Ah ! oui, vous rend malheureuse, on vous fait souffrir ! Eh bien qu'on prenne garde à moi ! On ne sait pas de quoi je suis capable !

La physionomie de la jeune femme avait pris une expression terrible et de fauves éclairs sillonnaient son regard. Valentine la considéra pendant un instant avec étonnement, puis ne put s'empêcher de dire :

—Vous prenez mon parti comme si vous étiez ma mère !

Mme Levasseur sursauta, laissa échapper un soupir, sourit et répondit d'une voix douce, pleine de tendresse :

—C'est que j'ai pour vous, mademoiselle, l'affection que doit avoir une mère pour sa fille !

Et, prenant dans ses mains la tête de Valentine, elle couvrit de baisers son front et ses joues.

—Oh ! oui, murmura la jeune fille, je sens que vous m'aimez ! Et c'est parce que je ressemble à votre fille.

—Mademoiselle Valentine, interrompit Mme Levasseur, ne parlons plus de l'enfant que j'ai perdue, mais de vous, qui êtes près de moi et qui me faites oublier tout ce que j'ai souffert. Oh ! oui, je vous aime, et un jour, qui n'est peut-être pas éloigné, vous en aurez la preuve.

—Mais cette preuve, je l'ai, vous me la donnez.

—Mademoiselle Valentine, répliqua gravement Mme Levasseur, si vous n'aviez que des caresses et des paroles d'amitié à attendre de moi, ce ne serait pas assez. Je dois, je veux défendre votre bonheur. Mademoiselle Valentine, avez-vous confiance en moi ?

—Oui.

—Alors, écoutez-moi.

—Je vous écoute.

—Eh bien, ne vous laissez pas accabler par votre douleur. Je ne vous dis pas, comme M. de Carmille, d'oublier James Lincoln ; je vous dis, au contraire, espérez ! Ah ! votre mariage est devenu impossible, il y a un obstacle ! Eh bien, Valentine, si grand qu'il soit, est obéissant, je le briserai ! Oui, oui, consolez-vous, séchez vos larmes, James Lincoln sera votre époux.

—Je voudrais vous croire, répondit tristement la jeune fille ; mais, hélas ! si mon père n'a pas eu pitié de mon désespoir, c'est que sa résolution est inébranlable.

—Sa résolution, mademoiselle Valentine, on l'attaquera avec de telles armes qu'il faudra bien qu'il se déclare vaincu. Mais c'est assez. Cependant, je vous dis encore une fois : saluez !

La jeune fille sourit à travers ses larmes. Assurément, elle avait le droit de douter du pouvoir de Mme Levasseur en cette circonstance. Il y eut un moment de silence.

—Vous et Mme de Carmille êtes parties samedi soir, reprit Mélanie, où étiez-vous allées ?

—Dans la Haute-Saône, au château des Cormiers.

—M. de Carmille a eu devoir vous éloigner de la Maison-Diane. Et atten-

vous verrons. S'il le
a à consentir à votre

maïssas pas M. de Car-
monde ne pourra faire
; je l'ai bien vu, allez.
vous verrons ! Ah ! bon
eureux, on vous fait
ou qu'on prenne garde
ait pas de quoi je suis

de la jeune femme avait
son terrible et de fau-
it son regard. Valentine
ant un instant avec éton-
out l'empêcher de dire :
mon parti comme si

re !
r aurais, laisse échappé
our et répondit d'une
de tendresse ;
pour vous, mademoi-
elle doit avoir une mère

ans ses mains la tête de
ouvrit de baisers son front

murmura la jeune fille, je
n'aimez ! Et c'est parce
à votre fille.

la Valentine, interrompit
ne parlons plus de l'en-
rue, mais de vous, qui
et qui me faites oublier
ouffert. Oh ! oui, je vous
qui n'est peut-être pas
aurez la preuve.

rouvre, je l'ai, vous me le
la Valentine, répliqua

Levasseur, si vous n'a-
vances et des paroles d'a-
de moi, ce ne serait pas
je veux défendre votre
moiselle Valentine, avec
ou moi ?

tez-moi.
ute.

vous laissez pas accabler
ur. Je ne vous dis pas,
armelle, d'oublier James
dis, au contraire, épou-
marriage est devenu
un obstacle ! Eh bien,
d'il soit, cet obstacle
Oui, oui, consolez-vous,
mes, James Lincoln sur-
ra.

vous oseriez, répondit
une fille ; mais, hélas ! si
en pitié du mon déces-
sa résolution est inébran-

on, mademoiselle Valen-
era avec de telles armes
qu'il se déclare vaincu.
Cependant, je vous dis
: espérez !

sourit à travers ses lar-
ent, elle avait le droit de
voir de Mme Levasseur en
ce. Il y eut un moment

ne de Carmelle étes par-
re, reprit Mélanie, où des-
tute-Saône, au château de

meille a eeu devoir vous
Maison-Blanche. Et atten-

daît M. James Lincoln, et il ne voulait
pas que le jeune homme vous trouvât
à la villa. Quelles pouvaient être ses
craintes ? Le dimanche, en effet, M.
James Lincoln s'est présenté à la villa et
a été reçu par M. de Carmelle. Le sa-
vez-vous ?

— Oui, je le sais, soupira Valentine.

— Mais vous ignorez ce qui s'est passé
entre eux.

— Oh ! ce n'est pas à moi que mon père
le dira.

— L'entrevue a dû être extrêmement
pénible. M. James est sorti de la villa en
prole au plus violent désespoir.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, je l'ai vu, courant comme un
feu vers la rivière.

— Mon Dieu !

— Il était facile de deviner son inten-
tion.

— Il voulait mourir ! exclama la jeune
fille en frissonnant.

— Oui, il voulait se donner la mort.
Mais, heureusement, une femme l'avait
suivi.

— Une femme !

— Sa mère, mademoiselle Valentine.

— Mme Lincoln est venue à la Maison-
Blanche ?

— Oui, et sans aucun doute à l'insu de
son fils.

— Vous l'avez vue ?

— Oui, et je peux vous dire que Mme
Lincoln est une noble femme, une mère
admirable dans son amour et son dé-
vouement pour son fils. C'est elle, en
criant : « James ! James ! » qui a arrêté
le malheureux au bord de la Seine et l'a
empêché de s'y précipiter. Alors, M. Le-
vasseur et moi, qui n'étions qu'à une fai-
ble distance, nous avons eu sous les yeux
un tableau des plus touchants : la mère et
le fils dans les bras l'un de l'autre, échan-
geant de longs baisers, pleurant tous deux.
La tête du jeune homme reposait sur le
sein de sa mère, comme en ce mo-
ment la vôtre sur ma poitrine, et douce-
ment, elle essayait les joues et les
yeux de son enfant.

Valentine écoutait haletante, respirant
à peine et comme suspendue aux lèvres
de Mélanie. Celle-ci continua :

— Avec ses baisers et ses paroles douces
et consolantes, Mme Lincoln réussit à cal-
mer le désespoir de son fils.

Elle prit son bras ; ils s'éloignèrent de
la rivière. Mme Lincoln fit monter son
fils dans la voiture qui l'avait amenée. M.
James avait renoncé à la sieste, et ils re-
prirent la route de Troyes où, selon toute
probabilité, ils ont passé la nuit.

— Pauvres James ! murmura la jeune
fille.

Et de gros soupirs s'échappèrent de sa
poitrine gonflée. Alors tout ce qu'une
mère inspire par son cœur peut dire à sa
fille pour la rassurer, apaiser sa douleur,
la consoler, Mélanie le dit à Valentine.

Et, quand la jeune fille la quitta, en l'em-
brassant une dernière fois, elle lui répéta :

— Espérez !

Valentine n'était pas consolée. Mais
quel est le malheureux qui ne sent pas en
lui le besoin d'espérer ! N'a-t-on pas fait
l'espérance une des vertus théologales ?
Un peu d'espérance avait rasséréné l'âme de
la jeune fille.

X

CANONGE ET NANGIS

Mlle Arthémise de Nangis était très en
colère. Pensez donc, elle avait vainement
attendu une petite lettre de M. de Car-
meille. Après les menaces qu'elle avait
faites à Hélène, elle était singulièrement
étonnée. Aussi croyait-elle n'avoir plus à
garder aucune mesure vis-à-vis de gens
qui, décidément, avaient l'air de se mo-
quer d'elle. Le dimanche matin, la vieille
fille se disposait à se rendre à la villa de
la Maison-Blanche, et se disait en grimac-
ant qu'elle y ferait une esclandre dont on
parlerait et dont on se souviendrait, lora-
qu'on vint lui apprendre que, la veille,
Mme de Carmelle et sa fille avaient pris
à la gare de Troyes le train de Belfort.
Qu'est-ce que cela voulait dire ?

En se faisant cette question, Mlle de
Nangis sentit s'apaiser sa fureur. M. de
Carmelle avait un domestique qui, moyen-
nant quelques pièces d'or qu'elle lui met-
tait dans la main, était aussi l'humble ser-
viteur de Mlle de Nangis. Il y aura tou-
jours et partout des valets infidèles, ne
se faisant aucun scrupule de trahir leurs
maîtres.

Dans l'après-midi du dimanche, la
vieille fille reçut de son espion un billet,
qui lui faisait savoir, ce dont on l'avait
informé le matin, que Mme et Mlle de
Carmelle étaient parties le samedi soir,
brusquement, sans avoir dit où elles
allaient. Arthémise devina sans peine
que la mère et la fille avaient dû se ren-
dre aux Cormiers. Mais pour quoi faire ?
La vieille fille fit ses réflexions, ses petits
commentaires plus ou moins favorables
aux deux voyageuses et n'en fut pas plus
avancée.

Mais le lundi soir elle reçut un nouveau
billet de l'espion. Le domestique l'instrui-
sait de ce qui s'était passé à la villa dans
l'après-midi du dimanche, rapportant ce
qu'il avait pu entendre de la conversa-
tion de son maître avec James Lincoln,
et n'oubliant pas de dire que le jeune in-
génieur était désespéré en quittant M. de
Carmelle et qu'il s'était éligé de la
villa pour n'y plus revenir. Mlle Arthé-
mise comprenait enfin pourquoi la mère
et la fille s'étaient rendues aux Cormiers.
Mais elle comprenait plus encore : Il
était de toute évidence que M. de Car-
meille avait fait prendre, à Paris, des
renseignements sur James Lincoln et sa
famille, et avait appris ainsi que ce Ja-
mes Lincoln, à qui il se proposait de don-
ner sa fille, était son propre fils, à lui, et
le frère de Valentine.

Pendant de longs instants, la vieille
fille fut sous le coup d'une joie délirante.
Il est vrai qu'elle n'éprouvait de jouissan-
ce que dans le tourment, la douleur et
l'ébranlement des autres. Comme elle
avait bien fait de se taire et d'attendre !
On ne pouvait pas l'accuser d'avoir
révélé un secret qui touchait à l'hon-
neur d'une famille. D'ailleurs, elle sa-
vait bien que si elle l'eût révélé, ce se-
cret, M. de Carmelle ne lui aurait jamais
pardonné, et que, du coup, elle aurait dé-
truit toutes les espérances du baron de
Canonge. Aussi, était-ce pour cela qu'elle
avait gardé un silence prudent. Assuré-
ment James Lincoln ne pouvait être à
Belfort ; mais, un instant, il avait ébranlé
ses idées aux vaines ambitions, aux con-

voitises de son neveu. Maintenant, le
petit baron regagnait tout le terrain qu'il
avait perdu. La place était libre ; il n'a-
vait plus qu'à se réparer et à vainqueur.
M. de Carmelle ne pouvait qu'être en-
chanté de s'allier aux Nangis et aux
Canonge, et la fière Valentine serait trop
heureuse d'être baronne.

Le soir Mlle Arthémise eut la visite de
M. Antonin. Avant tout, et par-dessus
tout, le baron de Canonge aimait sa chère
personne. Peut-être aimait-il réellement
un peu Valentine, dont la beauté était
assez puissante pour inspirer une passion
violente à tout autre qu'un Narcisse.
Toutefois, il se serait assez facilement
consolé d'avoir un rival préféré, s'il n'y
avait pas eu les millions de M. de Carmel-
le et aussi sa terrible tante, qui entretenait
en lui le feu de l'espérance. Devant Mlle
de Nangis, il jouait le rôle d'un don Qui-
chotte pleurant sa dulcinée et n'espérant
devant elle qu'avec un visage de circons-
tance, ce qui le faisait appeler « chevalier
de la triste figure » par la vieille fille rail-
leuse.

— Eh bien, monsieur mon neveu, di-
ez-moi, savez-vous la grande nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? fit-il, ouvrant de
grands yeux.

— Comment vous ne savez rien ?

— Je sais qu'il y a eu à Troyes, l'avant-
dernière nuit, deux incendies.

Mlle Arthémise haussa les épaules.

— En vérité, répliqua-t-elle, vous ne
vous occupez guère de vos affaires.

— Ma tante, je ne comprends pas...

— Allons noble chevalier de la triste
figure, chassez les soucis de votre front
ténébreux et prenez un air gai, s'il vous
plait. Vous allez offrir des choses qui vous
intéressent et fort réjouissantes. Apprenez
d'abord, comment pouvez-vous ignorer
cela, mon cher baron, apprenez que Mme et
Mlle de Carmelle ont pris le train samedi
soir pour se rendre au château des
Cormiers.

— Avec M. de Carmelle ?

— Seules, Antonin ; M. de Carmelle est
resté à la Maison-Blanche.

— Tiens, c'est drôle !

— Ce n'est pas drôle du tout, monsieur
le baron.

— Mais pour quelle raison ?

— M. de Carmelle a jugé qu'il fallait
absolument que sa fille changeât d'air.

— Est-ce qu'elle était malade ? demanda
naïvement Antonin.

— Oui, très malade.

— Ma tante, vous m'effrayez !

— Parce que vous ne voyez pas plus
loin que le bout de votre nez, mon pauvre
baron. M. de Carmelle avait besoin d'éloi-
gner Valentine de la Maison-Blanche.

— Mais pourquoi ?

— Afin de pouvoir, librement et sans
gêne, procéder à une exécution capitale.

M. de Canonge regarda sa tante avec
ahurissement.

— Monsieur le baron ne comprend pas ?

— Ma foi, non.

— Eh bien, monsieur mon neveu, je
vais vous faire comprendre. Dimanche
dernier, le Parisien s'est présenté à la
villa de la Maison-Blanche ; M. de Car-
meille, en homme qui sait vivre, lui a
donné audience. J'ignore ce qui s'est passé
entre le père de Valentine et l'ingénieur,
je n'étais pas là ; mais, ce que je sais,
c'est que M. de Carmelle a, en bonnes
formes, signifié son congé au Parisien.

Celui-ci s'en est allé l'oreille basse, comme un chien qu'on vient de fouter, et nous ne le reverrons plus ni à la Maison-Blanche, ni à Troyes.

—Pas possible ! exclama M. de Canonge.

—Mon neveu, répliqua aigrement la vieille fille, je vous trouve très irrévérencieux d'oser élever un doute quand votre tante, une Nangis, a parlé.

—Ce que vous me dites est si surprenant.

—Surprenant ou non, cela est. Ah ! ça, baron, prendriez-vous votre tante pour une vieille radoteuse ! Ne vous ai-je pas toujours dit que le James Lincoln, quel horrible nom ! n'était pas à craindre ? Oui, M. de Carmeille lui a déclaré nettement que Valentine n'était pas pour lui, et l'a prié, avec beaucoup de politesse, sans doute, de vouloir bien cesser ses visites désormais inutiles.

—Par exemple, si je m'attendais à cela ! fit M. de Canonge.

—Dans la vie, baron, il faut s'attendre à tout. Enfin nous voilà débarrassés du James Lincoln ; nous ne le verrons plus ni à la Maison-Blanche, ni à Troyes. Mais égayez-vous donc, beau ténébreux. Saperlotte, que vous ressemblez peu à ce baron de Canonge, votre ancêtre, qui fut un des compagnons du roi Henri, le vert-galant, aussi bien à la guerre que dans les aventures d'amour. Ne voyez-vous pas que le dieu et la déesse des tendres amoureux vous protègent et que la belle Valentine est à vous ?

Et Mlle de Nangis tint à son neveu un long discours, afin de lui prouver par A plus B, sans équation algébrique, qu'il pouvait, dès à présent, se considérer comme l'heureux époux de Mlle de Carmeille. Pour complaire à sa tante, dans laquelle, d'ailleurs, il voyait un oracle, Mlle de Canonge se débarrassa de sa tristesse, ce qui ne fut point difficile, et prit un petit air de don Juan dont la vieille demoiselle se déclara ravie. Antonin voulait partir immédiatement pour les Cormiers, tant il lui tardait de tomber à genoux devant sa dame pour lui offrir son cœur et son nom dans un langage galant et fleuri, comme au bon vieux temps de la chevalerie errante. Mais Mlle Arthémise modéra son ardeur en lui disant :

—S'il vous plaît, mon gentil neveu, vous attendrez que la belle Valentine revienne à la Maison-Blanche, et vous voudrez bien ne parler de votre flamme à Mlle de Carmeille que lorsque votre tante vous l'aura permis.

M. de Canonge s'inclina devant la majesté des cinquante-quatre ans de Mlle de Nangis. Le jeudi soir, tante Arthémise fut informée du retour de Mlle de Carmeille et de Valentine à la Maison-Blanche. Elle tressailla d'allégresse.

—Bon, se dit-elle, nous allons voir.

Le vendredi matin, la vieille demoiselle, qui ne voulait pas perdre de temps, déjeuner de bonne heure et, à midi et demie, elle monta dans sa voiture qui la conduisit rapidement à la villa de Carmeille. Ce fut le domestique infidèle qui vint à sa rencontre. Elle commença par lui mettre dans la main deux pièces de vingt francs. C'est à Mlle de Carmeille, d'abord, qu'elle désirait parler. Mais le domestique lui apprit que Mlle de Carmeille était absente pour le moment. Elle était allée faire quelques

visites dans le village. Quant à M. de Carmeille, il venait de partir pour sa filature d'Andilly. Mlle Valentine était seule à la villa et probablement dans sa chambre. La vieille fille parut d'abord vivement contrariée ; elle avait préparé ses discours et était impatiente de juger des effets de son éloquence. Mais une idée lui vint et ses petites yeux étincellèrent.

—Eh bien, dit-elle, en attendant Mme de Carmeille, je causerai avec Mlle Valentine. Vous dites qu'elle est dans sa chambre ?

—Je le crois, mademoiselle.

—Il n'est pas nécessaire de m'annoncer ; je connais la chambre de Mlle Valentine ; je vais surprendre cette chère enfant.

Elle grimpa l'escalier du premier étage. Après le déjeuner, Valentine s'était, en effet, retirée dans sa chambre. Elle avait un peu de migraine. Pensant que personne ne viendrait à l'arranger, elle ne s'était pas enfermée. La tante Arthémise put donc ouvrir la porte et entrer dans la chambre sans s'être donné la peine de frapper.

Valentine était à demi couchée sur une causeuse, tenant sa tête dans ses mains. Sur le tapis du parquet, il y avait un livre qui s'était évidemment échappé de sa main. La jeune fille avait essayé de se distraire par une lecture. A la vue de Mlle de Nangis, Valentine se dressa sur ses jambes, laissant voir en même temps sa surprise et le peu de plaisir que lui causait la visite inattendue de Mlle Arthémise.

Mais celle-ci fit plus attention à la grande pâleur, aux yeux battus et à l'air accablé de la jeune fille. Elle s'empara des deux mains de Valentine, que celle-ci ne lui tendait point, et, la regardant fixement, avec un intérêt réel ou faux :

—Ma chère mignonne, dit-elle, si vous saviez combien je suis contente, heureuse de vous voir ! Mais dites-moi, ma chère Valentine, vous avez l'air un peu souffrante ?

—J'ai su un assez violent mal de tête qui, heureusement, s'est en partie dissipé, répondit la jeune fille.

—Allons, tant mieux, tant mieux. Les maux de tête, la migraine, les névralgies, je connais ça, ce que j'en ai souffert... Que voulez-vous, ma chère enfant, il faut se faire à tout. Si l'on avait que du plaisir en ce monde on ne voudrait jamais s'en aller dans l'autre. Mais ne restez pas debout, cela ne vous vaut rien.

Et elle força pour ainsi dire la jeune fille à se remettre sur la causeuse. Elle-même s'installa dans un fauteuil.

—Je suis venue faire une visite à M. et Mme de Carmeille, reprit-elle ; on m'a appris que votre mère était en promenade et que M. de Carmeille venait de partir pour Andilly. J'étais, je vous l'avoue, fort contrariée d'être si mal arrivée ; mais un de vos serviteurs m'a dit que vous étiez dans votre chambre ; je n'avais plus à me plaindre de ma déconvenue, puisque je trouvais une occasion de causer seule avec vous. Il paraît, mademoiselle Valentine, que vous et votre mère êtes allées au château des Cormiers. J'ai eu connaissance en même temps, hier soir, de votre départ et de votre retour. Vous n'êtes restées là-bas que quatre jours. Vraiment ce n'était pas la peine. Pourtant, le château de Mme de Carmeille est un délicieux séjour où vous avez comme moi, mieux encore qu'ici, des

fleurs, de la verdure, du soleil, de l'ombre, des chants d'oiseaux. Mais je comprends : Mme de Carmeille n'avait qu'à voir sans doute son régisseur et ses fermiers.

—En effet, mademoiselle.

—Ma foi, ma chère Valentine, vous avez bien fait de revenir, car, voyez-vous, je ne pourrais pas être quinze jours privée du plaisir de vous voir, et, si vous étiez restée plus longtemps, je connais un grand garçon qui aurait été capable de vous aller retrouver aux Cormiers.

La jeune fille eut un froncement de sourcils que la tante du baron ne voulut point voir.

—Vous devinez de qui je veux parler, continua-t-elle en souriant ; est-ce qu'un autre que mon cher neveu Antonin pourrait tout abandonner pour vous et vous suivre au bout du monde si vous l'ordonniez ? Ah ! chère mignonne, vous pouvez vous flatter d'avoir inspiré au baron de Canonge un de ces amours profonds, que dis-je, une de ces passions sublimes dont une jeune fille de votre caractère a le droit d'être fière !

—Permettez-moi de vous le dire, mademoiselle, répondit froidement Valentine, vous vous faites l'interprète d'un sentiment qui n'existe pas ou qui, du moins, n'est point tel que vous le dépeignez.

—Comment, vous douteriez de l'amour que mon neveu a pour vous ! s'écria la vieille fille prête à s'emporter ; mais M. de Canonge vous adore à ce point qu'il mourrait, si la bonheur d'être votre mari lui était enlevé !

—M. de Canonge ne sera pas mon mari et ses jours vous seront conservés, répliqua Valentine.

Mlle de Nangis se mordit les lèvres.

XI

UN COUP DE FOUDRE.

L'attitude de Valentine n'était guère encourageante ; mais la tante de M. de Canonge, tenace comme toutes les vieilles filles, n'était pas femme à abandonner une partie, si désespérée qu'elle fût. Après un moment de silence, elle reprit :

—Ma chère Valentine, je ne veux pas prendre au sérieux la réponse que vous venez de me faire. D'ailleurs je n'ai pas à vous cacher dans quel but je suis venue ici aujourd'hui ; je suis envoyée par M. de Canonge, qui m'a confié l'agréable mission de demander votre main à M. et Mme de Carmeille.

—Ah ! fit Valentine avec un accent singulier.

Elle continua, très calme en apparence : —Assurément, mademoiselle, M. de Canonge a le droit de demander ma main à mes parents ; je n'ai pas à m'en préoccuper, attendu que mon père et ma mère ne vous répondront point sans m'avoir consultée. Eh bien, mademoiselle, dès maintenant je vous déclare que, tout en me trouvant honorée de la recherche de M. de Canonge, je ne veux pas me marier.

—Grand Dieu, que dites-vous !

—Je dis, mademoiselle, que je ne veux pas me marier.

—Mais vous n'y pensez pas ! Vous, non pas vous marier ! Allons donc ! Ah ça, est-ce que vous voudriez devenir vieille fille ? Vieille fille ! Ah ! malheureuse, vous ne savez pas ce que c'est que d'être vieille fille ! Je le sais, moi.

Elle p...

ton com...

—Alles...

quand j'

n'est pas

en, comm

slonnéme

non de m

sérieusem

riches co

se marier

filles qui

passé, c'

mari. Ma

sez que

tous les

l'autre. I

et vous r

mes.

—Je su

de Canon

tions à

quand j'

marié, p

—Mado

veux pas

qu'un pré

gentille

soyez fran

—Vous

—Je voi

—Eh t

d'avoir in

ment que

—Hein

—Je di

pas M. d

d'un ton

—Vous

Mlle Arth

exemple,

parle de

mander si

meux pas

confund

c'est don

conté. Sa

selle de

—Non,

—Vous

de votre

—Mado

—Attén

on racon

mais je

lire à l'é

Carmeille,

que vous

jeune hom

sous de la

qui, par

ou moins

s'attendu

On s'éton

et spiritue

prendre s

en elle qu

et se comp

inconsequ

que vous

pour être

il faut que

la tête.

Un écla

jeune fille

jusqu'à

se conten

tre calme

dit d'un

d'ironie;

du soleil, de l'ombre.
Mais je comprends :
n'avait qu'à voir sans,
et ses fermiers.

Mademoiselle Valentine, vous
venez, car, voyez-vous,
ces quinze jours privés
voir, et, si vous étiez
pa, je connais un grand
é capable de vous aller
niers.

ou un froncement de
le du baron ne voulait

le qui je veux parler,
souriant ; est-ce qu'un
neveu Antonin pour-
rait pour vous et vous
monde si vous l'ordon-
nignonne, vous pouvez
inspiré au baron de
amour profonds, que
passions sublimes dont
votre caractère a le droit

de vous le dire, ma-
t froidement Valenti-
l'interprète d'un son-
pas ou qui, du moins,
vous le dépeignez.

sa douteriez de l'amour
pour vous ! s'écria la
s'emporter ; mais M. de
e à ce point qu'il mou-
d'être votre mari lui

je ne sera pas mon mari
seront conservés, répli-

as mordit les lèvres.

XI

DE FROUDE.

Valentine n'était guère
mais la tante de M. de
comme toutes les vieilles
comme à abandonner une
ce qu'elle fût. Après un
e, elle reprit :
Valentine, je ne veux pas
aux la réponse que vous
d. D'ailleurs je n'ai pas à
quel but je suis venue
je suis envoyée par M. de
confié l'agréable mission
me main à M. et Mme de

Valentine avec un accent sin-

très calme en apparence :
mademoiselle, M. de
ait de demander ma main
e n'ai pas à m'en préoc-
uer mon père et ma mère
ront point sans m'avoir
blind, mademoiselle, dès
vous déclare que, tout en
corée de la recherche de
je ne vous pas me marier.
que dites-vous !
emoiselle, que je ne veux

ny pensez pas ! Vous, no-
t Allons donc ! Ah ça est-
riez devenir vieille fille ?
malheureuse, vous ne
c'est que d'être vieille
moi.

Elle poussa un soupir et ajouta d'un
ton comique :

— Allez, si je ne me suis pas mariée
quand j'avais votre âge, et plus tard, ce
n'est pas ma faute. Mais voilà, je n'ai pas
eu, comme vous, le bonheur d'être pas-
sionnément aimée. Mais c'est de vous et
non de mes regrets qu'il s'agit. Parlons
sérieusement : toutes les jeunes filles, les
riches comme les pauvres, ont le désir de
se marier, et, si l'en est qui sont encore
filles quand l'âge d'entrer en ménage est
passé, c'est qu'elles n'ont pas trouvé un
mari. Mademoiselle Valentine, reconnais-
sez que mon neveu convient sous
tous les rapports ; vous êtes faite l'un pour
l'autre. Le baron de Canonge vous adore
et vous rendra la plus heureuse des fem-
mes.

— Je suis convaincue que M. le baron
de Canonge est animé des meilleurs inten-
tions à mon égard, mademoiselle ; mais
quand je vous dis que je ne veux pas me
marier, pourquoi insister !

— Mademoiselle Valentine, ce " je ne
veux pas me marier " n'est en ce moment
qu'un prétexte, à moins que ce ne soit une
gentille coquetterie de jeune fille ; allons,
soyez franche avec moi.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Eh bien, mademoiselle, je regrette
d'avoir inspiré à M. votre neveu un senti-
ment que je ne puis partager.

— Hein, vous dites ?

— Je dis, mademoiselle, que je n'aime
pas M. de Canonge, répondit Valentine
d'un ton bref.

— Vous n'aimez pas Antonin ! exclama
Mlle Arthémise, devenue toute rouge ; par
exemple, j'étais loin de m'attendre à une
pareille déclaration et j'en suis à me de-
mander si je suis bien greillée. Vous n'ai-
mez pas mon neveu, oh bien, vrai, je suis
confondue. Moi qui croyais... Mais alors,
c'est donc sérieux, réel, ce qu'on m'a ra-
conté. Savez-vous ce qu'on dit, mademoi-
selle de Carnelle ?

— Non, et je m'en occupe nullement.

— Vous avez tort quand il s'agit du sein
de votre réputation.

— Mademoiselle...

— Attendez, vous allez voir. Ce que
je raconte, je ne voulais pas y croire,
mais je suis forcée maintenant de me ren-
dre à l'évidence. On dit, mademoiselle de
Carnelle, le bruit en court dans la ville,
que vous vous êtes follement éprise d'un
jeune homme d'une condition fort au-des-
sous de la vôtre, d'une espèce d'intrigant,
qui, par des manœuvres adroites et plus
ou moins correctes, a trouvé le moyen de
s'introduire dans la maison de votre père.
On s'étonne que la belle Valentine, la sage
et spirituelle Valentine, se soit laissée
prendre au piège d'un individu qui ne voit
en elle que les millions de M. de Carnelle
et se compromette ainsi par imprudence,
inconscience ou légèreté. On prétend
que vous êtes une extravagante et que,
pour être si peu soucieuse de votre dignité,
il faut que vous ayez complètement perdu
la tête.

Un éclair rapide sillonna le regard de la
jeune fille. Cependant, après avoir eu
jusqu'à la assez de force sur elle-même pour
se contenir, elle voulut continuer à paraître
calme. Elle haussa les épaules et répon-
dit d'un ton froid et avec une pointe
d'ironie :

— Mon Dieu, mademoiselle, je com-
prend votre dépit et je ne suis pas sur-
prise de votre colère ; vous aviez formé le
projet de me faire épouser M. le baron de
Canonge, votre neveu, et vous ne pouvez
voir sans amertume l'annullement de
votre rêve. Peut-être Mlle de Nangis et
M. de Canonge se consoleraient-ils plus
facilement s'il n'y avait pas les millions de
M. de Carnelle qu'un autre voit en moi.
Votre dépit, mademoiselle, a au moins cela
de bon, qu'il vous fait rentrer dans votre
naturel ! Vous êtes méchante et ne pouvez
paraître bonne sans souffrir, car chez vous
la contrainte est une souffrance. Soyez
done méchante avec moi tout à votre aise,
jetez tout le venin dont votre cœur est
rempli. Je ne crains pas vos morsures.

Mlle Arthémise eut un grincement de
dents.

— Comme voilà bien les paroles d'une
orgueilleuse, répliqua-t-elle, ne laissant
voir sa fureur que dans ses yeux ; vous ne
vous souvenez pas de l'affection que je
vous ai toujours témoignée depuis que vous
êtes au monde, et vous ne trouvez mé-
chante parce que, ayant plus que vous-
même le souci de vos intérêts, de votre
réputation, de votre honneur, je me per-
met, en vieille amie, de vous donner un
avertissement. Si je n'avais pas pour vous
une grande amitié, je ne me ferais pas
l'écho de ce que l'on dit. Du reste, ce que
disent les gens, qui s'occupent trop des
choses qui ne sont pas les leurs, n'est
point ce que je pense, moi. Il est possible
qu'à un moment vous ayez eu du goût
pour M. James Lincoln, qui est assez bien
de sa personne ; mais, intelligente et
sérieuse comme vous l'êtes, sachant ce que
vous devez à vos parents et à vous-même,
vous avez vu à quelle distance ce jeune
homme se trouve de vous et avez compris
que vous ne pouviez pas être sa femme.

— Eh bien, mademoiselle, malgré cette
intelligence et ce caractère sérieux dont
vous voulez bien me gratifier, je n'ai pas
du tout compris cela ; je l'ai si peu compris
que si je ne suis pas la femme de M. James
Lincoln, je ne serai jamais la femme d'un
autre.

— Dieu, qu'est-ce que j'entends exclama
la vieille fille, levant ses yeux et ses mains
vers le ciel.

Valentine s'était dressée debout. Elle
continua :

— Vous pourriez dire à vos amis et con-
naissances que je suis réellement une
extravagante, que j'ai complètement
perdu la tête. Oui, mademoiselle, oui,
j'aime James Lincoln.

Mlle de Nangis prit un air effaré et jeta
autour d'elle un regard rapide.

— Oh ! fit-elle, si l'on vous entendait.

— Je ne rougis pas de mon amour,
répliqua la jeune fille avec fierté ; j'aime
James Lincoln et je voudrais pouvoir la
crier si haut et de telle sorte que tout le
monde m'entendît.

— Malheureuse, mais taisez-vous donc !
C'est épouvantable ce que vous dites.
Tenez, vous êtes dans un état d'exaltation
qui mérite toute ma pitié.

— Votre pitié, mademoiselle de Nangis,
gardez-la pour ceux qui la réclament.

— Hélas ! ma pauvre Valentine, nul n'en
a besoin plus que vous en ce moment. Je
m'explique pourquoi vous venez de parler
ainsi, je comprends tout. Pauvre chère
enfant, vous ne savez pas la chose terrible ;

ou ne vous a pas dit, on a cru devoir vous
cacher. Eh bien, votre père a eu tort.

Valentine, stupéfié, regardait la vieille
fille avec une sorte de terreur.

— Osi, continua Mlle de Nangis, les
yeux fixés sur le visage de la malheureuse
enfant qu'elle se disposait à torturer, M.
de Carnelle a eu tort de ne pas vous faire
connaître toute la vérité, si pénible qu'il
eût été pour lui de vous faire cette révé-
lation. Ainsi votre père congédie M. James
Lincoln, il vous déclare que d'après cer-
tains renseignements qui lui ont été donnés,
vous ne pouvez pas épouser ce jeune
homme ; il ne manque pas de vous
dire, sans doute, qu'entre vous et M.
James Lincoln il y a un de ces obsta-
cles que rien ne peut briser, et il vous
laisse ignorer de quelle nature est cet
obstacle ! Encore une fois il a eu tort.
Il fait prendre le mal à sa racine et
avoir lui appliquer le remède néces-
saire. Quoi, vous ne pouvez pas épouser
M. James Lincoln, vous n'avez pas le
droit de l'aimer, comme vous l'aimez,
et l'on ne vous dit pas pourquoi !
Voyons, ma chère Valentine, est-ce que
vous n'avez pas un peu deviné ?

— Je n'ai rien deviné.

— Vrai, vous ne voyez pas quel peut
être cet empêchement dont vous a parlé
votre père ?

— Est-ce que mademoiselle de Nangis,
plus perspicace que moi, le connaîtrait
cet empêchement ?

— Si je le connais ! Il y a longtemps
que je sais qu'une union entre vous et
M. James Lincoln était impossible. Votre
père ne se doutait de rien, lui ; je
pouvais l'éclairer, je ne l'ai pas fait ; il
s'agissait d'une chose si délicate.

— Enfin, mademoiselle, dit Valentine
d'une voix frémissante, vous connaissez
l'obstacle qui existe entre M. James
Lincoln et moi ; sachant combien est
grande votre charité pour autrui, j'es-
père que vous allez me faire cette révé-
lation terrible devant laquelle mon père
a reculé.

La vieille fille reçut ce coup de boutoir
sans sourciller.

— Eh bien, oui, répondit-elle, dans l'in-
térêt de votre tranquillité, de votre repos,
de votre raison, je serai pour vous à ce
point charitable.

— Parlez donc, mademoiselle, j'attends.

La tante d'Antonin resta un instant
pensive, la main sur le front.

— Eh bien, mademoiselle, qu'attendez-
vous ? demanda Valentine en proie à une
impatience fiévreuse.

— C'est que je ne peux pas vous dire
cela brutalement.

— Je vous excuse d'avance des précau-
tions que vous n'aurez pas prises.

— Apprenez donc, mademoiselle Valen-
tine, que M. de Carnelle, votre père,
avant son mariage avec votre mère, était
veuf et avait un fils, chose qu'il n'a jamais
déclarée. Votre mère l'a au plus tard et
elle pardonna M. de Carnelle. L'enfant
fut confié à Léontine Déprey qui depuis à
toujours passé pour sa mère, James aussi
le croit. Léontine avait quitté Paris, la
France, pour aller chercher fortune en
Amérique. Elle la trouva, en effet, sous
la forme d'un Américain déjà d'un certain
âge qui, épris de sa beauté, lui offrit son
nom et qu'elle épousa en lui faisant adop-
ter un enfant qu'elle avait, un fils qui

pouvait avoir alors quatorze ans. L'Américain ramena Léontine Dupré à Paris, où ils se fixèrent, et le jeune garçon, qui portait maintenant le nom du mari de sa mère, fit d'assez brillantes études, puis que, quelques années plus tard, il fut reçu ingénieur des mines.

Valentine ne faisait plus un mouvement ; elle était comme pétrifiée. Peut-être n'aurait elle pas eu la force de pousser un cri. Enfin, les yeux de son esprit s'ouvraient ; elle comprenait. Ce secret qu'elle avait tant cherché à pénétrer, ce secret terrible lui était révélé. Ce qui se passait en elle était affreux. La vieille fille tenait la malheureuse enfant sous son regard méchant, afin de bien juger de l'effet produit par ses paroles. L'expression de sa physionomie révélait son horrible contentement.

—Maintenant, ma chère Valentine, respect-elle, feignant une grande émotion, est-il utile de vous dire que l'Américain qui a épousé Léontine Dupré un nommé Lincoln et que le jeune ingénieur des mines est le fils de M. de Carmelle ?

La poitrine de la jeune fille se souleva violemment ; mais elle resta à la même place, comme clouée au parquet, droite, muette, sans voix, les yeux démesurément ouverts, les bras ballants.

—Valentine, Valentine, mais dites donc quelque chose, s'écria Arthémise, trouvant étrange l'immobilité de la jeune fille.

Celle-ci n'eut pas l'air d'avoir entendu.

—Mademoiselle Valentine, de grâce, parlez-moi.

Même immobilité, même silence. Cette fois, la vieille fille eut peur. Elle se hâta de gagner la porte et, un instant après, se gardant bien d'attendre Mme de Carmelle, elle monta précipitamment dans sa voiture afin de s'éloigner au plus vite d'une maison où une fois de plus elle venait d'apporter le trouble, la désolation. Quand, un quart d'heure après, Mme de Carmelle rentra, elle demanda où était sa fille. On lui répondit :

—Dans sa chambre.

Elle s'y rendit aussitôt et trouva Valentine étendue sur le parquet, ne donnant plus signe de vie.

XII

JOUES SOMBRES.

On était dans une grande tristesse à la villa de Carmelle. On n'avait point caché à Mme de Carmelle que Mlle de Nangis était venue en son absence et, qu'après avoir causé pendant une demi-heure avec Mlle Valentine, elle était partie avec une grande précipitation. C'était donc à la vieille fille qu'il fallait attribuer l'évanouissement de Valentine et l'état déplorable dans lequel elle s'était trouvée, quand, après tous les soins qui lui furent prodigués, on parvint à la rappeler à la vie.

—Ainsi, se disait Mme de Carmelle avec douleur, il faut que cette méchante fille s'attaque maintenant à notre pauvre enfant. Ce n'est pas assez qu'elle me fasse souffrir, qu'elle m'irrite par une profonde terreur, qui ne me laisse pas un instant de repos, il faut à sa méchanceté, à sa haine, une seconde victime. Mon Dieu mais qu'a-t-elle donc pu dire à Valentine ?

Mme de Carmelle craignait que Mlle de Nangis ne connût le terrible secret de

la naissance de Valentine. De là, venaient ses plus cruelles angoisses. Quand, le soir, M. de Carmelle revint d'Andilly, Valentine était couchée. On lui dit que la jeune fille s'était trouvée un peu indisposée, mais on ne lui parla point de la visite de Mlle de Nangis. Louise passa la nuit près de sa jeune maîtresse, et ne parvint à s'endormir qu'à une heure très avancée. A huit heures du matin, Mme de Carmelle vint prendre la place de la gouvernante au chevet de la jeune fille, qui venait de se réveiller après avoir dormi pendant trois heures.

—Je me sens beaucoup mieux, ce ne sera rien, dit-elle à sa mère, voulant la rassurer.

Mais sa pâleur, son air décoloré et l'éclat févreux de son regard semblaient démentir ses paroles.

—Valentine, dit Hélène, veux-tu répondre à quelques questions que je désire t'adresser ?

—Oui, ma mère.

—Hier, en mon absence, Mlle de Nangis est venue à la Maison-Blanche ; elle est restée dans ta chambre et a causé avec toi.

—C'est vrai, ma mère.

—Mlle de Nangis n'a pas attendu mon retour ; aussitôt qu'elle a causé avec toi, elle est rentrée dans sa voiture. C'est à croire qu'elle n'était venue à la villa que pour ce voir.

—Elle ne savait pas que vous et moi n'étiez pas seuls, et qu'elle n'aurait pu s'arracher de son cœur son amour pour son frère !

—C'est juste ; mais on lui a dit que j'allais rentrer, pourquoi n'a-t-elle pas attendu ?

—Je ne sais pas.

—Comment t'a-t-elle quittée ?

—Je ne me souviens pas.

—Est-ce que tu t'es évanouie en sa présence ?

—Non, elle n'était plus dans ma chambre lorsque je suis tombée sans connaissance.

—Je comprends : ce sont les paroles de Mlle de Nangis qui t'ont causé une révolution. Valentine, que t'a-t-elle dit, cette misérable vieille fille ?

—Chère mère, elle m'a dit tant de choses, que je serais fort embarrassée s'il me fallait les répéter. D'ailleurs, j'avais la tête malade et je l'écoutais sans l'entendre.

—Valentine, mon enfant, ne me cache rien.

—Mais, je n'ai rien à vous cacher, chère mère.

—Ton évanouissement a eu une cause ?

—Oh ! il faut si peut de chose, parfois, pour déterminer une syncope.

—Valentine, avoue-le, Mlle de Nangis t'a parlé de moi.

—Mais non, ma mère, elle ne m'a point parlé de vous.

Mme de Carmelle poussa un soupir de soulagement.

—Et de ton père ? fit-elle.

—Pas plus de mon père que de vous, chère mère ; mais beaucoup de M. de Canonge, beaucoup plus que je ne l'aurais voulu.

—Ah !

—Elle a appris, je ne sais comment, que mon mariage avec M. James Lincoln est rompu ; elle ne m'a pas caché la joie qu'elle en éprouvait et elle s'est mise à

me faire les éloges de son neveu, à me tourner de toutes les manières, disant que M. de Canonge était le seul homme qui puisse être mon mari. A la fin, poussée à bout, hors de moi, je lui déclarai que je n'aimais pas M. de Canonge, que j'aimais mieux mourir que de l'épouser ; que, d'ailleurs, je ne me marierais jamais et que je la priais de me laisser tranquille. Là-dessus, je ne sais plus ce qu'elle me répondit. Elle se retira furieuse, mais je me suis évanouie.

Ne pouvant soupçonner que Valentine lui eût caché la vérité, Mme de Carmelle se sentit un peu tranquillisée. Toutefois, elle se disait :

—Mlle de Nangis sait quelque chose. Mais quoi ?

On comprend que Valentine, pleine de respect pour son père et sa mère, ait pris la résolution de leur cacher qu'elle savait que James était le fils de M. de Carmelle. Mme Levasseur lui avait dit : Espérez ! Elle ignorait ce que son oncle du chalet de bois pouvait faire pour elle ; mais Mélanie lui avait parlé avec une telle conviction, une telle force, qu'elle avait partagé sa confiance. Et, pendant vingt-quatre heures, c'est à dire jusqu'au moment où Mlle de Nangis lui avait révélé le terrible secret, elle s'était remise à espérer. Maintenant c'était fini. Plus d'espoir ! Elle ne pouvait plus penser à James sans être criminelle. Et elle l'aimait, elle l'aimait ! Et elle sentait bien, hélas ! qu'elle ne pourrait jamais arracher de son cœur son amour pour son frère !

—Malheureuse, malheureuse, que vais-je devenir ! s'écriait-elle.

Dans les jours qui suivirent, sa tristesse prit un caractère tout à fait alarmant. La tête inclinée, mélancolique, songeuse, il semblait qu'elle fût constamment absorbée dans un rêve. On la voyait languissante, pareille à une plante qui se meurt parce qu'il lui manque l'air et le soleil. Elle cherchait la solitude et passait de longues heures dans sa chambre. Parfois debout, devant sa fenêtre, elle restait longtemps immobile, le regard perdu dans l'infini. Où allait sa pensée ?

La pauvre enfant ne cherchait pas dans l'avenir ; elle n'avait plus rien à lui demander. Comme si elle eût le dégoût des choses de la vie, elle ne s'occupait plus d'elle-même. Elle ne touchait plus à son piano ; une aquarelle, qu'elle avait commencée, restait sur le chevalet à l'état d'ébauche. Elle ne sortait plus. Les promenades qui, avant, lui étaient si agréables, n'avaient plus aucun attrait pour elle. Elle oubliait les malheurs, les affliges, les maux de la vie qu'elle avait l'habitude de vivre. Hélas ! la pauvre Valentine était plus à plaindre qu'eux. Si Mme de Carmelle lui disait :

—Valentine, je vais au village, viens avec moi.

Elle répondait :

—Je suis fatiguée, je n'ai rien de jambes, je préfère rester.

Elle disait la même chose à M. de Carmelle quand celui-ci lui avait demandé de faire une petite promenade à cheval ou en voiture. Elle n'avait plus le désir d'aller où elle ne se sentait en sécurité ; on ne la voyait que trop et elle craignait qu'elle ne tombât sérieusement malade. Elle pensait souvent aux hôtes du chalet de bois ; elle aurait voulu sortir pour aller voir Mme Levasseur ; mais elle n'avait pas le

courage. Dire ? Il faut être libre pour être libre avec elle.

Valentine domestique jeune amie quand il n'y a pas son père et chez elle la

Du reste, se plaint de ce de chasser sa

Comme n'aurait pas le

seule, elle n'est il y avait la

la voyaient table, il était

de Carmelle pour la faire de dire qu'il

la villa ? Les deux, M. de

douleur d'âme sienne et ce

Ces trois ment et le horrible

la femme et ses

ses douleurs

père mourir

elle se cor

sait son ma

triste entière

faire pour

de rombre

sa fille. Il

et on attend

un beau lit

A n'im

faute distra

comme elle

sombres pe

Il sentait

sans d'effroi

de la Mlle

beaucoup e

qui occup

jeune fille,

plus tôt po

petites jou

que Valent

Mais comm

des flutur

d'avoir été

faire part

de sa fille.

La triste

viteurs. C

plus à l'offi

maison du

domestique

eux. Sans

vail. Sou

parole, il

tête, ayant

Qu'est

Un soir,

avaient de

Valentine.

gagement,

détails, d'u

par les ouv

neur d'un

femme, qu

noces d'or,

ans et se

étaient déj

son neveu, à me tourmenter, disant que le seul homme qui m'aime, c'est toi. A la fin, poussée par lui, j'ai déclaré que je n'étais pas mariée, que j'étais libre, que j'étais prête à l'épouser ; que, mariée, j'aurais pu me laisser aller à une plus grande liberté ; que, si tu étais marié, tu serais furieux, moi, je serais triste. Valentine, qui était assise à côté de moi, me regarda avec une expression de surprise et de pitié. Elle me dit : « Tu es si jeune, si belle, si pleine de vie, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. »

Valentine, pleine de pitié et de compassion, prit la parole et dit : « Tu es si jeune, si belle, si pleine de vie, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. »

Valentine, pleine de pitié et de compassion, prit la parole et dit : « Tu es si jeune, si belle, si pleine de vie, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. »

Valentine, pleine de pitié et de compassion, prit la parole et dit : « Tu es si jeune, si belle, si pleine de vie, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. Tu es si heureuse, si aimée, si aimante, que tu ne devrais pas te laisser aller à de telles pensées. »

courage. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu lui dire ? Il fallait que Mme de Carmelle prit son bras et la forçât pour ainsi dire à faire avec elle un tour de promenade dans le jardin de la villa.

Valentine n'adressait plus la parole aux domestiques ni à Louise, ni même à sa jeune amie Rosette, et c'est à peine si, quand ils lui parlaient, elle répondait à son père et à sa mère. Il semblait que chez elle la pensée fût toujours absente. Du reste, elle ne faisait entendre aucune plainte, et si elle pleurait elle avait soin de cacher ses larmes.

Comme nous l'avons dit, aimant à être seule, elle s'isolait le plus qu'elle pouvait, et il y avait des jours où les serviteurs ne la voyaient qu'aux heures de repas. A table, il était nécessaire, souvent, que M. de Carmelle employât sa douce autorité pour la faire manger un peu. Est-il besoin de dire qu'on ne recevait plus personne à la villa ? Les invitations étaient suspendues. M. de Carmelle avait à cacher la douleur de sa fille, qui était assise à sa droite et celle de sa femme.

Ces trois personnes souffraient également et le mal chez l'une n'était pas moins horrible que chez les autres. Comme sa femme et sa fille, M. de Carmelle avait ses douloureuses pensées. Le malheureux père mûrissait sa destinée. Il voyait sa fille se consumer lentement ; il connaissait son mal, ou plutôt croyait le connaître entièrement, et il ne pouvait rien faire pour le guérir. Quel supplice ! Pas de remède à ce mal qui menaçait de tuer sa fille. Il fallait tout attendre du temps et on attendait, voir souffrir la pauvre enfant, et peut-être la voir mourir comme un beau lis détaché de sa tige.

— A n'importe quel prix, se disait-il, il faut distraire Valentine et l'empêcher, comme elle le fait de s'absorber dans ses sombres pensées.

Il sentait qu'il était absolument nécessaire d'éloigner la jeune fille de Troyes et de la Maison-Blanche. Comme il pouvait beaucoup espérer d'un voyage intéressant qui occuperait l'esprit et la pensée de la jeune fille, il décida qu'elle partirait le plus tôt possible, et qu'ils visiteraient, pendant quelques jours, l'Espagne et le Portugal, que Valentine ne connaissait pas encore. Mais comme il ne pouvait guère s'éloigner des filatures avant deux semaines, il crut devoir attendre quelques jours avant de faire part de son projet à sa femme et à sa fille.

La tristesse des maîtres gagnait les serviteurs. On ne riait ni on ne chantait plus à l'office. La villa était devenue la maison du silence. On aurait dit que les domestiques n'osaient plus causer entre eux. Sans bruit, chacun faisait son travail. Souvent, au lieu de s'adresser la parole, ils se regardaient en secouant la tête, ayant l'air de se demander :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Un soir, M. et Mme de Carmelle essayaient de faire diversion aux pensées de Valentine. M. de Carmelle parla longuement, et dans ses plus intéressants détails, d'une fête donnée le matin même par les ouvriers de la filature en l'honneur d'un de leurs camarades et d'une femme, qui venaient de célébrer leurs noces d'or. Le mari avait soixante-deux ans et sa femme soixante-huit. Tous deux étaient déjà dans les ateliers de la filature

lorsqu'ils s'étaient mariés. Depuis plusieurs années, ils jouissaient de leur pension de retraite et, cependant, ils continuaient à travailler, afin, disaient-ils, d'être constamment avec leurs quatre enfants, comme eux ouvriers de la filature. M. de Carmelle ayant cessé de parler, Valentine se mit tout à coup à genoux devant lui.

— Mon père, dit-elle, à vous et à maman j'ai une grâce à demander.

M. de Carmelle devina la pensée de la jeune fille et son cœur se serra.

— Valentine, répondit-il, je t'en prie, ne demande pas une chose que nous ne pourrions t'accorder.

— Cher père, depuis notre conversation de l'autre jour, j'ai beaucoup réfléchi ; j'ai enfin compris que je ne devais plus penser à M. James Lincoln et j'ai pris la ferme résolution de faire tout ce qui dépendrait de moi pour l'oublier.

— Chère, chère enfant ! murmura M. de Carmelle.

— Mais, continua la jeune fille, je ne puis avoir la force nécessaire qu'en la cherchant dans la retraite et un profond recueillement. Je me sens maintenant complètement détachée du monde et je désire me consacrer à Dieu. Cher père, chère mère, ajoutez-les, joignez les vôtres, permettez-moi de me retirer dans un cloître.

A ces paroles, Mme de Carmelle fondit en larmes. Le mari passa à plusieurs reprises sa main sur son front et répondit d'une voix oppressée :

— Ma fille, mon enfant, nous ne consentirons jamais à ce que tu t'éloignes de nous.

Et, comme la pauvre enfant courbait la tête, il la força à se relever et l'assit sur ses genoux.

— Tu souffres, continuas-t-il ; mais ta mère et moi nous souffrons aussi et autant que toi. Souffrons donc ensemble, comptant l'un sur les autres pour nous aider à supporter notre peine, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous délivrer de nos douleurs. Tu voudrais nous quitter. Ah ! Valentine, demande-toi ce que nous deviendrions sans toi. Si nous ne t'avions plus, est-ce qu'il nous serait possible de vivre ? Sache-le bien, mon enfant, si tu nous quittes, ce serait nous condamner à mourir ! D'ailleurs, est-ce que Dieu songe à t'appeler à le servir, après t'avoir donné à nous pour que nous t'aimions ? Tu es l'intelligence, la grâce, la beauté, toutes les précieuses qualités de la femme, et tu voudrais échapper tout cela entre les murailles hautes, froides et sombres d'un cloître ? Tu voudrais t'enfermer vivante dans un tombeau !

— Jamais ! s'écria Mme de Carmelle. Elle se leva, prit la jeune fille dans ses bras et, l'embrassant avec transport :

— Non, reprit-elle, non, Valentine nous aime, elle ne nous abandonnera point.

— Ma fille, dit M. de Carmelle d'un ton grave, réponds à ta mère.

— Je ne vous quitterai pas ! s'écria Valentine.

Et elle éclata en sanglots.

Après avoir été quatre jours sans voir sa fille, Mme Levasseur, qui avait été d'abord étonnée, se sentit prise par une vive inquiétude. Que se passait-il donc à la villa ? Déjà elle avait formé le projet de voir M. de Carmelle et de plaider en faveur

de sa fille. Toutefois, avant de faire cette démarche, à laquelle elle était résolue, mais qui pouvait encore, selon la tournure que prendrait l'entretien, de très graves conséquences, elle désirait revoir la jeune fille, afin de savoir dans quelles dispositions se trouvait maintenant M. de Carmelle. Mais vainement elle quêtait sur la route, dans l'avenue des Tilleuls et autour de l'habitation, Valentine ne se montrait point.

Convaincue que la jeune fille ne sortait plus de la villa, ce qui était si complètement en dehors de ses habitudes, Mme Levasseur en conclut que Valentine devait être assez sérieusement indisposée, peut-être même malade. Elle passa huit jours dans une anxiété affreuse et sans cesse de rôder aux alentours de la villa, espérant toujours que, tout à coup, elle allait voir apparaître la jeune fille. Chaque jour elle rencontrait un ou deux domestiques, après lesquels elle aurait pu s'informer ; mais il lui répugnait de les questionner. Elle avait vu plusieurs fois M. de Carmelle, dont l'air soucieux n'annonçait rien de bon. Elle avait même remarqué qu'il vieillissait à vue d'œil. Toutefois elle parvenait à se tranquilliser un peu en se disant que rien n'indiquait qu'il y eût quelconque mal de maladie dans la maison.

Si seulement elle avait pu voir Rosette. Mais c'était comme un fait exprès, la fille du jardinier ne se montrait pas plus que Valentine. Et M. de Carmelle n'avait pas plus sonner à la grille de la villa pour y entrer, qu'à la porte du jardin pour demander à parler à Rosette. Cependant le soir du huitième jour, comme elle se disposait à regagner le chalet, elle vit s'ouvrir la porte du jardin et parut Rosette. Elle eut peine à retenir un cri de joie.

— Ah ! madame, c'est vous ! fit la jeune fille accourant près de Mme Levasseur.

— Ma chère Rosette, je suis bien contente de vous voir.

— Moi aussi, madame ; j'allais justement chez vous.

— Ah !

— J'ai une lettre à vous remettre.

— Une lettre de...

— Oui, de mademoiselle.

Et Rosette tira la missive de son corsage.

M. de Carmelle s'empara vivement, et, quand elles se furent assez éloignées de la villa, Mme Levasseur déchira l'enveloppe et lut avidement ce qui suit :

« Je n'oublie pas mes bons amis du chalet du bois. Si je ne suis pas si sage, vous pourriez me pardonner, c'est que je ne suis plus en moi ni force ni courage. Je ne suis plus, tellement je crains de laisser voir mes larmes, de montrer que je souffre et suis malheureuse. Vous connaissez ma peine, ma bonne amie, et, faut-il vous le dire, j'ai éprouvé une sorte de satisfaction à pleurer près de vous. Il me semble que vous aviez fait pénétrer en moi ; il était bien faible, mais c'était de l'espoir. Maintenant, je n'en ai plus. Je ne dois plus penser à James Lincoln. Ah ! je voudrais bien pouvoir ne plus l'aimer, comme je l'aime ! Mais je ne peux pas, je ne peux pas ! Je voudrais quitter le monde tout à fait, entrer dans un cloître.

tro ; c'était épargner à mon père et à ma mère le chagrin de me voir souffrir ; mais ils ne veulent pas que je m'éloigne d'eux, ils m'aiment, je ne les abandonnerai pas ; je dois cela à leur tendresse. Hélas ! ce n'est point leur faute si je suis malheureuse ! Ah ! ma bonne amie, regrettez-moi, s'il se peut, que votre chère fille n'ait pas vécu, si sa destinée devait être aussi cruelle que la mienne. Plaignez votre pauvre amie.

"VALENTINE"

Mme Levasseur avait achevé de lire à travers ses larmes. Elle essaya vivement ses yeux.

— Est-ce Mlle Valentine qui vous a remis cette lettre ? demanda-t-elle à Rosette.

— Oui, madame, c'est elle.

— Dans le jardin ?

— Oui, dans le jardin où elle est venue me trouver.

— Alors elle n'est point malade comme je le craignais.

— Mademoiselle n'est pas malade ; mais on voit bien qu'elle a quelque chose, qu'elle souffre. Elle est si triste, si pâle. Elle ne rit plus, ne joue plus du piano, ne chante plus. Oh ! elle n'est plus du tout la même. Elle marche comme si, ayant fait un long chemin, elle avait les jambes brisées. Quand elle descend au jardin, seule ou avec Mme de Carmeille, pour faire une courte promenade, elle ne jette même plus les yeux sur les jolies fleurs qu'elle aimait tant. A la villa tout le monde est bien triste, allez, madame.

— Je le comprends, Rosette. Et à quoi attribuez-vous l'état dans lequel se trouve Mlle Valentine ?

— On dit, mais pas trop haut, que c'est parce que M. de Carmeille ne veut pas qu'elle se marie avec M. James Lincoln, et voyez-vous, je crois bien que c'est la vérité.

— Rosette, puisque vous avez fait votre commission, il n'est plus nécessaire que vous aillez jusqu'au chalet. Vous allez retourner près de votre mère.

— Oui, madame.

— Verrez-vous ce soir mademoiselle Valentine ?

— Oh ! Je ne pense pas.

— Enfin, n'importe : quand vous la verrez vous lui direz que vous m'avez remis sa lettre et que j'ai été très contente d'avoir de ses nouvelles. Vous lui direz encore, rappelez-vous bien mes paroles, que je pense constamment à elle, que je lui recommande de ne pas perdre courage et qu'elle doit toujours espérer.

— J'ai bonne mémoire, madame ; soyez tranquille, je lui dirai bien cela.

Mme Levasseur embrassa Rosette et la fillette s'éloigna en courant.

— Non, non, se disait Mélanie, marchant d'un pas rapide vers le chalet, je ne laisserai pas ainsi souffrir mon enfant sans rien faire pour elle. Sur qui donc peut-elle compter, si ce n'est sur sa mère ? Si elle eût toujours été heureuse, toujours je serais restée dans l'ombre. Maintenant je suis décidée à tout. Je veux que le bonheur soit rendu à ma fille. Quel qu'il puisse arriver, pas plus tard que demain je verrai M. de Carmeille.

XIII

LE SECRET RÉVÉLÉ.

Le lendemain était un dimanche. Or, les dimanches et jours de fête, M. de Carmeille ne sortait jamais. Nous savons qu'il avait l'habitude de se lever de bonne heure. Après avoir travaillé pendant deux heures dans son cabinet, il s'était rendu au jardin et s'entretenait avec le jardinier, lui donnant divers ordres au sujet de travaux à exécuter. Il s'agissait de détourner l'eau d'une source et de lui faire alimenter une rivière anglaise qu'il voulait voir serpenter à travers une pelouse et former des îlots au milieu desquels se trouvaient des bouquets d'arbres et d'arbutus. C'était une surprise qu'il voulait faire à Valentine à leur retour du voyage qu'il avait projeté. Il ne savait quoi imaginer pour distraire et intéresser la pauvre jeune fille.

Il pouvait être neuf heures lorsqu'on vint l'avertir que Mme Levasseur demandait à lui parler. M. de Carmeille avait peut-être entendu prononcer plusieurs fois ce nom de Levasseur ; mais il pensait si peu aux hôtes du chalet du bois qu'il se demanda, cherchant dans sa mémoire, ce que pouvait être cette Mme Levasseur. Mais comme il ne refusait jamais de recevoir ceux qui venaient à lui, qu'il les connaît ou non, il dit au domestique :

— Vous ferez entrer cette dame dans mon cabinet et lui direz que je vais être à elle dans un instant.

Il donna rapidement quelques dernières explications au jardinier et le quitta pour rejoindre la visiteuse. A cette heure assez matinale, même à la campagne, Mme de Carmeille était encore dans sa chambre. Quant à Valentine, qu'elle fût habillée ou non, elle ne descendait plus avant l'heure du déjeuner. M. de Carmeille ne reconnut pas tout d'abord dans la visiteuse la dame qu'il avait souvent rencontrée dans ses promenades avec Valentine. Néanmoins, il remarqua qu'elle était fort élégamment mise, qu'elle était encore jeune et jolie et ne manquait point d'une certaine distinction. Après avoir rendu à Mélanie son salut, il lui indiqua de la main un fauteuil et s'assit en face d'elle.

— Madame, dit-il, vous paraissiez très émue.

— C'est vrai, monsieur, car ce n'est pas sans appréhension que je suis venue vous trouver.

— Pourtant, madame, on a dû vous dire que j'étais toujours disposé à être favorable aux personnes qui s'adressent à moi.

— Oh ! oui, je sais que M. de Carmeille est un homme de grand cœur ; cependant je craignais de ne pas jurer près de lui de la même faveur que les autres.

— Veuillez donc, madame, me faire connaître l'objet de votre visite.

— Je vois, monsieur, que vous ne me reconnaissez pas ; pourtant ce n'est pas aujourd'hui la première fois que vous me voyez.

M. de Carmeille regarda alors attentivement Mme Levasseur, répondit-il, maintenant je vous reconnais ; c'est vous qui habitez, en ce moment, dans l'ancienne maison du garde.

— Oui, monsieur, je suis Mme Levas-

— Je me rappelle aussi votre nom, madame.

— Je vois que M. de Carmeille est surpris de ma visite.

— En effet, madame et je me demande...

— Je vais augmenter votre surprise, monsieur, en vous disant que j'ai pour Mlle Valentine, votre fille, une affection telle qu'elle peut me conduire à des actes de folie. Enfin, monsieur, c'est poussée par mon affection pour Mlle de Carmeille que je viens trouver son père.

— Mais, madame, répliqua le fils aîné qui n'en pouvait croire ses oreilles, ce n'est plus de la surprise, mais de la stupefaction que me causent vos paroles.

— Monsieur de Carmeille, je n'ai pas un espion dans votre maison et cependant je sais ce qui s'y passe ; mademoiselle Valentine souffre, elle est malheureuse ; elle se meurt d'un mal que vous connaissez et que vous pouvez guérir, elle aime et est aimée ; je vous en supplie, monsieur, faites deux heureux ; rappelez-M. James Lincoln et consentez à lui donner Mlle Valentine.

— En vérité, madame, je ne sais que penser, et je me demande si je ne suis pas en présence d'une pauvre insensée.

— Rasurez-vous, monsieur, je ne suis pas folle, j'ai toute ma raison.

— Je veux bien le croire ; mais alors, comme vous le disiez tout à l'heure, cette affection que vous avez pour ma fille vous fait commettre en ce moment un acte de folie.

— Monsieur, répliqua vivement la jeune femme, est-ce donc véritablement un acte de folie de compatir aux souffrances des autres et de plaider en faveur de deux malheureux ?

— Non, assurément, madame ; mais ce qui constitue l'acte que je ne veux plus qualifier, ce sont vos paroles, c'est que vous vous immisciez dans une affaire qui n'est point la vôtre.

Elle est la mienne plus que vous ne le pensez, monsieur.

— Je ne comprends pas. Dans tous les cas, madame, pourriez-vous me dire en vertu de quel droit vous venez ici me parler de ma fille ?

— Ce droit, monsieur, mon affection pour Valentine me le donne.

— Ah ! oui, votre affection, cette affection étrange.

— Elle n'a rien d'étrange, elle est toute naturelle.

M. de Carmeille ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— L'affection, l'amitié que vous prétendez avoir pour ma fille, répondit-il, ne peut que me paraître singulière attendu que rien ne la justifie, car c'est à peine si vous connaissez Mlle de Carmeille ; je la comprendrais jusqu'à un certain point si vous aviez été sa nourrice.

— Ou si j'étais sa mère ! riposta Mme Levasseur.

M. de Carmeille haussa les épaules et ses sourcils se froncèrent.

— Madame, fit-il d'un ton sec, si vous n'avez pas autre chose à me dire et si vous le voulez bien, nous terminerons cet entretien, d'ailleurs fort inutile.

Mme Levasseur devint très pâle et répondit avec tristesse :

— Si monsieur de Carmeille m'accor-

rait ce que
s'il consent
tine M. de
n'aurais plu
retirerait à
— Vous y
dame. Voyez
à chargée
— Non,
Mlle Valen
les sont m
monsieur ;
piété ; rever
sion.

— Permet
dame : croy
— Oh ! o
— Eh bi
vous dire
dont souffr
j'y ai été f
— Forcé
— Ah ça
souffre par
mon enfant
James Linco
ble.

— Impos
— Votre
dame, je n
qua M. de
— Soit, n
veux pas q
heureuse, i
— Par ex
M. de Car
d'un seul n
je ne suis
am et qu
droits de cl
madame ;
— Sur eur
égard qu'o
plus qu'a
tre de vous

Mme Le
pliqua avec
— Je ne
vous, mons
maître des
tauce.

— Parlez
écoutez, di
— Monse
d'ime voix
Mlle Valen
nue vous t
supplier de
leur ; ah !
je ne suis
avec une a
impitoyable
droit.

— Oh !
— Oui, m
le droit, et
plus ; aujou
quences de
Si Mlle Va
reuse comm
l'était cec
sais pas i
prais pas l
garder, nai
n'ai plus d
quillité, de
devoir, me
que de moi
la protéger
contre vous
Le filateu

aussi votre nom, ma-

de Carmelle est sur-

mo et je me deman-

der votre surprise,
disant que j'ai pour
votre fille, une affec-
tion me conduire à
p. Enfin, monsieur,
mon affection pour
que je viens trouver

répliqua le filateur
voire ses oreilles, ce
surprise, mais de la
causent vos paroles.
Carmelle, je n'ai pas
été ma maison et depen-
qui s'y passe; ma-
me souffre, elle est
se meurt d'un mal
et que vous pouvez
est aimée; je vous
ir, faites deux heu-
James Lincoln et
Mlle Valentine.
ame, je ne sais que
mande si je ne suis
une pauvre insensée.
monsieur, je ne suis
ma raison.

Je croie; mais alors,
siez tout à l'heure,
vous avez pour ma
mettre en ce moment

qua vivement la jeu-
ne véritablement un
impatir aux souffran-
ces plaider en faveur
t, madame; mais ce
que je ne veux plus
s paroles, c'est que
dans une affaire qui

e plus que vous ne
pas. Dans tous les
siez-vous me dire en
vous venez ici me

monsieur, mon affecti-
on le donne.
affection, cette af-
strange, elle est toute

ne put réprimer un
lence.
sité que vous préten-
sille, répondit-il, ne
singulière attendu
fie, car c'est à peine
Mlle de Carmelle; je
usqu'à un certain
été sa nourrice.

nière l riposta Mme
haussa les épaules et
érent.
l'un ton sec, si vous
siez à me dire et si
nous terminerons
surtout inutile.

éviné très pâle et ré-
vint très vite et ré-
Carmelle m'accor-

dit ce que je suis venue lui demander,
s'il consentait à donner à Mlle Valen-
tine M. James Lincoln pour époux, je
n'aurais plus rien à lui dire et je me
retirerais à l'instant.

— Vous y mettez de l'insistance, ma-
dame. Voyons, est-ce ma fille qui vous
a chargée de cette démarche ?
— Non, monsieur, et j'ajoute que
Mlle Valentine ignore absolument quel-
les sont mes intentions. Elle souffre,
monsieur; de grâce, ne soyez pas sans
pitié; revenez sur votre terrible déci-
sion.

— Permettez-moi une question, ma-
dame : croyez-vous que j'aime ma fille ?
— Oh ! oui, je le crois, monsieur.
— Eh bien, madame, je veux bien
vous dire ceci : si j'ai pris une décision
dont souffre Mlle de Carmelle, c'est que
j'y ai été forcé.

— Forcé !
— Ah ça, croyez-vous donc que je ne
souffre pas aussi, moi, de voir souffrir
mon enfant ! Elle ne peut pas épouser
James Lincoln, ce mariage est impossi-
ble.

— Impossible, pourquoi ?
— Votre question est indiscrète, ma-
dame, je n'ai pas à y répondre, répli-
qua M. de Carmelle avec hauteur.

— Soit, monsieur; mais, moi, je ne
veux pas que Mlle Valentine soit mal-
heureuse, non, je ne le veux pas !
— Par exemple, c'est trop fort, s'écria
M. de Carmelle en se dressant debout
d'un seul mouvement, il paraîtrait que
je ne suis plus le maître dans ma mai-
son et que je devrais abdiquer mes
droits de chef de famille. Mais c'est assez,
madame; du moment que vous le pre-
nez sur ce ton, et malgré tous les
égards qu'on doit à une femme, je n'ai
plus qu'à vous demander de me per-
mettre de vous reconduire.

Mme Levasseur s'était levée. Elle ré-
pliqua avec une certaine vivacité :
— Je ne puis encore prendre congé de
vous, monsieur, car j'ai à vous faire con-
naître des choses de la plus haute impor-
tance.

— Parlez donc, madame, je vous
écoute, dit M. de Carmelle avec raideur.
— Monsieur, reprit la jeune femme
d'une voix vibrante d'émotion, sachant
Mlle Valentine malheureuse, je suis ve-
nue vous trouver pour vous prier, vous
supplier de mettre un terme à sa dou-
leur; ah ! j'en prends le ciel à témoin.
Je ne suis pas entrée dans votre maison
avec une autre intention. Mais vous êtes
impitoyable, et je me révolte, j'en ai le
droit.

— Oh !
— Oui, monsieur de Carmelle, j'en ai
le droit, et vous allez le voir; je n'ai
plus; aujourd'hui, à redouter les consé-
quences de ce que je puis dire et faire.
Si Mlle Valentine eût toujours été heu-
reuse comme elle l'a été, comme elle
l'était encore il y a quinze jours, je ne
sotais pas ici, monsieur, et je ne com-
prendrais pas le silence que j'avais juré de
garder, mais elle est malheureuse, je
n'ai plus à craindre de troubler sa tran-
quillité, de détruire son bonheur. Mon
devoir, monsieur, et je ne m'inspire
que de mon cœur, mon devoir est de
la protéger et de la défendre, même
contre vous.

Le filateur continuait à donner des
signes d'impatience en tapotant sur son
bureau et en frappant le parquet du
pied.

— Monsieur de Carmelle, continua
Mme Levasseur, vous trouvez étrange
mon affection pour Mlle Valentine et plus
étrange encore, sans doute, mes paroles
et le ton d'autorité que je leur donne. Eh
bien, cela s'explique par ces seuls mots :
Valentine est ma fille !

M. de Carmelle eut un haut-le-corps et
ses yeux s'enflammèrent. Mais, aussitôt,
son regard et sa figure exprimèrent une
profonde compassion.

— Pauvre femme, se dit-il, elle a réelle-
ment perdu sa raison !
— Mme Levasseur qui s'attendait à voir
bondir le mari d'Hélène, resta un instant
toute déconcertée.

— Ah ! vraiment, fit M. de Carmelle
d'une voix singulièrement adoucie, Mlle
Valentine est votre fille ?
— Hélène le regarda fixement et n'eut
pas de peine à pénétrer sa pensée.

— Il me prend pour une folle, pensa-t-
elle.
— Une sourde briste affleura ses lèvres et
elle répondit :
— Oui, monsieur, elle est ma fille. Vous
ne le croyez pas ?

— Mais si, si, je le crois.
— Ce que vous croyez, monsieur de
Carmelle, c'est que je suis une malheu-
reuse frappée d'aliénation mentale. Et
vous vous dites : Flattons sa manie pour
qu'elle ne soit pas prise ici d'un accès de
folie furieuse.

— Je vous rassure, madame...
— Vous ne savez pas mentir, l'inter-
rompit-elle, je la dans votre pensée, com-
me dans un livre ouvert. Tenez, monsieur,
faites-moi la promesse que vous consenti-
rez à ce mariage et je vous quitte en vous
laissant croire que je ne suis qu'une pau-
vre folle.

— Certes, je pourrais vous faire cette
promesse; mais, vous l'avez dit, madame,
je ne sais pas mentir. Encore une fois, je
vous le répète, ma fille ne peut pas être la
femme de James Lincoln.

— C'est ce que nous verrons plus tard
monsieur; mais, avant tout, je dois vous
prouver que j'ai bien toute ma raison.
Elle tira de sa poche deux papiers liés
par une faveur bleue et reprit :
— Monsieur de Carmelle, veuillez
m'écouter.

— Oui, oui, je vous écoute, dit-il.
Malgré lui, il commençait à s'intéresser
sérieusement à Mme Levasseur, dans
laquelle, cependant, il voulait toujours
voir une pauvre aliénée.

— Monsieur, reprit Mélanie vivement
ému, le 31 janvier de l'année 1860, à
Saint-Mandé, près de Paris, je mis au
monde une petite fille qui fut déclarée à
la mairie née de Mélanie-Antoinette Ber-
toux et de Henri Levasseur, et à laquelle
on donna les prénoms de Suzanne-Hen-
riette. Voici l'extrait de l'acte de naissance
de mon enfant, continua-t-elle, mettant le
papier dans la main de M. de Carmelle ;
vous pouvez lire.

— Oui, je vois; mais je ne vous deman-
de pas de me faire connaître vos secrets.
— Oh ! je n'ai rien à cacher, monsieur.
J'ai commis une faute et je n'ai plus, au-
jourd'hui, que le souvenir de ce que j'ai
souffert, en ce temps-là, où je manquais
absolument de tout tout. Le père de mon
enfant m'avait momentanément abandon-

née; mais deux ans et demi plus tard il
revint à moi. Voilà, monsieur, l'extrait de
l'acte de mariage de Henri Levasseur,
bijoutier, et de Mélanie Bertoux couturiè-
re. Je reviens à ma petite fille. Le jour
même de sa naissance, moins de quinze
heures après, elle n'était déjà plus près de
moi, et, le lendemain, 1^{er} février, à Port-
au-Saône, commune du département de la
Haute-Saône, sur le territoire de laquelle
se trouve le château des Corniers, un se-
cond état civil lui était donné.

M. de Carmelle se redressa brusque-
ment, le regard chargé d'éclairs.
— Mousonge, infamie ! exclama-t-il.
— Monsieur, dit Mélanie, baissant la
voix avec intention, prenez garde qu'on
ne vous entende.

M. de Carmelle jeta un regard furtif
sur la porte :
— Qu'est-ce que tout cela signifie ? re-
prit-il sourdement; où voulez-vous en ve-
nir ?
— Attendez, attendez... Un second
état civil fut donné à ma petite fille.

— C'est monstrueux, murmura M. de
Carmelle qui avait peine à se contenir.
— Il fut déclaré qu'elle était née de M.
Armand de Carmelle et de Hélène Du-
brouil, sa femme, et elle reçut les pré-
noms de Amélie-Valentine.

M. de Carmelle avait une envie folle de
bondir sur Mme Levasseur et de l'étran-
gler, car il ne voulait pas croire à autre
chose qu'à une infamie. Cependant, il eut
la prudence de ne pas céder à son premier
mouvement.

— Madame, dit-il, d'une voix frémissante
sainte de colère, ou vous êtes folle, ou vous
êtes une misérable ! Voyons, qu'est-ce
que vous me voulez ? Ah ça, quelle horri-
ble trame a donc été ourdie contre moi et
ma famille ? Croit-on m'intimider par la
crainte de quelque scandale ? Mais dites
donc tout de suite, malheureuse, que vous
négociez une affaire de chantage !

— Monsieur de Carmelle, répliqua Mé-
lanie avec fierté et devenant subitement
très rouge, regardez-moi bien, et, comme
vous êtes un homme juste, un homme
d'honneur, vous regretterez ce que vous
venez de dire. Ai-je donc le visage et les
allures d'une aventurière ? Du chantage !
Et pourquoi, mon Dieu ? Henri Levas-
seur et sa femme n'ont pas une immense
fortune comme monsieur de Carmelle ;
mais ce n'est point parce qu'ils sont partis
de très bas qu'il doivent être des misé-
rables. Nous avons travaillé, monsieur, et,
grâce à notre travail nous avons plus de
soixante-quinze mille francs de rente.

Comme vous le voyez, nous n'avons pas
besoin de convoiter l'argent des autres. Je
ne vous menace ni d'un scandale, ni d'autre
chose, monsieur ; mais je suis mère et
j'aime mon enfant. Ayez pitié de ma fille,
ne la laissez pas mourir. Tenez, je tombe
à vos genoux pour vous implorer, pour
vous crier : Pitié, pitié ! Sauvez mon en-
fant !

Ce que M. de Carmelle éprouva à ce
moment ne saurait se décrire. Il resta un
instant courbé, comme évané.

— Madame, dit-il, avec un accent de
douleur profonde, je ne doute plus ; oui,
je crois que vous êtes la mère de Valen-
tine.

Il s'arrêta. La voix lui manquait. Au
bout d'un instant, il reprit :
— Excusez-moi, je ne parviens pas à me
remettre du coup terrible que vous venez

né ; mais deux ans et demi plus tard il
revint à moi. Voilà, monsieur, l'extrait de
l'acte de mariage de Henri Levasseur,
bijoutier, et de Mélanie Bertoux couturiè-
re. Je reviens à ma petite fille. Le jour
même de sa naissance, moins de quinze
heures après, elle n'était déjà plus près de
moi, et, le lendemain, 1^{er} février, à Port-
au-Saône, commune du département de la
Haute-Saône, sur le territoire de laquelle
se trouve le château des Corniers, un se-
cond état civil lui était donné.

M. de Carmelle se redressa brusque-
ment, le regard chargé d'éclairs.
— Mousonge, infamie ! exclama-t-il.
— Monsieur, dit Mélanie, baissant la
voix avec intention, prenez garde qu'on
ne vous entende.

M. de Carmelle jeta un regard furtif
sur la porte :
— Qu'est-ce que tout cela signifie ? re-
prit-il sourdement; où voulez-vous en ve-
nir ?
— Attendez, attendez... Un second
état civil fut donné à ma petite fille.

— C'est monstrueux, murmura M. de
Carmelle qui avait peine à se contenir.
— Il fut déclaré qu'elle était née de M.
Armand de Carmelle et de Hélène Du-
brouil, sa femme, et elle reçut les pré-
noms de Amélie-Valentine.

M. de Carmelle avait une envie folle de
bondir sur Mme Levasseur et de l'étran-
gler, car il ne voulait pas croire à autre
chose qu'à une infamie. Cependant, il eut
la prudence de ne pas céder à son premier
mouvement.

— Madame, dit-il, d'une voix frémissante
sainte de colère, ou vous êtes folle, ou vous
êtes une misérable ! Voyons, qu'est-ce
que vous me voulez ? Ah ça, quelle horri-
ble trame a donc été ourdie contre moi et
ma famille ? Croit-on m'intimider par la
crainte de quelque scandale ? Mais dites
donc tout de suite, malheureuse, que vous
négociez une affaire de chantage !

— Monsieur de Carmelle, répliqua Mé-
lanie avec fierté et devenant subitement
très rouge, regardez-moi bien, et, comme
vous êtes un homme juste, un homme
d'honneur, vous regretterez ce que vous
venez de dire. Ai-je donc le visage et les
allures d'une aventurière ? Du chantage !
Et pourquoi, mon Dieu ? Henri Levas-
seur et sa femme n'ont pas une immense
fortune comme monsieur de Carmelle ;
mais ce n'est point parce qu'ils sont partis
de très bas qu'il doivent être des misé-
rables. Nous avons travaillé, monsieur, et,
grâce à notre travail nous avons plus de
soixante-quinze mille francs de rente.

Comme vous le voyez, nous n'avons pas
besoin de convoiter l'argent des autres. Je
ne vous menace ni d'un scandale, ni d'autre
chose, monsieur ; mais je suis mère et
j'aime mon enfant. Ayez pitié de ma fille,
ne la laissez pas mourir. Tenez, je tombe
à vos genoux pour vous implorer, pour
vous crier : Pitié, pitié ! Sauvez mon en-
fant !

Ce que M. de Carmelle éprouva à ce
moment ne saurait se décrire. Il resta un
instant courbé, comme évané.

— Madame, dit-il, avec un accent de
douleur profonde, je ne doute plus ; oui,
je crois que vous êtes la mère de Valen-
tine.

Il s'arrêta. La voix lui manquait. Au
bout d'un instant, il reprit :
— Excusez-moi, je ne parviens pas à me
remettre du coup terrible que vous venez

né ; mais deux ans et demi plus tard il
revint à moi. Voilà, monsieur, l'extrait de
l'acte de mariage de Henri Levasseur,
bijoutier, et de Mélanie Bertoux couturiè-
re. Je reviens à ma petite fille. Le jour
même de sa naissance, moins de quinze
heures après, elle n'était déjà plus près de
moi, et, le lendemain, 1^{er} février, à Port-
au-Saône, commune du département de la
Haute-Saône, sur le territoire de laquelle
se trouve le château des Corniers, un se-
cond état civil lui était donné.

M. de Carmelle se redressa brusque-
ment, le regard chargé d'éclairs.
— Mousonge, infamie ! exclama-t-il.
— Monsieur, dit Mélanie, baissant la
voix avec intention, prenez garde qu'on
ne vous entende.

M. de Carmelle jeta un regard furtif
sur la porte :
— Qu'est-ce que tout cela signifie ? re-
prit-il sourdement; où voulez-vous en ve-
nir ?
— Attendez, attendez... Un second
état civil fut donné à ma petite fille.

— C'est monstrueux, murmura M. de
Carmelle qui avait peine à se contenir.
— Il fut déclaré qu'elle était née de M.
Armand de Carmelle et de Hélène Du-
brouil, sa femme, et elle reçut les pré-
noms de Amélie-Valentine.

de me porter. C'est que, voyez-vous, j'adore Valentine, et je sens que, malgré tout, je l'aimerais toujours comme ma fille. Enfin, vous êtes sa mère. Mais il faut que je sache... oui, j'ai besoin de savoir comment votre fille vous a été enlevée.

— Ah ! monsieur, je vous le jure, si je n'avais pas été effrayée par la douleur et le désespoir de ma fille, vous n'auriez jamais rien su ; je me serais trouvée assez heureuse de la voir, de causer quelquefois avec elle et de l'aimer en secret. Maintenant vous devez tout savoir, et vous saurez tout.

Alors Mme Levasseur commença à raconter sa navrante histoire de jeune fille. Le nom de la fausse Mme Durantin fit tressaillir M. de Carmelle. Il se rappelait avoir vu cette femme au château des Cormiers et se demandait quel rôle elle avait pu jouer près d'Idéane quand celle-ci s'était présentée chez Léontine Dupré armée d'un revolver. Mélanie acheva en pleurant la première partie de son récit. Elle essuya ses yeux et continua ainsi :

— Avec les vingt mille francs que m'avait remis la sage-femme de la part de la dame qui voulait adopter mon enfant, je m'établis couturière et j'eus bientôt, grâce à la protection d'une dame qui m'avait prise en amitié, une assez belle clientèle. Parmi les dames du monde et du haut commerce parisien que j'ai habillées, il en est une que vous connaissez, monsieur : Mme de Raïsme, la comtesse de Civray, Mme d'Ernange, Mme Lormann, Mme Julien, Mme Valhère, la baronne de Molènes.

— En effet, dit M. de Carmelle, je connais parfaitement ces dames. Mais continuez, je vous prie.

— Ma maison était déjà en pleine prospérité, lorsque le père de mon enfant, Henri Levasseur, revint d'Angleterre, repentant de m'avoir abandonnée, m'aimant toujours, et, comme je vous l'ai dit, nous nous mîmes ensemble. M. Levasseur, voulant travailler de son côté, s'établit au Palais-Royal. La maison de mon mari prospéra comme la mienne et, chaque année, nous voyions augmenter notre fortune. J'avais dit à Henri que notre chère petite Henriette était morte en nourrice ; il le croyait, n'ayant aucune raison de supposer que j'eusse intérêt à le tromper. Quant à moi, bien que je n'aie plus eu de nouvelles de la chère petite, quelque chose me disait qu'elle vivait et que je la retrouverais un jour. Dès que nous eûmes assez gagné pour pouvoir nous retirer des affaires, mon mari, disposé à vendre son fonds de commerce, me pressait également de céder ma maison de couture. Nous n'avons pas d'enfant, disait-il, pas de parents à qui nous puissions laisser notre fortune, je ne vois pas pourquoi nous continuerions à travailler.

— Je lui répondais : Non, travaillons encore, nous sommes trop jeunes l'un et l'autre pour nous retirer. Je pensais ma fille et je me disais que pour elle nous aurions jamais une assez grande fortune. Un jour, monsieur, ne pouvant plus garder mon secret, qui m'étouffait, je racontai à mon mari comment ma petite Henriette m'avait été enlevée et je lui fis partager l'espoir que j'avais de savoir un jour ce qu'elle était devenue. J'avais fait déjà de nombreuses et inutiles recherches afin de retrouver Mme Durantin ; je les continuai. Je ne vous dirai pas qu'elles firent mes allées et venues, mes pas et démar-

ches, ce serait trop long. Soutenue par cette pensée que ma fille vivait je ne m'arrêtais point, j'aurais remué le ciel et la terre ; j'allai jusqu'à consulter une somnambule.

XIV

QUE FAIRE ?

Après s'être interrompu un instant, Mme Levasseur poursuivit :

— Un soir, dans un journal, je lis une annonce d'une certaine Mme Cadore, cartomancienne, se disant célèbre et élève de Mlle Lenormand. Je résolus aussitôt de voir cette célèbre cartomancienne, chez laquelle le passé, le présent et l'avenir étaient dévoilés, et, le lendemain matin, je me rendis chez Mme Cadore. Jugez de ma surprise et de ma joie, monsieur, en reconnaissant dans la cartomancienne, une vieille femme de plus de soixante ans, Mme Durandin, la sage-femme. Je la saisis violemment à la gorge et lui demandai mon enfant. D'abord, elle feignit de ne pas me reconnaître, prétendit qu'elle ne comprenait rien à ce que je lui disais et nia effrontément avoir emprunté autrefois le nom de Durantin. Voyant cela, je la menaçai du commissaire de police ; elle s'étaya et avoua qu'elle me reconnaissait. Mais elle voulut me faire croire que ma fille était morte. Je n'étais pas d'humeur à admettre ses mensonges, à me laisser tromper.

— Vous m'en fournirez la preuve, lui dis-je ; je veux aller à l'endroit où elle est morte, je veux voir son acte de décès, je veux qu'on me montre au cimetière la place où elle est enterrée.

— Poussée dans ses derniers retranchements, elle finit par me dire que ma fille existait, qu'elle était belle, riche, heureuse, enfin qu'on avait largement tenu toutes les promesses qui m'avaient été faites. Toutefois, quand je lui demandai où était ma fille et comment je pourrais la voir, elle se retrancha encore derrière des faux-fuyants. Il me fallut la menacer de nouveau pour vaincre tout à fait sa mauvaise volonté. Alors elle m'apprit que ma fille habitait Troyes, qu'elle s'appelait Valentine de Carmelle et ne fit plus aucune difficulté pour m'instruire de ce qu'elle s'était passé au château des Cormiers le 1^{er} février 1886 et les jours suivants.

— Vous devinez le reste, monsieur. Un dimanche matin, à Troyes, comme elle se rendait à la cathédrale pour assister à la messe, mon mari et moi nous vîmes une première fois notre fille. Vous étiez à la veille de partir pour Paris où vous deviez passer un mois. Sachant que vous viendriez ensuite habiter la Maison Blanche, nous avons loué l'ancienne maison du garde et nous y étions installés quinze jours avant votre arrivée à la villa. Nous ne voulions plus vivre éloignés de notre fille. Vous savez tout, monsieur. M. de Carmelle était secouru par une sorte de tremblement convulsif. Il tenait sa tête dans ses mains et réchappait profondément.

— Monsieur, continua Mélanie, si vous ne trouvez pas M. James Lincoln assez riche, tout ce que nous possédons, mon mari et moi, nous sommes prêts à le lui donner.

M. de Carmelle se redressa brusquement, le regard sombre, farouche.

— L'argent, la fortune, la richesse, ah ! je pense bien à cela, dit-il, d'une voix creuse ; plutôt à Dieu que je fusse pauvre comme le dernier des gueux et que je ne sois pas frappé, comme je le suis, par tous les malheurs à la fois. Vous me parlez de James Lincoln, le connaissez-vous ?

— Je l'ai vu deux ou trois fois.

— Lui avez-vous parlé ?

— Jamais.

— Pourquoi vous intéressez-vous ainsi à ce jeune homme ?

— Ah ! monsieur... Mais Valentine l'aime !

— C'est juste, vous ne pouvez voir que cela, vous.

— Mais ce jeune homme n'aimait pas Valentine ; il n'avait cherché à l'épouser que pour sa dot ?

— Oh ! ne dites pas cela, monsieur, et ne le pensez pas ! M. James Lincoln aime Valentine autant qu'il en est aimé. Il y a aujourd'hui quinze jours, vous ne savez pas cela, monsieur, nous avons été témoins, mon mari et moi, du désespoir de ce malheureux. Après un entretien qu'il a eu avec vous, il a eu l'intention de se précipiter dans la Seine, pour y chercher la mort.

Oui, je sais ce qui s'est passé au bord de la rivière. Mme Lincoln, sa mère, l'avait suivi à la Maison-Blanche sans qu'il s'en doutât. Une lettre qu'elle m'a écrite m'a tout appris.

— Alors, monsieur, comment pouvez-vous supposer que M. James n'aime pas Valentine ?

M. de Carmelle sauta la main de Mélanie, et la serrant fortement :

— Vous donneriez, dit-il, votre fortune pour que James épousât Valentine ; eh bien, moi, madame, je donnerais la mienne pour que James et Valentine ne se fussent jamais rencontrés. A vous, madame, à vous, la mère de Valentine, je ne dois point cacher la vérité. Vous n'avez donc demandé pourquoi je rendais Valentine malheureuse en ne voulant point qu'elle épousât celui qu'elle aime, je vais vous le dire : James est mon fils.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la jeune femme, regardant M. de Carmelle avec effrement.

— Voyez, madame, si je suis assez cruellement frappé.

Il y eut un pénible silence.

— Mais, monsieur, reprit Mélanie, revenez de son ahurissement, et reprenant son sang-froid, M. James n'est pas le frère de Valentine.

— C'est pour vous et pour moi ; mais la situation reste la même. Il y a un acte de naissance, un état civil. Aux yeux de la loi, votre fille Henriette est Valentine de Carmelle, et je suis son père.

— Oui, c'est vrai ; mais à Saint-Mandé, elle a aussi un acte de naissance, le premier, le vrai. Monsieur, si vous voulez...

— Je vois ce que vous allez me demander, interrompit brusquement M. de Carmelle. Non, non. Vous rendre votre fille, c'est impossible ! Il faudrait faire annuler le second acte de naissance. Oh ! s'adresser à un tribunal ! Déclarer que Mme de Carmelle est une faussaire et, comme telle, la traîner devant des juges ! Mais ce serait son déshonneur, le mien, celui de Valentine et aussi le vôtre, madame.

Non, ne pas doit rester ne peut pas James !

— Aïe !

condamnée

— Le ten

— Elle lig

— Oui.

— Pourq

— A qu

— Elle c

M. de C

— James

père, dit-il

plus affreux

sayer d'être

pire que le

Mme Le

— Valen

et pour pas

continus M

tion d'hon

tient garce

trait faire

l'acte de p

de Mme d

puisse être

ation et d

De nou

de Mélani

silencieux

— Avez-

— Oui, j

est venue

— Lui a

nit pu lui

sa mère ?

— Oh ! l

peur de tr

— C'est

vous ente

— Oh !

— Oui,

gardiez le

— Mon

— Ah !

perdue. I

je verrai

vantable,

moyen d'

dame de

descendre

voix ; nou

nous reve

dent ; j'ai

Mme I

leva, rajou

disposait

— Encor

je compt

mari.

— Soyez

sait comm

secret po

quences.

— C'est

pré, me

cienn.

— Mme

24.

— Mer

M. de

Levasseu

de la vil

— A bi

Il ren

tomber

comme

drer aut

redressa brusquement, farouche.

— La richesse, ah ! dit-il, d'un vol qui fût une pauvre gueule et que je ne me je le suis, par la fois. Vous me plain, le connaissez-

u trois fois. rié ?

— Adressez-vous ainsi à

... Mais Valentine

ne pouvez voir que

omme n'aimait pas

ait cherché à l'épou-

as cela, monsieur, et

M. James Lincoln

ant qu'il en est aimé,

quinze jours, vous ne

sieur, nous avons été

et moi, du désespoir

Après un entretien

il a eu l'intention de

de Seine, pour y cher-

ui s'est passé au bord

Lincoln, sa mère, l'a-

Blanche sans qu'il

tre qu'elle m'a écrite

r, comment pouvez-

M. James n'aime pas

aisait la main de Mlle

ement :

dit-il, votre fortune

ousait Valentine ; et

et donnerais la mienne

Valentine ne se fus-

A vous, madame,

Valentine, je ne dois

te. Vous n'avez de-

endaie Valentine main-

tant point qu'elle épou-

je, je vais vous le dire :

en Dieu ! s'écoula la

dant M. de Carmelle

, et je suis assez cruel

se silence.

reprit Mélanie, reve-

vement, et reprenant

James n'est pas le

et pour moi ; mais la

me. Il y a un acte de

Non, ne parlons pas de cela. Votre fille doit rester Valentine de Carmelle, et je ne peux pas, je ne peux pas, la marier à James !

— Ainsi, monsieur, la pauvre enfant est condamnée à souffrir.

— Le temps aura raison de sa douleur.

— Elle ignore que M. James ait votre fille ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas le lui dire ?

— A quoi cela servirait-il ? A rien.

— Elle comprendrait...

M. de Carmelle secoua la tête.

— James sait maintenant que je suis son père, dit-il, et son désespoir n'en est que plus affreux. Non, nous ne pouvons essayer d'un remède qui, peut-être, serait pire que le mal.

Mme Levasseur eut un gémissement.

— Valentine et James ne sont pas frères et sœur par le sang comme je le croyais,

continua M. de Carmelle ; mais la question d'honneur est toujours là ; elle me tient garrotté, car, pour la marier, il faudrait faire connaître à James et à d'autres l'acte déplorables et à jamais regrettable de Mme de Carmelle. Si coupable qu'elle puisse être, je suis le gardien de sa réputation et de l'honneur de ma femme.

De nouvelles larmes coulaient des yeux de Mélanie. Après être resté un moment silencieux, M. de Carmelle reprit :

— Avez-vous causé avec Valentine ?

— Oui, plusieurs fois, et deux fois elle est venue au chloin.

— Lui avez-vous dit quelque chose qui ait pu lui faire soupçonner que vous étiez sa mère ?

— Oh ! rien, monsieur, rien. J'avais trop peur de troubler sa tranquillité.

— C'est bien. Elle doit tout ignorer, vous entendez-vous ?

— Oh ! je le comprends, monsieur

— Oui, notre intérêt à tous est que vous gardiez le silence.

— Mon Dieu, mais qu'allez-vous faire ?

— Ah ! je n'en sais rien. J'ai la tête perdue. Mais je réfléchirai, j'examinerai, je verrai. Je suis dans une situation épouvantable, horrible ; mais il existe un moyen d'en sortir, je le trouverai ! Madame de Carmelle ne va pas tarder à descendre, et je ne veux pas qu'elle vous voie ; nous allons nous quitter ; mais nous nous reverrons ; pas ici, ce serait imprudent ; j'irai à la maison du garde.

Mme Levasseur essaya ses yeux, se leva, ajusta son chapeau sur sa tête et se disposa à sortir.

— Encore un mot, dit M. de Carmelle, je compte aussi sur le silence de votre mari.

— Soyez tranquille, monsieur ; Henri est comme moi que la révélation de notre secret pourrait avoir de très graves conséquences.

— C'est bien. Ah ! Veuillez, je vous prie, me donner l'adresse de la cartomancienne.

— Mme Cadore demeure rue de Cléry, 24.

— Merci.

M. de Carmelle serra la main de Mme Levasseur, et l'accompagna jusqu'à la porte de la villa où il la quitta, en lui disant :

— A bientôt.

Il entra dans son cabinet, se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer comme un enfant. Il voyait tout s'effondrer autour de lui. L'effacement était

complet. Valentine, cette fille qu'il adorait, n'était pas la sienne. C'est un enfant enlevé à sa mère, un enfant acheté à une malheureuse que sa femme avait introduit dans sa maison et lui avait fait aimer ! Pourquoi Hélène avait-elle joué cette abominable comédie ! Pourquoi avait-elle commis ce crime, car c'était un crime ! Il ne comprenait pas. Mais si grande était son affection pour sa femme qu'il cherchait des circonstances atténuantes afin de l'exouser. Bien sûr, elle n'était pas aussi coupable qu'il pouvait le croire.

Quant à Valentine, il sentait que, malgré tout, elle était toujours sa fille bien-aimée et qu'il ne cesserait jamais d'avoir pour elle la tendresse d'un père. Il pensait aussi à son fils, et alors il ne voyait plus en lui qu'un véritable maudit. Sa faute avait été la source de tous les malheurs qui, coup sur coup, tombaient sur lui et tous ceux qu'il aimait et avait aimés. Ah ! si c'était véritablement un châtiment infligé par Dieu, pour avoir abandonné son enfant, il le voyait maintenant dans toute sa grandeur et son horreur ? Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il faire ?

Après avoir réfléchi longuement, il prit une résolution de dissimuler et de ne point faire savoir à Hélène, du moins quant à présent, qu'il connaissait le terrible secret qu'elle lui avait caché depuis plus de dix-huit ans. Dans la journée, Mme de Carmelle remarqua l'air taciturne et sombre de son mari ; jamais elle ne lui avait vu de front aussi soucieux, le regard aussi brillant ; elle ne s'inquiéta pas outre mesure ; le triste état dans lequel se trouvait Valentine semblait justifier pleinement les singulières allures d'Armand.

Le soir, après le dîner, devant sa femme M. de Carmelle donna des ordres pour qu'un cheval fût attelé à son phaéton à six heures du matin.

— Six heures, fit Hélène étonnée, où donc veux-tu aller ?

— A la gare de Troyes, où je prendrai le train de Paris.

— Tu vas à Paris ?

— Oui, répondit assez froidement le mari.

— Et tu ne me le disais pas !

— Je n'ai pas l'habitude de te parler inutilement de mes affaires.

— Est-ce quelque chose de désagréable qui t'appelle à Paris ?

— Oui, désagréable.

— Armand, qu'est-ce que c'est ?

— Peut-être le dirai-je plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parceque je ne veux pas, répondit presque durement le mari.

Des larmes vinrent aux yeux de Mme de Carmelle, et n'eurent plus questionner Armand, elle resta silencieuse.

— Il y a quelque chose, pensait-elle ; que veut-il donc me cacher ?

XV.

CE QUE VEUT SAVOIR LE MARI.

Deux heures venaient de sonner, Mme Cadore, après avoir déjeuné et digéré en faisant sa sieste, venait de rentrer dans son cabinet et attendait une de ses clientes ordinaires fleuriste, couturière, lingère, brunissseuse, modiste, demoiselle de magasin ou petite bourgeoise. Elle était un peu dans une demi-somnolence, lorsqu'un coup de sonnette frappa ses sang

et parut rejoindre son vieux visage parcheminé. Presque aussitôt la porte de son cabinet s'ouvrit.

— Madame, lui dit sa servante ; c'est un monsieur.

— Un monsieur ! fit la Cadore, se riant tout à fait.

— Oui, madame.

— Est-il bien vêtu ?

— Oui, madame, et ce doit être un homme riche.

— Bien. Faites entrer ce monsieur.

Et tout bas la Cadore murmura :

— Oh ! oh ! voici du nouveau !

Sa surprise redoubla en voyant paraître un homme d'un certain âge, de haute taille très bien mis et d'un grand air. Instantanément elle se leva et salua respectueusement. Puis, indiquant le fauteuil placé en face d'elle, elle invita le visiteur à s'asseoir. Elle avait pris son jeu, le grand, et elle se mit à battre les cartes avec une dextérité qui révélait une longue habitude. Avec son sourire lu plus aimable et montrant les trois longues dents jaunes qui lui restaient :

— Monsieur, demanda-t-elle, est-ce sur le passé, le présent ou l'avenir que vous désirez me faire interroger les cartes ?

— Sur le passé, madame ; mais vous pouvez laisser vos cartes tranquilles ; pour me dire ce que je veux savoir, vous n'avez nul besoin de les consulter.

La Cadore treussillia et regarda l'inconnu, visiblement troublée.

— Mais, monsieur, balbutia-t-elle.

— Madame, j'ai à vous demander d'abord, comment il y a de cela dix-neuf ans, vous avez été mise en rapport avec une personne de Troyes, appelée Mme de Carmelle.

Le malaise de la vieille augmenta. Cependant, payant d'audace, elle répondit :

— Je ne connais pas du tout la personne dont vous me parlez.

— Madame Cadore, répliqua le visiteur d'un ton impérieux, les dénégations, le mensonge sont inutiles avec moi, et je vous prévienne que les employer n'aurait rien de bon pour vous.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas !

— Moi, je connais Mme Cadore qui s'est fait appeler dans un temps Mme Durantin, et je ne lui cache pas que certaines de ses vilaines actions ne me sont pas inconnues.

La tireuse de cartes regarda le monsieur avec effarement.

— D'abord, monsieur, fit-elle, puisque vous vous présentez chez moi pour m'interroger et non pour vous faire tirer les cartes, veuillez me dire qui vous êtes.

— Il paraît que vous ne me reconnaissez pas ; pourtant vous m'avez vu au château des Corniers, je suis M. de Carmelle.

La vieille se fit aussi petite que possible dans son fauteuil ; si elle eût été une souris, elle aurait vite cherché un trou pour s'y fourrer. Toutefois elle n'était pas femme à ne point se défendre contre un danger, qu'elle qu'il pût être. Le premier moment d'effroi passé, elle comprit que Mme Levasseur n'avait pas tenu la promesse qu'elle lui avait faite. Ainsi s'expliquait la présence chez elle de M. de Carmelle. Elle se redressa et dit :

— Ah ! vous êtes monsieur de Carmelle ; je ne vous avais pas reconnu,

monsieur, je vous l'assure, et c'est pour-
quoi j'ai répondu par un mensonge à la
question que vous m'avez posée. Quand
on a comme moi constamment à faire
au public, qu'on connaît une infinité de
secrets de famille, on doit se montrer
défiant et se tenir constamment en gar-
de contre les pièges qu'on pourrait vous
tendre.

— Alors, vous êtes maintenant dispo-
sée à me répondre ?

— Le mieux que je pourrai, monsieur.
— Surtout, pas de ces subtilités que
vous devez savoir très bien employer ; je
veux la vérité, l'exacte vérité, sans ré-
serve ni détours, si vous voulez avoir
droit à mon indulgence. Je vous adresse
de nouveau ma première question : Com-
ment avez-vous été mise en rapport avec
Mme de Carnaille ?

— Je n'ai pas été mise en rapport avec
Mme de Carnaille, monsieur, c'est elle
qui est venue me trouver rue de Rambou-
teau, où je demourais alors.

— Vous exercez la profession de sage-
femme ?

— Oui, et aussi celle de cartomancienne.

— Ah ! en ce temps-là, vous étiez déjà
cartomancienne ?

— Depuis une quinzaine d'années.

— Êtes-vous réellement sage-femme ?

— J'ai le diplôme de sage-femme de
première classe.

— Quand Mme de Carnaille est venue
vous trouver, est-ce à la cartomancienne
ou à la sage-femme qu'elle s'est adressée ?

— A l'une et à l'autre, monsieur.

— Pourtant, Mme de Carnaille n'a ja-
mais cru aux sciences occultes, particu-
lièrement à la divination par les cartes.
Qu'elle soit venue vous consulter comme
sage-femme, je le comprends, mais comme
cartomancienne...

— Cependant, monsieur, c'est à la car-
tomancienne que Mme de Carnaille s'est
d'abord adressée.

— Voilà ce qui me surprend. Mme de
Carnaille ayant l'idée de se faire tirer
les cartes, il y a là plusieurs choses que
je ne m'explique pas : par exemple, Mme
de Carnaille quittant Troyes brusquement
pour venir consulter une cartomancienne.
Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai
pas interrogé Mme de Carnaille et qu'elle
ignore absolument la démarche que je
fais auprès de vous ; c'est de vous, Mme
Cadore, que je veux savoir la vérité, afin
de juger jusqu'à quel point Mme de Car-
naille est coupable.

— Monsieur, vous avez vu Mme Levas-
seur.

— Je l'ai vue.

— Et vous savez ?...

— Je sais que vous lui avez acheté son
enfant pour le donner à Mme de Car-
naille.

La vieille baissa hypocritement la tête.
— Mme de Carnaille, continua le mari,
ne sait pas encore que ce terrible secret
m'a été révélé. Mais revenons à ce qui
s'est passé entre elle et vous. Combien
vous a-t-elle fait de visites ?

— Deux.

— Parlons d'abord de la première.
Qu'est-ce que Mme de Carnaille voulait
apprendre par les cartes ?

— Elle voulait savoir si elle aurait un
enfant.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je ne pouvais pas lui affirmer
qu'elle aurait un enfant, attendu que ma
science n'allait pas jusque-là.

— Bien. Mais votre science a été suffi-
sante pour lui révéler que son mari avait
un enfant et pour lui donner l'adresse
de Léontine Dupré.

— Mais, monsieur...

— Madame Cadore, interrompit M. de
Carnaille avec autorité, je veux la vérité,
et je vous le dis : prenez garde à vous, si
vous essayez de me tromper. Mme de
Carnaille n'est pas venue vous trouver
sans qu'on lui eût donné votre adresse
après lui avoir parlé de vous. Quelle est
la personne qui vous a envoyé Mme de
Carnaille ?

— Monsieur, je ne dois pas...

— Madame Cadore, je veux le nom de
cette personne !

Après un assez long moment d'hésita-
tion, la Cadore sentant peser sur elle le
regard terrible de M. de Carnaille, finit
par nommer Mlle de Nangis.

— Je m'en doutais. Oh ! la misérable !
murmura le mari.

Il reprit à haute voix.

— Et c'est évidemment Mlle de Nangis
qui vous avait fait connaître l'existence
de mon enfant ?

— Mlle de Nangis le savait. De plus elle
vous avait vu dans un théâtre avec une
dame, mais elle ne savait pas son nom.
Après avoir parlé de moi à Mme de Car-
naille, elle m'écrivit une lettre pour me
prévenir de la visite de Mme de Car-
naille.

— Je comprends. Dans cette lettre, elle
vous disait ce que vos cartes devaient
répondre à ma femme.

— Eh bien, oui, monsieur.

— Voilà en quoi consiste la science de
toutes les célèbres cartomanciennes. En-
fin, vous apprenez à Mme de Carnaille
que j'avais un fils. Mais comment a-t-elle
su le nom de Léontine Dupré et son
adresse ?

— C'est moi qui, le lendemain de sa pre-
mière visite, après m'être renseignée lui
ai envoyé un billet où je lui donnais le
nom et l'adresse.

— C'était déjà une très mauvaise action,
madame, car vous n'ignorez pas à quels
excès pouvait se porter une femme ja-
louuse, surtout dans l'état de surexcitation
où se trouvait alors Mme de Carnaille.
En effet, elle s'est présentée chez Léon-
tine Dupré avec une idée de vengeance
bien arrêtée. Elle était armée d'un revolv-
er, et, si elle n'a pas commis un meur-
tre, c'est qu'une circonstance fortuite l'en
a empêchée.

— Mme de Carnaille me raconta elle-
même ce qui s'était passé ; mais je vous
assure, monsieur, qu'en lui donnant le
nom et l'adresse de la dame, j'étais bien
loin de supposer qu'elle put avoir une pen-
sée homicide.

— C'est possible. De concert avec Mlle
de Nangis, qui a joué dans ce drame un
rôle que je ne veux pas qualifier, vous ne
vouliez qu'un scandale, afin d'amener
entre ma femme et moi une séparation. La
trame était bien ourdie, et je reconnais là,
tout entier, le caractère de Mlle de Nan-
gis. Mais passons. C'est le lendemain que
vous avez eu la seconde visite de Mme de
Carnaille ?

— Oui, monsieur.

— Que s'est-il passé entre vous ? C'est
ici surtout que je vous demande d'être
sincère.

Alors la cartomancienne raconta toute
l'histoire ; la rencontre de Mélanie Ber-

toux, la naissance de la jeune fille et son
adoption par Mme de Carnaille.

— Avouez, madame, avouez que vous
teniez, avant tout, à recevoir la somme
que Mme de Carnaille vous avait promise
pour prix de vos dangereux services.

— Je l'avoue, monsieur, puisque je dois
être sincère.

— Bien, madame Cadore, sachez-le,
chacun de vos réponses a son importance.
Enfin, vous vous mettez à la recherche
d'une malheureuse à la veille d'être mère
afin d'avoir le nouveau-né à introduire se-
crètement au château des Cornuier. Vous
rencontrez Mélanie Bertoux, et vous lui
achetez son enfant vingt mille francs.
Vous-même, en votre qualité de sage-
femme et sous le nom qui n'est pas le vô-
tre, vous allez déclarer à la mairie de
Saint-Mandé la naissance de la petite fille
à laquelle vous donnez les prénoms de Su-
zanne-Henriette, chéris par la mère. Ce
que vous avez fait et allez faire encore
est d'une audace inconcevable, mais vous avez si
bien pris vos mesures que tout réussit au
gré de vos desirs.

— Sans que personne ait pu s'en douter,
la petite fille est introduite dans l'appar-
tement de Mme de Carnaille, et, bientôt
après, on apprend dans la commune que
la dame du château vient de donner le jour
à une petite fille. Tout le monde est trompé :
les serviteurs de Mme de Carnaille, la
nourrice de l'enfant, jusqu'au vieux
curé du village, et moi, le mari, après les
autres. On donne à l'enfant un second état
civil, par lequel elle devient Amélie-Val-
entine de Carnaille. Eh bien, madame
Cadore, tout cela est épouvantable. Cette
seconde déclaration de naissance à la mu-
nicipalité de Port-Sur-Saône est une œuvre
de faussaire, c'est-à-dire un crime que la loi
punit sévèrement.

— Ce n'est pas moi qui l'ai faite, mon-
sieur.

— Elle n'en est pas moins votre œuvre,
madame, et celle de Mme de Carnaille,
votre complice. Comment n'avez-vous pas
été épouvantée l'une et l'autre ? Vous
n'avez pas voulu voir les conséquences
de votre action criminelle. Aujourd'hui ces
conséquences sont des plus graves, des
plus terribles. Oh ! je sais bien que vous
vous dites : je n'ai rien à craindre. En
effet, coupable comme vous, Mme de Car-
naille vous sauve ; la justice ne pourrait
pas vous punir seule. Aussi n'est-ce pas
pour vous menacer que je suis venu ici,
mais pour savoir la vérité, afin de pouvoir,
moi, son mari, juger Mme de Carnaille
en toute connaissance de cause. Vous avez
été sincère, je le crois, et je tiens à vous le
déclarer, je suis satisfait de vos réponses.
avant de vous quitter, madame Cadore,
j'ai encore quelque chose à vous deman-
der. Voyez-vous, toujours Mlle de Nangis ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous revue depuis les mauvais
services que vous avez rendus à Mme de
Carnaille ?

— Oui, monsieur, plusieurs fois.

— Mlle de Nangis sait-elle que la jeune
fille qui porte le nom de Valentine de
Carnaille est la fille de Mélanie Bertoux,
aujourd'hui Mme Levasseur ?

— Elle ne le sait pas, monsieur.

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous le jure.

— Avez-vous confié ce secret à quelque
autre personne ?

— Je l'ai gardé enfermé en moi,

— Vous n'avez rien dit à personne ?

— Je vous le jure.

— Mille di-
un enfant.

— Oui.

— Merci.

— Savoir. Vi-
de votre di-
nir. Néan-
rez à qui q-
sance de Va-

— La Cad-

— Je le j-

— M. de C-

— Adieu

Et il se re-

En sortit

M. de Car-

de louage,

et mit pie-

Lincoln.

ouvrit :

— Je vis

coln, dit le

annoncer

Le serv-

teur dans

prononcé

Mme Lin-

vaux visi-

— Mon

penser de

n'empêch-

vous visi-

— Chas-

Une allée

n'ayant ni

ce matin,

Troyes a-

une sinap-

faix.

— Me v-

regardant

meille av-

consina-

tion, que

suprenait

— Ven-

nant la m-

Elle le m-

— Ici,

sans crai-

— Il s'agit

— Con-

de Carn-

La mè-

— J'ai

tudes, ré-

fant est

d'esprit

fout peu

Carnaille

— Hé-

même c-

suspect

grands

James.

— Oh

Lincoln

— Ou-

rager, l-

de dévo-

douleur

— Je

contre l-

été auj-

de la jeune fille et son
de Carmelle.
me, vous que vous
à recevoir la somme
ille vous avait promise
angereux services.
nateur, puisque je dois

le Cadore, Sachez-le,
onnes sa importance,
mettez à la recherche
la veille d'être mère
au-né à introduire se-
au des Cormiers. Vous
Bertoux, et vous lui
t vingt mille francs,
otre qualité de sage-
om qui n'est pas le vó-
clarer à la mairie de
aissance de la petite fille
chez les prenom de Su-
holais par la mère. Ce
et allez faire encore
roule, mais vous avez si
ce que tout réussit au

onne ait pu s'en douter,
trouduite dans l'appar-
Carmelle, et, bientôt
dans la commune que
vient de donner le jour
tout le monde est trou-
de Mme de Carmelle,
enfant, jusqu'au vieux
moi, le mari, après les
l'enfant un second état
e devient Amélie-Val-
le. Eh bien, madame
est épouvantable. Cette
de naissance à la ma-
ône est une œuvre de
re un crime que la loi

moi qui l'ai faite, mon-
pas moins votre œuvre,
me Mme de Carmelle,
mment n'avez-vous pas
une et l'autre ? Vous
voir les conséquences de
celle. Aujourd'hui ces
des plus graves, des
je sais bien que vous
rien à craindre. Et
me vous, Mme de Car-
la justice ne pourrait
le. Aussi n'est-ce pas
que je suis venu ici,
vérité, afin de pouvoir,
er Mme de Carmelle
nce de cause. Vous avez
ois, et je tiens à vous le
tiefaisit de vous réponses.
tort, madame Cadore,
chaise à vous deman-
jours Mme de Nangis ?

avez depuis les mauvais
ave renoués à Mme de
plusieurs fois.
sa dit-elle que la jeune
nom de Valentine de
de de Mélanie Bertoux,
Levasseur ?
pas, monsieur.
ai ?
né ce secret à quelque
nfermé en moi,

— Vous me le jurez ?
— Je vous le jure.
— Mlle de Nangis sait-elle que j'avais un enfant.
— Oui.
— Merci. C'est tout ce que je voulais savoir. Votre discrétion passée me répond de votre discrétion présente et dans l'avenir. Néanmoins jurez que vous ne révélez à qui que ce soit le secret de la naissance de Valentine de Carmelle.
La Cadore leva la main et répondit :
— Je le jure.
M. de Carmelle se leva.
— Adieu, madame Cadore, dit-il.
Et il se retira.

XVI

L'ENTRETIEN SECRET

En sortant de chez la certomanienne, M. de Carmelle remonta dans sa voiture de louage, se fit conduire rue de Balzac et mit pied à terre devant l'hôtel de M. Lincoln. Il sonna. Un domestique lui ouvrit :

— Je viens faire une visite à Mme Lincoln, dit le filateur au valet, veuillez lui annoncer M. de Carmelle.

Le serviteur s'inclina, fit entrer le visiteur dans le salon et disparut sans avoir prononcé une parole. Deux minutes après, Mme Lincoln entra dans le salon et s'avança précipitamment la main tendue.
— Mon Dieu, dit-elle, je ne sais que penser de votre présence ici ; l'inquiétude m'empêche de sentir la joie que me cause votre visite.

— Chassez votre inquiétude, madame. Une affaire d'une certaine importance n'ayant appelé à Paris où je suis arrivé ce matin, je n'ai pas voulu retourner à Troyes sans vous avoir vu. C'est donc une simple visite d'amitié que je vous fais.

— Me voilà rassurée.
Ils restèrent un instant silencieux, se regardant. Elle trouva que M. de Carmelle avait beaucoup vieilli depuis trois semaines, et lui remarqua, non sans émotion, que Mme Lincoln avait la douleur empreinte sur le visage.

— Venez, lui dit Léontine, en lui prenant la main.
Elle le fit entrer dans son boudoir.

— Ici, reprit-elle, nous pouvons causer sans crainte d'être dérangés.
Ils s'assirent.

— Comment va James ? demanda M. de Carmelle.

La mère secoua tristement la tête.
— J'ai toujours les plus vives inquiétudes, répondit-elle. Le malheureux enfant est toujours dans la même situation d'esprit ; sa douleur et son désespoir me font peur. Mais parlez-moi de Mlle de Carmelle.

— Hélas ! c'est à la Maison-Blanche la même chose qu'ici ; la douleur et le désespoir de Valentine ne sont pas moins grands que la douleur et le désespoir de James.

— Oh ! c'est affreux ! murmura Mme Lincoln.

— Oui, mais il ne faut pas vous décourager, Léontine, à force de tendresse et de dévouement, vous aurez raison de la douleur de James.

— Je redouble d'énergie pour lutter contre le mal, et je ne suis pas plus avancée aujourd'hui que le premier jour.

M. de Carmelle resta un instant la tête baissée.

— Où est James en ce moment ? reprit-il.

— A son ministère.
— Alors, il s'occupe, il travaille ?
— Oui, il travaille ; mais il n'a, dit-il, plus de goût à rien. Il est décidé à donner sa démission.

— Donner sa démission ! dit vivement M. de Carmelle ; non, non, il ne le faut pas ; vous l'en empêcherez.

— Mon pouvoir ne sera pas assez grand.
— Mais s'il donne sa démission, que fera-t-il ?

— Je lui ai adressé cette question.
— Qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il ne ferait rien.

— Quelle réponse !

— Celle d'un désespéré. Puisque ma

vie est brisée, dit-il, puisque je n'ai plus d'avenir, je n'ai plus rien à faire.

— Le malheureux, il ne songe donc pas que deux ou trois mois d'oisiveté seulement suffiraient pour le tuer !

— Hélas ! monseigneur, c'est peut-être sur cela qu'il compte, au contraire ; James ne tient plus à la vie, le malheureux enfant voudrait mourir !

Et la pauvre mère, cachant son visage dans son mouchoir, se mit à pleurer.

— Léontine, dit doucement M. de Carmelle, vous avez une tâche difficile à remplir, mais vous en viendrez à bout. Courage donc, courage ! Léontine, sauvez mon fils ! Je ne veux pas qu'il meure, j'ai besoin de sa vie ! A quelle heure revient-il du ministère ?

Mme Lincoln jeta les yeux sur la pendule.

— A cinq heures, répondit-elle ; il ne va pas tarder à rentrer.

— C'est bien, je l'attends.

— Oh ! oui, monsieur, voyez-le, parlez-lui !

— M. Lincoln est-il ici ?

— Non, il est absent, et ne rentrera qu'à sept heures.

— Je voulais vous prier de me présenter à votre mari ; mais ce sera pour une autre fois. M. Lincoln sait-il que je suis le père de James ?

— Il l'ignore. Par discrétion et plus encore sans doute par délicatesse de sentiment, M. Lincoln ne m'a jamais adressé une seule question au sujet du père de mon fils et j'ai cru devoir imiter son silence.

— C'est bien, répondit simplement M. de Carmelle.

Un coup de sonnette se fit entendre.

— C'est James, dit Mme Lincoln.

Elle se leva vivement et sonna sa femme de chambre. Celle-ci parut presque aussitôt.

— Mon fils vient de rentrer, dit Mme Lincoln.

— Oui, madame.

— Veuillez, je vous prie, aller lui dire que je l'attends dans le petit salon.

La femme de chambre se retira. M. de Carmelle s'était dressé debout. Le jeune homme entra dans le boudoir et resta tout interdit à la vue de son père. M. de Carmelle ouvrit ses bras.

— Armand ! mon fils, mon enfant, dit-il, viens, viens que je t'embrasse.

Le jeune homme poussa un cri et, en pleurant, se jeta dans les bras de son père. M. de Carmelle le serra fortement contre sa poitrine. Mme Lincoln avait

joint les mains et, toute palpitante d'émotion, contemplait le touchant tableau.

— Armand, dit M. de Carmelle, je te donne ce nom d'Armand, parce qu'il est le tien d'abord, et ensuite parce que je t'appellais ainsi dans ton enfance ; Armand, quand tu commenças à parler, le premier mot que tu prononças fut papa. Plus tard, tu me disais souvent :

— " Papa, je t'aime bien, va ! "

Aujourd'hui, je te dis :

— Armand, mon fils, je t'aime bien, va !

— Oh ! mon père, mon père !

— Ne parlons plus de la fatalité qui t'a conduit à Troyes. Tout de suite je me pris d'affection pour le jeune ingénieur des mines ; dans James Lincoln c'était mon fils que j'aimais. Hélas ! le malheur devait nous frapper tous. C'était fatal ! Une affaire m'a fait venir à Paris et j'ai cru devoir faire une visite à Mme Lincoln. J'avais à lui parler de toi. Armand, je voulais savoir si tu faisais de réels efforts afin de compter ton amour pour Valentine.

— Je l'aime trop ! s'écria le jeune homme, mon amour ne s'éteindra qu'avec ma vie !

— Mais réfléchis donc, malheureux enfant ; demande de la force à ta raison !

— Je ne peux pas, je ne peux pas !

— Et tu te laisses accabler, braver par un mal que tu pourrais vaincre, et ta mère me le disait tout à l'heure, tu te dégoûtes de la vie et tu voudrais mourir.

— Je souffre tant, la mort me délivrerait !

— Armand, crois-tu donc que d'autres hommes n'ont pas souffert avant toi ? Crois-tu donc qu'il n'existe pas une douleur comparable à la tienne ! Ah ! si tu le crois, détrompe-toi. Il y a des souffrances plus terribles encore que les tiennes. Sache-le, Armand, il n'y a que ceux qui ont souffert, qui ont subi les dures épreuves de la vie, qui peuvent être des hommes véritablement forts. L'acier le meilleur ploie, se tord, s'émousse, s'il n'est pas bien trempé. C'est dans la douleur, c'est à l'école du malheur que se trempe l'homme ! Allons, mon fils, ne te courbe pas comme un vieillard, redresse-toi, et lutte !

— Pardonnez-moi, mon père ; mais je n'ai plus ni courage, ni énergie, ni volonté.

— Lutte, te dis-je, lutte sans cesse.

Et, d'un ton solennel, M. de Carmelle ajouta :

— Lutte, lutte, après viendra la récompense ! Mais ne dis plus que tu voudrais mourir ; je veux que tu viives, moi ; ton existence n'est utile ; j'aurai besoin de toi !

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Armand, reprit doucement M. de Carmelle, la mère m'a dit encore que tu avais l'intention de quitter le ministère, de donner ta démission.

— Mon père !

— Est-ce vrai ?

— Oui, mon père.

— Tu ne feras pas cela.

— Mais...

— Une société d'exploitation de mines t'a-t-elle demandé tes services ?

— Non, mon père.

— Alors tu n'as aucune raison pour abandonner le poste que tu occupes au ministère des travaux publics. Il faut que tu travailles ; ce serait causer une grande

peine à ta mère, qui a tout fait pour toi, si tu donnais ta démission, et cela me contrarierait beaucoup plus que tu ne peux le penser. Tu restes donc au ministère ; c'est moi, Armand, c'est ton père qui te demande de faire cela pour lui.

— Je ne donnerai pas ma démission, mon père.

— Bien, mon ami, très bien. Oh ! Je ne te condamne pas à être toute ta vie un fonctionnaire de l'Etat ; mais tu voudras bien rester à ton poste jusqu'au jour où, comme je te l'ai dit, j'aurai besoin de toi.

Le jeune homme tendit sa main à sa mère.

— Armand, dit-elle, tu sais ce que tu dois à M. de Carmeille, tu n'ignores pas ce qu'il a été pour toi et, tu le vois, il n'est pas changé ; fais ce qu'il te demande et jamais rien sans l'avoir consulté.

— Ah ! ma mère, s'écria le jeune homme les yeux pleins de larmes, vous aussi venez de m'appeler Armand ! Tous deux vous me rendez ce nom que j'aime, merci !

Puis se tournant vers M. de Carmeille.

— Mon père, continua-t-il, je vous promets de faire tout mon possible pour me rendre digne de vous.

— Très bien, Armand ; voilà de bonnes paroles sur lesquelles je compte. Ah ! tu peux aussi compter sur moi. Le bonheur que tu as perdu, je te le rendrai ; je ne peux pas t'en dire davantage.

Après ces paroles, M. de Carmeille dit adieu au fils et à la mère et il se retira.

*** Le lendemain matin, à neuf heures, M. de Carmeille entra dans l'allée d'une vieille maison de la rue Mazarine, montait au deuxième étage et sonnait à une porte. Le vieux domestique à cheveux blancs qui vint lui ouvrir laissa échapper un cri de joie en le reconnaissant.

— M. Chauvret est-il visible ? demanda le filateur.

— Mon maître est toujours très occupé, répondit le vieux serviteur ; jamais la porte de son cabinet de travail n'est jamais fermée pour ses amis, et particulièrement pour M. de Carmeille. Venez, monsieur, venez ; mon cher maître va être bien heureux de vous voir, car, pas plus tard qu'hier soir, en dinant, il me parlait de vous. Surpris de ne pas vous avoir vu depuis plus d'un an, il me disait :

— Pierre, si mon ami de Carmeille ne vient pas me voir d'ici deux mois, j'irai à Troyes lui demander raison de son oubli. Oh ! aller à Troyes, lui, qui, depuis dix ans, n'a pas franchi l'enceinte des fortifications !

— Il travaille donc toujours autant ?

— Plus que jamais, monsieur de Carmeille ; tenez, ne m'en parlez pas. C'est bon, c'est beau d'aimer la science, mais pas à ce point-là ; il veut qu'elle n'ait plus aucun secret pour lui. En ce moment, il cherche le remède pour guérir cette épouvantable maladie qu'on appelle la phthisie pulmonaire. Et il le trouvera, monsieur, vous verrez.

Ces paroles disaient assez que M. de Carmeille venait de pénétrer dans le sanctuaire d'un savant. L'appartement était orné de six grandes pièces, et partout, non sur les murs, du bas en haut, on ne voyait que rayons chargés de tomes anciens et modernes de tous les formats. Dans des armoires et des placards était enfermés des fioles, des fioles et autres espèces de récipients qui contenaient des élixirs, des poudres de toutes les cou-

leurs et une infinité d'autres produits divers.

M. Chauvret était, en effet, un savant, grand parmi les plus grands, illustre parmi les plus illustres. Après avoir exercé la médecine pendant une quinzaine d'années et avoir acquis comme médecin une grande réputation, il avait cédé sa clientèle à un de ses confrères pour se donner entièrement à la chimie et à l'étude approfondie de toutes les sciences qui touchent à la médecine. En décomposant, en analysant les substances minérales, végétales et animales, il était arrivé à faire successivement de merveilleuses découvertes.

Tous les deux ou trois ans, il publiait un ouvrage en un ou plusieurs volumes, afin de livrer au monde savant les précieux résultats de ses études et de ses recherches laborieuses. Chaque ouvrage du docteur Chauvret avait, dès son apparition, un succès retentissant, non seulement en France, mais dans l'Europe entière et même au-delà des mers.

L'illustre savant n'avait que deux ans de plus que M. de Carmeille. Leur amitié était de vieille date ; ils s'étaient connus sur les bancs du lycée Charlemagne. A la veille d'être reçu bachelier ès sciences, le jeune Chauvret avait été sur le point de ne pouvoir continuer ses études. Son père, commissionnaire en marchandises, avait fait de mauvaises affaires et venait de mourir, complètement ruiné. Heureusement, l'amitié d'Armand de Carmeille vint au secours du jeune Chauvret. Armand parla à son père de la triste situation dans laquelle se trouvait son ami et prit si bien en faveur de l'orphelin, que le filateur, adoptant pour ainsi dire le jeune Chauvret, lui fit acheter ses études et lui servit ensuite une pension, afin qu'il pût prendre ses inscriptions et suivre les cours de l'Ecole de médecine. Plus tard, M. de Carmeille père l'avait encore aidé de sa bourse lorsque, reçu docteur, il avait commencé à exercer la médecine. On voit combien devait être grande l'amitié que le savant et le filateur avaient l'un pour l'autre. M. Chauvret entendit et reconnut la voix de M. de Carmeille, parlant à son vieux domestique ; il s'élança hors de son cabinet, en s'écriant tout joyeux :

— C'est Armand, le voilà, le voilà !

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion.

Alors, remarquant que son ami avait le visage vieilli, fatigué, les yeux mornes, le savant devina une grande souffrance.

— Armand, qu'est-ce ? demanda-t-il en palissant.

— Ah ! mon ami, je suis le plus malheureux des hommes !

— Tu m'épouvantes !

— Je viens près de toi chercher la consolation et peut-être, si tu le possèdes, le remède au mal qui me tue.

Les deux amis s'enfermèrent dans le cabinet du savant, et, pendant plus d'une heure, ils s'entretenirent à voix basse. Quand ils sortirent du cabinet, tous deux étaient sombres, agités et avaient la pâleur de la mort sur le visage. M. de Carmeille, voulant se rendre immédiatement à la gare pour prendre le train, n'accepta point le déjeuner que lui offrait M. Chauvret. Le savant reconduisit son ami dont il tenait le

main serrée dans la sienne. Avant de se quitter, ils échangèrent encore quelques paroles.

— Ainsi dit M. de Carmeille, j'aurai le petit fiacre dans quelques jours ?

— Oui, dans cinq jours, six jours au plus. Tu le recevras enfermé dans une double boîte. N'oublie pas mes recommandations : une quillerie à café dans une boisson quelconque.

— Et au bout de trois jours....

— Ce sera fait.

— Viendras-tu avant ?

— Non, c'est inutile. Occupe-toi de la petite maison. Une demi-heure de la ville, une heure au plus. Qu'elle soit laquée et l'endroit le plus désert possible.

— Jo l'ai déjà en vue ; avant quarante-huit heures elle sera louée.

M. de Carmeille poussa un profond soupir.

— C'est terrible, ce que je vais faire, prononça-t-il d'une voix étranglée ; mais il le faut, il le faut, cela ne peut pas durer ainsi !

XVII

LE FLACON DE CRISTAL.

De retour à la Maison-Blanche, M. de Carmeille, le soir même, annonça à sa femme d'abord, et son valet de chambre ensuite, que le jeudi suivant, c'est-à-dire le lendemain, tout le monde quitterait la villa et qu'on rentrerait à Troyes. Le valet de chambre fut chargé de donner des ordres en conséquence aux autres domestiques. Mme de Carmeille, qui pensait qu'on resterait trois semaines encore à la Maison-Blanche, fut surprise de la brusque décision de son mari et lui en demanda affectueusement la raison.

— Je n'ai aucune explication à te donner, répondit assez froidement le mari ; il me plaît de rentrer à Troyes, voilà tout.

Et, comme Hélène, plus surprise encore, regardait fixement Armand, comme si elle eût voulu scruter sa pensée, il se tourna d'un autre côté. La pauvre femme poussa un long soupir.

— Mon Dieu, comme il est changé, se dit-elle, sentant son cœur se serrer ; qu'a-t-il donc contre moi ?

Valentine apprit avec la plus parfaite indifférence qu'on allait quitter la villa. Qu'elle fût à la Maison-Blanche, à Troyes ou ailleurs, cela lui importait peu. Est-ce que sa douleur, ses désespérances ne devaient pas l'accompagner partout ? La pauvre enfant était résignée à son martyre, mais on la voyait dépérir ; de plus en plus languissante, elle sentait chaque jour diminuer ses forces.

Le lendemain matin, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Mme Levesneur de lui rendre sa visite, M. de Carmeille se rendit au chalet du bois. Il trouva les deux époux ; c'est ce qu'il désirait. Mélanie et Henri le reçurent tristement et avec une grande politesse. Que fût-il dit pendant plus d'une heure que M. de Carmeille resta dans la maison du garde ? Nous l'ignorons ; mais la suite de notre récit nous l'apprendra.

*** Les premiers jours qui suivirent le retour à Troyes, Mme de Carmeille, qui observait continuellement son mari, remarqua qu'il avait des allures extrêmement singulières. Il était toujours

parfaitement il ne lui paraît à l'été de chaux qui nuist à e De plus devenait qait ; il d'impatic Quand a cher brusque, ses yeux table p des lueu possait et regu que D'aille tion qui lui-même bêt sous préoccup rent ; il onpait p renvoyai nièrs en ler de c personn Quand i menait s derrière aux regu ques.

Il ma sa point mèmes instait. ment et déneueu s'il eût deux, s indicibl trappai son fron gner l'i per une

Mme Elle se ment t time que change qu'une Et vint

— M Elle de Char son cri déjeun un co dénuem ment.

on l'ai Millet inné

jeun — V explio — E sene c — N

tant, dure y — L ces d — I

— I j'ai ce — l dans La

sienne. Avant de
gèrent encore quel-

Carmelle, j'aurai
quelques jours ?
jours, six jours au
enfermé dans une
lie pas mes recom-
mises à café dans
que.
trois jours....

Occupe-toi de la
ne demi-lieu de la
plus. Qu'elle soit la-
us désert possible.
un vue ; avant que
la sera louée.
poussa un profond

ne que je vais faire,
je vois étranglée ;
se faut, cela ne peut

VII
DE CRISTAL.

Maison-Blanche, M.
r même, annonça à
à son valet de cham-
jeudi suivant, c'est-
ain, tout le moule
t qu'on rentrerait à
à chambre fut chargé
dres en conséquence
ques. Mme de Car-
qu'on resterait trois
à la Maison-Blanche,
brusque décision de
demanda affectueuse-

explication à te don-
freidement le mari ;
rer à Troyes, voilà

no, plus surprise é-
ment Armand, comme
cruter sa pensée, il
autre côté. La pau-
un long soupir.
me il est changé, se
on cœur se serrait ;
e moi ?

avec la plus parfaite
allait quitter la villa.
Maison-Blanche, à
à, cela lui importait
doulour, ses désespé-
pas l'accompagner
enfant était réai-
e, mais on la voyait
plus languissante,
jour diminuer ses for-

atin, fidèle à la pro-
prie à Mme Levasseur
site, M. de Carmelle
du bois. Il trouva
est ce qu'il désirait.
le reçurent tristement
le politesse. Que fut-il
d'une heure que M.
à dans la maison du
droux ; mais la suite
l'apprendra.

jours qui suivirent
Mme de Carmelle,
millement son mari,
millement des allures extrê-
es. Il était toujours

parfaitement convenable avec elle, mais
il ne lui parlait plus ; d'ailleurs, il ne
parlait à personne, pas même à son va-
let de chambre. Il ne se montrait affec-
tueux que pour Valentine, qu'il conti-
nuait à entourer d'une tendre sollicitude.
De plus en plus sombre et taciturne, il
devenait bourru, rogne ; un rien l'aga-
çait ; il avait des mouvements nerveux
d'impatience que rien ne justifiait.
Quand sa femme parvenait à lui arrach-
er quelques mots, sa parole était brusque,
sèche, souvent saccadée. Quand ses yeux
s'arrêtaient sur Valentine, à table par
exemple, son regard avait des lueurs
étranges, sa figure se décomposait et il
sursautait comme s'il eût reçu quelque choc
violent.

D'ailleurs, il était en proie à une agita-
tion qui ne le quittait plus. Concentré en
lui-même, il semblait que sa tête se cour-
bât sous le poids d'une lourde et unique
préoccupation. Tout lui devenait indiffé-
rent ; il ne lisait plus un journal ; il ne s'oc-
cupait plus des affaires des filatures et il
renvoyait avec rudesse ceux de ses pre-
miers employés qui venaient pour lui par-
ler de ceci ou de cela. Il ne voulait voir
personne. On aurait dit qu'il se cachait.
Quand il ne restait pas enfermé, il se pro-
menait solitairement au fond du jardin,
derrière les massifs, afin de se soustraire
aux regards de sa femme et des domesti-
ques.

Il marchait d'un pas lourd, la tête sur
sa poitrine, croussant ses pensées, les
mêmes toujours, travaillant à chaque
instant. Parfois, il s'arrêtait brusque-
ment et restait immobile, les yeux fixés,
désespérément ouverts. Alors, comme
s'il eût devant lui quelque monstre hi-
deux, ses traits contractés prenaient une
indécible expression de terreur. Il se
frappait la poitrine, passait ses mains sur
son front et ses yeux comme pour éloi-
gner l'horrible vision, et il laissait échap-
per une plainte soude.

Mme de Carmelle était très effrayée.
Elle sentait bien que ce n'était pas seule-
ment les inquiétudes causées par Valen-
tine qui avaient amené chez son mari ce
changement inexplicable. Elle devinait
qu'une pensée terrible obsédait Armand.
Et vingt fois par jour elle répétait :

— Mon Dieu, mais qu'a-t-il donc ?
Elle était loin de soupçonner que M.
de Carmelle fût instruit de sa faute, de
son crime. Un jour, Valentine, après le
déjeuner, éprouva un malaise et eut
un commencement de syncope évi-
demment causé par son état d'affaiblisse-
ment. On la conduisit dans sa chambre et
on l'aide à se mettre au lit. Le docteur
Millet, médecin et ami de la maison, fut
immédiatement appelé. Il interrogea la
jeune fille.

— Voyons, me chère Valentine, dit-il,
expliquez-moi bien ce que vous éprouvez.

— Des lourdeurs de tête, docteur, et je
sens comme un cercle sur mon front.

— Et la tête vous fait mal ?

— Non, pas trop ; seulement, par ins-
tants, une douleur assez vive, mais qui ne
dure pas.

— Depuis combien de temps, avez-vous
ces douleurs de tête ?

— Depuis quelques jours, docteur, et
j'ai constamment envie de dormir.

— La somnolence n'a rien de surprenant
dans le cas présent.

La jeune fille aurait pu dire au médecin

qu'elle avait passé bien des nuits sans
dormir et que, sans doute, elle devait à
ses longues insomnies sa somnolence ac-
tuelle. Le docteur continua :

— Vous vous serez imprudemment as-
sise ou proménée au soleil, sans avoir la
tête bien couverte.

— Peut-être, fit Valentine.

— Eh bien, nous vous débarrasserons
de vos lourdeurs de tête et de votre som-
nolence avec vingt-cinq grammes d'huile
de ricin que vous prendrez dans une tasse
de thé, demain matin, à six heures. Res-
sentez-vous autre chose ?

— Une grande lassitude du corps et de
tous les membres.

— Une simple courbature ; ce n'est pas
inquiétant.

Enfin vous ne souffrez que de la tête ?

— Et là, docteur, là, répondit la jeune
fille, appuyant sa main sur son cœur et
regardant tristement M. de Carmelle.

— Ah ! oui, le cœur, fit le médecin.

Après un silence, il ajouta :

— Nous verrons demain l'effet qu'aura
produit la purgation.

M. Millet écrivit son ordonnance et se
retira. Valentine resta couchée toute la
journée. Ce n'était pas sans raison qu'elle
avait parlé de la lassitude de son corps et
de ses membres. La pauvre enfant était
brisée, n'avait plus de forces.

Le lendemain matin, à huit heures le
facteur apporta, avec les lettres et les
journaux, une boîte en bois de six centimè-
tres, scellée de cire rouge, qu'il remit en
main propre à M. de Carmelle. Le
filateur emporta la boîte dans son cabinet,
où il s'enferma. À l'aide d'une pince, il
enleva le couvercle de la boîte et, enve-
loppé dans du coton, il trouva une seconde
boîte, ou plutôt une sorte d'étui en bois,
duquel il fit sortir un petit flacon de cris-
tal contenant un liquide très clair, ayant
absolument l'apparence d'une belle eau
limpide. Comme M. de Carmelle exa-
minait le flacon et le tournait entre ses
doigts en frissonnant, on frappa à sa
porte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Monsieur, lui répondit son valet
de chambre sans entrer, je viens vous pré-
venir que le docteur vient d'arriver.

— C'est bien, merci.

M. de Carmelle se hâta de cacher le
flacon dans un tiroir fermant à secret et se
rendit dans la chambre de Valentine
où le médecin venait d'entrer.

M. Millet ne trouva pas que la jeune
fille allât plus mal, au contraire. Elle
avait reposé, dormi ; la tête s'était un peu
dégagée ; une congestion sérieuse n'était
plus à craindre. Cependant il constata
que la malade avait un peu de fièvre. Les
pulsations du poulx étaient assez rapides ;
elle avait les yeux brillants, la peau bril-
lante, la bouche sèche. Néanmoins il sour-
it en disant :

— Ce ne sera rien.

Il ordonna une tisane à boire toutes les
deux heures dans une petite tasse à café.

— Sera-t-il nécessaire qu'on passe la nuit
près de Valentine ? demanda M. de Car-
melle.

— Mais non, mais non, répondit vive-
ment le médecin ; vous feriez craquer à cer-
tains enfants qu'elle est vraiment malade.

Il suffira qu'elle ait sur sa table de nuit
une de ces vieilleries de porcelaine avec
théâtre afin que la bienvenue reste bide, et

elle pourra boire un peu de tisane quand
elle se réveillera.

Valentine se leva à l'heure du déjeuner.
Elle mangea un œuf à la coque et suçait un
morceau de blanc de poulet. Mais vers
deux heures elle se sentit si faible, si acca-
blée, qu'elle remonta dans sa chambre
pour se coucher. Mme de Carmelle et
Louise restèrent près d'elle jusqu'au soir.
On lui demanda ce qu'elle désirait pour
son dîner, elle répondit qu'elle ne voulait
rien. Elle n'avait pas faim. Après le
dîner, Mme de Carmelle vint encore pas-
ser une heure auprès de la malade. Elle
la quitta à neuf heures et demie, après
l'avoir embrassée et en lui souhaitant une
bonne nuit. A onze heures, un profond
sommeil régnait dans l'hôtel. Tout le
monde était couché. Les appartements
des maîtres occupaient tout le premier
étage de l'hôtel, à l'exception d'une
chambre contiguë à celle de Valentine,
qui avait été donnée à Louise. Chaque
chambre à coucher avait son cabinet de
toilette. Le cabinet de toilette de Valen-
tine communiquait, par une petite porte
dérivée, à une vaste salle où l'on avait
installé la bibliothèque. De la biblio-
thèque, par une porte, également dérivée,
on pénétrait dans la chambre de M.
de Carmelle. De cette chambre, pour ve-
nir dans celle de Valentine, il fallait donc
traverser la bibliothèque et le cabinet de
toilette de jeune fille. Quant à la cham-
bre de Mme de Carmelle, elle n'était sé-
parée de celle de Valentine que par un
petit salon servant d'antichambre.

Minuit sonna à toutes les pendules.
Soudain, M. de Carmelle, qui était étendu
sur un canapé, ayant aux pieds des chaus-
sons de feutre, se dressa debout au milieu
de l'obscurité de sa chambre. Il marcha à
tâtons vers la cheminée, fit craquer une
allumette, et alluma la bougie d'un dou-
gloir de vermeil. Ensuite, il ouvrit dou-
cement une porte et s'avança jusqu'au
milieu d'un cabinet de toilette, celui de
sa femme. Il resta un instant immo-
bile, tendant l'oreille. N'entendant rien,
il sortit du cabinet comme il y était
entré, à pas de loup, referma la porte,
et murmura :

— Elle dort.

Il s'approcha de la table sur laquelle il
avait placé sa lumière, tira d'abord d'une
de ses poches une petite fiole vide, et en-
suite d'une autre poche le flacon de cris-
tal, qu'il déboucha.

— Chausvret m'a dit en trois fois, trois
doses égales, grignola-t-il entre ses
dents.

Et il fit couler dans la fiole le tiers du
liquide que contenait le flacon. Il le
reboucha avec soin et le remit dans sa
poche.

Cela fait, il prit le boudoir de sa main
gauche, qui tenait aussi la petite fiole,
sortit sans bruit de sa chambre, traversa
la bibliothèque et pénétra dans le cabinet
de toilette de Valentine. Il y laissa sa
lumière et entra dans la chambre de la
jeune fille. Outre qu'il était chausé
comme nous l'avons dit, de chaussons de
feutre, il prenait les plus grandes précau-
tions pour ne pas faire de bruit.

Il était pâle, tremblant, et avait les
yeux hagards.

— C'est épouvantable, se dit-il ; mais il
le faut !

Après quelques secondes d'hésitation, il
s'avança vers le lit. Valentine dormait

d'un sommeil agité. Evidemment elle rêvait. La veilleuse éclairait le haut du lit, principalement la tête de la dormeuse, posée sur deux oreillers, et l'assait le reste de la chambre dans une demi-obscurité. M. de Carmeille s'arrêta et se mit à contempler le beau visage pâli et amaigri de Valentine. Il vit remuer les lèvres de la jeune fille et entendit ces mots qu'elle prononçait en rêvant.

— James, mon cher James, j'aime ! M. de Carmeille eut un affreux tressaillement, et comme si la douce et suave figure de Valentine l'eût effrayé, un pli amer se dessina sur ses lèvres, et il détournait vivement les yeux. Mais il se remit promptement. Il se dissimula dans la pénombre, derrière les rideaux du lit, enleva le couvercle de la théière, fit tomber dans la tisane le liquide qu'il avait précédemment versé dans la petite fiole, remit le couvercle, puis s'éloigna avec précipitation. Il n'était pas encore rentré dans sa chambre que Valentine se réveilla, s'assit sur son lit, remplit de tisane sa tasse à café et but d'un seul trait. Elle remit la tasse sur la table de nuit, poussa un long soupir, laissa retomber sa tête sur l'oreiller et, du nouveau, ses yeux se fermèrent.

Entre neuf et dix heures, le docteur Millet vint faire sa visite. Il ne trouva Valentine ni mieux ni plus mal. Le pouls était le même que la veille, ce qui indiquait la persistance de la fièvre. La malade dit qu'elle ressentait de légers picotements dans l'estomac et comme une sorte d'engourdissement dans les jambes.

— C'est de la faiblesse, répondit le docteur, la suite de la grande lassitude dont vous vous plaigniez avant-hier et hier. Il y a toujours un peu de fièvre, mais je ne vois rien autre chose. Du repos, du repos, mon enfant, voilà ce qui vous est surtout nécessaire.

La nuit suivante, entre minuit et une heure, M. de Carmeille pénétra une seconde fois, furtivement, dans la chambre de Valentine et se retira après avoir versé dans la tisane ce qu'il avait mis dans la fiole du mystérieux liquide composé par le savant chimiste. Mais cette nuit-là, Mme de Carmeille ne dormit pas ; malgré les précautions prises par son mari, elle entendit un léger bruit du côté de la chambre de Valentine. Pensant que la jeune fille pouvait avoir besoin de quelque chose, elle sauta à bas de son lit, passa lestement un peignoir, sortit de sa chambre sans lumière et arriva assez tôt dans celle de Valentine pour voir disparaître M. de Carmeille. Elle ne fut pas autrement surprise. Elle pensa que son mari, inquiet comme elle au sujet de la santé de Valentine, était venu voir si elle reposait. Le jeune fille se réveilla.

— Est-ce que tu as vu ton père ? lui demanda Mme de Carmeille.

— Non, maman, je dormais ; mais bien que j'ouïs les yeux fermés, il m'a bien semblé qu'il marchait près de mon lit.

— Il est venu pour te voir, et comme tu étais endormie il s'est retiré aussitôt, ne voulant pas troubler ton sommeil.

— Chère père et toi aussi, chère mère, comme je vous cause de l'inquiétude, de l'ennui !

— De meilleurs jours viendront, ma chérie.

La jeune fille eut un sourire navrant.

— Valentine as-tu besoin de boire un peu ?

— Oui, maman ; j'ai toujours la bouche et le palais secs, pâteux.

Mme de Carmeille remplit la tasse de tisane et la présenta à Valentine qui but presque avidement. Un instant après, Mme de Carmeille entra dans sa chambre et la jeune fille s'assoupit. A son heure habituelle, le docteur Millet vint voir sa malade. Valentine lui expliqua le mieux qu'elle put ce qu'elle éprouvait dans toutes les parties du corps et il parut très surpris. Qu'est-ce que cela signifiait ? Quels pouvaient être ces symptômes ? Ne comprenant pas, il était soucieux. En effet, il ne voyait rien qui fût de nature à l'alarmer.

— La fièvre n'a pas augmenté et n'a point changé de caractère, disait-il.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, l'habileté du vieux praticien était mise en défaut. Il est vrai qu'il était à cent lieues de se douter qu'on mêlait une liqueur étrangère à la boisson de la malade.

— Il n'y a pas, actuellement, de diagnostic possible, dit-il ; si c'est une maladie qui veut se déclarer, ce que je ne crois pas encore, nous devons attendre et connaître le mal afin de pouvoir lutter énergiquement contre lui.

Cependant il crut devoir, pour ce jour-là, ordonner une diète absolue, sans toutefois défendre les tisanes. Comme on le voit, le terrible liquide du flacon de cristal accomplissait rapidement son œuvre. Louise avait dit qu'elle ne se coucherait pas la nuit prochaine et qu'elle la passerait tout entière près du lit de sa jeune maîtresse. Apprenant cela, M. de Carmeille déclara qu'il s'opposait formellement à ce qu'on restât la nuit près de Valentine. Cela l'empêcherait de dormir, la fatiguerait il permettrait seulement qu'on tint compagnie à la seule jusqu'à onze heures. Le ton et l'air que prit M. de Carmeille pour faire connaître sa volonté, étonnèrent Hélène et lui causèrent une impression douloureuse. Toutefois, elle ne se douta point de l'affreuse vérité.

Mais elle résolut de veiller dans sa chambre, les portes ouvertes, prête à courir au chevet de la jeune fille, si elle faisait entendre une plainte. Elle et Louise passeront la soirée près de Valentine ; à onze heures elles quittèrent la jeune fille, ainsi que l'avait ordonné M. de Carmeille. Celui-ci, pas plus que sa femme, ne s'était couché. Un peu avant une heure, il sortit de sa chambre. Cette fois, ce n'était pas la petite fiole, mais le flacon qu'il avait dans sa main. Comme les deux nuits précédentes, il pénétra doucement dans la chambre de Valentine. Elle ne dormait pas. En voyant ses yeux ouverts, M. de Carmeille ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Ah ! c'est toi, chère père, fit la jeune fille, essayant de lever sa tête, qui resta sur l'oreiller ; tu venais voir si je dormais ?

Valentine avait prononcé ces quelques paroles avec difficulté. La langue était lourde et comme à moitié paralysée. Du reste, il en était de même de toutes les parties du corps que gagnait successivement un engourdissement étrange. Déjà le sang ne circulait plus que très lentement dans les artères, et un froid auquel la jeune fille était insensible commençait à glacer ses membres.

— Oui, ma fille, répondit M. de Carmeille, je suis venu voir si tu reposais. Comment te trouves-tu ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que tu souffres ?

— Non, je ne souffre plus.

— Veux-tu boire un peu ?

— Oui.

M. de Carmeille versa de la tisane dans la tasse, puis s'éloignant un peu du lit, se plaça, hors de vue de la malade. Cependant, et bien qu'il n'eût point parlé sur un ton élevé, le son de sa voix arriva à l'oreille de Mme de Carmeille, qui crut que c'était Valentine qui appelait. Elle sortit de sa chambre, traversa le salon et parut dans l'encadrement de la porte, que M. de Carmeille n'avait pas vue ouverte. A ce moment, le mari vidait le flacon dans la tasse aux deux tiers pleine de tisane. Une clarté subite éclaira Mme de Carmeille. Son mari empoisonnait Valentine ! La commotion fut telle qu'elle ne put ni jeter un cri, ni faire un mouvement. Elle était pétrifiée d'épouvante. Tout à sa besogne, M. de Carmeille n'avait rien vu, rien entendu. Il revint près de la jeune fille, et Hélène le vit offrir la tasse aux lèvres de la malade. Et elle entendit qu'il disait :

— Bois, ma fille bien-aimée, bois !

Horreur ! De nouveau, Hélène voulut crier, s'élançer sur son mari pour lui arracher des mains le mortel breuvage ; mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée, et il lui sembla qu'elle était clouée au parquet. Soudain les yeux de Mme de Carmeille se couvrirent d'un voile épais, son cœur cessa de battre, la respiration lui manqua et elle tomba sans connaissance. Au bruit de la chute, le mari se retourna vivement, et il vit sa femme étendue en travers de la porte.

— Qu'est-ce donc ? fit Valentine, essayant vainement de lever la tête pour regarder.

— Dors, mon enfant, dors, répondit M. de Carmeille.

Et il se précipita au secours d'Hélène. Il l'enleva dans ses bras, la porta dans sa chambre, et, après l'avoir couchée sur son lit alla fermer soigneusement toutes les portes.

XVIII

MORTE I

Le mari revint près de sa femme, lui donna des soins et la fit assez promptement sortir de son évanouissement. Quand, au bout d'un instant, Mme de Carmeille eut repris sa pensée, elle regarda son mari avec une indicible terreur.

— Armand, malheureux, qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle.

— Hein, ce que j'ai fait ? Je ne comprends pas. Que veux-tu dire !

— J'étais-là, j'ai vu, j'ai vu !

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Tu tenais un petit flacon, qui brillait entre tes doigts et tu as versé ce qu'il contenait dans la tisane.

— Après ?

— Après, tu as fait boire Valentine.

— Elle avait soif.

— Armand, l'état dans lequel se trouve la pauvre enfant, depuis quelques heures surtout, n'est pas naturel.

— Allons, dis vite toute ta pensée.

— C'est du poison qu'il y avait dans le petit flacon ; malheureux ! malheureux ! tu as empoisonné Valentine !

pondit M. de Car-

uffres ?
re plus.
ne pu ?

sa de la tisanne dans
ant un peu du lit, se
e la malade. Cepen-
édit point parlé sur
de sa voix arriva à
Carmelle, qui eut
qui appelait. Elle
e, traversa le salon et
ment de la porte, que
ait pas vue ouverte.
ait vidait le flacon
aux tiers pleins de
ubite éclaira Mme de
empoisonnait Valen-
fut telle qu'elle ne
elle ni faire un mouve-
ment d'épouvante.
de Carmelle n'au-
vindu. Il revint près
Hélène le vit offrir la
malade. Et elle en-
ven-simée, bois !

veau, Hélène voulut
un mari pour lui arrar-
tel breuvage ; mais
de sa gorge serrée, et
était cougée au par-
ours de Mme de Car-
d'un voile épais, son
e, la respiration lui
sa sans connaissance.
e, le mari se retourna
sa femme étendue en

fit Valentine, es-
lever la tête pour

nt, dors, répondit M.
secours d'Hélène.
bras, la porta dans sa
avoir couchée sur son
neusement toutes les

VIII
BRETTE !

de sa femme, lui
la fit asseoir promp-
manuscritement. Quand
t, Mme de Carmelle
née, elle regarda son
sible terreur.

ureux, qu'as-tu fait ?
ai fait ? Je ne com-
ux-tu dire !
vu, j'ai vu !
u as vu ?
petit flacon, qui bril-
et tu as versé ce qu'il
sano.

to boire Valentine.

ans lequel se trouve
depuis quelques heu-
s naturel.

à toute ta pensée.
qu'il y avait dans le
ureux ! malheureux
Valentine !

Le mari jeta autour de la chambre un regard rapide.

— Parle donc moins haut, dit-il, on peut t'entendre.

— Quoi, tu ne te défends pas. Mais c'est donc vrai, dis, c'est donc vrai ? Mon Dieu, mon Dieu, c'est horrible ! Mon non, je ne peux pas croire cela ; tu n'es pas capable d'un pareil crime. Armand de Carmelle ne peut pas être un empoisonneur, un assassin !

— Il y a dans la vie des nécessités qui rendent criminel, répliqua le mari d'une voix crasse. Valentine de Carmelle ne peut plus vivre, il faut qu'elle meure !

Hélène resta un instant hébétée, les yeux démesurément ouverts, l'épouvante peinte sur sa physionomie.

— Mais, je ne veux pas qu'elle meure, moi ! s'écria-t-elle haletante, la voix étranglée.

— Encore une fois, madame, riposta M. de Carmelle, changeant subitement de ton et d'attitude, parlez bas ou taisez-vous ! Ah, ça ! auriez-vous l'intention de me dénoncer ? Est-ce que vous voulez que les magistrats du parquet viennent ici demain ? Est-ce que vous voulez que des gendarmes me traînent à travers les rues de la ville pour me jeter dans un des cachots de la prison ? Si vous voulez cela, madame, criez, appelez vos gens et dites-leur, à tous : M. de Carmelle, votre maître, a empoisonné Valentine ! Si vous ne le voulez pas, gardez le secret de ce que vous avez vu ; et, puisque je veux bien vous écouter et vous répondre, parlez sans bruit, afin de ne réveiller personne. Ce que j'ai fait, madame, je l'ai voulu, et c'est à peine si j'ai eu quelques moments d'hésitation en songeant aux conséquences de mon action. Je vous le répète, Valentine de Carmelle ne peut plus vivre. Laissez-moi faire, vous n'avez rien à dire.

Mme de Carmelle sanglotait, la figure cachée dans ses mains. Le mari continua :

— Non, je ne me suis pas arrêté en envisageant les conséquences de mon action, pas plus que vous ne vous êtes arrêtée vous-même dans l'exécution du projet que vous aviez conçu avant de vous éloigner de moi, il y a de cela dix-neuf ans.

Mme de Carmelle se redressa brusquement et ses yeux effarés se fixèrent sur son mari. Celui-ci poursuivit :

— Et pourtant, madame, vous avez eu neuf mois pour réfléchir.

— Ah ! il sait tout ! murmura Hélène éperdue.

— Oui, je sais tout. Que vous importe ce que j'ai fait, puisque vous n'êtes pas la mère de Valentine ?

La malheureuse femme se tordit convulsivement les bras.

— Oh ! reprit le mari, je comprendrais votre douleur et ne m'étonnerais point de vous voir vous tordre dans les convulsions d'un désespoir maternel si Valentine était votre fille.

— Je l'aime, Armand, je l'aime !

— Eh ! je l'aimais aussi, moi, cette malheureuse enfant, que vous m'aviez fait aimer !

Mme de Carmelle se jeta à bas de son lit et tomba aux genoux de son mari.

— Grâce, grâce, Armand, pitié ! prononça-t-elle d'une voix suppliante et

les mains jointes. Que Valentine vive et que je meure, moi ! Oui, c'est moi qui dois mourir, car je suis la coupable, la seule coupable. Grâce, grâce pour Valentine ! Au nom de Dieu, Armand, au nom de ton fils, grâce pour l'enfant innocent ! Punis la malheureuse femme qui t'a trompé. Je suis une misérable, une infâme ! Punis-moi, punis l'épouse sacrilège. Venge-toi, Armand, tue-moi, oui, tue-moi, j'ai mérité la mort !

Le mari était en proie à une violente émotion.

— Ai-je donc un air si terrible, dit-il tristement ; ai-je donc l'air d'un juge impitoyable !

— Ah ! il pardonne, il pardonne !

— Non, Hélène, je ne pardonne pas encore. Vous attendez votre pardon jusqu'au jour où il me plaira de vous l'accorder ; voilà la punition de votre faute. Vous voyez que je n'appelle pas un crime ce que vous avez fait.

— Ah ! Armand, si tu savais ce que j'ai souffert !

— Je m'en doute.

— Que de larmes j'ai versées !

— Je les ai devinées.

— Je t'avais trompé, toi que j'aimais, que j'adorais ! J'étais folle, Armand, j'étais folle ! La jalousie avait éteint ma raison. Mon amour pour toi, Armand, voilà mon excuse. L'œuvre accomplie, je n'eus plus un instant de repos. J'ai vécu tourmentée par les regrets, rongée par les remords. Oh ! mentir sans cesse ! Te mentir, à toi, tous les jours, à chaque instant, quelle torture atroce ! Je l'ai subie ; c'était un châtement.

— Si vous étiez coupable, Hélène, bien coupable, répondit le mari, vous êtes aussi digne de pitié. Allons relevez-vous !

— Non, je veux rester à vos pieds pour vous implorer encore. Armand, si vous me trouvez digne de pitié, c'est que vous avez toujours les mêmes sentiments généreux. Armand, c'est Valentine, Valentine innocente, qui mérite toute votre pitié.

— Ne me parlez plus d'elle, répondit M. de Carmelle, fronçant les sourcils.

— J'ai promis, j'ai juré de l'aimer, de la rendre heureuse.

— Vous ne pouvez tenir entièrement votre promesse, puisqu'elle est malheureuse ; c'est un serment imprudent que vous avez fait.

— Si elle est malheureuse, ce n'est pas ma faute.

— Est-ce la mienne ?

— Non, Armand, non. Mais pourquoi voulez-vous qu'elle meure ? Elle n'est pas coupable, elle ! Mon Dieu, elle n'a rien fait ! Elle vous aime et vous l'aimez aussi ; elle est votre enfant, votre fille !

— Ma fille, ma fille ! murmura M. de Carmelle avec amertume.

— Armand, au nom de la mémoire respectée de votre père et de votre mère, renoncez à votre horrible dessein, sauvez Valentine !

— Madame, répliqua le mari avec une sorte de dureté, cessez de m'implorer. D'ailleurs, toutes vos supplications sont inutiles, il est trop tard. Le liqueur que contenait le flacon achève en ce moment son œuvre terrible.

— Grâce, Armand, grâce, grâce ! je ne veux pas qu'elle meure !

— Assez, madame, assez. Vous ne vou-

lez pas qu'elle meure ; moi, je ne veux plus d'une fille qui n'est pas la mienne !

— Armand, répliqua Mme de Carmelle, en se roulant avec désespoir aux pieds de son mari, je suis responsable de la vie de Valentine devant Dieu. Et si sa mère, un jour, venait me la réclamer, que répondrai-je ?

— Vous répondriez : votre fille est morte.

Mme de Carmelle se dressa sur ses jambes, échevelée, ayant le regard d'une folle.

— Non, non, prononça-t-elle avec égarement, Valentine ne mourra point, elle ne doit pas mourir. Je cours chercher le docteur.

— M. de Carmelle l'arrêta en lui saisissant le bras.

— Ainsi, fit-il soudainement, vous ne craindriez pas de dire au docteur Millet que je suis un empoisonneur ?

La malheureuse femme se courba comme évanouie. Le mari reprit :

— Je vous le dis encore une fois, madame, il n'y a plus rien à faire pour Valentine. En ce moment elle dort d'un sommeil si profond que la foudre éclatant dans sa chambre ne la réveillerait pas. Sans souffrir, sans agonie, la mort la prendra dans ce sommeil, et dans quelques heures, avant le réveil des domestiques, Valentine de Carmelle n'existera plus.

Hélène fit entendre une plainte sourde et s'affaissa sur le tapis comme une masse. M. de Carmelle la releva et la fit asseoir sur un canapé. Il attendit un instant et dit :

— Maintenant, Hélène, j'en ai plus qu'à vous demander de garder le secret. Vous pouvez donner un libre cours à votre douleur, à vos larmes ; vous avez le droit de pleurer et de gémir. Mais faites-y bien attention, une parole imprudente qui vous échapperait peut me perdre. C'est le vieil honneur de Carmelle, c'est ma vie, peut-être que vous tenez en vos mains.

Sur ces mots, le mari quitta sa femme et rentra dans sa chambre. La pauvre Hélène, toute en larmes, s'agenouilla devant une image du Christ et passa le reste de la nuit en prière.

À six heures, des cris perçants, poussés dans la chambre de Valentine, retentirent dans la maison. C'était Louise folle de douleur, qui appelait au secours. Maîtres et serviteurs accoururent. La figure de la jeune fille était blanche comme neige. Déjà son corps était rigide et glacé. La belle Valentine de Carmelle n'était plus.

Elle avait les yeux fermés, ce qui indiquait que la mort l'avait prise dans le sommeil. A voir les lèvres légèrement entrouvertes et l'expression que sa physionomie avait gardée, on aurait dit qu'elle allait parler.

La chambre était pleine de gémissements ; de toutes les poitrines s'élevaient des sanglots. Mme de Carmelle était jetée sur le corps de Valentine et l'embrassait avec une sorte de fureur. Le mari, très sombre, la tête tombant sur sa poitrine, laissait couler ses larmes. Le spectacle était navrant. Il fallut employer la force pour arracher Mme de Carmelle du lit de Valentine et la conduire dans sa chambre.

On avait couru chercher le docteur Millet. Le bon vieux médecin ne se fit pas attendre. Il entra comme un fou dans la

chambre de la jeune fille qu'il aimait comme si elle eût été sa fille. Hélas ! il ne pouvait plus que constater la mort. Il saisit la main de M. de Carmeille, la serra affectueusement et se mit à pleurer comme les autres. Mais à quoi pouvait-il attribuer cette mort si subite et pour ainsi dire foudroyante ? Afin d'en découvrir la cause il eût fallu faire l'autopsie. Mais on comprend que le docteur n'osa point parler de cela à M. de Carmeille. Cependant, et sans en être bien sûr toutefois, il crut pouvoir dire que la pauvre Valentine était morte de la rupture de l'aorte, artère du cœur.

A six heures un quart, on avait porté à la filature l'affreuse nouvelle. Une centaine d'ouvriers s'y trouvaient déjà. Les contremaîtres les firent sortir des ateliers ; les chauffeurs et les mécaniciens éteignirent le feu des machines et les portes de l'usine furent fermées. A sept heures, les dix-huit cents ouvriers de la filature, hommes et femmes, étaient tous réunis sur la place, devant l'usine et l'habitation des maîtres. Parmi eux, la douleur n'était pas moins grande que parmi les employés et les domestiques. Ils pleuraient tous, ces braves gens.

Déjà, la nouvelle de la mort de la belle Valentine s'était répandue dans toute la ville et y avait jeté la consternation. Mlle de Nangis, qui pouvait facilement s'imaginer qu'elle n'était pas pour rien dans cette mort inattendue, faillit mourir d'un épanchement au cerveau. Mais la mort à de ces caprices ; trop souvent ce sont ceux à qui elle devrait sans façon tordre le cou qu'elle laisse vivre. Quant à M. de Canonge, après un instant de stupeur, il murmura :

— Tant pis, c'était une si belle personne ! Que vont devenir les millions de M. de Carmeille.

Cependant, par ordre du flateur, transmis par le premier contremaître les ouvriers rassemblés sur la place, s'étaient dispersés. Il leur avait été dit que l'usine resterait fermée pendant cinq jours, mais qu'ils toucheraient intégralement, comme s'ils avaient travaillé, les heures de la quinzaine. A neuf heures, quatre religieuses, de l'ordre de saint Dominique, vinrent s'installer dans la chambre mortuaire. Elles devaient rester jusqu'au soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où deux autres religieuses viendraient les remplacer pour passer la nuit près de la défunte.

De reste, Valentine ne pouvait pas manquer d'être bien gardée la nuit et le jour. Le curé de Saint-Urbain fit prévenir Mme de Carmeille qu'il avait désigné douze demoiselles de la confrérie de la Sainte-Vierge, dont faisait partie Valentine pour veiller le corps, jour et nuit, six par six. Le curé avait choisi ces douze jeunes filles parmi celles qui avaient fait leur première communion le même jour que Valentine. A midi, les six premières demoiselles de la confrérie vinrent rejoindre les dominicaines dans la chambre de la morte.

De nombreuses personnes se présentaient à l'hôtel ; mais M. de Carmeille ayant déclaré que sa femme et lui ne recevraient aucun visiteur, ceux qui venaient apporter au père et à la mère leurs condoléances durent, comme les autres, se contenter de laisser leur carte de visite ou de mettre leur nom sur un

cahier placé à cet effet dans l'antichambre du rez-de-chaussée. Un silence lugubre régnait dans la maison. Les serviteurs désolés allaient et venaient comme des âmes en peine.

Mme de Carmeille, seule dans sa chambre, ne cessait de sangloter un instant que pour s'agenouiller et prier. Le mari, enfermé dans son cabinet, se livrait à de graves méditations. A quoi pensait-il ?

XIX

L'AMOUREUX DE GEORGETTE

Vers deux heures de l'après-midi, M. de Carmeille sonna son valet de chambre. Le vieux serviteur vint aussitôt. Il avait les yeux rouges, gonflés, ce qui prouvait que lui aussi avait déjà beaucoup pleuré.

— Y a-t-il encore quelqu'un dans les ateliers et les bureaux ? demanda M. de Carmeille.

— Les ateliers et les bureaux sont complètement déserts, répondit le valet de chambre.

— Eh bien, mon ami, vous allez vous rendre immédiatement au domicile de mon chef mécanicien Bertrand et à celui d'André Legay, employé à la comptabilité ; vous les prierez l'un et l'autre de venir me trouver immédiatement.

— Je sais où demeure M. Bertrand, mais je ne connais pas l'adresse de M. André Legay.

— Cette adresse vous la trouverez dans le livre du personnel des bureaux.

— C'est juste, Monsieur.

— Allez, mon ami, allez, et acquieschez-vous promptement de la commission que je viens de vous donner.

Le domestique alla son maître et se retira. Il fit diligence, car une demi-heure après, le mécanicien et l'employé arrivèrent en même temps. Le valet de chambre les annonça.

— Faites entrer Bertrand et priez M. André Legay d'attendre un instant, dit M. de Carmeille.

Le chef mécanicien ne resta qu'un quart d'heure avec son maître pour lequel, disons-le, il n'aurait pas hésité à donner sa vie. Le flateur était pour lui un dieu. Il y a de ces dévouements superbes, qui nous consolent de rencontrer des ingrats et des traîtres.

— Quoique vous puissiez me commander ou m'ordonner, monsieur, avait-il dit, je le ferai.

— Et silence absolu.

— Plutôt que de dire un seul mot qui puisse déplaire à monsieur de Carmeille, j'aimerais mieux moi-même me couper la langue.

André Legay, à qui M. de Carmeille n'avait jamais adressé la parole, fut introduit dans le cabinet. Le jeune employé était très-ému et il se demandait avec inquiétude pourquoi le maître l'avait fait appeler.

— Pourtant, se disait-il, je n'ai rien fait qui puisse me mériter des reproches.

Aussi, fut-ce en tremblant et en baissant la tête comme un coupable que le pauvre garçon parut devant le flateur, qui, après l'avoir examiné un instant, se sentit prévenu en sa faveur.

— Jeune homme, dit M. de Carmeille, je vous reconnais pour vous avoir vu dans un des bureaux de la comptabilité. C'est bien vous qui vous appelez André Legay ?

— Oui, monsieur.

— Vous demeurez dans une maison voisine de l'hôtel de France ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez encore vos parents ?

— Hélas ! monsieur, je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

— Vous êtes orphelin des vos premières années ?

Je ne veux pas mentir, monsieur, je suis un enfant de l'hospice.

M. de Carmeille porta sa main à son front. Pensant sans doute à son fils et à la pauvre Valentine, qui auraient pu être aussi des enfants de l'hospice, il venait d'éprouver un certain malaise. Il répondit :

— Ce n'est pas une raison, monsieur André, pour que vous ne fassiez pas votre chemin comme un autre. Quel âge avez-vous ?

— Pas encore vingt-six ans, monsieur.

— L'âge de mon fils, se dit M. de Carmeille.

Il reprit à haute voix :

— Depuis combien de temps êtes-vous dans mes bureaux ?

— Depuis deux ans.

— Comment y êtes-vous entré ?

— Le jeune homme s'était complètement remis de son trouble sous le regard bienveillant du flateur. Il répondit :

— Un jour dans l'Aube, j'eus le bonheur de sauver une petite fille de dix ans qui se noyait. Cette enfant, monsieur, était la fille du chef mécanicien Bertrand.

— Oui, je me souviens de cela.

— Alors, revenu depuis peu du service militaire, j'étais sans emploi. M. Bertrand parla de moi à Mlle Valentine, qui s'intéressa à mon sort, et vous pria, monsieur, de vouloir bien me donner une place dans vos bureaux.

— Je me souviens, je me souviens.

— Je suis donc entré dans les bureaux de la filature sous les auspices de Mlle de Carmeille.

Ne pouvant retenir ses larmes, le jeune homme ajouta :

— Hélas ! je n'ai plus ma chère protectrice !

Ces paroles furent suivies d'un silence.

— Quels ont été vos appointements de début ? reprit le flateur.

— Mille francs.

— Et vous gagnez actuellement ?

— Dix-huit cents francs.

— Ce n'est pas beaucoup, néanmoins cela prouve que vous êtes un bon employé. M. André, avez-vous de l'affection pour moi ?

— Oh ! monsieur, répondit le jeune homme d'un ton pénétré, si je ne vous aimais pas, je serais le seul.

— Êtes-vous brave, hardi ?

— J'ai été soldat et me suis battu en Tunisie, répondit le jeune homme avec une noble fierté.

— Bien. Pourrais-je à l'occasion compter sur votre dévouement ?

— Vous pouvez, dès maintenant, le mettre à l'épreuve.

— Un dévouement absolu ?

— Oui, monsieur.

— Et si je vous révélais un secret, le garderiez-vous ?

— Je le jure !

— Au nom de qui jurez-vous ?

— Au nom de Dieu.

— Au nom de Dieu ne voulez-vous pas ajouter celui de Mlle Georgette ?

— Oui, monsieur.

dans une maison voisine ?

re vos parents ?
ur, je n'ai jamais con-
ma mère.

sin dès vos premières
mentir, monsieur, je
hospice.

porta sa main à son
ne doute à son fils et à
e, qui auraient pu être
le l'hospice, il venait
in malade. Il répon-

une raison, monsieur
ous ne fassiez pas votre
autre. Quel âge avez-
t-six ans, monsieur.
ils, se dit M. de Car-

voix :
on de temps êtes-vous
na.

es-vous entré ?
me s'était complète-
trouble sous le regard
teur. Il répondit :
l'Aube, j'eusse bonheur
te fille de dix ans qui
enfant, monsieur, était
ancien Bertrand.

viens de cela.
depuis peu du service
ans emploi. M. Bertrand
le Valentine, qui s'in-
et, vous pria, moin-
rien me donner une pla-

na, je me souviens.
entré dans les bureaux
les auspices de Melle

enir ses larmes, le jeune
ai plus ma chère protec-

ent suivies d'un silence.
tes vos appointements de
filateur.

nez actuellement ?
te franc.

ne beaucoup, néanmoins
vous êtes un bon em-
avez-vous de l'affection

eur, répondit le jeune
pénétré, si je ne vous ai-
le seul.

ave, hardi ?
tad et me suis battu en
et le jeune homme avec

ais-je à l'occasion comp-
vement ?
de, dès maintenant, le
ent absolu ?

ur.
vous révélais un secret, le

qui jurez-vous ?
Dieu.
Dieu ne voulez-vous pas
Mlle Georgette ?

Le jeune homme devint subitement très rouge et regarda le filateur avec surprise.

— Je sais, monsieur André, que vous aimez une jeune et honnête ouvrière appelée Georgette, que vous en êtes aimé et que vous vous êtes promis de vous épouser.

— C'est la vérité, monsieur.

— Quand devez-vous vous marier ?

— Georgette est pauvre et je ne suis pas plus riche qu'elle. Cependant...

— Continuez.

— Cependant nous avons décidé entre nous que nous nous marierions le même jour que Mlle de Carmeille.

— Ah ! fit M. de Carmeille, que l'émotion saisit à la gorge.

— Maintenant, monsieur, je ne sais plus quand aura lieu notre mariage.

— Monsieur André, nous parlerons de cela dans un autre moment. Mme de Carmeille s'intéressera à Mlle Georgette et se chargera de la doter.

Le jeune homme tombait d'une surprise dans une autre.

— Monsieur André, reprit le filateur, vous avez dit tout à l'heure que vous aviez perdu un Mlle Valentine de Carmeille votre chère protectrice ; c'est vrai, mon cher ami ; mais vous en avez trouvé un autre.

— Un autre ! fit l'amoureux de Georgette, complètement ahuri cette fois.

— Oui, vous m'avez été recommandé par une personne à qui je ne puis rien refuser. Elle me prie de m'occuper de votre avenir, afin de vous faire dans mes bureaux une position convenable.

— Oh ! monsieur.

— Cette position, vous l'aurez, monsieur André, et elle sera aussi belle que vous pourriez la désirer. Je sais que vous méritez ma confiance et, dès à présent, je vous la donne. Vous verrez que je ne suis pas ingrat envers ceux qui m'aiment, et que je sais récompenser les services qui me sont rendus. Vous m'êtes dévoué, monsieur André, et vous m'avez demandé de mettre votre dévouement à l'épreuve. Ah ! plus que jamais j'ai besoin d'avoir près de moi des hommes d'un dévouement sincère. Si je vous ai appelé aujourd'hui, préférentiellement à un autre, c'est que j'ai pensé que je pouvais compter sur vous, comme sur le médecin Bertrand, dont je n'ai plus à mettre le dévouement à l'épreuve. Ecoutez-moi : Après-demain auront lieu les obèques de Mlle Valentine de Carmeille. Comme tous vos camarades vous assisterez à la cérémonie et, immédiatement après, vous rentrerez chez vous et n'en sortirez pas avant qu'un homme inconnu vienne vous dire :

— Jeune homme suivez-moi ?

— J'attendrai l'inconnu.

— Peut-être serez-vous obligé d'attendre tout le reste de la journée et une partie de la nuit.

— Si'il le faut je ne bougerai pas de chez moi pendant quarante-huit heures.

— Très bien. Vous suivrez l'homme inconnu, n'importe où il vous conduira et ce qu'il vous dira de faire, vous le ferez. D'ailleurs, ce n'est pas à lui, mais à moi que vous obéirez.

— Quoi qu'on me dise de faire, monsieur, je le ferai, attendu que vous ne pouvez rien ordonner de mal.

— C'est bien, mon jeune ami ; mais peut-être serez-vous peur.

— Quand on sert monsieur de Carmeille, on ne peut pas avoir peur.

— C'est bien répondu. Pas un mot à qui que ce soit de ce qui vient d'être dit entre nous ; et quand vous aurez fait ce qui vous sera commandé, vous en garderez le terrible secret.

— J'en fais le serment !

— Jusqu'à la mort ?

— Jusqu'à la mort !

— Je n'ai plus rien à vous dire aujourd'hui, monsieur André ; mais nous nous reverrons bientôt. Vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme s'inclina respectueusement devant son maître et sortit du cabinet.

* * * Le lendemain matin, dès la première heure, Valentine fut habillée par les demoiselles de la confrérie et, sous les yeux de M. de Carmeille, descendue par ces mêmes demoiselles dans le grand salon du rez-de-chaussée où elle allait être exposée, pendant toute cette journée, dans une chapelle ardente. Elle fut couchée sur un lit de repos recouvert d'une magnifique pièce de soie blanche brochée d'argent, avec franges d'argent également, tombant de tous les côtés sur le parquet. La tête de la morte reposait, entourée de fleurs d'orange mêlées à de fines et riches dentelles, au milieu d'un coussin de velours d'un blanc de neige avec torsades et glands d'argent aux quatre coins.

Valentine était habillée comme une mariée ; robe de soie blanche avec broderies d'argent au corsage, à la jupe et sur la ceinture ; bas blancs d'un riche tissu de soie, souliers de soie blanche ornés de rosettes en lamelles d'argent. Elle avait dans ses superbes cheveux noirs la couronne de fleurs d'orange et sur la poitrine le bouquet des mariés. On n'avait même pas oublié le livre de messe avec couverture d'ivoire, fermoirs et écussons d'argent.

Telle on avait vu Valentine la veille, telle on la voyait trente heures après sa mort. Rien de changé sur son visage dont l'expression restait la même. Elle gardait, légèrement entrouvertes, ses lèvres derrière lesquelles on apercevait ses belles dents d'une blancheur de lait. On aurait toujours dit qu'elle n'était qu'endormie, et qu'elle allait se réveiller et parler. En la regardant, on était tenté de lui adresser cette question :

— Mademoiselle Valentine, comment allez-vous ?

A partir de dix heures, les portes de l'hôtel furent ouvertes, et le public fut admis à rendre visite à la morte. Tout-à-coup, comme il y avait foule, on ne faisait que passer devant la chapelle ardente. Les domestiques, tous vêtus de noir, en cravate blanche, ayant au bras un crêpe faisaient circuler les visiteurs.

Jusqu'à cinq heures du soir plusieurs milliers de personnes de toutes les conditions, de toutes les classes passaient devant le corps de Valentine. Beaucoup de jeunes filles apportaient des couronnes et des bouquets. Mais on ne laissait dans le salon que les fleurs artificielles. Par ordre de M. de Carmeille, qui avait subitement pris en horreur les fleurs naturelles, que Valentine aimait tant, celles-ci étaient immédiatement portées au jardin, dans une serre.

A cinq heures précises on fit sortir les derniers visiteurs, les portes de l'hô-

tel furent fermées et l'on ne reçut plus personne. Mme de Carmeille avait passé ce jour comme le précédent, seule dans sa chambre. Aux heures des repas on lui avait apporté des aliments auxquels elle avait à peine touché. Une seule fois M. de Carmeille était venu la voir.

— Ne désirez-tu pas descendre dans le grand salon où Valentine est exposée ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, je n'oserais pas la regarder. Et puis, j'aurais peur...

— De quoi ?

— De te trahir, répondit-elle avec une expression intraduisible.

Le mari resta un instant la tête baissée, puis se retira silencieusement. Nous n'avons pas besoin de dire au lecteur à quelles douloureuses pensées se livrait Mme de Carmeille, il le sait.

A sept heures, on apporta le cercueil, qui était tout capitonné de soie à l'intérieur. On le plaça dans un coin du salon, la mise en bière ne devant avoir lieu que le lendemain matin. M. de Carmeille, prévenu, vint examiner le cercueil et parut satisfait. Il porta surtout son attention sur le couvercle, dans lequel on avait pratiqué une ouverture d'un décimètre carré, que fermait une toile métallique. Le filateur avait dit :

— Même enfermée dans son cercueil, je veux pouvoir contempler encore le visage de ma fille.

C'était une fantaisie, un caprice. Mais M. de Carmeille était si malheureux, si à plaindre, on devait tout lui pardonner. Bien que M. de Carmeille fût de la paroisse Saint-Urbain, cette église étant petite, la cérémonie des obèques devait avoir lieu à la cathédrale. Or, comme c'étaient les demoiselles de la confrérie qui devaient recevoir le corps, descendu du char funèbre, pour le porter jusqu'au catafalque, à l'extrémité de la grande nef de la cathédrale, le cercueil était d'un bois très léger, mais en même temps d'une grande solidité. La nuit s'écoula sans incident.

A six heures du matin, M. de Carmeille, qui, depuis plusieurs jours ne dormait guère, on le comprend, était déjà dans son cabinet, séparé du grand salon par une pièce seulement. A six heures et demie on appela les demoiselles de la confrérie dans la salle à manger où on leur servit à déjeuner : une tasse de chocolat, des sandwiches et autres pâtisseries. Les quatre religieuses restèrent seules près de Valentine. Dans l'antichambre, deux domestiques gardaient la porte du salon ; deux autres serviteurs se trouvaient à la porte de l'antichambre, laquelle communiquait au vestibule. Cette porte était ouverte à deux battants.

Tout à coup, M. de Carmeille entendit comme un grondement de voix, puis des piétinements, des exclamations, enfin le bruit d'une lutte. Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi le profond silence qui tout à l'heure régnait dans l'hôtel était-il ainsi troublé ? M. de Carmeille ne prit pas le temps de s'adresser ces questions. Le regard irrité, il bondit hors de son cabinet.

XX

LE SERMENT DE JAMES

La veille, entre quatre heures et quatre heures et demie de l'après-midi, un garçon de bureau apporta à James Lincoln, comme d'habitude, trois ou quatre journaux

du soir. Le jeune ingénieur en prit un, l'ouvrit et parcourut rapidement des yeux les premières colonnes. Soudain, il eut un haut-le-corps et porta vivement sa main à son front. Dans la première colonne de la troisième page du journal, le nom de Carmeille venait de lui sauter aux yeux. On comprendra avec quelle agitation et quelle stupeur il lut, tant bien que mal, l'entrefilet suivant :

« Monsieur de Carmeille, le riche filateur troyen, qui a rendu de si grands services à notre industrie cotonnière et qui a été récemment nommé chevalier de la Légion d'honneur, vient d'être cruellement frappé. Mlle Valentine de Carmeille, fille unique du célèbre industriel, est morte hier, presque subitement, à l'âge de dix-huit ans. Mlle Valentine de Carmeille était une jeune fille d'une grande beauté, très instruite, d'un esprit distingué. Affable avec tout le monde, elle avait la bonté, la plus précieuse des qualités de la femme. Elle était la consolation des affligés, la bienfaitrice des malheureux.

« Rien n'avait fait prévoir cette mort prématurée, qui plonge dans un deuil éternel un père et une mère, et qui a jeté la consternation dans toute la ville de Troyes, principalement dans les faubourgs, peuplés d'ouvriers. Or Mlle de Carmeille était considérée comme une seconde providence.

On dit que la pauvre jeune fille a succombé pendant son sommeil par suite de la rupture d'une des principales artères du cœur. Nous ne pouvons, hélas ! que nous associer à la profonde douleur de la famille de Carmeille.

« Les obsèques de Mlle Valentine de Carmeille auront lieu demain, à neuf heures, à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul de Troyes. Un de nos amis, qui arrivent de cette ville, nous apprend que la population troyenne se prépare à faire à Mlle de Carmeille de magnifiques funérailles.

Après avoir fait cette lecture, James resta plus d'un quart d'heure avant de pouvoir reprendre ses esprits. Le malheur ne pouvait croire à un aussi grand malheur. Mais l'article du journal était là, sous ses yeux. Tout à coup, il poussa un cri rauque et se dressa debout, la folie dans le regard. Il jeta son veston de bureau dans un coin, mit sa redingote, son chapeau, et se précipita à travers les couloirs du ministère pour gagner la rue. Sans songer à prendre une voiture, sans s'arrêter pour reprendre haleine, sans ralentir sa marche, il courut du ministère à la gare de l'Est. Il prit un billet pour Troyes, se jeta dans une voiture du premier train qui partit et arriva à onze heures et demie.

Il traversa la ville et se trouva bientôt devant l'hôtel de Carmeille. Grille, portes, fenêtres et persiennes étaient fermés. Pas un filet de lumière ne s'échappait de l'intérieur des appartements. Aucun bruit non plus ; silence de mort ! Comme il allait sonner à la grille, une crainte le saisit, il s'arrêta. Avait-il le droit de se présenter à une pareille heure ? Allait-il troubler le repos de M. et de Mme de Carmeille qui, peut-être, dormaient ?

— Non, murmura-t-il, pas maintenant, mais demain matin.

Il s'éloigna d'un pas lent, courbé comme un vieillard, s'enfonça dans une rue, entra dans un hôtel, et demanda une cham-

bre, qui lui fut aussitôt donnée. Il se laissa tomber sur un divan. La tête en feu, plein de pensées plus extravagantes les unes que les autres. Il attendit le jour, ou plutôt qu'il y eût quelqu'un de levé dans l'auberge. Il paya sa chambre, sans oublier le pourboire au garçon et sortit.

Dans une autre rue, plus au centre de la ville, il entra chez un armurier et, sans marchander, acheta un revolver avec les six coups chargés. Il mit l'arme dans la poche droite de son pantalon et se dirigea rapidement vers l'hôtel de Carmeille. Il avait l'air calme ; l'ouragan était dans la tête. La porte d'entrée, sous la marquise, était ouverte, mais la grille ne l'était pas. Il se disposait à sonner quand il vit un domestique descendre les marches du porron. Ce domestique allait sans doute faire une commission. Il ouvrit la grille et James pénétra dans la cour, sans que le serviteur, qui le reconnut et le salua, fit mine de lui interdire l'entrée de la maison. Dans l'antichambre il se trouva en face de deux valets de pied.

— Monsieur, dirent-ils, on n'entre pas.

— Hein, fit le jeune homme, est-ce que vous ne me connaissez pas ?

— Nous reconnaissons parfaitement M. James Lincoln, mais vous ne pouvez pas entrer.

— Cette défense ne me concerne point.

— Notre consigne est sévère, monsieur ; il n'y a aucune exception. Veuillez donc vous retirer.

— Non, répondit James brusquement.

Et il voulut passer. Les valets se placèrent résolument devant lui, l'empêchant d'avancer.

— Place, dit-il, d'un ton impérieux, je veux la voir !

Il écarta les deux hommes et fit deux pas en avant. Mais les serviteurs le saisirent chacun par un bras et essayèrent de l'entraîner dans le vestibule.

— Je veux la voir, cria-t-il, en se débattant, laissez-moi, je veux la voir, je veux la voir !

Les deux hommes le maintinrent avec pins de force. Alors la fureur s'empara de lui ; il fit lâcher prise aux deux valets, repoussa l'un et envoya l'autre rouler sur le tapis. Voyant cela, les deux autres serviteurs, qui gardaient la porte du salon, vinrent prêter main-forte à leurs camarades. Une lutte s'engagea.

— Je veux la voir, je veux la voir ! répondit James en se défendant avec une vigueur extraordinaire.

Les domestiques, par respect pour leur maître, et comprenant, d'ailleurs, ce que cette lutte avait d'odieux dans un pareil moment, n'osèrent employer toute leur force contre James, qu'ils avaient considéré naguère comme le futur mari de leur jeune maîtresse ; ils cherchaient seulement à le repousser hors de l'antichambre. Mais le forcené ne les ménagait pas, lui. Employant toute sa force, il parvint à s'échapper de leurs mains. Il bondit sur la porte du salon et l'ouvrit. Mais il s'arrêta aussitôt, tout interdit et sa fureur tomba. M. de Carmeille était devant lui, l'empêchant de voir le corps de Valentine. Sous le regard sévère de son père, James courba la tête. N'étant plus aveuglé par la colère, il sentit toute l'indignité de sa conduite.

— Vous loi, monsieur ! dit M. de Carmeille d'une voix irritée ; est-ce moi qui

vous ai appelé ? De quel droit avez-vous forcé l'entrée de ce salon ? Causer un pareil scandale devant la morte, c'est honteux, monsieur, c'est honteux !

Le jeune homme laissa échapper une plainte sourde. Puis, relevant la tête et laissant voir ses yeux qui brillaient comme des charbon ardents :

— Monsieur, répondit-il, j'ai eu tort, mais je crois être excusable.

— Et avec des larmes dans la voix :

— Je voulais la voir une dernière fois, ajouta-t-il.

— Vous vouliez la voir, fit M. de Carmeille se radoucissant.

Il s'écarta brusquement et, étendant le bras vers la morte :

— La voilà, dit-il, regardez !

James, les yeux fixés sur la blanche figure de la jeune fille, fit quelques pas en chancelant, tomba sur ses genoux et se mit à sangloter, la tête dans ses mains. Tout à coup, il se dressa d'un bon, l'œil farouche, le visage affreusement contracté ; puis, après avoir jeté autour de lui un regard de fou, il s'écria :

— Ah ! c'est près d'elle que je dois mourir !

En même temps, il avait tiré son revolver de sa poche. Heureusement, le désespéré n'eut pas le temps d'agir. M. de Carmeille, qui observait tous ses mouvements, se jeta sur lui, saisit son bras et lui arracha le revolver. Les quatre religieux terrifiés levaient leurs mains tremblantes vers le ciel.

— Malheureux, malheureux incarné ! dit M. de Carmeille d'une voix terrible. Quoi ! même en présence de la mort, vous ne pouvez contenir votre fureur homicide ! Est-ce donc là le respect que vous avez pour celle qui fut Valentine de Carmeille !

— Je ne puis plus vivre, monsieur, laissez-moi mourir ! prononça le jeune homme d'une voix rauque.

M. de Carmeille appuya fortement sa main sur l'épaule de son fils.

— Retenez-vous à genoux ! dit-il d'une voix impérieuse.

Et comme James n'obéissait pas assez vite :

— A genoux, monsieur, à genoux, je vous l'ordonne ! cria-t-il.

James s'agenouilla.

— Maintenant, reprit le vieillard d'un ton solennel, demandez pardon à Dieu et à cette morte d'avoir eu l'intention de vous ôter la vie.

— Pardon, pardon ! prononça le jeune homme entre deux sanglots.

— Bien, dit M. de Carmeille.

Il continua :

— Ce n'est pas tout : devant Dieu et devant Valentine, jurez de chasser loin de vous la pensée du suicide.

James tourna vers son père son regard suppliant.

— James, jurez, je le veux ! ordonna M. de Carmeille.

Le jeune homme se courba de nouveau et dit :

— Je le jure !

— Ce qui vient de se passer ici était nécessaire, murmura M. de Carmeille.

S'adressant au jeune homme, il reprit à haute voix :

— Monsieur James Lincoln, relevez-vous et suivez-moi.

Le fils obéit, non sans avoir jeté un regard de désespoir sur Valentine. Dès

des regards, et ceux qui l'avaient vu chez M. de Carmeille et le reconnaissaient, disaient tristement :

—Pauvre gargon !

Cependant, et le lecteur s'en étonnera, M. et Mme Levasseur n'assistaient pas aux obsèques de Valentine de Carmeille. Dès qu'ils avaient appris sa mort, ils avaient abandonné le chalet du bois et disparu. On avait été fort surpris à la Maison-Blanche de ce brusque départ ; mais nul n'aurait su dire où les mystérieux personnages étaient allés.

Ce fut le vénérable curé doyen de la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul qui officia, assisté de ses vicaires. Un évêque, ami de M. de Carmeille, donna l'absoute. Le cerceuil, remis sur le char, le cortège se reforma devant la cathédrale et l'on se rendit au cimetière dans le même ordre. Le tombeau de la famille de Carmeille se trouvait à peu près au centre de la nécropole. C'était une chapelle large intérieurement de trois mètres sur cinq de longueur, construite en granit des Vosges et ornée intérieurement de colonnettes de marbre blanc avec chapiteaux corinthiens. A l'intérieur, au fond un autel de marbre sur lequel il y avait un crucifix d'argent massif, deux statues de la Vierge et deux beaux vases de gien sans fleurs. Devant l'autel, deux prie-dieu. Au centre de la chapelle, trois minces dalles de marbre, s'enchaînant sur des plaques de métal, fermaient le caveau. Mais le matin, les hommes du cimetière avaient levé les dalles et les plaques qu'on pouvait voir rangées contre les murs de la chapelle.

Valentine fut descendue dans le caveau dont elle occupa la cinquième et avant-dernière place. Et, après deux discours prononcés, l'un par le maire, au nom de la ville, l'autre par le préfet, au nom des amis de la famille de Carmeille, la foule se retira silencieuse et profondément émue.

A la sortie du cimetière, James Lincoln et Antonin de Canonge se trouvèrent nez à nez. James lança au baron un regard chargé de dédain et de mépris. Antonin toisa insolemment son ex-rival des pieds à la tête, haussa ironiquement les épaules, tourna les talons, et se perdit dans la foule.

—Lâche, lâche ! dit l'ingénieur en se retournant les poings.

Puis il ajouta d'une voix creuse :

—Comme j'aurais du plaisir à souffleter cette face de crevé ! Mais va, pitre et tout baron que tu es, tu ne perdras rien pour attendre !

Quand il n'y eut plus personne devant la sépulture de famille des Carmeille, le gardien en chef du cimetière ferma la porte de la chapelle et mit la clef dans sa poche. Aussitôt il se dirigea vers un en-

droit de la nécropole où il y avait un vieux saule pleureur. Appuyé contre le tronc du saule et caché par le feuillage des branches pendantes, touchant le sol, un homme, qui pouvait avoir quarante-cinq ans, attendait triste et songeur. Ce personnage portait le costume des riches paysans champenois ; pantalon et gilet de coutil gris, veste ronde en drap léger d'Elbeuf avec larges poches sur les hanches brodequins ferrés et chapeau de feutre noir à larges bords.

Quand le gardien ne fut plus qu'à quelques pas du saule, il s'arrêta et promena son regard dans toutes les directions. Puis, voyant que personne ne l'observait, que les tombes et les sentiers étaient absolument déserts il pénétra sous l'espèce de berceau formé par les branches du saule.

—Je vous attendais avec impatience, lui dit le paysan.

—Tant qu'il y a eu du monde près du monument, je n'ai pas cru devoir m'en éloigner.

—Enfin, vous voilà. Vous avez fermé la porte ?

—Oui, et j'ai la clef dans ma poche.

—C'est bien, gardez-la. Une fois encore, je vous demande si je peux absolument compter sur vous ?

—Vous avez ma parole.

—Le paysan tira d'une de ses larges poches une liasse de billets de banque, qu'il mit dans la main du gardien dont les yeux étincelèrent.

—Voilà, dit-il, dix mille francs, c'est à-dire la moitié de la somme que je vous ai promise. Quand la chose sera faite, avant de vous quitter, je vous remettrai les autres dix mille francs ; et comme je vous en ai donné l'assurance, avant un mois, vous aurez une nouvelle place, meilleure que celle que vous occupez au cimetière. Comme je vous l'ai recommandé, vous n'avez rien dit à votre femme ?

—Je m'en suis bien gardé.

—Soyez donc donc toujours d'une discrétion absolue, ma protection est à ce prix.

—Vous pouvez être tranquille, monsieur ; il n'y a pas de malins qui puissent faire dire au père Lauriot ce qu'il ne veut pas.

—C'est bien. Maintenant écoutez-moi avec attention.

—Oui, monsieur.

—A minuit, vous entr'ouvrirez la grande porte du cimetière.

—Oui.

—Vous aurez dans votre poche, n'oubliez pas cela, surtout, la clef de la porte du nord. Quand vous aurez entr'ouvert la porte principale, ainsi que je viens de vous le dire, vous attendrez. Vous me verrez bientôt arriver, suivi de deux hommes. Nous entrerons tous trois, et immé-

diatement vous refermerez la grande porte, car nous sortirons du cimetière par la porte du nord, devant laquelle, à partir de minuit, une voiture attendra.

—Je comprends.

—Vous aurez votre lanterne.

—Oui.

—Allumée ou non, suivant le temps qu'il fera. Si la nuit est obscure, elle sera allumée ; mais vous aurez soin de cacher la lumière afin de ne pas attirer l'attention des personnes qui pourraient passer sur la route.

—On sera prudent.

—Dès que vous aurez refermé la porte, vous vous conduirez, mes compagnons et moi, au monument de la famille de Carmeille, dont vous nous ouvrirez la porte. Ensuite, vous éclairerez l'intérieur de la chapelle et, sans faire une observation sans dire une parole, vous laisserez agir mes compagnons. Du reste, pas un mot ne sera prononcé au cimetière. Tout se fera au milieu d'un profond silence.

—Permettez, monsieur, ne puis-je savoir ?

—Je n'ai pas d'explications à vous donner. Vous serez là, vous verrez.

—D'ailleurs vous m'avez juré que ce n'était pas pour commettre un vol ?

—Des voleurs ne vous donneraient pas vingt mille francs pour vous faire ouvrir trois portes et payer votre silence.

—C'est vrai.

—Quand tout sera fini dans la chapelle, vous nous guiderez jusqu'à la porte du nord. Là, je vous remettrai les dix mille francs et vous direz ce que vous aurez à faire encore, pour que votre tâche soit entièrement accomplie.

—Est-ce que ce sera difficile ?

—Nullement. Un petit travail qui vous demandera pas plus d'un quart d'heure. Après cela, vous pourrez rentrer chez vous et attendre tranquillement que je vous donne de mes nouvelles. Avec vous bien entendu et bien compris toute ce que je viens de vous dire ?

—Oui, monsieur.

—Encore un mot : si, ce que je pense pas, vous reconnaissez les deux hommes qui seront avec moi, vous ferez dans le moment et plus tard comme vous étiez tout à fait inconnus.

—J'ai compris.

—Vous n'avez rien à me dire ?

—Rien.

—Alors séparons-nous.

—A minuit ?

—Oui, à minuit.

Le gardien du cimetière se faufila à travers les tombes et le paysan s'aligna vers les pleureurs, ayant l'air d'un de ces voleurs qui, au milieu des morts, se demandent si les âmes sont vraiment immortelles.

FIN DU PREMIER VOLUME

LA HAINE

Le deuxième volume de ce roman a pour titre **LA HAINE**.

C'est dans cette seconde partie que le lecteur assiste aux complications imprévues de ce drame qui est un des plus émouvants de la littérature moderne. Ce qui ajoute un intérêt tout spécial à cette œuvre c'est que les faits sont rigoureusement vrais, sont arrivés et ne sont nullement le fruit de l'imagination féconde du romancier. **LA HAINE** renferme des scènes admirables de douceur, de dévouement, de sauvagerie et de crime, mais le dénouement imprévu est une surprise pour tous les lecteurs. On ne saurait trop vanter la haute valeur de cet ouvrage. Le prix du second volume sera de 15 cts. En vente chez tous les libraires et dans les journaux de la province. **FORIER, BESETTE & CIE**, 1540, Rue Notre-Dame, Montréal, P.O. Boîte No. 13.

LES BONNS LIVRES

A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

LE VOLUME CING CENTINS LE VOLUME

Moralité irréprochable — Littérature choisie

On nous reproche souvent de ne pas lire assez.

Ce n'est pas le goût de la lecture qui manque, mais c'est la cherté des livres, qui souvent empêche de se les procurer. C'est afin de faire disparaître cet inconvénient que nous offrons au public une magnifique collection d'œuvres irréprochables au point de vue moral et dues aux meilleurs écrivains des deux mondes.

Le prix de chaque volume est de CING CENTINS.

Consultez la liste des œuvres que nous avons en mains, et faites votre choix. Cela ne coûte que CING CENTINS le volume.

Donnez-nous le titre du volume que vous aurez choisi, et envoyez-nous cinq centins, vous recevrez ce volume par retour du courrier.

Ce bon marché étonnant va créer une véritable révolution dans le public, révolution paisible, pacifique dont tout le monde profitera.

Lisez la liste suivante et faites votre choix.

Un volume pour Cinq Centins

Une œuvre littéraire pour Cinq Centins

Un roman moral pour Cinq Centins

Une lecture agréable pour Cinq Centins

Liste des magnifiques romans à CING CENTINS:

- | | | |
|--|--|---|
| 1 La Goutte Mystérieuse | 27 Dragonne et Mignonne, 1er vol. | 52 Bon sang ne peut mentir, 2e vol. |
| 2 Un Revenant | 28 Le Chevalier de Lancy, 2e vol. | 53 Valérie, 3e vol. |
| 3 La Jeune Silencieuse | 29 Le Crime de Pierrefitte, 1er vol. | 54 Une Évasion à la Guyane, 1er vol. |
| 4 La Femme au doigt coupé | 30 La Révélation, 2e vol. | 55 Les Millions du Nabab, 2e vol. |
| 5 Les Trois Chercheurs de Pistes | 31 Colomba, 1er vol. | 56 L'Arme Révélatrice, 3e vol. |
| 6 La Perle Noire | 32 La Vengeance Corae, 2e vol. | 57 Le Comte d'Olligny, 4e vol. |
| 7 Tolla | 33 Le Fou Yegot, 1er vol. | 58 Le Parricide, 5e vol. |
| 8 L'Abîme | 34 L'Invasion, 2e vol. | 59 Vingt ans à la Bastille |
| 9 Le Banquier des Pirates, 1er vol. | 35 Le Combat de Falkenstein, 3e vol. | 60 Nélida |
| 10 L'Archipel en Feu, 2e vol. | 36 Un Enlèvement sous la Régence | 61 Ginevra |
| 11 Tancrède de Rohan | 37 Les Chevaliers de l'As de Pique, 1er vol. | |
| 12 Nora | 38 La Fille de Margaret, 2e vol. | 62 Le Médecin des Folles, |
| 13 Le Petit Vieux des Batignoles | 39 L'Héritage Fatal, 1er vol. | 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf |
| 14 Une Passion Indienne | 40 Le Jettatore, 2e vol. | 2e série, Une Erreur Judiciaire |
| 15 L'Épave du Cynthia, 1er vol. | 41 Le Diamant Caché, 1er vol. | 3e série, Jeanne la Folle |
| 16 Le Secret de Pat. O'Donoghue, 2e vol. | 42 Camille, 2e vol. | 4e série, Paula Balbas |
| 17 L'Éroïne du Désert | 43 Le Testament du Commandeur, 3e vol. | 5e série, Le Serment de Paula |
| 18 La Rose Blanche, 1er vol. | 44 Une Famille Corse | 6e série, L'Achat de la Maison des Folles |
| 19 Le dernier des enfants d'Édouard, 2e v. | 45 La mort de Pierre Duvernay, 1er vol. | 7e série, Le Drame de l'Albatros |
| 20 L'incendiaire | 46 La Folle, 2e vol. | 8e série, Le retour de l'Assassin |
| 21 Un Duel au Désert | 47 Le Sacrifice de Germaine, 3e vol. | 9e série, La pièce à conviction |
| 22 Le Pêcheur de Perles, 1er vol. | 48 La Vengeance, 4e vol. | 10e série, L'Empoisonneur |
| 23 Les Frères de la Côte, 2e vol. | 49 L'Homme de Dieu, 5e vol. | 11e série, Les exploits de Claude Marteau |
| 24 Les Voleurs de Chevaux, 1er vol. | 50 L'Honnête Criminel | 12e et dernière série, La Place St-Jean |
| 25 La Chasse aux Brigands, 2e vol. | 51 Le Bureau de Poste de St-Martin-le-Mont, 1er vol. | |
| 26 Le Peau Rouge, 3e vol. | | |

Chacun des volumes qui figurent sur la liste publiée ci-haut, peut être demandé par lettre; et, sur réception de CINQ CENTINS en timbres-postes, nous l'expédierons franco à domicile.

Le succès toujours croissant de cette publication a fait considérablement diminuer le nombre de volumes que nous avons en mains, et les amateurs de bons romans, moraux et instructifs, feront bien de nous écrire le plus tôt possible avant que notre réserve ne soit épuisée.

POIRIER, BESSETTE & CIE

P. O. Boîte 138

1540, Rue Notre-Dame, Montréal

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

1897

1897

1897

1897

1897

1897

1897

1897



LA PRESSE

Journal Indépendant publié à Montréal
à trois éditions par jour.

**LE PLUS COMPLET, LE MIEUX RENSEIGNÉ ET LE PLUS POPULAIRE DE TOUS
LES JOURNAUX FRANÇAIS DE MONTREAL.**

Le meilleur agent de publicité de la population Canadienne-Française du Canada.

PRIX D'ABONNEMENT:

EDITION QUOTIDIENNE - - - - - \$3.00 PAR ANNÉE

EDITION HEBDOMADAIRE, huit pages - \$1.00 PAR ANNÉE

PAYABLE D'AVANCE.

BUREAUX—Administration et Rédaction:

1540 RUE NOTRE-DAME, 1540

VIS-A-VIS L'HOTEL-DE-VILLE.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

EDITÉE ET PUBLIÉE PAR

POIRIER, BESSETTE & CIE

1540 RUE NOTRE-DAME, 1540

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS paraît le JEUDI de chaque semaine.
LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est le seul recueil de Littérature Française en Amérique.
LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est publiée sous forme de livraison illustrée de 24 pages.
LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS donne chaque semaine un roman ou une œuvre complète en une livraison.
LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS est consacrée à des récits d'un intérêt puissant et populaire et aborde successivement les genres les plus variés.

SCÈNES DE LA VIE SAUVAGE!—ROMANS DE MŒURS ET D'AVENTURES!—AFFAIRES MYSTÉRIEUSES ET MÉMOIRES DE POLICE!
REPRODUCTIONS DES MEILLEURS ROMANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS!—RÉCITS DE VOYAGE ET DE GIANNE!
SCÈNES DE LA VIE MARITIME!—HISTOIRE, BIOGRAPHIE, LÉGENDES, ETC.

PRIX D'ABONNEMENT: Un an, \$2.50; Six mois, \$1.25 (strictement payable d'avance) Prix du numéro 50¢

POIRIER, BESSETTE & CIE, éditeurs-propriétaires

Et Fermiers de la circulation de LA PRESSE

Boîte No. 138 Bureau de Poste.

1540 Rue Notre-Dame, MONTREAL

E

Montreal

LAIRE DE TOUS

caise du Canada

PAR ANNÉE

PAR ANNÉE

, 1540

ENTS

CIE

rique,
pages,
plète en une s
populaire et abo

MOIRES DE POLICE
CHASSE !

du numéro 5

riétaires

MONTREAL

